L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

TOME SECOND.

267

L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE,

PAR M. ROBERTSON, *Principal de l'Université d'Edimbourg, & Hiſtoriographe de Sa Majeſté Britannique pour l'Ecoſſe.*

TRADUITE DE L'ANGLOIS;

Seconde Édition revue & corrigée.

TOME SECOND.

Gravé en 1786
Obtenu en échange de la Bibliothécaire du Séminaire des Miss. Ltr. de Québec. 1802
28 Mai 1862

A PARIS,
Chez PISSOT, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXX.
Avec approbation & privilege du R.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

LIVRE TROISIEME.

TANDIS que Colomb étoit occupé à ſon dernier voyage, l'iſle d'Hiſpaniola fut le théatre de pluſieurs événemens remarquables. La colonie Eſpagnole, le modele & la ſource de tous les établiſſemens poſtérieurs que l'Eſpagne a faits dans le nouveau monde, acquéroit par degrés la forme d'une ſociété réguliere & floriſſante. Les ſoins pleins d'humanité que prenoit Iſabelle pour garantir de l'oppreſſion les malheureux Indiens, & l'ordonnance en particulier par laquelle il étoit défendu aux Eſpagnols de les forcer à travailler, retarderent il eſt vrai pour quelque-tems les pro-

1504. Etat de la colonie à Hiſpaniola.

1504. grès de l'induſtrie. Les naturels regardant l'inaction comme la ſuprême félicité, mépriſoient toutes les récompenſes & les careſſes par leſquelles on cherchoit à les engager au travail. Les Eſpagnols n'avoient pas aſſez de bras pour exploiter les mines & pour cultiver la terre. Pluſieurs des premiers Colons, accoutumés au ſervice des Indiens, abandonnerent l'iſle lorſqu'ils ſe virent privés des inſtrumens ſans leſquels ils ne ſavoient rien faire. Pluſieurs de ceux qui étoient arrivés avec Ovando furent attaqués des maladies particulieres au climat, & dans un court intervalle il en périt plus de mille. En même-tems la demande d'une moitié du produit des mines, exigée pour la part du ſouverain, parut une condition ſi
1505. onéreuſe que perſonne ne voulut plus s'engager à les exploiter à ce prix. Pour ſauver la colonie d'une ruine qui paroiſſoit inévitable, Ovando prit ſur lui de modérer la rigueur des ordonnances royales. Il fit une nouvelle diſtribution des Indiens entre les Eſpagnols, & les força de travailler pendant un certain tems à creuſer les mines ou à cultiver la terre; mais

craignant qu'on ne l'accusât de les voir soumis de nouveau à la servitude, il ordonna à leurs maîtres de leur payer une certaine somme pour le salaire de leur travail. Il réduisit la part du souverain sur l'or qu'on trouveroit dans les mines, de la moitié au tiers & peu de tems après au cinquieme, où elle resta longtems fixée. Malgré la tendre sollicitude d'Isabelle en faveur des Indiens, & le desir qu'avoit Ferdinand d'augmenter le revenu public, Ovando persuada à la cour d'approuver ces nouveaux reglemens (1). 1505.

Guerre avec les Indiens.

Les Indiens qui venoient de jouir, quoique pendant un intervalle bien court, du plaisir d'échapper à l'oppression, trouverent alors si intolérable le joug de cet esclavage, qu'ils firent plusieurs tentatives pour recouvrer leur liberté. Les Espagnols traiterent ces efforts de rébellion & prirent les armes pour les réduire à la soumission. Lorsqu'une guerre s'éleve entre des nations qui se trouvent dans un état de société à peu près semblable, les moyens de défense

(1) Herrera, *déc.* 1, *Lib. V*, *cap.* 3.

1505. ſont proportionnés à ceux d'attaque ; dans cette querelle à force égale, les efforts qui ſe font de part & d'autre, les talens qui déploient leur activité & les paſſions qui ſe développent, peuvent préſenter l'humanité ſous un point de vue auſſi curieux qu'intéreſſant. C'eſt une des plus nobles fonctions de l'hiſtoire que d'obſerver & de peindre les hommes dans les ſituations où les ames ſont le plus violemment agitées & où toutes leurs facultés ſont miſes en mouvement : auſſi les opérations & les événemens de la guerre entre des nations ennemies ont-ils été regardés par les hiſtoriens, tant anciens que modernes, comme un objet important & capital dans les annales du genre humain. Mais dans une querelle entre des ſauvages entierement nuds & une des nations les plus belliqueuſes de l'Europe, où la ſcience, le courage & la diſcipline étoient d'un côté, & la timidité, l'ignorance & le déſordre de l'autre, un détail circonſtancié des événemens ſeroit auſſi peu agréable qu'inſtructif.

Si la ſimplicité & l'innocence des Indiens, éveillant l'humanité dans le cœur des Eſpagnols, euſſent tourné en

un ſentiment de pitié l'orgueil de la ſupériorité & les euſſent engagés à inſtruire les habitans du nouveau monde au lieu de les opprimer, l'hiſtorien pourroit raconter ſans horreur quelques actes de violence qui reſſembleroient aux châtimens trop rigoureux infligés par des maîtres impatiens à des éleves indociles. Mais malheureuſement ce ſentiment de ſupériorité s'exerça d'une maniere bien différente: les Eſpagnols avoient tant d'avantages de toute eſpece ſur les naturels de l'Amérique qu'ils les regardoient avec mépris, comme des êtres d'une nature inférieure pour qui les droits & les privileges de l'humanité n'étoient pas faits. Dans la paix ils les ſoumirent à l'eſclavage; dans la guerre ils n'eurent aucun égard à ces loix qui par une convention tacite entre les nations ennemies, reglent les droits de la guerre, & mettent quelques bornes à ſes fureurs. Les Américains ne furent point traités comme ces hommes qui combattent pour défendre leur liberté, mais comme des eſclaves révoltés contre leurs maîtres. Ceux de leurs caciques qui tomboient entre les mains 1505.

1505. des Eſpagnols, étoient condamnés comme des chefs de brigands aux plus cruels & aux plus infames ſupplices ; & tous leurs ſujets, ſans aucun égard aux rangs établis parmi eux, étoient également réduits à la plus abjecte ſervitude. C'eſt avec de ſemblables diſpoſitions que l'on attaqua le cacique de Higuey, province ſituée à l'extrêmité orientale de l'iſle. Cette guerre fut une ſuite de la perfidie des Eſpagnols qui violerent le traité qu'ils avoient fait avec les naturels ; & elle ſe termina par le meurtre du cacique, qui fut pendu pour avoir défendu ſon peuple avec une bravoure ſupérieure à celle de ſes compatriotes & digne d'un meilleur ſort (1).

Conduite cruelle & perfidie d'Ovando.

Ovando ſe comporta dans une autre partie de l'iſle d'une maniere encore plus cruelle & plus perfide. La province qu'on appelloit anciennement Xaragua, & qui s'étendoit depuis la plaine fertile où Leogane eſt aujourd'hui ſitué, juſqu'à l'extrêmité occidentale de l'iſle, étoit ſoumiſe à la domination d'une femme nommée

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VI, cap.* 9, 10.

Anacoana, chérie & reſpectée de ſes ſujets. Par une ſuite de ce goût très-vif que les femmes d'Amérique avoient pour les Européens & dont on expliquera la cauſe dans la ſuite, Anacoana avoit toujours recherché l'amitié des Eſpagnols & les avoit comblés de bons offices; mais quelques-uns des partiſans de Roldan s'étant établis dans ſon pays, furent tellement irrités des moyens qu'elle prit pour réprimer leurs excès, qu'ils l'accuſerent d'avoir formé le deſſein de ſecouer le joug & d'exterminer les Eſpagnols. Ovando, quoique bien perſuadé du peu de confiance que méritoit le témoignage de ces hommes corrompus, marcha ſans autres informations vers Xaragua avec trois cens hommes d'infanterie & ſoixante-dix cavaliers; mais pour empêcher que cette expédition militaire ne répandît d'avance l'alarme parmi les Indiens, il annonça que ſon intention étoit de faire une viſite reſpectueuſe à Anacoana, à qui les Eſpagnols avoient tant d'obligations, & de régler avec elle la maniere dont on leveroit le tribut exigé pour le roi d'Eſpagne. Anacoana, s'empreſſant

1505.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

1505. de traiter un hôte si distingué avec les égards qui lui étoient dûs, assembla les hommes principaux de ses domaines au nombre de trois cens ; & s'avançant à leur tête, suivie d'une foule nombreuse des autres habitans, elle reçut Ovando au milieu des chants & des danses, selon la coutume du pays, & le conduisit ensuite dans le lieu qu'elle habitoit. Il y fut traité pendant quelques jours avec tous les soins de la simple hospitalité ; elle l'amusoit des jeux & des spectacles en usage chez les Américains dans les occasions de fête & de réjouissance. Au milieu de la sécurité que cette conduite inspiroit à Anacoana, Ovando méditoit la destruction de cette reine innocente & de son peuple, & la barbarie de son projet ne peut être comparée qu'à la basse perfidie avec laquelle il l'exécuta. Sous prétexte de donner aux Indiens la représentation d'un tournois européen, il s'avança avec ses troupes rangées en bataille, vers la maison où étoient assemblés Anacoana & les chefs de sa suite. L'infanterie s'empara de toutes les avenues qui conduisoient au village, pendant

que la cavalerie investissoit la maison. Ces mouvemens n'exciterent d'abord que l'admiration sans aucun mêlange de crainte, jusqu'à un signal qui avoit été concerté : les Espagnols tirerent tout à coup leurs épées & fondirent sur les Indiens sans défense, & étonnés d'une trahison à laquelle ne pouvoient pas s'attendre des hommes simples & confians. On s'assura aussitôt d'Anacoana. Tous ceux qui la suivoient furent saisis & chargés de liens ; on mit le feu à la maison, & sans examen ni preuves, tous ces infortunés, qui étoient les personnes les plus considérables du pays, furent consumés par les flammes. Anacoana fut réservée à un destin plus ignominieux. On la transporta enchaînée à Saint-Domingue, où après la formalité d'une procédure faite devant les juges Espagnols, elle fut condamnée à être pendue publiquement sur le témoignage des mêmes hommes qui l'avoient trahie (1). 1505.

(1) Oviedo, *Lib. III*, *cap.* 12. Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, *cap.* 4. *Relacion de destruyc. de Las indias part.* Bart. de las Casas, *pag.* 8.

1505. Réduction des Indes. Ce qui en réſulte.

Intimidés & humiliés par le traitement atroce qu'on faiſoit ſubir aux princes & aux perſonnages les plus reſpectés du pays, les habitans de toutes les provinces d'Hiſpaniola ſe ſoumirent ſans réſiſtance au joug des Eſpagnols. A la mort d'Iſabelle, tous les réglemens qu'elle avoit faits pour adoucir le malheur de leur ſervitude furent abandonnés. On retira la petite gratification qu'on leur payoit comme le ſalaire de leur travail, & en même-tems on augmenta les charges qu'on leur impoſoit. Ovando n'étant plus tenu par rien partagea les Indiens entre ſes amis dans toute l'iſle. Ferdinand, à qui la reine avoit laiſſé par ſon teſtament une moitié du revenu provenant des établiſſemens du nouveau monde, accorda à ſes courtiſans des conceſſions du même genre, qu'il regardoit comme la maniere la moins onéreuſe de récompenſer leurs ſervices. Ceux-ci affermoient les Indiens dont ils étoient devenus les propriétaires à ceux de leurs concitoyens qui étoient établis à Hiſpaniola; ces peuples malheureux étant contraints par la force de ſatisfaire la rapacité

1506.

des uns & des autres, les exactions de leurs oppreſſeurs n'eurent plus de bornes. Mais cette police barbare, quoique funeſte aux habitans de l'iſle, produiſit pendant quelque tems des effets très-avantageux aux Eſpagnols. En raſſemblant ainſi les forces d'une nation fiere pour les diriger vers un même objet, on parvint à pouſſer l'exploitation des mines avec une rapidité & un ſuccès prodigieux. Pendant pluſieurs années l'or qu'on apportoit aux fontes royales d'Hiſpaniola montoit à quatre cens ſoixante mille pezos (environ deux millions quatre cens mille livres tournois), ce qui doit paroître une ſomme prodigieuſe, ſi l'on fait attention à la grande augmentation de valeur que l'argent a acquiſe depuis le commencement du ſeizieme ſiecle juſqu'à ce moment ci. On vit des Colons faire tout à coup des fortunes immenſes, & d'autres diſſiper auſſi rapidement par une faſtueuſe profuſion les tréſors qu'ils avoient amaſſés avec tant de facilité. Attirés par cet exemple, de nouveaux aventuriers ſe porterent en foule en Amérique, impatiens de par- 1506.

1506. tager les tréſors qui enrichiſſoient leurs compatriotes, & la colonie continua de s'accroître malgré la mortalité qu'y occaſionnoit l'inſalubrité du climat (1).

Progrès de la colonie.

Ovando gouvernoit les Eſpagnols avec une ſageſſe & une juſtice peut-être égale à la cruauté avec laquelle il traitoit les Indiens. Il établit des loix équitables, & en les faiſant exécuter avec impartialité, il accoutuma la colonie à les reſpecter. Il fonda pluſieurs villes nouvelles en différentes parties de l'iſle & y attira des habitans par la conceſſion de divers privileges. Il chercha les moyens de porter l'attention des Eſpagnols vers quelque branche d'induſtrie plus utile que celle de chercher l'or dans les mines. Quelques cannes de ſucre ayant été apportées des iſles Canaries, dans la vue ſeulement de faire une expérience, la richeſſe du ſol & la fertilité du climat parurent ſi favorables à cette culture qu'on ſongea bientôt à en faire un objet de commerce. On vit ſe former de vaſtes

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, *cap.* 18, *&c.*

plantations ; on établit des moulins à ſucre, que les Eſpagnols appelloient *ingenioſe*, à cauſe de leur méchaniſme compliqué ; enfin en peu d'années la fabrication du ſucre fut la principale occupation des habitans d'Hiſpaniola & la ſource la plus abondante de leur richeſſe (1). 1506.

Les ſages meſures que prenoit Ovando pour accroître la proſpérité de la colonie furent puiſſamment ſecondées par Ferdinand. Les ſommes conſidérables que ce prince recevoit du nouveau monde lui ouvrirent enfin les yeux ſur l'importance de ces découvertes, qu'il avoit juſqu'alors affecté de regarder avec dédain. Il étoit parvenu par ſon habileté & par des circonſtances heureuſes à ſurmonter les embarras où l'avoient jetté la mort d'Iſabelle & des diſputes avec ſon gendre pour le gouvernement des états de cette princeſſe (2). Il employa le loiſir dont il jouiſſoit à s'occuper des affaires de l'Amérique ; c'eſt à ſa prévoyance & à ſa ſagacité que l'Eſ- 1507.

(1) Oviedo, *Lib. IV*, *cap.* 8, *pag.* 6, *&c.*

(2) *Hiſtoire du regne de Charles V.*

1507. pagne doit plusieurs des réglemens qui ont formé par degrés ce système de politique profonde & jalouse par lequel elle gouverne ses domaines dans le nouveau monde. Il établit un tribunal, connu sous le titre de *Casa de contratacion* ou bureau de commerce, composé d'hommes distingués par leur rang & par leurs talens à qui il confia l'administration des affaires américaines. Ce bureau s'assembloit régulierement à Séville & exerçoit une Jurisdiction particuliere, bornée au gouvernement ecclésiastique d'Amérique, en nommant des archevêques, des évêques, des doyens & des écclésiastiques inférieurs, pour veiller sur les Espagnols qui y étoient établis, ainsi que sur ceux des naturels qui embrasseroient la foi chrétienne. Mais malgré la déférence & le respect de la cour d'Espagne pour le siege de Rome, Ferdinand sentit l'importance d'empêcher toute puissance étrangere d'étendre sa jurisdiction ou son influence sur ses nouveaux domaines ; en conséquence il réserva à la couronne d'Espagne le droit exclusif de patronage pour les bénéfices

de l'Amérique, & ſtipula qu'aucune bulle ou ordonnance du pape n'y ſeroit promulguée qu'après avoir été préalablement examinée & approuvée par ſon conſeil. Ce fut par le même eſprit de jalouſie qu'il défendit à qui que ce fût de s'établir en Amérique, ou d'y porter aucune eſpece de marchandiſe, ſans une permiſſion ſpéciale de ce même conſeil (1). 1507.

Malgré l'attention que ce prince donnoit à la police & à la proſpérité de la colonie, elle ſe trouva menacée par un accident imprévu d'une deſtruction prochaine. Les naturels de l'iſle, ſur le travail deſquels les Eſpagnols avoient compté pour leur ſuccès & même pour leur exiſtence, ſe détruiſoient avec tant de rapidité que l'extinction de la race entiere paroiſſoit inévitable. Lorſque Colomb découvrit Hiſpaniola, on y comptoit au moins un million d'habitans (2); dans l'eſpace de quinze ans, ils ſe trouverent réduits à ſoixante mille. Diminution rapide du nombre des Indiens.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VI*, *cap.* 19, 20.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. X*, *cap.* 12.

1507. Cette prodigieuſe diminution de l'eſpece humaine réſultoit du concours de différentes cauſes. Les naturels des iſles de l'Amérique qui étant d'une conſtitution plus foible que les habitans de l'autre hémiſphere, ne pouvoient ni faire les mêmes travaux ni ſupporter les mêmes fatigues que des hommes doués d'une organiſation plus vigoureuſe. L'indolence & l'inaction dans laquelle ils ſe plaiſoient à paſſer leur vie, étant l'effet de leur foibleſſe & contribuant en même-tems à l'augmenter, les rendoit par habitude autant que par nature incapables de tout effort pénible. Les alimens dont ils ſubſiſtoient étoient peu nourriſſans; ils n'en prenoient qu'en petite quantité & cette nourriture n'étoit pas ſuffiſante pour fortifier des corps débiles & pour les mettre en état de ſoutenir les travaux de l'induſtrie. Les Eſpagnols faiſant peu d'attention à cette conſtitution particuliere des Américains, leur impoſoient des tâches ſi diſproportionnées à leurs forces qu'on en voyoit un grand nombre ſuccomber à la peine & périr d'épuiſement. D'autres s'abandonnant au dé-

ſeſpoir terminoient eux-mêmes leurs miſérables jours. Une partie de ces peuples ayant été obligés d'abandonner la culture des terres pour aller travailler dans les mines, la diſette des ſubſiſtances amena la famine qui en fit périr un grand nombre. Pour mettre le comble à la déſolation, les habitans furent attaqués de différentes maladies, dont les unes étoient occaſionnées par les fatigues auxquelles on les condamnoit, & les autres étoient l'effet de leur commerce avec les Européens. Les Eſpagnols ſe voyant ainſi privés par degrés des bras dont ils étoient accoutumés à ſe ſervir, il leur fut impoſſible d'étendre plus loin les progrès de leur établiſſement, & même de continuer les ouvrages qu'ils avoient commencés. Pour apporter un prompt remede à un état ſi alarmant, Ovando propoſa de tranſporter à Hiſpaniola les habitans des iſles Lucayes, ſous prétexte qu'il ſeroit plus aiſé de les civiliſer & de les inſtruire dans la religion chrétienne lorſqu'ils ſeroient unis à la colonie Eſpagnole, ſous l'inſpection immédiate des miſſionnaires qui y étoient établis. 1507. 1508.

1508. Ferdinand, trompé par cet artifice, ou disposé peut-être à se prêter à un acte de violence que la politique lui représentoit comme nécessaire, consentit à la proposition. On équipa plusieurs vaisseaux pour les Lucayes; les commandans qui savoient la langue du pays, dirent aux habitans qu'ils venoient d'une contrée délicieuse où résidoient leurs ancêtres défunts, & que ceux-ci les invitoient à s'y rendre afin de partager le bonheur dont ils jouissoient. Ces hommes simples & crédules écoutoient avec admiration ces récits merveilleux : empressés d'aller voir leurs parens & leurs amis dans l'heureuse région dont on leur parloit, ils suivirent avec plaisir les Espagnols. Cet artifice en fit passer quarante mille à Hispaniola, où ils allerent partager les souffrances qui étoient le partage des premiers habitans de l'isle, & mêler leurs pleurs & leurs gémissemens avec ceux de cette race infortunée (1).

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *cap.* 3. Oviedo, *lib. III*, *cap* 6. Gomera, *hist. cap.* 41.

1508. Découvertes & nouveaux établissemens.

Les Espagnols avoient pendant quelque tems poussé leurs travaux dans les mines d'Hispaniola avec tant d'ardeur & de succès, que cet objet paroissoit avoir absorbé toute leur attention. L'esprit de découverte languissoit, & depuis le dernier voyage de Colomb aucune entreprise de quelqu'importance n'avoit été formée. Mais la diminution des Indiens faisant sentir l'impossibilité de s'enrichir dans cette isle avec autant de rapidité qu'auparavant, cette considération détermina les Espagnols à chercher des contrées nouvelles où leur avidité pût trouver à se satisfaire avec plus de facilité. Juan Ponce de Leon, qui commandoit sous Ovando dans la partie orientale d'Hispaniola, passa dans l'isle de *Saint Jean de Porto-Rico* que Colomb avoit découverte à son second voyage, & pénétra dans l'intérieur du pays. Comme il trouva un sol fertile & que d'après quelques indications & le témoignage des habitans, il eut lieu d'espérer qu'on pourroit découvrir des mines d'or dans les montagnes, Ovando lui permit d'essayer un établissement dans

1508. l'isle ; ce qui fut exécuté sans peine par Ponce de Leon, dont la prudence égaloit le courage. En peu d'années Porto-Rico fut soumis au gouvernement Espagnol ; les naturels réduits en servitude furent traités avec la même rigueur imprudente que ceux d'Hispaniola, & la race des premiers habitans, épuisée par les fatigues & les souffrances fut entierement exterminée (1).

Vers le même tems, Juan Diaz de Solis, de concert avec Vincent Janez Pinson, un des premiers compagnons de Colomb, fit un voyage sur le continent. Ils suivirent jusqu'à l'isle *de Guanaios* la même route que Colomb avoit prise ; mais tournant delà à l'oueſt, ils découvrirent une nouvelle & vaste province connue depuis sous le nom de *Yucatan*, & longerent une grande partie de la côte de ce pays (2). Quoique cette expédition n'ait été marquée par aucun événement mémorable, elle mérite qu'on en fasse

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *cap.* 1-4. Gomera, *hist. cap.* 44. Relacion. *de* B. de Las Casas, *pag.* 10.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. VI*, *cap.* 17. mention,

mention, parce qu'elle conduiſit à des découvertes de plus grande importance. C'eſt pour la même raiſon qu'on doit rappeller le voyage de Sébaſtien de Ocampo. Il fut chargé par Ovando de tourner *Cuba*, & il reconnut le premier avec certitude que ce pays, regardé autrefois par Colomb comme une partie du continent, n'étoit qu'une grande iſle (1). 1508.

Cette expédition autour de Cuba fut un des derniers incidens du gouvernemeut d'Ovando. Depuis la mort de Colomb, Don Diego ſon fils ne ceſſoit de ſolliciter Ferdinand de lui accorder les charges de vice-roi & d'amiral dans le nouveau monde, avec tous les privileges & les bénéfices dont il devoit hériter en conſéquence de la capitulation primitive faite avec ſon pere. Mais ſi ces dignités & les revenus qui y étoient joints avoient paru ſi conſidérables à Ferdinand, qu'il n'avoit pas craint de paſſer pour injuſte & ingrat en les ôtant à Colomb, il n'eſt pas ſurprenant qu'il fût alors peu diſpoſé à les accorder

Diego Colomb eſt nommé gouverneur d'Hiſpaniola.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. VII*, *cap.* 1.

1508. au fils. Auſſi Don Diego conſuma deux années entieres en de vaines & continuelles ſollicitations. Fatigué de l'inutilité de ſes démarches, il tenta enfin de ſe procurer par une ſentence légale ce qu'il ne pouvoit obtenir de la faveur d'un prince intéreſſé. Il intenta une action contre Ferdinand devant le conſeil chargé d'adminiſtrer les affaires de l'Inde; & ce tribunal avec une intégrité bien honorable pour ceux qui le compoſoient, rendit un jugement contre le roi, & confirma les droits de Don Diego à la vice-royauté & aux autres privileges ſtipulés dans la capitulation. Malgré ce décret, la répugnance que devoit avoir Ferdinand à mettre un ſujet en poſſeſſion d'une autorité ſi conſidérable auroit pu faire naître de nouveaux obſtacles, ſi Don Diego n'avoit pas trouvé un moyen d'intéreſſer des perſonnes très puiſſantes au ſuccès de ſes prétentions. La ſentence du conſeil des Indes lui donnoit droit à un rang ſi élevé & à une ſi haute fortune qu'il lui fut aiſé de conclure un mariage avec Dona Maria, fille de Don Ferdinand de Tolede, grand commandeur

de Leon & frere du duc d'Albe, grand du royaume de la premiere classe & allié de près au roi. Le duc & sa famille épouserent avec tant de chaleur la cause de leur nouvel allié, que Ferdinand ne put pas résister à leurs sollicitations. Il rappella Ovando & nomma pour lui succéder Don Diego; mais même en lui accordant cette faveur il ne put pas cacher sa jalousie; car il lui permit seulement de prendre le titre de gouverneur, non celui de vice-roi, quoique le conseil eût décidé que ce dernier titre appartenoit à Don Diego (1). 1508. 1509.

Il partit bientôt pour Hispaniola, accompagné de son frere, de ses oncles, de sa femme, qui par la courtoisie des Espagnols fut honorée du titre de vice-reine, & d'un cortége nombreux de personnes de l'un & de l'autre sexe, nées de familles distinguées. Don Diego vécut avec une magnificence & un faste inconnu jusqu'alors dans le nouveau monde, & la famille de Colomb parut enfin jouir des honneurs & des récompenses que Il se rend à Hispaniola.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *cap.* 4.

1509. ſon génie créateur avoit ſi bien mérités & dont il avoit été ſi cruellement privé. La colonie elle-même acquit un nouvel éclat par l'arrivée de ces nouveaux habitans d'un caractere & d'un rang ſupérieurs à celui de preſque tous ceux qui avoient paſſé juſqu'alors en Amérique ; pluſieurs des familles les plus illuſtres, établies aujourd'hui dans les colonies Eſpagnoles ſont deſcendues des perſonnes qui avoient accompagné Don Diego Colomb à cette époque (1).

Ce changement de gouverneur ne fut d'aucune utilité pour les malheureux habitans. Don Diego fut non-ſeulement autoriſé par un édit royal à continuer les *repartimientos* ou diſtributions d'Indiens ; mais on ſpécifia même le nombre précis qu'il pouvoit en accorder à chaque perſonne ſelon le rang qu'elle avoit dans la colonie. Il ſe prévalut de cette permiſſion, & bientôt après ſon débarquement à Saint Domingue, il partagea entre ſes parens & ceux qui l'avoient ſuivi

(1) Oviedo, *lib. III*, *cap.* 1.

ceux des Indiens qui n'avoient encore été adjugés à perſonne (1). 1509.

Le nouveau gouverneur s'occupa enſuite à ſuivre l'inſtruction qu'il avoit reçue du roi pour l'établiſſement d'une colonie à Cubagua, petite iſle que Colomb avoit découverte à ſon troiſieme voyage. Quoique ce fût un terrein ſtérile qui pouvoit à peine fournir la ſubſiſtance de ſes miſérables habitans, on trouvoit ſur ſes côtes une ſi grande quantité de ces huîtres qui produiſent les perles, que cette iſle ne put pas échapper aux recherches des avides Eſpagnols qui s'y porterent bientôt en foule. Il ſe fit des fortunes conſidérables par la pêche des perles, qui fut ſuivie avec une ardeur extraordinaire. Les Indiens, ſur-tout ceux des iſles Lucayes, furent obligés de plonger au fond de la mer pour y prendre ces huîtres, & cette occupation auſſi dangereuſe que mal-ſaine, fut une nouvelle calamité qui ne contribua pas peu à la deſtruc- Pêcherie des perles à Cubagua.

(1) *Recopilacion de Leyes, lib. VI, tit. 8, lib. I, IL.* Herrera, *decad.* 1, *lib. VIII, cap.* 10, *hiſt. cap.* 78.

1509. tion de cette race dévouée (1).

Nouveaux voyages. Vers cette même époque, Juan Diaz de Solis & Pinſon s'embarquerent enſemble pour un ſecond voyage. Ils cinglerent directement au ſud, vers la ligne équinoxiale que Pinſon avoit précédemment traverſée, & ils s'avancerent juſqu'au quarantieme degré de latitude méridionale. Ils furent étonnés de trouver que le continent de l'Amérique s'étendoit à leur droite à travers toute cette étendue de l'océan. Ils débarquerent en différens endroits, pour en prendre poſſeſſion au nom de leur ſouverain; mais quoique le pays leur parût très-fertile & les invitât à s'y arrêter, comme leur armement avoit été deſtiné à faire des découvertes plutôt que des établiſſemens, ils n'avoient pas aſſez de monde pour laiſſer des colonies nulle part. Leur voyage ſervit cependant à donner aux Eſpagnols des idées plus juſtes & plus grandes ſur l'étendue de cette nouvelle portion du globe (2).

1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *cap.* 9. Gomera, *hiſt. cap.* 78.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII*, *cap.* 9.

Quoiqu'il ſe fût écoulé plus de dix ans depuis que Colomb avoit découvert le continent de l'Amérique, les Eſpagnols n'y avoit encore fait aucun établiſſement. Ce fut alors qu'on tenta ſérieuſement & avec vigueur ce qui avoit été ſi long-tems négligé, mais le plan de cette entrepriſe ne fut ni formé par la couronne ni exécuté aux dépens de la nation; ce fut l'ouvrage de l'audace & des ſpéculations de quelques aventuriers. La premiere idée de ce projet vint d'Alonzo d'Ojeda, qui avoit déjà fait deux voyages pour tenter des découvertes & qui s'y étoit acquis plus de réputation que de fortune. L'opinion qu'il avoit donnée de ſon courage & de ſa prudence lui procura aiſément des aſſociés qui firent les fonds néceſſaires pour les dépenſes de l'expédition. Vers le même tems, Diego de Nicueſſa qui avoit fait une grande fortune à Hiſpaniola, forma un ſemblable deſſein. Ferdinand encouragea l'un & l'autre; il ne voulut pas il eſt vrai leur avancer la plus légere ſomme; mais il leur prodigua les titres & les patentes. Il érigea deux gouvernemens ſur le continent,

1509. Premiere tentative d'un établiſſement ſur le continent.

dont l'un s'étendoit depuis le cap de
1509. Vela juſqu'au golfe de Darien, & l'autre depuis ce golfe juſqu'au cap Gracias à Dios. Le premier fut donné à Ojeda, le ſecond à Nicueſſa. Ojeda, équipa un vaiſſeau & deux brigantins, montés de trois cens hommes, & Nicueſſa ſix vaiſſeaux avec ſept cens quatre-vingts hommes. Ils mirent à la voile de Saint-Domingue vers le même tems pour ſe rendre à leurs gouvernemens reſpectifs. Afin de donner quelque apparence de validité à leurs titres de propriété ſur ces contrées, pluſieurs des plus célebres théologiens & juriſconſultes d'Eſpagne furent employés à preſcrire la maniere dont on devoit en prendre poſſeſſion (1). L'hiſtoire du genre humain n'offre rien de plus ſingulier ni de plus extravagant que la forme qu'ils imaginerent pour remplir cet objet. Les chefs des deux expéditions devoient, en débarquant ſur le continent, annoncer aux naturels les principaux articles de la foi chrétienne; les informer en particulier de la juriſdiction

(1) Herrera, *dec.* 1, *Lib. VII, cap.* 15.

ſuprême du pape ſur tous les royaumes de la terre ; les inſtruire de la conceſſion que le ſaint pontife avoit faite de leur pays au roi d'Eſpagne ; les requérir d'embraſſer les dogmes de cette religion qu'on leur faiſoit connoître, & de ſe ſoumettre au ſouverain dont on leur annonçoit l'autorité. S'ils refuſoient d'obéir à cette ſommation, dont il étoit impoſſible à un Indien de comprendre ſeulement les termes, alors Ojeda & Nicueſſa étoient autoriſés à les attaquer avec le fer & la flamme ; à les réduire en ſervitude, eux, leurs femmes & leurs enfans ; à les obliger par la force à reconnoître la juriſdiction de l'égliſe & l'autorité du roi d'Eſpagne, puiſqu'ils ne vouloient pas le faire volontairement (1). 1509.

Il étoit difficile aux habitans du continent de donner tout d'un coup leur aſſentiment à une doctrine trop ſubtile pour des eſprits ſans culture & qui leur étoit expliquée par des interprêtes peu inſtruits de leur langue ; il ne leur étoit pas plus aiſé de concevoir comment un prêtre étran- Déſaſtres qui naiſſent de cette entrepriſe.

(1) Voyez la NOTE XXIII.

ger, de qui ils n'avoient jamais en-
1509. tendu parler, pouvoit avoir quelque droit de diſpoſer de leur pays, ni comment un prince inconnu pouvoit s'arroger une juriſdiction ſur eux comme ſur ſes ſujets; auſſi s'oppoſerent-ils vigoureuſement à l'invaſion de leurs territoires. Ojeda & Nicueſſa tâcherent d'exécuter par la force ce qu'ils ne pouvoient obtenir par la perſuaſion. Les écrivains contemporains ont rapporté leurs opérations avec le plus grand détail; mais comme ils n'ont fait aucune découverte importante ni fondé aucun établiſſement permanent, ces événemens ne méritent pas de tenir une place conſidérable dans l'hiſtoire générale d'une époque, où une valeur romaneſque luttant ſans ceſſe contre des difficultés incroyables, diſtingue toutes les entrepriſes des armes Eſpagnoles. Les habitans des pays dont Ojeda & Nicueſſa alloient prendre le gouvernement, ſe trouverent être d'un caractere fort différent de celui des habitans des iſles. Ils étoient guerriers & féroces. Leurs fleches étoient trempées dans un poiſon ſi violent que

chaque bleſſure étoit ſuivie d'une mort certaine : dans un ſeul combat ils taillerent en pieces plus de ſoixante-dix des compagnons d'Ojeda, & pour la premiere fois les Eſpagnols apprirent à redouter les habitans du nouveau monde. Nicueſſa trouva de ſon côté des peuples également déterminés à défendre leurs poſſeſſions & dont rien ne put adoucir la férocité. Quoique les Eſpagnols euſſent recours à toute ſorte de moyens pour les flatter & pour gagner leur confiance, ils refuſerent de former aucune liaiſon & d'entrer en aucun commerce d'amitié avec des étrangers dont ils regardoient la réſidence parmi eux comme funeſte à leur liberté & à leur indépendance. Cette haine implacable des naturels rendit auſſi difficile que dangereuſe la formation d'un établiſſement dans leur pays ; cependant la perſévérance des Eſpagnols, la ſupériorité de leurs armes & leur habileté dans l'art de la guerre auroient pu avec le tems ſurmonter cet obſtacle, ſi tous les déſaſtres imaginables ne s'étoient accumulés contre eux & n'avoient paru ſe combiner pour combler leur ruine.

1509.

1510.

1510. La perte de leurs vaiſſeaux, que divers accidens firent périr ſur une côte inconnue; les maladies particulieres à un climat, le plus mal-ſain de toute l'Amérique; le défaut de ſubſiſtance inévitable dans un pays mal cultivé; les diviſions qui s'éleverent entr'eux, & les hoſtilités continuelles des habitans les précipiterent dans une ſucceſſion de calamités dont le ſimple récit fait frémir d'horreur. Quoiqu'ils euſſent reçu d'Hiſpaniola deux renforts conſidérables, la plus grande partie de ceux qui s'étoient engagés dans cette malheureuſe expédition, périrent en moins d'un an dans la plus affreuſe miſere. Le petit nombre de ceux qui ſurvécurent formerent une foible colonie à Santa-Maria el Antigua ſur le golfe de Darien, ſous le commandement de Vaſco Nugnès de Balboa, qui dans les occaſions les plus critiques déploya un caractere de valeur & de prudence qui lui mérita d'abord la confiance de ſes compatriotes & le déſigna pour être leur chef dans des entrepriſes plus brillantes & plus heureuſes. Ce n'étoit pas le ſeul Eſpagnol de cette expédition qui fût deſtiné à

ſe montrer enſuite avec éclat dans des ſcenes plus importantes. François Pizarre étoit un des compagnons d'Ojeda ; ce fut à cette école d'adverſité qu'il acquit ou perfectionna les talens auxquels on doit les actions extraordinaires qu'il exécuta dans la ſuite. Ferdinand Cortès, dont le nom eſt devenu encore plus fameux, s'étoit auſſi engagé de bonne heure dans cette entrepriſe qui avoit fait prendre les armes à toute la jeuneſſe valeureuſe d'Hiſpaniola ; mais le bonheur conſtant qui l'accompagna dans ſes aventures poſtérieures, le déroba dans celle-ci aux déſaſtres auxquels ſes compagnons furent expoſés. Il tomba malade à Saint-Domingue avant le départ de la flotte, & cette indiſpoſition l'empêcha de s'embarquer (1). 1510.

L'iſſue malheureuſe de cette expédition ne découragea point les Eſpagnols & ne les empêcha point de former de nouvelles entrepriſes du même genre. Lorſque les richeſſes s'acquierent graduellement par la perſévé- Conquête de Cuba.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VII, cap.* 2, *&c.* Gomera, *hiſt. cap.* 57, 58, 59. Benzon, *hiſt. lib. I, cap.* 19-23, P. Marty, *decad.* 122.

1510. rance de l'induſtrie ou s'accumulent par les lentes opérations d'un commerce régulier, les moyens qu'on emploie ſont tellement proportionnés à leur effet qu'il n'en réſulte rien qui puiſſe frapper l'imagination & exciter les facultés actives de l'ame à des efforts extraordinaires. Mais lorſqu'on voyoit de grandes fortunes s'élever preſque dans un inſtant ; lorſqu'on voyoit l'or & les perles s'échanger pour des bagatelles, lorſque les pays où ſe trouvoient ces précieuſes productions, défendus ſeulement par des ſauvages, devenoient la proie du premier aventurier qui avoit de l'audace, des circonſtances ſi extraordinaires & ſi ſéduiſantes ne pouvoient manquer d'enflammer l'eſprit entreprenant des Eſpagnols & de les précipiter en foule dans cette nouvelle route ouverte aux richeſſes & aux honneurs. Tant que cet eſprit conſerva ſa force & ſon ardeur, toutes les tentatives de découverte ou de conquête furent applaudies & de nouveaux aventuriers s'y engagerent à l'envi les uns des autres. La paſſion des nouvelles entrepriſes, qui caractériſent cette époque des dé-

couvertes à la fin du quinzieme & au commencement du seizieme siecle, 1510.
auroit suffi pour empêcher les Espagnols de s'arrêter dans leur carriere; mais des évenemens arrivés dans le même tems à Hispaniola, concoururent à étendre leur navigation & leurs conquêtes. La rigueur avec laquelle on avoit traité les habitans de cette isle en ayant presqu'entierement éteint la race, plusieurs des colons Espagnols se virent dans l'impossibilité, comme je l'ai déjà observé, de continuer leurs travaux avec la même vigueur & le même avantage, & furent obligés de chercher des établissemens dans quelques pays où les naturels n'eussent pas été détruits par l'oppression. D'autres entraînés par cette légereté inconsidérée, si naturelle aux hommes qui font des fortunes rapides, avoient dissipé par une folle prodigalité ce qu'ils avoient acquis sans peine, & la nécessité les forçoit à s'engager dans les entreprises les plus hasardeuses pour rétablir leurs affaires. Lorsque Don 1511.
Diego Colomb se proposa de conquérir l'isle de Cuba & d'y établir une colonie, les différentes causes que je

1511. viens d'expoſer déterminerent pluſieurs des colons les plus diſtingués d'Hiſpaniola à entrer dans ce projet. Il confia le commandement des troupes deſtinées pour l'expédition à Diego Velaſquès qui avoit accompagné ſon pere dans ſon ſecond voyage & qui étoit depuis long-tems établi à Hiſpaniola, où il avoit fait une fortune conſidérable, avec une réputation ſi bien diſtinguée d'habileté & de prudence que perſonne ne paroiſſoit plus propre à conduire une expédition importante. Trois cens hommes parurent ſuffiſans pour faire la conquête d'une iſle très-peuplée & qui avoit plus de ſept cens milles de longueur ; mais les naturels en étoient auſſi peu belliqueux que ceux d'Hiſpaniola. Ils furent intimidés par la ſeule vue de leurs nouveaux ennemis & ils n'étoient préparés à faire aucune réſiſtance : quoique depuis le tems où les Eſpagnols avoient pris poſſeſſion de l'iſle voiſine, ils duſſent s'attendre à une deſcente ſur leur territoire, aucune des petites bourgades entre leſquelles Cuba étoit partagé, n'avoit ſongé à faire des diſpoſitions pour ſe défendre ; elles

n'avoient pris aucune mesure pour la sûreté commune. La seule opposition 1511.
que les Espagnols rencontrerent, fut de la part de Hatuey, cacique qui s'étoit enfui d'Hispaniola & avoit pris possession de l'extrêmité orientale de Cuba. Il se mit sur la défensive à leur premier débarquement & tâcha de les repousser vers leurs vaisseaux; mais sa foible troupe fut bientôt rompue & dispersée, & le cacique lui-même ayant été fait prisonnier, Velasquès, suivant la barbare maxime des Espagnols, le regarda comme un esclave qui avoit pris les armes contre son maître & le condamna à être brûlé. Lorsque Hatuey fut attaché au poteau, un moine Franciscain s'efforçoit de le convertir, en lui promettant qu'il jouiroit sur le champ de toutes les délices du ciel s'il vouloit embrasser la foi chrétienne. Y a-t-il quelques Espagnols, dit Hatuey après un moment de silence, dans ce séjour de délices dont vous me parlez? Oui, répondit le moine, mais ceux-là seulement qui ont été justes & bons. Le meilleur d'entr'eux, répliqua le cacique indigné, ne peut avoir ni justice ni bonté;

je ne veux pas aller dans un lieu où je
1511. rencontrerois un seul homme de cette race maudite (1). Cet exemple effrayant de vengeance frappa les habitans de Cuba d'une si grande terreur qu'ils tenterent à peine de mettre quelque opposition aux progrès de leurs ennemis, & Velasquès réunit, sans perdre un seul homme, cette isle vaste & fertile à la monarchie Espagnole (2).

Découverte de la Floride.

La facilité avec laquelle s'exécuta une conquête si importante, servit d'aiguillon pour former d'autres entreprises. Juan Ponce de Léon, qui avoit acquis de la gloire & de la fortune par la réduction de Porto-Rico, étoit impatient de s'engager dans quel-
1512. que expédition nouvelle. Il équipa trois vaisseaux à ses frais pour aller tenter des découvertes, & sa réputation rassembla bientôt à sa suite un corps nombreux d'aventuriers. Il dirigea sa route vers les isles Lucayes, & après avoir touché à quelques-unes de ces

(1) B. de las Casas, *pag.* 40.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *cap.* 2, 3, &c. Oviedo, *lib. XVII*, *cap.* 3, *pag.* 179.

isles, ainsi qu'à celle de Bahama, il cingla au sud-est & découvrit un pays que les Espagnols ne connoissoient pas encore, & auquel il donna le nom de *Floride;* soit parce qu'il le reconnut le jour du dimanche des rameaux, soit à cause de l'aspect agréable & gai que lui offrit le pays même. Il essaya de débarquer en différens endroits; mais l'opposition vigoureuse qu'il éprouva de la part des habitans, qui étoient féroces & guerriers, lui fit sentir la nécessité d'avoir des forces plus considérables pour y former un établissement. Content d'avoir ouvert une communication avec un pays nouveau, sur la richesse & l'importance duquel il fondoit de grandes espérances, il retourna à Porto-Rico par le canal, connu aujourd'hui sous le nom de Golfe de la Floride. 1512.

Ce ne fut pas seulement le desir de découvrir des contrées nouvelles qui engagea Ponce de Léon à entreprendre ce voyage; il y fut déterminé aussi par une de ces idées chimériques qui se mêloient alors à l'esprit de conquête & y donnoient plus d'activité. Il y avoit parmi les habitans de Porto-

1512. Rico une tradition établie que dans l'iſle de Bimini, l'une des Lucayes, on trouvoit une fontaine douée de la vertu merveilleuſe de rendre la jeuneſſe & la vigueur à tous ceux qui ſe baignoient dans ſes eaux ſalutaires. Animés par l'eſpérance de trouver ce reſtaurant miraculeux, Ponce de Léon & ſes compagnons parcoururent ces iſles, cherchant avec beaucoup de peine & de ſollicitude, mais ſans ſuccès, la fontaine qui étoit le principal objet de leur expédition. Il n'eſt pas étonnant qu'un conte ſi abſurde ait pu trouver quelque crédit parmi des peuples ſimples & ignorans tels qu'étoient les naturels; mais qu'il ait pu faire quelque impreſſion ſur des hommes éclairés, c'eſt ce qui paroît aujourd'hui preſqu'incroyable: le fait n'en eſt pas moins certain & les hiſtoriens Eſpagnols les plus accrédités ont rapporté ce trait extravagant de la crédulité de leurs compatriotes. Les Eſpagnols étoient à cette époque entrainés dans une carriere d'activité qui en leur préſentant chaque jour des objets extraordinaires & merveilleux, devoit donner un tour romaneſque à

leur imagination. Un nouveau monde s'offroit à leurs regards. Ils viſitoient 1512.
des iſles & des continens dont les Européens n'avoient jamais imaginé l'exiſtence. Dans ces contrées délicieuſes la nature ſembloit ſe montrer ſous d'autres formes ; chaque arbre, chaque plante, chaque animal étoit différent de ceux de l'ancien hémiſphere. Les Eſpagnols ſe crurent tranſportés en des pays enchantés, & après les merveilles dont ils avoient été les témoins, dans la premiere chaleur de leur admiration il n'y avoit rien d'aſſez extraordinaire pour leur paroître incroyable. Si une ſucceſſion rapide de ſcenes nouvelles & frappantes put faire aſſez d'impreſſion ſur l'eſprit ſage de Colomb pour qu'il ſe vantât d'avoir découvert le ſiege du paradis, on ne doit pas trouver étrange que Ponce de Léon ait cru découvrir la fontaine de la jeuneſſe (1).

(1) P. Martyr. *decad. pag.* 202. *Enſayo chronol. para la hiſt. de la Florida*, par D. Gab. Cardenas, *pag.* 1. Oviedo, *lib. XVI*, *cap.* 2. Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *cap.* 5. *Hiſt. de la conq. de la Florida*, par Garc. de la Vega, *lib. I*, *cap.* 3.

1512. Progrès de Balboa dans l'iſthme de Darien.

Peu de tems après cette expédition à la Floride, il ſe fit une découverte beaucoup plus importante dans une autre partie de l'Amérique. Balboa ayant été nommé, par le ſuffrage volontaire de ſes aſſociés, au gouvernement de la petite colonie de Santa-Maria dans le Darien, fut ſi empreſſé d'obtenir de la couronne une confirmation de leur choix qu'il dépêcha un officier en Eſpagne pour ſolliciter une commiſſion royale qui le revêtît d'un titre légal au ſuprême commandement. Comme il ſentoit cependant qu'il ne pouvoit fonder le ſuccès de ſes eſpérances ni ſur la protection des miniſtres de Ferdinand avec leſquels il n'avoit aucune liaiſon, ni ſur des négociations dans une cour dont il ne connoiſſoit pas les intrigues, il tâcha de ſe rendre digne de la faveur qu'il ſollicitoit, par quelque ſervice ſignalé qui lui méritât la préférence ſur ſes compétiteurs. Frappé de cette idée, il fit de fréquentes incurſions dans les pays adjacens, ſoumit pluſieurs caciques & recueillit une grande quantité d'or, qui étoit plus abondant dans cette partie du continent que dans les

iſles. Dans une des ces incurſions les Eſpagnols ſe diſputerent avec une telle chaleur pour le partage d'un peu d'or, qu'ils furent près de ſe porter à des actes de violence les uns contre les autres. Un jeune cacique, témoin de cette querelle & étonné de voir mettre un ſi haut prix à une choſe dont il ne devinoit pas l'utilité, renverſa avec indignation de l'or qui étoit dans une balance, & ſe tournant vers les Eſpagnols leur dit: « Pourquoi vous » quereller pour ſi peu de choſe? ſi » c'eſt l'amour de l'or qui vous fait » abandonner votre propre pays pour » venir troubler la tranquillité des » peuples qui ſont ſi loin de vous, » je vous conduirai dans un pays, » où ce métal qui paroît être le » grand objet de votre admiration » & de vos deſirs, eſt ſi commun que » les plus vils uſtenſiles en ſont faits ». Ravis de ce qu'ils entendoient, Balboa & ſes compagnons demanderent avec empreſſement où étoit cette heureuſe contrée & comment ils pourroient y arriver. Le cacique leur apprit qu'à la diſtance de ſix ſoleils, c'eſt-à-dire, de ſix jours de marche 1512.

1512. vers le ſud, ils découvriroient un autre océan près duquel cette riche contrée étoit ſituée; mais que s'ils ſe propoſoient d'attaquer ce royaume puiſſant, ce ne pouvoit être qu'avec des forces très-ſupérieures à celles qu'ils avoient alors (1).

Projet de Balboa. Ce fut la premiere information que reçurent les Eſpagnols ſur le grand océan méridional & ſur le riche & vaſte pays connu enſuite ſous le nom de Pérou. Balboa eut alors devant lui des objets dignes de ſon ambition ſans bornes & de l'audacieuſe activité de ſon génie. Il conclut ſur le champ que l'océan dont parloit le cacique étoit celui que Colomb avoit cherché dans cette même partie de l'Amérique, dans l'eſpérance de s'ouvrir par-là une communication plus directe avec les Indes orientales; & il conjectura que la riche contrée dont on lui faiſoit la deſcription devoit être une partie de cette grande & opulente région de la terre. Flatté de l'idée d'exécuter ce qu'un ſi grand homme avoit en vain

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib IX*, *cap.* 2. Gomera, *C.* 60. P. Martyr. *decad. pag.* 149.

entrepris,

entrepris, & empreſſé d'effectuer une découverte qui ne devoit pas être moins agréable au roi qu'utile à ſon pays, il attendit avec impatience le moment de partir pour cette expédition, auprès de laquelle tous ſes premiers exploits paroiſſoient de peu d'importance. Mais il falloit faire des arrangemens & des préparatifs indiſpenſables pour s'aſſurer du ſuccès. Il commença par ſolliciter & gagner l'amitié des Caciques voiſins. Il envoya quelques-uns de ſes officiers à Hiſpaniola avec une grande quantité d'or, qui étoit tout à la fois la preuve du ſuccès qu'il avoit déjà eu & l'annonce de ceux qu'il ſe promettoit encore. Les préſens qu'il en fit, diſtribués à propos, lui mériterent la protection du gouverneur & attirerent beaucoup de volontaires à ſon ſervice. Dès qu'il eut reçu de cette iſle le renfort conſidérable qu'il en attendoit il ſe crut en état de tenter ſon expédition. 1512.

L'iſthme de Darien n'a pas plus de ſoixante mille de largeur; mais cette langue de terre qui unit enſemble le continent méridional de l'Amérique Difficultés dans l'exécution.

avec le ſeptentrional, eſt fortifiée par
1512. une chaîne de hautes montagnes qui s'étendent dans toute ſa longueur & en font une barriere aſſez ſolide pour réſiſter à l'impulſion des deux mers oppoſées. Les montagnes ſont couvertes de forêts preſque inacceſſibles. Dans ce climat humide, où il pleut pendant les deux tiers de l'année, les vallées ſont marécageuſes & ſi fréquemment inondées que les habitans ſe trouvent en pluſieurs endroits dans la néceſſité de bâtir leurs maiſons ſur des arbres, afin de s'élever à quelque diſtance au-deſſus d'un ſol humide & des odieux reptiles qui s'engendrent dans les eaux corrompues (1). De grandes rivieres ſe précipitent avec impétuoſité des montagnes. Cette région n'étoit peuplée que de ſauvages errans & en petit nombre, & la main de l'induſtrie n'y avoit rien fait pour corriger ou adoucir ces inconvéniens naturels. Dans cet état des choſes, tenter de traverſer un pays inconnu, ſans avoir d'autres guides que des Indiens ſur la fidélité deſquels on ne pouvoit guere compter, étoit donc l'entrepriſe la plus hardie que les Eſ-

(1) P. Martyr, *decad. pag.* 158.

pagnols eussent encore formée dans le nouveau monde. Mais l'intrépidité de Balboa étoit si extraordinaire qu'elle le distinguoit de tous ses compatriotes dans un tems où le dernier des aventuriers se faisoit remarquer par son audace & par son courage. Il joignoit à la bravoure la prudence, la générosité, l'affabilité, & ces talens populaires qui dans les entreprises les plus téméraires inspirent la confiance & fortifient l'attachement. Cependant après la jonction des volontaires d'Hispaniola il ne put rassembler que cent quatre-vingt-dix hommes pour son expédition; mais c'étoient des vétérans robustes accoutumés au climat de l'Amérique & prêts à le suivre au milieu des plus grands dangers. Ils se firent accompagner de mille Indiens qui portoient leurs provisions; & pour completter leur armement de guerre, ils emmenerent avec eux plusieurs de ces chiens féroces, si formidables pour des ennemis entierement nuds.

1512.

1513.

Balboa se mit en marche pour cette grande expédition au premier septembre, vers le tems où les pluies périodiques commençoient à diminuer.

Il découvre la mer du sud.

1513. Il se rendit par mer sans aucune difficulté sur le territoire d'un Cacique dont il avoit gagné l'amitié; mais il n'eut pas plutô commencé à pénétrer dans la partie intérieure du pays qu'il se trouva retardé dans sa marche par tous les obstacles qu'il avoit eu lieu de craindre, tant de la nature du terrein que de la disposition des habitans. A son approche quelques Caciques s'enfuirent avec tous leurs sujets vers les montagnes, emportant avec eux ou détruisant tout ce qui pouvoit servir à la subsistance des troupes Espagnoles. D'autres rassemblerent leurs sujets pour s'opposer à Balboa, qui ne tarda pas à sentir combien il lui seroit difficile de conduire un corps de troupes au milieu de ces nations ennemies, à travers des marais, des rivieres & des bois qui n'avoient jamais été franchis que par des sauvages errans. Mais en partageant toutes les fatigues d'une pareille marche avec le dernier de ses soldats; en se montrant toujours le premier au danger, & en leur promettant avec confiance plus de gloire & de richesses que n'en avoit jamais mérité le plus heureux

de leurs compatriotes, il savoit si bien échauffer leur enthousiasme & soutenir leur courage qu'ils le suivoient sans murmure. Ils avoient pénétré assez avant dans les montagnes lorsqu'un Cacique puissant se présenta avec un corps nombreux de ses sujets pour défendre le passage d'un défilé ; mais des hommes accoutumés à vaincre de si grands obstacles ne pouvoient être arrêtés par de si foibles ennemis. Ils attaquerent les Indiens avec impétuosité & continuerent leur marche après les avoir dispersés sans beaucoup de peine & en avoir fait un grand carnage. Quoique leurs guides leur eussent dit qu'il ne leur falloit que six jours pour traverser l'Isthme dans sa largeur, ils en avoient déjà passé vingt-cinq à se frayer un chemin à travers les bois & les montagnes. Plusieurs d'entr'eux étoient près de succomber sous les fatigues continuelles de cette marche dans un climat brûlant ; plusieurs furent attaqués des maladies particulieres au pays, & tous étoient impatiens d'arriver au terme de leurs travaux & de leurs souffrances. Enfin les Indiens les assurerent 1513.

que du ſommet de la montagne la plus
1513. voiſine ils découvriroient l'océan qui étoit l'objet de leur deſir. Lorſqu'après des peines infinies ils eurent gravi la plus grande partie de cette montagne eſcarpée, Balboa fit faire halte à ſa troupe & s'avança ſeul au ſommet, afin de jouir le premier d'un ſpectacle qu'il deſiroit depuis ſi long-tems. Dès qu'il apperçut la mer du ſud s'étendant devant lui dans un horiſon ſans bornes, il tomba à genoux, & levant les mains vers le ciel, il rendit graces à Dieu de l'avoir conduit à une découverte ſi avantageuſe pour ſon pays & ſi glorieuſe pour lui-même. Ses compagnons, obſervant ſes tranſports, s'avancerent vers lui pour partager ſon admiration, ſa reconnoiſſance & ſa joie. Ils ſe hâterent de gagner le rivage, & Balboa s'avançant juſqu'au milieu des eaux de la mer avec ſon bouclier & ſon épée, prit poſſeſſion de cet océan au nom du roi d'Eſpagne, & fit vœu de le défendre avec les armes qu'il tenoit contre tous les ennemis de ſon ſouverain (1).

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. X*, *cap.* 1. Gomera, *cap.* 62. *&c.* P. Martyr, *decad. pag.* 205, *&c.*

Cette partie de la grande mer pacifique ou mer du ſud que Balboa découvrit d'abord, & qui eſt ſituée à l'eſt de Panama, conſerve encore le nom de golfe de Saint-Michel qu'il lui donna. Il força à main armée pluſieurs des petits princes qui gouvernoient les diſtricts voiſins de ce golfe, à lui donner des vivres & de l'or. D'autres lui en envoyerent volontairement. Quelques Caciques ajouterent à ces dons précieux une quantité conſidérable de perles, & il apprit d'eux avec une grande ſatisfaction que les huîtres où ſe trouvent les perles abondoient dans la mer qu'il venoit de découvrir. 1513.

On lui indique un pays plus opulent.

La découverte de cette ſource de richeſſes contribua à encourager ſes compagnons, & il reçut en même-tems des avis qui le confirmoient dans l'eſpérance de retirer des avantages encore plus conſidérables de ſon expédition. Tous les Indiens des côtes de la mer du ſud l'aſſurerent de concert qu'il y avoit à une diſtance aſſez conſidérable vers l'eſt, un riche & puiſſant royaume dont les habitans avoient des animaux apprivoiſés pour

porter des fardeaux ; & pour lui en
1513. donner une idée, ils traçoient sur le sable la figure des lamas ou moutons, qu'on trouva ensuite au Pérou & que les Péruviens avoient en effet accoutumés à porter des fardeaux. Comme le lama ressemble à peu près pour la forme au chameau, bête de charge qui étoit regardée comme particuliere à l'Asie, cette circonstance jointe à la découverte des perles, autre production Asiatique, tendit à confirmer les Espagnols dans la fausse idée où ils étoient que le nouveau monde étoit voisin des Indes orientales (1).

Mais quoique les avis que Balboa recevoit des habitans de la côte, fortifiant ses propres conjectures & ses espérances, lui donnassent une extrême impatience de voir ce pays inconnu, il étoit trop prudent pour tenter d'y entrer avec une poignée d'hommes épuisés de fatigue & affoiblis par les maladies (2). Il se détermina à ramener sur le champ ses compagnons à l'établissement de Santa-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. X*, *cap.* 2.
(2) Voyez la NOTE XXIV.

Maria dans le Darien, pour revenir la saison suivante avec des forces proportionnées à l'entreprise hasardeuse qu'il méditoit. Pour acquérir une connoissance plus étendue de l'Isthme, il prit à son retour une route différente de celle qu'il avoit suivie en allant & où il n'éprouva pas moins de difficultés & de dangers que dans la premiere; mais il n'y a rien d'insurmontable à des hommes animés par l'espérance & par des succès. Balboa revint à Santa-Maria, après une absence de quatre mois, rapportant plus de gloire & de richesses que les Espagnols n'en avoient encore acquis dans aucune de leurs expéditions au nouveau monde. Parmi les officiers qui l'avoient accompagné, il n'y en avoit point qui se fût plus distingué que François Pizarre, & il n'y en eut aucun qui déployât plus de courage & d'ardeur pour aider Balboa à s'ouvrir une communication avec ces pays, où il joua ensuite lui-même un rôle si glorieux (1).

1513.

1514.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. X, cap.* 3-6. Gomera, *Cron.* 64. P. Martyr, *decad. pag.* 229.

1514. Pedrarias est nommé gouverneur du Darien.

Le premier soin de Balboa fut d'envoyer en Espagne les détails de l'importante découverte qu'il venoit de faire & de demander un renfort de mille hommes pour tenter la conquête de cette riche contrée sur laquelle il avoit reçu des instructions si encourageantes. Le premier avis de la découverte du nouveau monde ne causa peut-être pas une plus grande joie que cette nouvelle inattendue qu'on avoit enfin trouvé un passage au grand océan méridional. On ne douta plus qu'il n'y eût une communication avec les Indes orientales par une route qui étoit à l'oueſt de la ligne de démarcation tracée par le pape. Les trésors que le Portugal tiroit chaque jour de ses établissemens & de ses conquêtes en Asie, étoient un sujet d'envie & un objet d'émulation pour les autres puissances. Ferdinand se flatta dès-lors de l'espérance de partager ce commerce lucratif; & dans l'empressement qu'il avoit d'arriver à ce but, il étoit disposé à faire un effort supérieur à ce que Balboa demandoit. Mais dans cette disposition même on reconnut les effets de la politique ja-

louſe qui le guidoit, ainſi que de la funeſte antipathie de Fonſeca alors évêque de Burgos, pour tout homme de mérite qui ſe ſignaloit dans le nouveau monde. Malgré les ſervices récens de Balboa, qui le déſignoient comme l'homme le plus propre à achever la grande entrepriſe qu'il avoit commencée, Ferdinand fut aſſez peu généreux pour n'en tenir aucun compte & pour nommer Pedrarias d'Avilla gouverneur du Darien. Il lui donna le commandement de quinze gros vaiſſeaux avec douze cens ſoldats. Ces bâtimens furent équipés aux frais du public avec une magnificence que Ferdinand n'avoit encore montrée dans aucun des armemens deſtinés pour le nouveau monde; & telle fut l'ardeur des gentilshommes Eſpagnols pour ſuivre un chef qui devoit les conduire dans un pays où ſuivant le bruit de la renommée ils n'auroient qu'à jetter leurs filets dans la mer pour en tirer de l'or (1), que quinze cens d'entr'eux s'embarquerent à bord de la flotte, & qu'un beaucoup plus grand 1514.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 14.

1514. nombre ſe ſeroit engagé pour cette expédition ſi on avoit voulu les recevoir (1).

Pedrarias étant arrivé au golfe de Darien ſans aucun accident remarquable, envoya ſur le champ à terre quelques-uns de ſes principaux officiers pour informer Balboa de ſon arrivée avec la commiſſion du roi qui le nommoit gouverneur de la colonie. Ces députés, qui avoit entendu parler des exploits de Balboa & qui s'étoient formé les plus hautes idées de ſes richeſſes, furent bien étonnés de le trouver vêtu d'un habit de toile avec des ſouliers de ficelle, occupé avec quelques Indiens à couvrir de roſeaux ſa cabanne. Sous ce vêtement ſimple qui répondoit ſi peu à l'attente & aux deſirs de ſes nouveaux hôtes, Balboa les reçut avec dignité. La renommée de ſes découvertes avoit attiré près de lui un ſi grand nombre d'aventuriers des différentes iſles, qu'il pouvoit raſſembler quatre cens cinquante hommes en armes. A la tête

(1) Herrera, *decad.* 1. *lib. X. cap.* 6, 7. P. Martyr, *decad. pag.* 177-256.

de ces hardis vétérans il auroit été en état de réſiſter à Pedrarias & à ſa troupe ; mais quoique ſes compagnons murmuraſſent hautement de l'injuſtice du roi & ſe plaigniſſent que des étrangers vouluſſent recueillir le fruit de leurs travaux & de leurs ſuccès, Balboa ſe ſoumit aveuglément à la volonté de ſon ſouverain & reçut Pedrarias avec tous les égards dus à ſon caractere (1). 1514.

Quoique Pedrarias dût à cette modération la poſſeſſion paiſible de ſon gouvernement, il nomma un comité pour faire des informations judiciaires ſur la conduite de Balboa pendant qu'il étoit aux ordres de Nicueſſa & d'Enciſo, & lui impoſa une amende conſidérable pour réparation des fautes dont il fut trouvé coupable par ſes juges. Balboa ſentit vivement l'humiliation de ſe voir ſoumis à une procédure & condamné à un châtiment dans le lieu même où il venoit d'occuper le premier rang. D'un autre côté Pedrarias ne pouvoit cacher la jalouſie qu'excitoit en lui le mérite Diviſion entre Pedrarias & Balboa.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 13, 14.

supérieur de Balboa ; de sorte que le
1514. ressentiment de l'un & la jalousie de l'autre furent une source de division très-pernicieuse à la colonie ; mais elle étoit menacée d'une calamité plus
Juillet. funeste encore. Pedrarias avoit débarqué au Darien dans le tems le plus défavorable de l'année, vers le milieu de la saison pluvieuse, dans cette partie de la zone torride où les nuées versent des torrens d'eau inconnus dans les climats plus tempérés (1). Le village de Santa-Maria étoit situé dans une plaine fertile, environnée de bois & de marais. La constitution des Européens ne put pas résister à l'influence pestilencielle d'une semblable situation, dans un climat naturellement mal-sain & dans une saison si fâcheuse. Une maladie violente & meurtrière fit périr plusieurs des soldats qui accompagnoient Pedrarias. L'extrême rareté des provisions augmenta encore par l'impossibilité de se procurer les rafraîchissemens nécessaires aux malades & une subsistance

(1) Richard, *hist. nat. de l'air, tom. I, pag.* 204.

fuffiſante pour ceux qui ſe portoient bien (1). En un mois de tems plus de ſix cens Eſpagnols périrent dans la derniere miſere. L'abattement & le déſeſpoir ſe répandirent dans la colonie. Pluſieurs des perſonnages principaux demanderent leur démiſſion & renoncerent avec plaiſir à toutes leurs eſpérances de fortune pour ſe dérober aux dangers de cette région meurtriere. Pedrarias s'efforça de diſtraire ceux qui reſtoient du ſentiment de leurs ſouffrances en leur cherchant de l'occupation. Dans cette vue il envoya pluſieurs détachemens dans l'intérieur du pays pour impoſer aux habitans des contributions d'or & pour chercher les mines qui le produiſoient. Ces aventuriers avides, plus occupés du gain préſent que des moyens de faciliter leurs progrès par la ſuite, pilloient ſans diſtinction partout où ils alloient. Sans égard pour les alliances qu'ils avoient faites avec pluſieurs Caciques, ils les dépouilloient de tout ce qu'ils avoient de pré- 1514.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. X*, *cap.* 14. P. Martyr, *decad. pag.* 272.

1514. cieux, & les traitoient ainſi que leurs ſujets avec le dernier degré d'inſolence & de cruauté. Cette tyrannie & ces exactions, que Pedrarias n'avoit peut-être ni le pouvoir ni la volonté de réprimer, ne firent plus qu'un déſert de tout le pays qui s'étend du golfe du Darien juſqu'au lac de Nicaragua, & les Eſpagnols ſe virent par leur imprudence, privés des avantages qu'ils auroient pu trouver dans l'amitié des habitans, pour pouſſer leurs conquêtes vers la mer du ſud. Balboa qui voyoit avec douleur combien une conduite ſi mal concertée retardoit l'exécution de ſon plan favori, fit paſſer en Eſpagne des remontrances très-fortes contre l'adminiſtration de Pedrarias qui avoit ruiné une colonie heureuſe & floriſſante. Pedrarias de ſon côté accuſa Balboa d'avoir trompé le roi par des récits exagérés de ſes exploits & par un faux expoſé de la richeſſe du pays (1).

1515. Ferdinand ſentit à la fin la faute

Meſures violentes contre Balboa.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. X*, *cap.* 15, *decad.* 2, *cap.* 1, *&c.* Gomera, *cap.* 66. P. Martyr, *decad.* 3, *cap.* 10. *Relat. de* B. de las Caſas, *pag.* 12.

qu'il avoit faite en déplaçant l'officier le plus actif & le plus expérimenté qu'il eût dans le nouveau monde; & voulant dédommager Balboa, le nomma Adelentade ou gouverneur-lieutenant des pays ſitués ſur la mer du ſud, avec une autorité & des droits très-étendus. Il ordonna en même-tems à Pedrarias de ſeconder Balboa dans toutes ſes entrepriſes & de ſe concerter avec lui ſur toutes les opérations que Pedrarias voudroit faire lui-même. Mais il n'étoit pas au pouvoir de Ferdinand de faire paſſer ſi ſubitement ces deux hommes d'une haine déclarée à une entiere confiance. Pedrarias continua de traiter ſon rival avec dédain, & la fortune de Balboa ſe trouvant épuiſée par le paiement de ſon amende & par d'autres exactions de Pedrarias, il fut hors d'état de faire les diſpoſitions néceſſaires pour ſe mettre en poſſeſſion de ſon nouveau gouvernement. Cependant par la médiation & les exhortations de l'évêque du Darien on vint à bout de les réconcilier, & pour cimenter plus ſolidement cette union, Pedrarias conſentit à donner ſa fille en ma- 1515. 1516.

riage à Balboa. Le premier effet de
1516. leur réunion fut de permettre à Balboa de faire quelques petites incursions dans le pays, & il les exécuta avec une sageſſe qui ajouta encore à la réputation qu'il s'étoit déjà acquiſe. Pluſieurs aventuriers ſe joignirent à lui, & moyennant les ſecours & la protection de Pedrarias, il commença à tout préparer pour ſon expédition dans la mer du ſud. Pour exécuter ce projet il étoit néceſſaire de conſtruire des vaiſſeaux capables de tranſporter des troupes dans les provinces où il ſe propoſoit de deſcendre. Après avoir vaincu un grand nombre d'obſtacles & ſupporté pluſieurs de ces contrariétés qui ſemblent avoir été réſervées aux conquérans de l'Amérique, il vint à bout de conſtruire quatre petits
1517. brigantins. Il étoit prêt à mettre à la voile pour le Pérou, avec trois cens hommes d'élite (force ſupérieure à celle avec laquelle Pizarre entreprit depuis la même expédition), lorſqu'il reçut un meſſager inattendu de Pedrarias (1). Comme leur réconciliation

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. I*, *cap.* 3, *lib. II*, *cap.* 11-13-21.

n'avoit jamais été ſincere, l'entrepriſe que Balboa étoit ſur le point d'exécuter ranima l'ancienne inimitié de Pedrarias & la rendit plus active encore. Il redoutoit l'élévation & la proſpérité d'un homme qu'il avoit ſi cruellement offenſé. Il craignit que le ſuccès n'encourageât Balboa à ſe rendre indépendant de ſon autorité; & ces mouvemens de haine, de crainte & de jalouſie agiſſoient ſur ſon ame avec tant de force que pour ſatisfaire ſa vengeance, il ne craignit pas de faire échouer une entrepriſe d'une ſi grande importance pour ſon pays. Sur des prétextes faux mais plauſibles, il engagea Balboa à différer ſon voyage de quelque-tems & à ſe rendre à Acla où il vouloit avoir une entrevue avec lui. Balboa, avec la confiance tranquille d'un homme qui n'a rien à ſe reprocher, ſe rendit au lieu qui lui avoit été indiqué; mais il ne fut pas plutôt entré dans Acla qu'il fut arrêté par l'ordre de Pedrarias, qui impatient d'aſſouvir ſa vengeance ne le laiſſa pas languir long-tems dans la captivité. On nomma ſur le champ des juges pour inſtruire ſon procès. Il

1517.

1517. y eut une accuſation intentée contre lui d'avoir manqué de fidélité au roi & d'avoir voulu ſe révolter contre le gouverneur. La ſentence de mort fut bientôt prononcée, & quoique les juges eux-mêmes, ſecondés par toute la colonie, ſollicitaſſent vivement la grace de Balboa, le gouverneur fut inexorable, & les Eſpagnols virent avec autant de douleur que d'étonnement, périr ſur un échafaud un homme, qui de tous ceux qui avoient commandé en Amérique étoit généralement regardé comme le plus propre à concevoir & à exécuter de grands projets (1). Sa mort fit renoncer à l'expédition qu'il avoit projettée. Pedrarias puiſſamment protégé par l'évêque de Burgos & de quelques autres courtiſans, échappa non-ſeulement à la punition que méritoient la violence & l'iniquité de ſa conduite, mais il conſerva même ſa place & ſon autorité. Bientôt après il obtint la permiſſion de faire paſſer la colonie du poſte mal-ſain de Santa-Maria, à Panama qui étoit ſur le côté

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 21, 22.

opposé de l'isthme ; quoique ce changement ne fût pas fort avantageux pour la salubrité du lieu, la situation commode du nouvel établissement ne contribua pas peu à faciliter les conquêtes postérieures des Espagnols dans les vastes provinces qui bordent la mer du sud (1). 1517.

Pendant que ces événemens, dont on a cru ne devoir pas interrompre le récit, se passoient dans le Darien, il se faisoit ailleurs d'autres opérations importantes, relativement à la découverte, à la conquête & au gouvernement des autres provinces du nouveau monde. Ferdinand étoit si occupé du projet d'ouvrir une communication par l'ouest avec les Moluques ou isles des Epiceries, que dans l'année 1515, il équipa à ses frais deux vaisseaux destinés à cette expédition & dont il donna le commandement à Juan Diaz de Solis, qui passoit pour le plus habile navigateur de l'Espagne. Il prit sa route le long de la côte de l'Amérique méridionale, & le premier de janvier 1516, il entra dans une riviere à la- Nouvelles découvertes.

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. IV*, *cap.* 1.

1517. quelle il donna le nom de *Janeiro* & où il ſe fait aujourd'hui un commerce conſidérable. Delà il s'avança dans une baie ſpacieuſe qu'il imagina être l'entrée d'un détroit qui communiquoit avec la mer des Indes ; mais en pénétrant plus avant, il découvrit que c'étoit l'embouchure de Rio de la Plata, l'une des grandes rivieres qui arroſent le continent méridional de l'Amérique. Les Eſpagnols ayant voulu faire une deſcente dans ce pays, Solis & pluſieurs hommes de ſon équipage furent tués par les naturels, qui à la vue des vaiſſeaux couperent par morceaux les corps des Eſpagnols & les mangerent après les avoir fait rôtir. Epouvantés de cet horrible ſpectacle & découragés par la perte de leur commandant, ceux des Eſpagnols qui reſtoient ſur les vaiſſeaux retournerent en Europe ſans tenter aucune autre découverte (1). Quoique cette tentative eût échoué, elle ne fut pourtant pas inutile : elle attira l'attention des hommes inſtruits vers cette navi-

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. I*, *cap.* 7, P. Martyr, *decad. pag.* 317.

gation & prépara la route à un voyage plus heureux, qui peu d'années après cette époque remplit les vues de Ferdinand. 1517.

Etat de la colonie d'Hiſpaniola.

Quoique les Eſpagnols s'occupaſſent avec tant d'activité à étendre leurs découvertes & leurs établiſſemens en Amérique, ils conſidéroient toujours Hiſpaniola comme leur principale colonie & le ſiege du gouvernement. Don Diego Colomb ne manquoit ni du zele ni des talens néceſſaires pour aſſurer le bonheur & la proſpérité des membres de cette colonie qui étoient plus immédiatement ſous ſa juriſdiction; mais il étoit gêné dans toutes ſes opérations par la politique ſoupçonneuſe de Ferdinand, qui en toute occaſion & ſur les prétextes les plus frivoles, lui ôta une partie de ſes privileges, & encouragea le tréſorier, les juges & les autres officiers inférieurs à contrarier ſes meſures & à conteſter ſon autorité. La prérogative la plus importante du gouverneur étoit celle de diſtribuer les Indiens parmi les Eſpagnols établis dans l'iſle. La ſervitude rigoureuſe de ces malheureux n'ayant reçu que de très-

foibles adouciſſemens par les divers
1517. réglemens qu'on avoit faits en leur faveur, le pouvoir de diſpoſer à ſon gré des inſtrumens du travail, aſſuroit au gouverneur une grande influence dans la colonie. Pour l'en dépouiller, Ferdinand créa un nouvel emploi, auquel il attacha le droit de faire le partage des Indiens, & qu'il donna à Rodrigue Albuquerque, parent de Zapata, ſon miniſtre de confiance. Don Diego ſentit vivement l'injuſtice & l'affront qu'on lui faiſoit en le privant de ſes droits ſur un objet ſi eſſentiel; & ne voulant pas reſter plus long-tems dans un lieu où ſon pouvoir & ſon crédit étoient preſqu'anéantis, il paſſa en Eſpagne dans la vaine eſpérance d'obtenir juſtice (1). Albuquerque entra dans ſes nouvelles fonctions avec toute la rapacité d'un aventurier indigent & impatient de faire fortune. Il commença par ſe faire donner le nombre exact des Indiens qui étoient dans l'iſle, & trouva que de ſoixante mille qui en 1508 avoient ſurvécu à toutes

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *cap.* 5, *lib. X*, *cap.* 12.

leurs

leurs souffrances, il n'en restoit plus que quatorze mille. Il en fit plusieurs lots qu'il mit à l'enchere & qu'il distribua à ceux qui lui en offroient le plus haut prix. Par cette distribution arbitraire, un grand nombre d'Indiens furent éloignés de leurs anciennes habitations, plusieurs autres enlevés à leurs premiers maîtres; & tous furent soumis à des travaux plus pénibles par leurs nouveaux propriétaires, pressés de se dédommager de leurs avances. Ce surcroit de calamité combla la misere & hâta la destruction de cette race innocente & malheureuse (1). 1517.

La violence de cette conduite, jointe aux funestes conséquences qui en furent la suite, excita non-seulement les plaintes des Colons qui se croyoient lésés, mais encore toucha les cœurs de tous ceux en qui il restoit quelque sentiment d'humanité. Du moment qu'on envoya en Amérique des ecclésiastiques pour instruire & convertir les naturels, ils supposerent que la rigueur avec la- Dispute sur la maniere de traiter les Indiens.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X. *cap.* 12.

quelle on traitoit ce peuple, rendoit
1517. leur miniſtere preſque inutile. Les miſſionnaires ſe conformant à l'eſprit de douceur de la religion qu'ils venoient annoncer, s'éleverent auſſi-tôt contre les maximes de leurs compatriotes à l'égard des Indiens, & condamnerent les *repartimientos* ou ces diſtributions par leſquelles on les livroit en eſclaves à leurs conquérans, comme des actes auſſi contraires à l'équité naturelle & aux préceptes du chriſtianiſme qu'à la ſaine politique. Les dominicains, à qui l'inſtruction des Américains fut d'abord confiée, furent les plus ardens à attaquer ces diſtributions. En 1511, Monteſino, un de leurs plus célebres prédicateurs, déclama contre cet uſage dans la grande égliſe de Saint-Domingue avec toute l'impétuoſité d'une éloquence populaire. Don Diego Colomb, les principaux officiers de la colonie, & tous les laïques qui avoient entendu ce ſermon ſe plaignirent du moine à ſes ſupérieurs; mais ceux-ci, loin de le condamner, approuverent ſa doctrine comme auſſi conforme aux principes de la religion, que contraire

aux maximes de la politique. Les Franciſcains, guidés par l'eſprit d'oppoſition & de rivalité qui ſubſiſtoit entre les deux ordres, parurent diſpoſés à ſe joindre aux laïques & à prendre la défenſe des *repartimientos*. Mais comme ils ne pouvoient pas avec décence approuver ouvertement un ſyſtême d'oppreſſion ſi oppoſé à l'eſprit du chriſtianiſme, ils s'efforcerent de pallier ce qu'ils ne pouvoient pas juſtifier, & alléguerent, pour excuſer la conduite de leurs concitoyens, qu'il étoit impoſſible de faire aucune amélioration dans la colonie, à moins que les Eſpagnols n'euſſent aſſez d'autorité ſur les naturels pour les forcer au travail (1). 1717.

Les Dominicains, ſans égard pour ces conſidérations de politique & d'intérêt perſonnel, ne voulurent ſe relâcher en rien de la ſévérité de leur doctrine & refuſerent même d'abſoudre & d'admettre à la communion ceux de leurs compatriotes qui tenoient des Indiens en ſervitude (2). Déciſions contraires ſur cet objet.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VIII, cap.* 11. Oviedo, *lib. II, cap.* 6, *pag.* 97.

(2) Oviedo, *lib. II, cap.* 6, *pag.* 97.

1517. Les deux partis s'adreſſerent au roi pour avoir ſa déciſion ſur un objet de ſi grande importance. Ferdinand nomma une commiſſion de ſon conſeil-privé à laquelle il joignit quelques-uns des plus habiles juriſconſultes & théologiens, pour entendre les députés d'Hiſpaniola chargés de défendre leurs opinions reſpectives. Après une longue diſcuſſion la partie ſpéculative de la controverſe fut décidée en faveur des Dominicains, & les Indiens furent déclarés un peuple libre, fait pour jouir de tous les droits naturels de l'homme; mais malgré cette déciſion, les *repartimientos* continuerent de ſe faire dans la même forme qu'auparavant (1). Comme le jugement de la commiſſion reconnoiſſoit le principe ſur lequel les Dominicains fondoient leur opinion, il étoit peu propre à les convaincre & à les réduire au ſilence. Enfin, pour rétablir la tranquillité dans la colonie allarmée par les remontrances & les cenſures de ces religieux, Ferdinand publia un décret

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VIII, cap.* 12; *lib. IX, cap.* 5.

de ſon conſeil-privé, duquel il réſultoit qu'après un mûr examen de la bulle apoſtolique & des autres titres qui aſſuroient les droits de la couronne de Caſtille ſur ſes poſſeſſions dans le nouveau monde, la ſervitude des Indiens étoit autoriſée par les loix divines & humaines; qu'à moins qu'ils ne fuſſent ſoumis à l'autorité des Eſpagnols & forcés de réſider ſous leur inſpection, il ſeroit impoſſible de les arracher à l'idolâtrie & de les inſtruire dans les principes de la foi chrétienne; qu'on ne devoit plus avoir aucun ſcrupule ſur la légitimité des *repartimientos*, attendu que le roi & ſon conſeil en prenoient le riſque ſur leur conſcience; qu'en conſéquence les Dominicains & les moines des autres ordres devoient s'interdire à l'avenir les invectives que l'excès d'un zele charitable mais peu éclairé leur avoit fait proférer contre cet uſage (1). 1517.

Ferdinand voulant faire connoître clairement l'intention où il étoit de faire exécuter ce décret, accorda de nouvelles conceſſions d'Indiens à plu-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *cap.* 14.

sieurs de ses courtisans (1). Mais afin
1517. de ne pas paroître oublier entierement les droits de l'humanité, il publia un édit par lequel il tâcha de pourvoir à ce que les Indiens fussent traités doucement sous le joug auquel il les assujettissoit; il régla la nature du travail qu'ils seroient obligés de faire; il prescrivit la maniere dont ils devoient être vêtus & nourris, & fit des réglemens relatifs à leur instruction dans les principes du christianisme (2). Mais les Dominicains qui jugeoient de l'avenir par la connoissance qu'ils avoient du passé, sentirent bientôt l'insuffisance de ces précautions, & prétendirent que tant que les individus auroient intérêt de traiter les Indiens avec rigueur, aucun réglement public ne pourroit rendre leur servitude douce ni même tolérable. Ils jugerent qu'il seroit inutile de consumer leur tems & leurs forces à essayer de communiquer les vérités sublimes de l'évangile à des hommes dont l'ame étoit abattue & l'esprit affoibli par

(1) Voyez la NOTE XXV.

(2) Herrera, *decad. lib. IX, cap.* 14.

l'oppreſſion. Quelques-uns de ces miſſionnaires découragés demanderent à leurs ſupérieurs la permiſſion de paſſer ſur le continent, pour y remplir l'objet de leur miſſion parmi ceux des Indiens qui n'étoient pas encore corrompus par l'exemple des Eſpagnols ni prévenus par leurs cruautés contre les dogmes du chriſtianiſme. Ceux qui reſterent à Hiſpaniola continuerent de faire des remontrances avec une fermeté décente contre la ſervitude des Indiens. 1517.

Les opérations violentes d'Albuquerque, qui venoit d'être chargé du partage des Indiens, rallumerent le zele des Dominicains contre les *repartimientos*, & ſuſciterent à ce peuple opprimé un avocat doué du courage, des talens & de l'activité néceſſaires pour défendre une cauſe ſi déſeſpérée. Cet homme zélé fut Barthelemy de Las Caſas, natif de Séville, & l'un des eccléſiaſtiques qui accompagnerent Colomb au ſecond voyage des Eſpagnols lorſqu'on voulut commencer un établiſſement dans l'iſle d'Hiſpaniola. Il avoit adopté de bonne heure l'opinion dominante parmi ſes 1516. Barthelemy de Las Caſas entreprend la défenſe des Indiens.

1517. confreres les Dominicains, qui regardoient comme une injuſtice de réduire les Indiens en ſervitude; & pour montrer ſa ſincérité & ſa conviction, il avoit renoncé à la portion d'Indiens qui lui étoit échue lors du partage qu'on en avoit fait entre les conquérans & avoit déclaré qu'il pleureroit toujours la faute dont il s'étoit rendu coupable en exerçant pendant un moment ſur ſes freres cette domination impie (1). Dès-lors il fut le patron déclaré des Indiens, & par ſon courage à les défendre auſſi bien que par le reſpect qu'inſpiroient ſes talens & ſon caractere, il eut ſouvent le bonheur d'arrêter les excès de ſes compatriotes. Il s'éleva vivement contre les opérations d'Albuquerque & s'appercevant bientôt que l'intérêt du gouverneur le rendoit ſourd à toutes les ſollicitations, il n'abandonna pas pour cela la malheureuſe nation dont il avoit épouſé la cauſe. Il partit pour l'Eſpagne avec la ferme eſpérance qu'il

(1) Fr. Aug. Davila Padilla, *hiſt. de la Fundacion de la provincia de St-Jago de Mexico*, *pag.* 303, 304. Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 12.

ouvriroit les yeux & toucheroit le cœur de Ferdinand en lui faiſant le tableau de l'oppreſſion que ſouffroient ſes nouveaux ſujets (1). 1517.

Il obtint facilement une audience du roi, dont la ſanté étoit fort affoiblie. Il mit ſous ſes yeux avec autant de liberté que d'éloquence les effets funeſtes des *repartimientos* dans le nouveau monde, lui reprochant avec courage d'avoir autoriſé ces meſures impies qui avoient porté la miſere & la deſtruction ſur une race nombreuſe d'hommes innocens que la providence avoit confiés à ſes ſoins. Ferdinand, dont l'eſprit étoit affoibli par la maladie, fut vivement frappé de ce reproche d'impiété, qu'il auroit mépriſé dans d'autres circonſtances. Il écouta le diſcours de Las Caſas avec les marques d'un grand repentir & promit de s'occuper ſérieuſement des moyens de réparer les maux dont on ſe plaignoit. Mais la mort l'empêcha d'exécuter cette réſolution. Charles d'Autriche, à qui la couronne d'Eſ-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. X*, *cap.* 12; *decad.* 2, *lib. I*, *cap.* 2. Davila Padilla, *hiſt.* *pag.* 304.

1517. pagne paſſoit, faiſoit alors ſa réſidence dans ſes états des pays-bas. Las Caſas avec ſon ardeur accoutumée ſe préparoit à partir pour la Flandre, dans la vue de prévenir le jeune monarque, lorſque le cardinal Ximenès devenu régent de Caſtille, lui ordonna de renoncer à ce voyage & lui promit d'écouter lui-même ſes plaintes.

Réglemens du cardinal Ximenès.

Le Cardinal peſa la matiere avec l'attention que méritoit ſon importance, & comme ſon eſprit ardent aimoit les plans hardis & peu communs, celui qu'il adopta très promptement étonna les miniſtres Eſpagnols, accoutumés aux lenteurs & aux formalités de l'adminiſtration. Sans égard ni aux droits que réclamoit Don Diego Colomb ni aux regles établies par le feu roi, il ſe détermina à envoyer en Amérique trois ſurintendans de toutes les colonies avec l'autorité ſuffiſante pour décider en dernier reſſort la grande queſtion de la liberté des Indiens, après qu'ils auroient examiné ſur les lieux toutes les circonſtances. Le choix de ces ſurintendans étoit délicat. Tous les laïques, tant ceux qui étoient établis en Amérique

que ceux qui avoient été consultés comme membres de l'administration de ce département, avoient déclaré leur opinion & pensoient que les Espagnols ne pouvoient conserver leurs établissemens au nouveau monde à moins qu'on ne leur permît de retenir les Indiens dans la servitude. Ximenès crut donc qu'il ne pouvoit compter sur leur impartialité & se détermina à donner sa confiance à des ecclésiastiques. Mais comme d'un autre côté les Dominicains & les Franciscains avoient adopté des sentimens contraires, il exclut ces deux ordres religieux. Il fit tomber son choix sur les moines appellés Hiéronimites, communauté peu nombreuse en Espagne, mais qui y jouissoit d'une grande considération. D'après le conseil de leur général & de concert avec Las Casas, il choisit parmi eux trois sujets qu'il jugea dignes de cet important emploi. Il leur associa Zuazo, jurisconsulte d'une probité distinguée, auquel il donna tout pouvoir de régler l'administration de la justice dans les colonies. Las Casas fut chargé de les accompagner avec le 1517.

titre de protecteur des Indiens (1).

1517. Confier un pouvoir assez étendu pour changer en un moment tout le système du gouvernement du nouveau monde, à quatre personnes que leur état & leur condition n'appelloient pas à de si hauts emplois, parut à Zapata & aux autres ministres du dernier roi une démarche si extraordinaire & si dangereuse qu'ils refuserent d'expédier les ordres nécessaires pour l'exécution; mais Ximenès n'étoit pas disposé à souffrir patiemment qu'on mît aucun obstacle à ses projets. Il envoya chercher les ministres, leur parla d'un ton si haut & les effraya tellement qu'ils obéirent sur le champ (2). Les surintendans, leur associé Zuazo & Las Casas mirent à la voile pour Saint-Domingue. A leur arrivée, le premier usage qu'ils firent de leur autorité fut de mettre en liberté tous les Indiens qui avoient été donnés aux courtisans Espagnols & à toute personne non résidente en Amérique. Cet acte de vigueur, joint à

(1) Herrera, *dec.* 2, *lib. II*, *cap.* 3.

(2) *Ibid. decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 6.

ce qu'on avoit appris d'Eſpagne ſur l'objet de leur commiſſion, répandit une alarme générale. Les Colons conclurent qu'on alloit leur enlever en un moment tous les bras avec leſquels ils conduiſoient leurs travaux & que leur ruine étoit inévitable. Mais les PP. de Saint-Jérome ſe conduiſirent avec tant de précaution & de prudence que les craintes furent bientôt diſſipées. Ils montrerent dans toute leur adminiſtration une connoiſſance du monde & des affaires qu'on n'acquiert guere dans le cloître, & une modération & une douceur encore plus rares parmi des hommes accoutumés à l'auſtérité de la vie monaſtique. Ils écouterent tout le monde; ils comparerent les informations qu'ils avoient recueillies, & après une mûre délibération ils demeurerent perſuadés que l'état de la colonie rendoit impraticable le plan de Las Caſas, vers lequel penchoit le cardinal. Ils ſe convainquirent que les Eſpagnols établis en Amérique étoient en trop petit nombre pour pouvoir exploiter les mines déjà ouvertes & cultiver le pays; que pour ces deux genres de 1517.

travaux ils ne pouvoient ſe paſſer des
1517. Indiens ; que ſi on leur ôtoit ce ſecours il faudroit abandonner les conquêtes, ou au moins perdre tous les avantages qu'on en retireroit ; qu'il n'y avoit aucun motif aſſez puiſſant pour faire ſurmonter aux Indiens rendus libres leur averſion naturelle pour toute eſpece de travail & qu'il falloit l'autorité d'un maître pour les y forcer ; que ſi on ne les tenoit pas ſous une diſcipline toujours vigilante, leur indolence & leur indifférence naturelles ne leur permettroient jamais de recevoir l'inſtruction chrétienne ni d'obſerver les pratiques de la religion. D'après tous ces motifs ils trouverent néceſſaire de tolérer les *repartimientos* & l'eſclavage des Américains. Ils s'efforcerent en même-tems de prévenir les funeſtes effets de cette tolérance & d'aſſurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on pût concilier avec l'état de ſervitude. Pour cela ils renouvellerent les premiers réglemens, y en ajouterent de nouveaux, ne négligerent aucune des précautions qui pouvoient diminuer la peſanteur du joug : enfin ils employerent leur au-

torité, leur exemple & leurs exhortations à inſpirer à leurs compatriotes des ſentimens d'équité & de douceur pour ces Indiens, dont l'induſtrie leur étoit néceſſaire. Zuazo dans ſon département ſeconda les efforts des ſurintendans. Il réforma les cours de juſtice, dans la vue de rendre leurs déciſions plus équitables & plus promptes, & fit divers réglemens pour mettre ſur un meilleur pied la police intérieure de la colonie. Tous les Eſpagnols du nouveau monde témoignerent leur ſatisfaction de la conduite de Zuazo & de ſes aſſociés, & admirerent la hardieſſe de Ximenès qui s'étoit écarté ſi fort des routes ordinaires dans la formation de ſon plan, & ſa ſagacité dans le choix des perſonnes à qui il avoit donné ſa confiance & qui s'en étoient rendus dignes par leur ſageſſe, leur modération & leur déſintéreſſement (1). 1517.

Las Caſas ſeul étoit mécontent. Les conſidérations qui avoient déterminé les ſurintendans ne faiſoient aucune

Mécontentement de Las Caſas.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 15. Remeſal, *hiſt. gén. lib. II*, *cap.* 14, 15, 16.

impreſſion ſur lui. Le parti qu'ils
1517. prenoient de conformer leurs réglemens à l'état de la colonie lui paroiſſoit l'ouvrage d'une politique mondaine & timide, qui conſacroit une injuſtice parce qu'elle étoit avantageuſe. Il prétendoit que les Indiens étoient libres par le droit de nature, & comme leur protecteur il ſommoit les ſurintendans de ne pas les dépouiller du privilege commun de l'humanité. Les ſurintendans reçurent ſes remontrances les plus âpres ſans émotion & ſans s'écarter en rien de leur plan. Les colons Eſpagnols ne furent pas ſi modérés à ſon égard & il fut ſouvent en danger d'être mis en pieces pour la fermeté avec laquelle il inſiſtoit ſur une demande qui leur étoit ſi odieuſe. Las Caſas, pour ſe mettre à l'abri de leur fureur, fut obligé de chercher un aſyle dans un couvent, & voyant que tous ſes efforts en Amérique étoient ſans effet, il partit pour l'Europe avec la ferme réſolution de ne pas abandonner la défenſe d'un peuple qu'il regardoit comme victime d'une cruelle oppreſſion (1).

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 16.

S'il eût trouvé dans Ximenès la même vigueur d'esprit que ce ministre mettoit ordinairement aux affaires, il eût été vraisemblablement fort mal reçu. Mais le cardinal étoit atteint d'une maladie mortelle & se préparoit à remettre l'autorité dans les mains du jeune roi qu'on attendoit de jour en jour des pays-bas. Charles arriva, prit possession du gouvernement & par la mort de Ximenès perdit un ministre qui auroit mérité sa confiance par sa droiture & ses talens. Beaucoup de seigneurs Flamands avoient accompagné leur souverain en Espagne. L'attachement naturel de Charles pour ses compatriotes l'engageoit à les consulter sur toutes les affaires de son nouveau royaume, & ces étrangers montrerent un empressement indiscret à se mêler de tout & à s'emparer de presque toutes les parties de l'administration (1). La direction des affaires d'Amérique étoit un objet trop séduisant pour leur échapper. Las Casas remarqua leur crédit naissant. Quoique les hommes

1517. Ses négociations avec les ministres de Charles V.

(1) *Histoire de Charles V.*

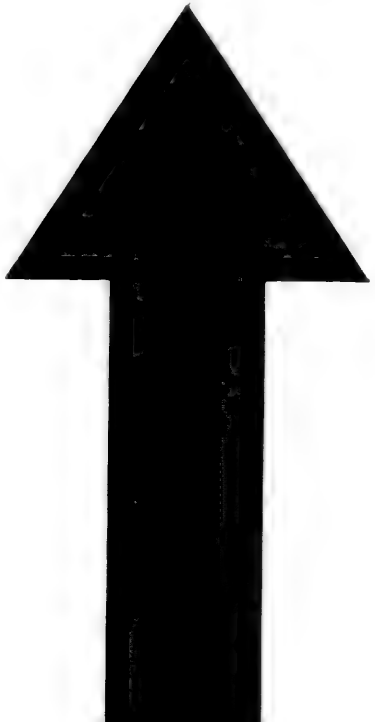
1517. à projets ſoient communément trop ardens pour ſe conduite avec beaucoup d'adreſſe, celui-ci étoit doué de cette activité infatigable qui réuſſit quelquefois mieux que l'eſprit le plus délié. Il fit ſa cour aux Flamands avec beaucoup d'aſſiduité. Il mit ſous leurs yeux l'abſurdité de toutes les maximes adoptées juſques là dans le gouvernement de l'Amérique, & particulierement les vices des diſpoſitions faites par Ximenès. La mémoire de Ferdinand étoit odieuſe aux Flamands. La vertu & les talens de Ximenès avoient été pour eux des motifs de jalouſie. Ils deſiroient vivement de trouver des prétextes plauſibles pour condamner les meſures du miniſtre & du défunt monarque & pour décrier la politique de l'un & de l'autre. Les amis de Don Diego Colomb, auſſi bien que les courtiſans Eſpagnols qui avoient eu à ſe plaindre de l'adminiſtration du cardinal, ſe joignirent à Las Caſas pour déſapprouver la commiſſion des ſurintendans en Amérique. Cette union de tant de paſſions & d'intérêts divers devint ſi puiſſante que les Hiéronimites & Zuazo furent rappellés.

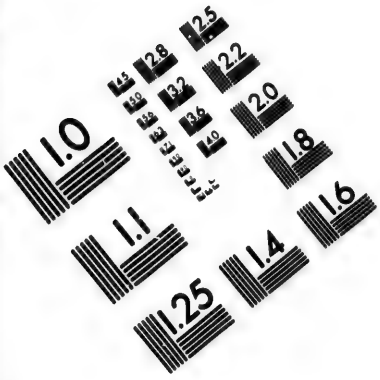
Rodrigue de Figueroa, juriſconſulte eſtimé, fut nommé premier juge de l'iſle & reçut des inſtructions nouvelles d'après les inſtances de Las Caſas, pour examiner encore avec la plus grande attention la queſtion importante élevée entre cet eccléſiaſtique & les Colons, relativement à la maniere dont on devoit traiter les Indiens. Il étoit autoriſé en attendant à faire tout ce qui ſeroit poſſible pour ſoulager leurs maux & prévenir leur entiere deſtruction (1). 1517.

Projet pour fournir les colonies de noirs.

Ce fut tout ce que le zele de Las Caſas put obtenir alors en faveur des Indiens. L'impoſſibilité de faire faire aux colonies aucun progrès, à moins que les colons Eſpagnols ne puſſent forcer les Américains au travail, étoit une objection inſurmontable à l'exécution de ſon plan de liberté. Pour écarter cet obſtacle Las Caſas propoſa d'acheter dans les établiſſemens des Portugais à la côte d'Afrique un nombre ſuffiſant de noirs & de les tranſ-

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 16, 19, 21; *lib. III*, *cap.* 7, 8.





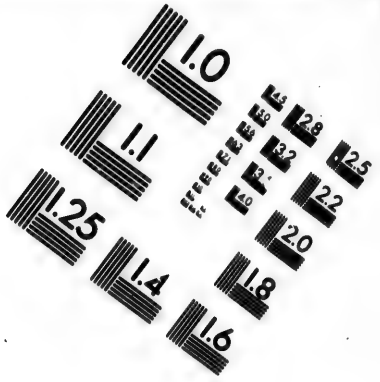
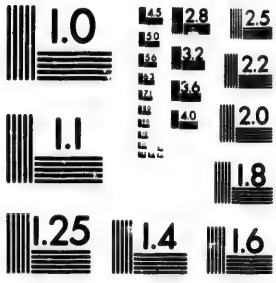


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

porter en Amérique où on les em-
1517. ploieroit comme eſclaves au travail des mines & à la culture du ſol. Les premiers avantages que les Portugais avoient retirés de leurs découvertes en Afrique leur avoient été procurés par la vente des eſclaves. Pluſieurs circonſtances concouroient à faire revivre cet odieux commerce, aboli depuis long-tems en Europe & auſſi contraire aux ſentimens de l'humanité qu'aux principes de la religion. Dès l'an 1503 on avoit envoyé en Amérique un petit nombre d'eſclaves négres (1). En 1511 Ferdinand avoit permis qu'on y en portât en plus grande quantité (2). On trouva que cette eſpece d'hommes étoit plus robuſte que les Américains, plus capable de réſiſter à une grande fatigue & plus patiente ſous le joug de la ſervitude. On calculoit que le travail d'un noir équivaloit à celui de quatre Américains (3). Le cardinal Ximenès avoit été preſſé de permettre & d'encourager ce commerce; propoſition qu'il

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. V*, *cap.* 12.
(2). *Ibid. decad.* 1, *lib. VIII*, *cap.* 9.
(3) *Ibid. decad.* 1, *lib. IX*, *cap.* 5.

avoit rejettée avec fermeté, parce qu'il avoit ſenti combien il étoit injuſte de réduire une race d'hommes en eſclavage, en délibérant ſur les moyens de rendre la liberté à une autre (1). Mais Las Caſas, inconſéquent comme le ſont les eſprits qui ſe portent avec une impétuoſité opiniâtre vers une opinion favorite, étoit incapable de faire cette réflexion. Pendant qu'il combattoit avec tant de chaleur pour la liberté des habitans du nouveau monde, il travailloit à rendre eſclaves ceux d'une autre partie; & dans la chaleur de ſon zele pour ſauver les Américains du joug, il prononçoit ſans ſcrupule qu'il étoit juſte & utile d'en impoſer un plus peſant encore ſur les Africains. Malheureuſement pour ces derniers, le plan de Las Caſas fut adopté. Charles accorda à un de ſes courtiſans Flamands le privilege excluſif d'importer en Amérique quatre mille noirs. Celui-ci vendit ſon privilege pour vingt-cinq mille ducats à des marchands Génois, qui les premiers établirent avec une forme 1517.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 8.

régulière entre l'Afrique & l'Amérique ce commerce d'hommes, qui a reçu depuis de si grands accroissemens (1).

1517.

1518. Las Casas propose d'envoyer des cultivateurs à Hispaniola.

Mais les marchands Génois, conduisant leurs opérations avec l'avidité ordinaire aux monopoleurs, demanderent bientôt des prix si exorbitans des noirs qu'ils portoient à Hispaniola qu'on y en vendit trop peu pour améliorer l'état de la colonie. Las Casas, dont le zele étoit aussi inventif qu'infatigable, eut recours à un autre expédient pour soulager les Indiens. Il avoit observé que le plus grand nombre de ceux qui jusques-là s'étoient établis en Amérique, étoient des soldats ou des matelots employés à la découverte ou à la conquête de ces régions, des fils de familles nobles, attirés par l'espoir de s'enrichir promptement, ou des aventuriers sans ressource & forcés d'abandonner leur patrie par leurs crimes ou leur indigence. A la place de ces hommes avides, sans mœurs, incapables de l'industrie persévérante & de l'écono-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. II*, *cap.* 20.

mie néceſſaires dans l'établiſſement d'une colonie, il propoſa d'envoyer à Hiſpaniola & dans les autres iſles un nombre ſuffiſant de cultivateurs & d'artiſans à qui on donneroit des encouragemens pour s'y tranſporter; perſuadé que de tels hommes, accoutumés à la fatigue, ſeroient en état de ſoutenir des travaux dont les Américains étoient incapables par la foibleſſe de leur conſtitution, & que bientôt ils deviendroient eux-mêmes par la culture de riches & d'utiles citoyens. Mais quoiqu'on eût grand beſoin d'une nouvelle recrue d'habitans à Hiſpaniola où la petite vérole venoit de ſe répandre & d'emporter un nombre conſidérable d'Indiens, ce projet, quoique favoriſé par les miniſtres Flamands, fut traverſé par l'évêque de Burgos, que Las Caſas trouvoit toujours en ſon chemin (1). 1518.

Il forme le projet d'une nouvelle colonie.

Las Caſas commença alors à déſeſpérer de faire aucun bien aux Indiens dans les établiſſemens déjà formés. Le mal étoit trop invétéré pour céder aux remedes. Mais on faiſoit tous les

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 21.

1518. jours des découvertes nouvelles dans le continent qui donnoient de hautes idées de ſa population & de ſon étendue. Dans toutes ces régions il n'y avoit encore qu'une ſeule colonie très-foible, & ſi l'on en exceptoit un petit eſpace ſur l'iſthme de Darien, les naturels étoient maîtres de tout le pays. C'étoit-là un champ nouveau & plus étendu pour le zele & l'humanité de Las Caſas qui ſe flattoit de pouvoir empêcher qu'on n'y introduisît le pernicieux ſyſtême d'adminiſtration qu'il n'avoit pu détruire dans des lieux où il étoit déjà tout établi. Plein de ces eſpérances il ſollicita une conceſſion de la partie qui s'étend le long de la côte depuis le golfe de Paria juſqu'à la frontiere occidentale de cette province, aujourd'hui connue ſous le nom de Sainte-Marthe. Il propoſa d'y établir une colonie formée de cultivateurs, d'artiſans & d'eccleſiaſtiques. Il s'engagea à civiliſer dans l'eſpace de deux ans dix mille Indiens & à les inſtruire aſſez bien dans les arts utiles pour pouvoir tirer de leurs travaux & de leur induſtrie un revenu de quinze mille

mille ducats au profit de la couronne. Il promettoit auſſi qu'en dix ans ſa colonie auroit fait aſſez de progrès pour rendre au gouvernement ſoixante mille ducats par an. Il ſtipula qu'aucun navigateur ou ſoldat ne pourroit s'y établir, & qu'aucun Eſpagnol n'y mettroit le pied ſans ſa permiſſion. Il alla même juſqu'à vouloir que les gens qu'il emmeneroit euſſent un habillement particulier différent de celui des Eſpagnols, afin que les Indiens de ces diſtricts ne les cruſſent pas de la même race d'hommes qui avoit apporté tant de calamités à l'Amérique (1). Par ce plan, dont je ne donne qu'une légere eſquiſſe, il paroît clairement que les idées de Las Caſas ſur la maniere de civiliſer & de traiter les Indiens étoient fort ſemblables à celles que les Jéſuites ont ſuivies depuis dans leurs grandes entrepriſes ſur l'autre partie du même continent. Las Caſas ſuppoſoit que les Européens employant l'aſcendant que leur donnoit une intelligence ſupérieure & de plus grands progrès 1518.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. IV*, *cap.* 2.

1518. dans les ſciences & les arts, pourroient conduire par degrés l'eſprit des Américains à goûter ces moyens de bonheur dont ils étoient dépourvus, leur faire cultiver les arts de l'homme en ſociété & les rendre capables de jouir des avantages de la vie civile.

Son projet eſt favorablement reçu.

L'évêque de Burgos & le conſeil des Indes regarderent le plan de Las Caſas non-ſeulement comme chimérique, mais comme extrêmement dangereux. Ils penſoient que l'eſprit des Américains étoit naturellement ſi borné & leur indolence ſi exceſſive qu'on ne réuſſiroit jamais à les inſtruire ni à leur faire faire aucun progrès. Ils prétendoient qu'il ſeroit fort imprudent de donner une autorité ſi grande ſur un pays de mille milles de côtes à un enthouſiaſte viſionnaire & préſomptueux, étranger aux affaires & ſans connoiſſance de l'art du gouvernement. Las Caſas qui s'attendoit bien à cette réſiſtance ne ſe découragea pas. Il eut recours encore aux Flamands qui favoriſerent ſes vues auprès de Charles V avec beaucoup de zele, préciſément parce que les miniſtres Eſpagnols les avoient rejet-

tées. Ils déterminerent le monarque, qui venoit d'être élevé à l'empire, à renvoyer l'examen de cette affaire à un certain nombre de membres de son conseil-privé; & comme Las Casas récusoit tous les membres du conseil des Indes comme prévenus & intéressés, tous furent exclus. La décision des juges choisis à la recommandation des Flamands fut entierement conforme aux sentimens de ces derniers. On approuva beaucoup le nouveau plan, & l'on donna des ordres pour le mettre à exécution, mais en restreignant le territoire accordé à Las Casas à trois cens milles le long de la côte de Cumana, d'où il lui seroit libre de s'étendre dans les parties intérieures du pays (1). 1519.

Cette décision trouva des censeurs. Presque tous ceux qui avoient été en Amérique la blâmoient & soutenoient leur opinion avec tant de confiance & par des raisons si plausibles qu'on crut devoir s'arrêter & examiner de

Délibération solemnelle sur la maniere dont on devoit traiter les Indiens.

(1) Gomera, *hist. gén. cap.* 77. Herrera, *decad.* 2. *lib. IV, cap.* 3. Oviedo, *lib. XIX. cap.* 5.

nouveau la queſtion avec plus de ſoin.
1519. Charles lui-même, quoiqu'accoutumé dans ſa jeuneſſe à ſuivre les ſentimens de ſes miniſtres avec une déférence & une ſoumiſſion qui n'annonçoient pas la vigueur & la fermeté d'eſprit qu'il montra dans un âge plus mûr, commença à ſoupçonner que la chaleur que les Flamands mettoient dans toutes les affaires relatives à l'Amérique avoit pour principe quelque motif dont il devoit ſe défier; il déclara qu'il étoit déterminé à approfondir lui-même la queſtion agitée depuis ſi long-tems ſur le caractere des Américains & ſur la maniere la plus con-
20 Juin. venable de les traiter. Il ſe préſenta bientôt une circonſtance qui rendoit cette diſcuſſion plus facile. Quevedo, évêque du Darien, qui avoit accompagné Pedrarias ſur le continent en 1513, venoit de prendre terre à Barcelonne où la cour faiſoit ſa réſidence. On ſçut bientôt que ſes ſentimens étoient différens de ceux de Las Caſas, & Charles imagina aſſez naturellement qu'en écoutant & en comparant les raiſons de deux perſonnages reſpectables qui, par un long ſéjour

en Amérique avoient eu le tems néceſſaire pour obſerver les mœurs du peuple qu'il s'agiſſoit de faire connoître, il ſeroit en état de découvrir lequel des deux avoit formé ſon opinion avec plus de juſteſſe & de diſcernement. 1519.

On déſigna pour cet examen un jour fixe & une audience ſolemnelle. L'empereur parut avec une pompe extraordinaire & ſe plaça ſur ſon trône dans la grande ſalle de ſon palais. Ses courtiſans l'environnoient. Don Diego Colomb, amiral des Indes fut appellé. L'évêque du Darien fut interpellé de dire le premier ſon avis. Son diſcours ne fut pas long. Il commença par déplorer les malheurs de l'Amérique & la deſtruction d'un ſi grand nombre de ſes habitans, qu'il reconnut être en partie l'effet de l'exceſſive dureté & de l'imprudence des Eſpagnols; mais il déclara que tous les habitans du nouveau monde qu'il avoit obſervés, ſoit dans le continent ſoit dans les iſles, lui avoit paru une eſpece d'hommes deſtinés à la ſervitude par l'infériorité de leur intelligence & de leurs talens naturels, &

qu'il ſeroit impoſſible de les inſtruire
1519. ni de leur faire faire aucun progrès vers la civiliſation ſi on ne les tenoit pas ſous l'autorité continuelle d'un maître. Las Caſas s'étendit davantage & défendit ſon ſentiment avec plus de chaleur. Il s'éleva avec indignation contre l'idée qu'il y eût aucune race d'hommes nés pour la ſervitude, & attaqua cette opinion comme irreligieuſe & inhumaine. Il aſſura que les Américains ne manquoient pas d'intelligence & qu'ils n'avoient beſoin que d'être cultivés; qu'ils étoient capables d'apprendre les principes de la religion & de ſe former à l'induſtrie & aux arts de la vie ſociale; que leur douceur & leur timidité naturelles les rendant ſoumis & dociles, on pouvoit les conduire & les former pourvu qu'on ne les traitât pas durement. Il proteſta que dans le plan qu'il avoit propoſé ſes vues étoient pures & déſintéreſſées, & que quelques avantages qui duſſent revenir de leur exécution à la couronne de Caſtille, il n'avoit jamais demandé & ne demanderoit jamais aucune récompenſe de ſes travaux.

1520. Le plan de Las Casas est approuvé.

Charles après avoir entendu les deux plaidoyers & consulté ses ministres, ne se crut pas encore assez bien instruit pour prendre une résolution générale relativement à la condition des Américains ; mais comme il avoit une entiere confiance en la probité de Las Casas & que l'évêque du Darien lui-même convenoit que l'affaire étoit assez importante pour qu'on pût essayer le plan proposé, il céda à Las Casas par des lettres-patentes la partie de la côte de Cumana dont nous avons fait mention plus haut, avec tout pouvoir d'y établir une colonie d'après le plan qu'il avoit proposé (1).

Il fait ses préparatifs.

Las Casas pressa les préparatifs de son voyage avec son ardeur accoutumée ; mais soit par son inexpérience dans ce genre d'affaires, soit par l'opposition secrette de la noblesse Espagnole qui craignoit que l'émigration de tant de personnes ne leur enlevât un grand nombre d'hommes industrieux & utiles occupés de la culture

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. IV*, *cap.* 3, 4, 5. Argensola, *Annales de Aragon*, 74, 97. Remesal, *hist. gen. lib. II*, *cap.* 19, 20.

de leurs terres, il ne put déterminer
1520. qu'environ deux cens cultivateurs ou artisans à l'accompagner à Cumana.

Il part pour l'Amérique & y rencontre de grands obstacles.

Rien cependant ne put amortir son zele. Il mit à la voile avec cette petite troupe à peine suffisante pour prendre possession du vaste territoire qu'on lui accordoit & avec laquelle il étoit impossible de réussir à en civiliser les habitans. Le premier endroit où il toucha fut l'isle de Porto-Rico. Là il eut connoissance d'un nouvel obstacle à l'exécution de son plan, plus difficile à surmonter qu'aucun de ceux qu'il eût rencontrés jusqu'alors. Lorsqu'il avoit quitté l'Amérique en 1517, les Espagnols n'avoient presque aucun commerce avec le continent, si l'on excepte les pays voisins du golfe de Darien. Mais tous les genres de travaux s'affoiblissant de jour en jour à Hispaniola par la destruction rapide des naturels du pays, les Espagnols manquoient de bras pour continuer les entreprises déjà formées, & ce besoin les avoit fait recourir à tous les expédiens qu'ils pouvoient imaginer pour y suppléer. On leur avoit porté beaucoup de negres; mais le prix en

étoit monté si haut que la plupart des Colons ne pouvoient y atteindre. Pour se procurer des esclaves à meilleur marché, quelques-uns d'entr'eux armerent des vaisseaux & se mirent à croiser le long des côtes du continent. Dans les lieux où ils étoient inférieurs en force, ils commerçoient avec les naturels & leur donnoient des quincailleries d'Europe pour les plaques d'or qui servoient d'ornemens à ces peuples; mais par-tout où ils pouvoient surprendre les Indiens ou l'emporter sur eux à force ouverte, ils les enlevoient & les vendoient à Hispaniola (1). Cette piraterie étoit accompagnée des plus grandes atrocités. Le nom Espagnol devint en horreur sur tout le continent. Dès qu'un vaisseau paroissoit, les habitans fuyoient dans les bois ou couroient au rivage en armes pour repousser ces cruels ennemis de leur tranquillité. Quelquefois ils forçoient les Espagnols à se retirer avec précipitation, ou ils leur coupoient la retraite. Dans la violence de leur ressentiment ils massacrerent deux 1520.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. II*, *cap.* 3.

1520. missionnaires Dominicains que le zele avoit portés à s'établir dans la province de Cumana (1). Le meurtre de ces personnes révérées pour la sainteté de leur vie excita la plus vive indignation parmi les Colons d'Hispaniola, qui au milieu de la licence de leurs mœurs & de la cruauté de leurs actions étoient pleins d'un zele ardent pour la religion & d'un respect superstitieux pour ses ministres; ils résolurent de punir ce crime d'une maniere qui pût servir d'exemple, non-seulement sur ceux qui l'avoient commis, mais sur toute la nation entiere. Pour l'exécution de ce projet ils donnerent le commandement de cinq vaisseaux & de trois cens hommes à Diego Ocampo, avec ordre de détruire par le fer & par le feu tout le pays de Cumana & d'en faire les habitans esclaves pour être transportés à Hispaniola. Las Casas trouva à Porto-Rico cette escadre faisant voile vers le continent; & Ocampo ayant refusé de différer son voyage, il comprit qu'il lui seroit impossible de tenter l'exécution de son

(1) Oviedo, *hist. lib. XIX, cap.* 3.

plan de paix, dans un pays qui alloit être le théatre de la guerre & de la désolation (1). 1520.

Dans l'espérance d'apporter quelque remede aux suites funestes de ce malheureux incident, il s'embarqua pour Saint-Domingue, laissant ceux qui l'avoient suivi cantonnés parmi les Colons de Porto-Rico. Plusieurs circonstances concoururent à le faire recevoir fort mal à Hispaniola. En travaillant à soulager les Indiens il avoit censuré la conduite de ses compatriotes, les Colons d'Hispaniola, avec tant de sévérité qu'il leur étoit devenu universellement odieux. Ils regardoient le succès de sa tentative comme devant entraîner leur ruine. Ils attendoient de grandes recrues de Cumana, & ces espérances s'évanouissoient si Las Casas parvenoit à y établir sa colonie. Figueroa, en conséquence d'un plan formé en Espagne pour déterminer le degré d'intelligence & de docilité des Indiens, avoit fait une expérience qui paroissoit décisive contre le système de Las Casas. Il en 12 Avril. Il travaille à les surmonter.

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib.* IX, *cap.* 8, 9.

1520. avoit rassemblé à Hispaniola un assez grand nombre & les avoit établis dans deux villages, leur laissant une entiere liberté & les abandonnant à leur propre conduite; mais ces Indiens accoutumés à un genre de vie extrêmement différent, hors d'état de prendre en si peu de tems de nouvelles habitudes, & d'ailleurs découragés par leur malheur particulier & par celui de leur patrie, se donnerent si peu de peine pour cultiver le terrain qu'on leur avoit donné, parurent si incapables des soins & de la prévoyance nécessaires pour fournir à leurs propres besoins & si éloignés de tout ordre & de tout travail régulier, que les Espagnols en conclurent qu'il étoit impossible de les former à mener une vie sociale & qu'il falloit les regarder comme des enfans qui avoient besoin d'être continuellement sous la tutele des Européens, si supérieurs à eux en sagesse & en sagacité (1).

Son projet échoue entierement.

Malgré la réunion de toutes ces circonstances, qui armoient si fortement contre ses mesures ceux mêmes

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, *cap.* 5.

à qui il s'adreſſoit pour les mettre à exécution, Las Caſas par ſon activité & ſa perſévérance, par quelques condeſcendances & beaucoup de menaces, obtint à la fin un petit corps de troupes pour protéger ſa colonie au premier moment de ſon établiſſement. Mais à ſon retour à Porto-Rico, il trouva que les maladies lui avoient déjà enlevé beaucoup de ſes gens ; & les autres ayant trouvé quelque occupation dans l'iſle refuſerent de le ſuivre. Cependant avec ce qui lui reſtoit de monde il fit voile vers Cumana. Ocampo avoit exécuté ſa commiſſion dans cette province avec tant de barbarie, il avoit maſſacré ou envoyé en eſclavage à Hiſpaniola un ſi grand nombre d'Indiens, que tout ce qui reſtoit de ces malheureux s'étoit enfui dans les bois & que l'établiſſement formé à Tolede ſe trouvant dans un pays déſert touchoit à ſa deſtruction. Ce fut cependant en ce même endroit que Las Caſas fut obligé de placer le chef-lieu de ſa colonie. Abandonné & par les troupes qu'on lui avoit données pour le protéger & par le détachement d'Ocampo qui avoit prévu les

1520.

1520. calamités auxquelles il devoit s'attendre dans un poſte ſi miſérable, il prit les précautions qu'il jugea les meilleures pour la ſûreté & la ſubſiſtance de ſes Colons; mais comme elles étoient encore bien inſuffiſantes, il retourna à Hiſpaniola ſolliciter des ſecours plus puiſſans afin de ſauver des hommes que leur confiance en lui avoit engagés à courir de ſi grands dangers. Bientôt après ſon départ, les naturels du pays ayant reconnu la foibleſſe des Eſpagnols s'aſſemblerent ſecrétement, les attaquerent avec la furie naturelle à des hommes réduits au déſeſpoir par les barbaries qu'on avoit exercées contre eux, en firent périr un grand nombre & forcerent le reſte à ſe retirer à l'iſle de Cubagua. La petite colonie qui y étoit établie pour la pêche des perles partagea la terreur panique dont les fugitifs étoient ſaiſis & abandonna l'iſle. Enfin il ne reſta pas un ſeul Eſpagnol dans aucune partie du continent ou des iſles adjacentes depuis le golfe de Pacia juſqu'aux confins du Darien. Accablé par cette ſucceſſion de déſaſtres & voyant l'iſſue malheureuſe

de tous ſes grands projets, Las Caſas n'oſa plus ſe montrer; il s'enferma dans le couvent des Dominicains à Saint-Domingue & prit bientôt après l'habit de cet ordre (1). 1520.

Quoique la deſtruction de la colonie de Cumana ne ſoit arrivée que l'an 1521, je n'ai pas voulu interrompre le récit des négociations de Las Caſas depuis leur origine juſqu'à leur iſſue. ſon ſyſtême fut l'objet d'une longue & ſérieuſe diſcuſſion, & quoique ſes tentatives en faveur des Américains opprimés n'aient pas été ſuivies du ſuccès qu'il en promettoit (ſans doute avec trop de confiance), ſoit par ſon imprudence, ſoit par la haine active de ſes ennemis, elles donnerent lieu à divers réglemens qui furent de quelque utilité à ces malheureuſes nations. Je reviens maintenant à l'hiſtoire des découvertes Eſpagnoles en ſuivant l'ordre des tems (2).

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. X*, *cap.* 5, *decad.* 3, *lib. II*, *cap.* 3, 4, 5. Ovledo, *hiſt. lib. XIX*, *cap.* 5. Gomera, *cap.* 77. Davila Padilla, *lib. I*, *cap.* 97. Remeſal, *hiſt. gén. lib. II*, *cap.* 22, 23.

(2) Herrera, *decad.* 2, *lib. X*, *cap.* 5, *pag.* 329.

1520. Nouvelles découvertes à l'oueſt.

Diego Velaſquès, qui avoit conquis Cuba en 1511, conſervoit encore le gouvernement de cette iſle comme député de Don Diego Colomb, quoiqu'il lui donnât rarement des marques de ſubordination & qu'il cherchât à ſe rendre entierement indépendant (1). Sous ſa ſage adminiſtration, Cuba devint l'un des établiſſemens Eſpagnols les plus floriſſans. L'idée avantageuſe qu'on avoit de cette colonie y attiroit beaucoup de perſonnes qui eſpéroient y trouver des établiſſemens ſolides ou quelque moyen d'occuper leur activité. Comme Cuba étoit la plus occidentale des iſles occupées par les Eſpagnols & que l'océan qui s'étend beaucoup plus loin à l'oueſt n'avoit pas encore été viſité, ces circonſtances invitoient les habitans de cette iſle à tenter de nouvelles découvertes. Toute expédition où le courage & l'activité pouvoient conduire promptement à la richeſſe, étoit plus conforme au génie de ce ſiecle que cette lenteur, cette patience d'induſtrie néceſſaire pour défricher un

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 19.

terrain ou pour fabriquer le ſucre. Pluſieurs officiers qui avoient ſervi ſous Pedrarias dans le Darien formerent une aſſociation pour tenter des découvertes. Ils perſuaderent à François Hernandès Cordova, riche Colon de Cuba & homme d'un grand courage, de ſe joindre à eux & d'être leur commandant. Velaſquès non-ſeulement approuva leur projet, mais leur donna des ſecours. Comme les aventuriers qui avoient ſervi au Darien manquoient de tout, lui & Cordova leur avancerent de l'argent pour acheter trois petits vaiſſeaux & leur fournirent tout ce qui leur étoit néceſſaire pour le commerce & pour la guerre. Cent dix hommes s'embarquerent & firent voile de Saint-Jago de Cuba, le 8 février 1517. Par le conſeil de leur principal pilote, Antoine Alaminos, qui avoit ſervi ſous l'amiral Colomb, ils porterent directement à l'oueſt, ſe guidant d'après l'opinion de ce grand navigateur qui avoit conſtamment ſoutenu que la route à l'oueſt conduiroit aux plus importantes découvertes. 1520.

Le vingt-unieme jour après leur

départ de Saint-Jago, ils virent terre.
1520. C'étoit le cap *Cotoche*, qui forme la pointe orientale de cette grande péninſule en avant du continent de l'Amérique, laquelle a conſervé le nom
Yucatan. de *Yucatan* que lui donnent les habitans du pays. Comme ils approchoient du rivage ils virent venir à eux cinq canots pleins d'Indiens vêtus décemment d'habits de coton, ſpectacle nouveau pour les Eſpagnols qui avoient trouvé juſques-là l'Amérique habitée par des ſauvages nuds. Cordova s'efforça de gagner la bienveillance de ce peuple par de petits préſens. Les Indiens, quoiqu'étonnés à la vue des objets extraordinaires qui ſe préſentoient pour la premiere fois à leurs yeux, inviterent les Eſpagnols, avec une apparence de cordialité, à viſiter leurs habitations. Les Eſpagnols débarquerent & en s'avançant dans le pays, remarquerent avec un nouvel étonnement de grandes maiſons bâties en pierre, mais ils éprouverent bientôt que ſi les Indiens du Yucatan étoient plus civiliſés que les autres Américains, ils étoient auſſi plus artificieux & plus guerriers. Le Cacique en re-

cevant Cordova avec beaucoup de témoignages d'amitié, avoit posté en embuscade derriere un petit bois un corps considérable d'Indiens qui, sur un signal qu'il leur fit, coururent sur les Espagnols & les attaquerent avec beaucoup d'audace & une espece d'ordre militaire. A la premiere décharge de leurs fleches quinze Espagnols furent blessés, mais l'explosion soudaine des armes à feu frappa les Indiens d'une si grande terreur & ils furent si étonnés du ravage que firent parmi eux les arquebuses & les autres armes de leurs nouveaux ennemis, qu'ils s'enfuirent avec précipitation. Cordova abandonna un pays où il avoit été si mal reçu, emmenant avec lui deux prisonniers & emportant les ornemens d'un petit temple qu'il pilla dans sa retraite. 1520.

Il continua sa route à l'oueſt sans perdre la côte de vue & le seizieme jour il arriva à Campêche. Là les Indiens le reçurent avec plus d'hospitalité. Les Espagnols s'étonnoient beaucoup de n'avoir trouvé aucune riviere sur une côte d'une si grande étendue & qu'ils imaginoient appartenir à une Campêche.

1520. isle (1). Comme l'eau commençoit à leur manquer ils s'avancerent encore & découvrirent à la fin l'embouchure d'une riviere à Potonchan, quelques lieues par-delà Campêche.

Cordova débarqua toutes ses troupes pour protéger ses matelots pendant qu'ils feroient de l'eau. Mais malgré toutes ses précautions les Indiens les attaquerent avec une telle furie & en si grand nombre, que quarante-sept Espagnols furent tués sur la place & qu'un seul d'entr'eux se retira sans être blessé. Leur commandant quoique blessé en douze endroits, dirigea la retraite avec autant de présence d'esprit qu'il avoit montré de courage dans l'action. Les Espagnols regagnerent avec peine leurs vaisseaux. Après une tentative si malheureuse il ne leur restoit d'autre parti que de hâter leur retour à Cuba. Ils souffrirent dans le trajet tous les tourmens que la soif peut faire éprouver à des hommes blessés & malades, renfermés dans de petits vaisseaux & exposés à la chaleur de la zone torride. Quelques uns suc-

(1) Voyez la NOTE XXVI.

comberent à tant de maux dans la traverſée. Cordova leur chef mourut peu de tems après avoir pris terre à Cuba (1). 1520.

Toute malheureuſe qu'avoit été cette expédition elle anima plutôt qu'elle n'abattit la paſſion des Eſpagnols pour les entrepriſes. On venoit de découvrir à une petite diſtance de Cuba une contrée d'une grande étendue, qui paroiſſoit fertile & habitée par des peuples bien plus civiliſés qu'aucune autre nation alors connue en Amérique. Quoiqu'on eût eu peu de commerce avec eux, on en avoit tiré quelques ornemens d'or de peu de valeur, mais artiſtement travaillés. Ces circonſtances, exagérées par des hommes qui cherchoient à rehauſſer le mérite de leurs exploits, étoient plus que ſuffiſantes pour réveiller leurs eſpérances romaneſques. Il s'offrit beaucoup de monde pour une nou- Voyage de Grijalva.

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 17, 18: *Hiſt. Verdadera de la conquiſta de la Nueva Eſpana*, *por* Bernal Diaz del Caſtillo, *cap.* 17. Oviedo, *lib. XVII*, *cap.* 3. Gomera, *cap.* 52, P. Martyr *de Inſulis nuper inventis*, *pag.* 329.

velle expédition. Velaſquès deſirant
1520. de ſe diſtinguer par un ſervice important qui pût lui mériter du roi l'indépendance à laquelle il aſpiroit dans ſon gouvernement de Cuba, ne ſe contenta pas d'exciter leur ardeur, il arma à ſes dépens quatre vaiſſeaux pour le voyage. Deux cens quarante volontaires, parmi leſquels il s'en trouvoit pluſieurs qui avoient de la naiſſance & de la fortune, s'embarquerent pour cette expédition. Elle étoit ſous les ordres de Jean de Grijalva, jeune homme d'un mérite & d'un courage reconnus. Ses inſtructions étoient d'obſerver avec attention la nature des pays qu'il découvriroit, de faire des échanges pour de l'or, & ſi les circonſtances lui paroiſſoient favorables, d'établir une colonie dans quelque poſition avantageuſe. Il mit à la voile de San-Jago
1518. de Cuba le 8 Avril 1518. Le pilote Alaminos ſuivit la même route que dans le voyage précédent; mais la violence des courans ayant entraîné les vaiſſeaux vers le ſud, la premiere terre qu'ils reconnurent fut l'iſle de *Cozumel* à l'eſt de Yucatan. Tous les

habitans s'enfuirent dans les bois & dans les montagnes à l'approche des Eſpagnols, qui ne firent pas un long ſéjour dans l'iſle ; ils arriverent ſans aucun accident remarquable à Potonchan ſur le côté oppoſé de la péninſule. Le deſir de venger ceux de leurs compatriotes qui avoient été maſſacrés en cet endroit, fortifié par leurs principes de politique, les détermina à y deſcendre, dans la vue de châtier les Indiens de ce diſtrict avec une rigueur & un éclat qui puſſent frapper de terreur tous les peuples du voiſinage. Mais quoiqu'ils euſſent débarqué toutes leurs troupes & mis à terre quelques pieces de campagne, les Indiens ſe défendirent avec tant de courage, que les Eſpagnols eurent beaucoup de peine à les repouſſer & ſe confirmerent dans l'opinion où ils étoient déjà qu'ils trouveroient dans les habitans de ce pays des ennemis plus redoutables que tous ceux qu'ils avoient rencontrés dans les autres parties de l'Amérique. De Potonchan ils continuerent leur route vers l'eſt, ſe tenant auſſi près de la côte qu'il leur étoit poſſible, & mettant à l'ancre

1520. Découverte de la nouvelle Eſpagne. 3 Mai.

tous les soirs pour se garantir des ac-
1520. cidens dangereux auxquels ils pouvoient être exposés dans une mer inconnue. Pendant le jour leurs yeux continuellement attachés sur la terre, étoient frappés de surprise & d'admiration à la vue des beautés du pays & de la nouveauté des objets qui se présentoient à eux. Ils voyoient des villages dispersés sur la côte, & ils y distinguoient des maisons de pierre, qui de loin leur paroissoient blanches & élevées. Dans la chaleur de leur admiration ils croyoient voir des villes ornées de tours & de clochers; & un des soldats ayant remarqué que ce pays ressembloit par son aspect à l'Espagne, Grijalva lui donna, avec un applaudissement universel, le nom de *nouvelle Espagne*, nom qui désigne encore cette vaste & riche province de la domination Espagnole en Amérique. Ils descendirent à une riviere
Tabasco, 9 juin. appellée par les naturels *Tabasco:* la nouvelle de l'avantage qu'ils avoient remporté à Potonchan étant parvenue en cet endroit, le Cacique les reçut non-seulement d'une maniere amicale, mais même leur fit des présens considérables

considérables qui confirmerent les hautes idées que les Espagnols avoient prises de la richesse & de la fertilité du pays. Ces idées s'étendirent & se fortifierent encore par ce qui leur arriva dans le lieu où ils toucherent ensuite : c'étoit à l'oueſt de Tabasco dans la province connue depuis sous le nom de *Guaxaca*. Ils y furent reçus avec des marques de respect extraordinaire, comme des êtres au-dessus de l'humanité. Lorsqu'ils débarquerent, les naturels brûloient devant eux un encens de gomme copale & leur présentoient en offrande tout ce que leur pays avoit de plus précieux. Ils s'empresserent d'établir un commerce avec ces étrangers, & en six jours les Espagnols obtinrent des bijoux d'or d'un travail curieux, pour la valeur de quinze mille pezos, en échange de quelques bagatelles Européennes de vil prix. Les deux prisonniers que Cordova avoit emmenés de Yucatan avoient jusqu'alors servi d'interprêtes; mais comme ils n'entendoient pas la langue de ce nouveau pays, les naturels firent entendre par signes qu'ils étoient sujets d'un grand monarque

1520.

Guaxaca.

1520. appellé Montézume, dont la domination s'étendoit ſur cette province ainſi que ſur pluſieurs autres. Grijalva quitta cet endroit dont il dut être fort ſatisfait & continua ſa route vers l'oueſt. Il débarqua ſur une petite iſle
19 Juin. qu'il nomma *l'iſle des Sacrifices*, parce que ce fut là que les Eſpagnols virent pour la premiere fois l'horrible ſpectacle de victimes humaines que la ſuperſtition barbare des naturels offroit à leurs dieux. Il toucha à une autre petite iſle, qu'il appella Saint-Jean de Ulua. Il dépêcha de cette iſle Pedro de Alvarado, un de ſes officiers, à Velaſquès avec un détail circonſtancié des importantes découvertes qu'il avoit faites, & avec les richeſſes qu'il avoit obtenues en trafiquant avec les naturels. Après le départ d'Alvarado, il continua avec les vaiſſeaux qui lui reſtoient, de ſuivre la côte juſqu'à la riviere de Panuco, & le pays lui parut par-tout riche, fertile & très-peuplé.

Pluſieurs des officiers de Grijalva prétendirent que ce n'étoit pas aſſez d'avoir découvert ces belles régions, ni d'avoir rempli à leurs differens débarquemens la frivole cérémonie d'en

prendre poſſeſſion pour la couronne de Caſtille; que leur gloire ſeroit imparfaite s'ils n'établiſſoient une colonie dans un lieu favorable, qui non-ſeulement aſſureroit à la nation Eſpagnole un abord dans le pays, mais qui avec les renforts qu'ils avoient la certitude de recevoir, pourroient ſervir par degrés à ſoumettre le pays même en entier à la domination de leur ſouverain. Mais il y avoit plus de cinq mois que l'eſcadre étoit à la mer; la plus grande partie des vivres étoit épuiſée & ce qui reſtoit de proviſions avoit été tellement gâté par la chaleur du climat qu'il n'étoit plus guerre poſſible d'en faire uſage. La mort avoit emporté pluſieurs Eſpagnols; d'autres étoient malades; le pays étoit rempli d'habitans qui paroiſſoient auſſi induſtrieux que braves, & ils étoient ſous la domination d'un monarque puiſſant qui pouvoit les réunir & raſſembler des forces puiſſantes pour repouſſer une invaſion. Songer à établir une colonie dans des circonſtances ſi déſavantageuſes, ç'eût été s'expoſer à une deſtruction inévitable. Quoique Grijalva eût de l'am- 1520.

bition & du courage, il n'avoit pas
1520. les talens néceſſaires pour former & exécuter une ſi grande entrepriſe. Il jugea plus prudent de retourner à Cuba, après avoir rempli l'objet de ſon voyage & exécuté tout ce que l'armement qu'il commandoit l'avoit mis en état de faire. Il revint à San-Jago de Cuba le 26 Octobre, environ ſix mois après en être parti (1).

Préparatifs pour une autre expédition.

Ce fut là le voyage le plus long & en même-tems le plus heureux que les Eſpagnols euſſent encore fait dans le nouveau monde. Ils avoient découvert que Yucatan n'étoit pas une iſle comme ils l'avoient imaginé, mais une partie du grand continent d'Amérique. De Potonchan ils avoient ſuivi leur route pendant pluſieurs centaines de milles le long d'une côte qui n'avoit pas encore été reconnue & qui s'étendant d'abord vers l'oueſt tournoit enſuite vers le nord. Enfin tout le pays qu'ils avoient découvert paroiſſoit auſſi important par ſa richeſſe que par ſon étendue. Dès qu'Alvarado fut

(1) Herrera, *dec.* 2, *lib. III*, *cap.* 1, 2, 9, 10 Bern. Diaz, *cap.* 8, 17. Oviedo, *hiſt. lib. XVII*, *cap.* 9, 20. Gomera, *cap.* 49.

arrivé à Cuba, Velaſquès, enchanté d'un ſuccès qui ſurpaſſoit de ſi loin toutes ſes eſpérances, dépêcha ſur le champ une perſonne de confiance pour annoncer cette importante nouvelle en Eſpagne, y porter les riches productions des contrées qui avoient été découvertes, & ſolliciter une augmentation d'autorité qui pût le mettre en état d'en entreprendre la conquête. Il n'attendit pas même le retour de ſon meſſager, ni l'arrivée de Grijalva qui commençoit à lui inſpirer beaucoup de défiance & de jalouſie & qu'il étoit réſolu de ne plus employer : il commença donc à préparer un armement puiſſant, proportionné à l'importance & aux dangers de l'entrepriſe qu'il méditoit. 1520.

Comme l'expédition dont Velaſquès étoit alors occupé s'eſt terminée à des conquêtes beaucoup plus importantes que tout ce que les Eſpagnols avoient fait juſqu'alors, & les a conduits à la connoiſſance d'un peuple qui peut être regardé comme très-civiliſé ſi on le compare avec ceux des Américains que l'on connoiſſoit auparavant, il convient de ſuſpendre

1520. quelque-tems le récit de ces événemens si différens de ceux que nous avons déjà rapportés, afin de jetter un coup-d'œil sur l'état du nouveau monde quand il a été découvert, & d'examiner la police & les mœurs des tribus simples & grossieres qui occupoient toutes les parties du continent où les Espagnols avoient pénétré.

Fin du Livre troisieme.

L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

LIVRE QUATRIEME.

VINGT-SIX ans s'étoient écoulés depuis que Colomb avoit conduit les Européens dans le nouveau monde ; & pendant cet intervalle les Eſpagnols avoient été fort occupés à en parcourir différentes régions. Ils avoient viſité toutes les iſles diſperſées en groupes à travers cette partie de l'océan qui coule entre le continent ſeptentrional & le méridional de l'Amérique. Ils avoient navigué le long de la côte orientale du continent, depuis la riviere de la Plata juſqu'au fond du golfe du Mexique, & avoient reconnu qu'elle s'étendoit ſans interruption à travers cette vaſte portion

Quelles étoient les parties de l'Amérique déjà connues.

du globe. Ils avoient découvert la grande mer du ſud qui ouvrit une nouvelle perſpective de ce côté. Ils avoient acquis quelque connoiſſance des côtes de la Floride, ce qui les conduiſit à obſerver & à ſuivre le continent dans une direction oppoſée; & quoiqu'ils n'euſſent pas pouſſé leurs découvertes plus loin vers le nord, d'autres nations avoient viſité les parties que les Eſpagnols avoient négligées. Les Anglois, dans un voyage dont on rapportera ailleurs les motifs & le ſuccès, avoient navigué le long de la côte d'Amérique depuis la terre de Labrador juſqu'aux confins de la Floride; & les Portugais, en cherchant un paſſage plus court aux Indes orientales, s'étoient jettés dans la mer du nord & avoient reconnu les mêmes régions (1). Ainſi à cette époque où je me ſuis propoſé d'examiner l'état du nouveau monde, on en connoiſſoit preſqu'entierement l'étendue, depuis ſon extrêmité ſeptentrionale juſqu'au trente-cinquieme degré au ſud de l'équateur; mais les pays qui

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. VI*, *cap.* 16.

s'étendent delà juſqu'à l'extrêmité méridionale de l'Amérique, le grand empire du Pérou & les vaſtes domaines ſoumis au ſouverain du Mexique, n'étoient pas encore découverts.

Vaſte étendue du nouveau monde.

En fixant nos regards ſur le continent de l'Amérique, la premiere circonſtance qui nous frappe eſt ſon immenſe étendue. La découverte de Colomb ne s'eſt pas bornée à nous faire connoître une portion de terre qui par le peu d'eſpace qu'elle occupe ſur le globe, avoit pu échapper aux recherches des ſiecles précédens. On lui doit la connoiſſance d'un nouvel hémiſphere, plus vaſte que l'Europe, l'Aſie ou l'Afrique, les trois diviſions connues de l'ancien continent, & dont l'étendue eſt preſque égale au tiers du globe habitable.

L'Amérique eſt remarquable, non-ſeulement par ſa grandeur, mais encore par ſa poſition. Elle ſe prolonge depuis le cercle polaire du nord juſqu'à une latitude très-haute vers le ſud, plus de quinze cens milles au-delà de l'extrêmité de l'ancien continent la plus avancée vers le pole antarctique. Une contrée d'une telle

étendue comprend tous les climats propres à devenir l'habitation de l'homme & à fournir les différentes productions particulieres aux régions tempérées ainſi qu'aux régions brûlantes du globe.

Après l'étendue du nouveau monde rien n'eſt plus fait pour frapper les regards d'un obſervateur que la grandeur des objets qu'il préſente à la vue. La nature ſemble y avoir tracé ſes opérations d'une main plus hardie & avoir diſtingué les traits de ce pays par une magnificence particuliere. Les montagnes d'Amérique ſont beaucoup plus hautes que celles des autres diviſions du globe: la plaine même de Quito, qui peut être regardée comme la baſe des Andes, eſt plus élevée au-deſſus du niveau de la mer que le ſommet des Pyrénées. Cette chaîne étonnante des Andes, non moins remarquable par ſon étendue que par ſa hauteur, s'éleve en différens endroits de plus d'un tiers de leur hauteur au-deſſus du Pic de Ténérif, la plus haute montagne de l'ancien hémiſphere. C'eſt des Andes qu'on peut dire à la lettre qu'elles cachent leur tête dans

Montagnes.

les nues : on entend ſouvent les tempêtes éclater & le tonnerre rouler au-deſſous de leurs ſommets ; qui tout expoſés qu'ils ſont aux rayons du ſoleil dans le centre de la zone torride ſont couverts de neiges éternelles (1).

Rivieres. De ces hautes montagnes on voit deſcendre des rivieres d'un largeur proportionnée, & avec leſquelles les rivieres de l'ancien continent ne peuvent être comparées ni pour la longueur de leur cours ni pour la maſſe énorme d'eau qu'elles roulent vers l'océan. Les fleuves du Maragnon, de l'Orénoque & de la Plata dans l'Amérique méridionale, ceux de Miſſiſſipi & de Saint-Laurent dans l'Amérique ſeptentrionale, coulent dans des lits ſi ſpacieux que même long-tems avant d'éprouver l'influence de la marée, ils reſſemblent plus à des bras de mer qu'à des rivieres d'eau douce (2).

Lacs. Les lacs du nouveau monde ne ſont pas moins remarquables par leur grandeur que les montagnes & les rivieres : il n'y a rien dans les autres parties du

(1) Voyez la NOTE XXVII.
(2) Voyez la NOTE XXVIII.

globe qui reſſemble à cette chaîne prodigieuſe de lacs de l'Amérique ſeptentrionale. On pourroit les appeller proprement des mers méditerranées d'eau douce : ceux mêmes qui ne ſont que de la ſeconde & de la troiſieme claſſes pour la grandeur, ont encore plus de circonférence que le plus grand lac de l'ancien continent.

Forme de l'Amérique favorable au commerce.

La forme du nouveau monde eſt extrêmement favorable aux communications du commerce. Lorſqu'un continent comme l'Afrique eſt compoſé d'une maſſe vaſte & ſolide, qui n'eſt point occupée par des bras de mer pénétrant dans l'intérieur, & qui n'a qu'un petit nombre de grandes rivieres placées très-loin l'une de l'autre, la plus grande partie d'un tel continent ſemble condamnée par la nature à n'être jamais civiliſée & à reſter privée de toute communication active avec le reſte des hommes. Lorſque, comme l'Europe, un continent eſt ouvert par de vaſtes branches de l'océan, telles que la méditerranée & la mer baltique, ou lorſque comme l'Aſie ſes côtes ſont ouvertes par des baies profondes qui entrent fort avant.

dans les terres, telles que la mer noire & les golfes d'Arabie, de Perſe, de Bengale, de Siam & de Leotang; lorſque les mers environnantes ſont remplies d'iſles grandes & fertiles & que le continent même eſt arroſé d'un grand nombre de rivieres navigables, on peut dire que de telles régions poſſedent tout ce qui peut favoriſer les progrès de leurs habitans dans la civiliſation & dans le commerce. Sous ces divers rapports l'Amérique peut entrer en comparaiſon avec les autres parties du globe. Le golfe de Mexique, qui coule entre la partie méridionale & la ſeptentrionale de l'Amérique, peut être regardé comme une mer méditerranée propre à ouvrir un commerce maritime avec toutes les contrées dont elle eſt environnée. Les iſles qui y ſont répandues ne ſont inférieures en nombre, en grandeur & en fertilité qu'à celles de l'Archipel Indien. En avançant le long de la partie ſeptentrionale de l'hémiſphere Américain, la baie de Cheſapeak préſente un canal ſpacieux qui conduit le navigateur fort avant dans les parties intérieures de provinces non moins

fertiles qu'étendues; & ſi jamais le progrès de la culture & de la population parvient à adoucir l'extrême rigueur du climat dans les diſtricts plus ſeptentrionaux de l'Amérique, la baie de Hudſon peut devenir auſſi favorable aux communications de commerce dans cette partie du globe que la Baltique l'eſt en Europe. L'autre grande portion du nouveau monde eſt environnée de tous côtés par la mer, à l'exception d'un iſthme étroit qui ſépare la mer Atlantique de la mer pacifique; & quoiqu'elle ne ſoit ouverte ni par des baies profondes, ni par des bras de mer, les parties intérieures en ſont acceſſibles par pluſieurs grandes rivieres qui reçoivent un ſi grand nombre de courans auxiliaires & coulent dans des directions ſi variées que ſans aucun ſecours de l'art ni de l'induſtrie, il eſt aiſé d'établir une navigation intérieure à travers toutes les provinces de ce continent, depuis la riviere de la Plata juſqu'au golfe de Paria. Cette bienfaiſance de la nature n'eſt pas bornée à la diviſion méridionale de l'Amérique. Le continent ſeptentrional n'eſt

pas moins abondant en rivieres qui ſont navigables preſque juſqu'à leur ſource ; & l'immenſe chaîne de ſes lacs eſt un moyen de communication intérieure, plus étendu & plus commode qu'il n'y en a dans aucune partie du globe. Les pays qui s'étendent depuis le golfe de Darien d'un côté juſqu'à celui de la Californie de l'autre, & qui forment la chaîne qui unit enſemble les deux parties du continent Américain, ont auſſi leurs avantages particuliers. Les côtes en ſont baignées d'un côté par la mer Atlantique, de l'autre par la mer pacifique : les rivieres qui y coulent, ſe jettant les unes vers la premiere de ces mers & les autres vers la ſeconde, aſſurent aux différentes provinces toutes les facilités de commerce qui peuvent réſulter d'une communication avec les deux mers.

Température du climat.

Mais ce qui diſtingue ſur-tout l'Amérique des autres parties de la terre, c'eſt la température particuliere du climat & les différentes cauſes qui y reglent la diſtribution de la chaleur & du froid. Ce n'eſt pas ſimplement en meſurant la diſtance d'une partie du

globe à l'équateur qu'il eſt poſſible de déterminer avec préciſion le degré de chaleur qu'on y éprouve. Le climat d'un pays eſt affecté tout-à-la-fois par l'élévation de la terre au-deſſus du niveau de la mer, par l'étendue du continent, par la nature du ſol, par la hauteur des montagnes voiſines & par d'autres circonſtances. Cependant l'influence de ces cauſes reſpectives eſt par différentes raiſons moins ſenſible dans la plus grande partie de l'ancien continent, où la poſition d'un pays étant déterminée, on peut prononcer avec aſſez de certitude quelle doit être la chaleur de ſon climat & la nature des productions.

Prédominance du froid.

Les maximes fondées ſur la connoiſſance de l'ancien hémiſphere ne peuvent pas s'appliquer au nouveau. Dans celui-ci le froid prédomine & la rigueur de la zone glacée s'étend ſur la moitié de celle qui par ſa poſition devoit être tempérée. Des pays où la figue & le raiſin devroient mûrir, ſont enſevelis ſous la neige pendant une moitié de l'année, & des terres ſituées dans le même parallele que les provinces les plus fertiles &

les mieux cultivées, ſont deſſéchées par des gelées perpétuelles qui y détruiſent preſqu'entierement l'activité de la végétation (1). En avançant vers ces parties de l'Amérique placées ſous le même parallele que des provinces d'Aſie & d'Afrique qui jouiſſent conſtamment de cette chaleur féconde favorable à la vie & à la végétation, l'empire du froid continue à s'y faire ſentir, & l'hiver y regne ſouvent avec une extrême rigueur, quoique pendant un court eſpace de tems. Si nous traverſons le continent d'Amérique vers la zone torride, nous trouverons encore que le froid qui domine dans le nouveau monde, s'étend auſſi à cette région & y modere l'excès de la chaleur. Tandis que le negre ſur la côte d'Afrique eſt dévoré par l'ardeur continuelle & brûlante du climat, l'habitant du Pérou reſpire un air également doux & tempéré, ombragé pour ainſi dire ſous un dais de nuages légers qui intercepte les rayons brûlans du ſoleil ſans affoiblir ſon influence bienfaiſante (2). Le long de la côte orien-

(1) Voyez la NOTE XXIX.

(2) Voyage de Ulloa, *tom. I, pag.* 453. Anſon's *voyage, pag.* 184.

tale de l'Amérique, le climat, quoique plus approchant de celui de la zone torride dans les autres parties de la terre, eſt cependant beaucoup plus doux que dans les contrées d'Aſie & d'Afrique ſituées dans la même latitude. Si du tropique méridional nous continuons notre marche juſqu'à l'extrêmité du continent Américain, nous rencontrons beaucoup plutôt que dans le nord des mers glacées & des pays horribles, ſtériles & preſqu'inhabitables par la rigueur du froid (1).

Différentes cauſes concourent à rendre le climat de l'Amérique ſi différent de celui de l'ancien continent. Quoiqu'on ne connoiſſe pas encore juſqu'où l'Amérique s'étend vers le nord, nous ſavons qu'elle s'avance plus près vers le pole que l'Aſie ou l'Europe. Il y a au bord de l'Aſie de vaſtes mers qui ſont ouvertes pendant une partie de l'année; & lors même qu'elles ſont couvertes de glace, le vent qui y ſouffle a une intenſité de froid moindre que celui qui regne à

(1) Anſon's *voyage*, *pag.* 74. Voyage de Quiros, *dans l'Hiſtoire générale des voyages*, *tom. XIV*, *pag.* 83. Richard, *hiſt. nat. de l'air*,

terre dans les mêmes latitudes. Mais en Amérique la terre se prolonge du fleuve Saint-Laurent vers le pole & s'étend fort avant à l'oueſt. Une chaîne d'énormes montagnes couvertes de neige & de glace traverſe toute cette triſte région. Le vent, en paſſant ſur une ſi grande étendue de terre élevée & glacée, s'impreigne tellement de froid qu'il acquiert une activité perçante qui ſe conſerve même dans ſa route à travers des climats plus doux & ne ſe corrige entierement que lorſqu'il arrive au golfe du Mexique. Sur tout le continent de l'Amérique ſeptentrionale un vent de nord-oueſt & un froid exceſſif ſont des termes ſynonymes. Même dans l'été le plus brûlant, dès que le vent tourne de ce côté, ſon activité pénétrante ſe fait ſentir par un paſſage auſſi violent que ſubit du chaud au froid. C'eſt à cette cauſe puiſſante qu'il faut attribuer l'influence extraordinaire du froid & ſes incurſions violentes dans les provinces méridionales de cette partie du globe (1).

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France, tom. III, pag.* 165. *Hiſt. gén. des voyages, tom. XV, pag.* 215.

D'autres cauſes moins remarquables ſervent à diminuer la puiſſance active de la chaleur dans les régions du continent de l'Amérique ſituées entre les tropiques. Dans toute cette partie du globe le vent ſouffle invariablement dans une direction de l'eſt à l'oueſt. Ce vent en ſuivant ſa route à travers l'ancien continent, arrive à des pays qui s'étendent le long de la côte occidentale de l'Afrique, embraſé de toutes les particules ignées qu'il a entraînées des plaines échauffées de l'Aſie & des ſables brûlans des déſerts de l'Afrique. La côte d'Afrique eſt donc la région de la terre qui étant expoſée à toute l'ardeur de la zone torride ſans aucune circonſtance qui la tempere, doit éprouver la plus violente chaleur. Mais ce même vent qui apporte cette augmentation de chaleur aux pays ſitués entre la riviere de Sénégal & la Cafrerie, traverſe l'océan atlantique avant que d'arriver aux côtes d'Amérique. Il ſe refroidit en paſſant ſur ce vaſte amas d'eau, & ne ſe fait plus ſentir que comme une briſe rafraîchiſſante le long des côtes du Bréſil (1) & de la Guyanne; de

(1) Voyez la NOTE XXX.

ſorte que ces pays, quoique comptés parmi les plus chauds de l'Amérique, ont un climat tempéré en comparaiſon de ceux qui ſont dans les latitudes correſpondantes en Afrique (1). En avançant dans ſon cours à travers l'Amérique, ce vent rencontre des plaines immenſes couvertes de forêts impénétrables ou occupées par de grandes rivieres, par des marais & des eaux ſtagnantes qui ne peuvent pas lui rendre une grande chaleur. Enfin il arrive aux Andes qui traverſent tout le continent dans une direction du nord au ſud. En paſſant ſur ces hauteurs glacées il acquiert un tel degré de froid que la plus grande partie des pays qui ſe trouvent au-delà n'éprouvent pas la chaleur dont ils paroiſſent ſuſceptibles par leur poſition (2). Dans les autres provinces de l'Amérique, depuis la terre-ferme à l'oueſt juſqu'à l'empire du Mexique, la chaleur du climat eſt tempérée en quelques

(1) Voyez la NOTE XXXI.

(2) Acoſta, *hiſt. novi orbis*, *lib. II*, *cap.* 2. M. de Buffon, *hiſt. naturelle*, &c. *tom. III*, *pag.* 512, & *IX*, *pag.* 107, &c. Osborn's *collect. of voyages*, *tom. II*, *pag.* 868.

endroits par l'élévation du ſol au-deſſus de la mer, en d'autres par l'humidité extraordinaire du terrain, & dans tous par les énormes montagnes qui y ſont répandues. Les iſles de l'Amérique ſous la zone torride ſont ou très-petites ou montagneuſes, & ſont rafraîchies alternativement par les briſes de terre & de mer.

On ne peut pas expliquer d'une maniere également ſatisfaiſante les cauſes du froid exceſſif qui ſe fait ſentir vers l'extrêmité méridionale de l'Amérique & dans les mers qui ſont au-delà. On a ſuppoſé long-tems qu'il y avoit entre la pointe méridionale de l'Amérique & le pole antarctique un vaſte continent auquel on a donné le nom de *Terre auſtrale inconnue*. Les mêmes principes qui ont ſervi à expliquer l'intenſité extrême du froid dans les régions ſeptentrionales de l'Amérique, ont été employés à expliquer celui qui ſe fait ſentir au cap Horn & dans les pays voſins. L'immenſe étendue du continent méridional & les grandes rivieres qu'il traverſe dans l'océan ont été regardées par les philoſophes comme des cauſes ſuffiſantes pour oc-

caſionner la ſenſation extraordinaire de froid & le phénomene plus extraordinaire encore des mers glacées dans cette partie du globe. Mais on a cherché en vain le continent imaginaire auquel on attribuoit cette influence, & l'eſpace qu'il étoit cenſé occuper s'étant trouvé une mer entierement ouverte, il faut avoir recours à une nouvelle hypotheſe pour expliquer une température de climat ſi différente de celle qu'on trouve dans les pays ſitués à une égale diſtance du pole oppoſé (1).

Après avoir examiné ces qualités caractériſtiques & permanentes du continent Américain, leſquelles naiſſent des circonſtances particulieres de ſa ſituation & de la diſpoſition de ſes parties, le principal objet qui doit fixer enſuite notre attention, c'eſt l'état où étoit ce continent lorſqu'on en fit la découverte, relativement à ce qui dépend de l'intelligence & des opérations de l'homme. Les effets de l'induſtrie & du travail ſont plus étendus & plus conſidérables que notre

(1) Voyez la NOTE XXXII.

vanité même ne nous porte à le croire. En jettant les yeux ſur la face du globe habité, on voit qu'une grande partie de la beauté & de la fertilité que nous attribuons à la main de la nature eſt l'ouvrage de l'homme. Ses efforts, lorſqu'ils ſe continuent pendant une ſuite de ſiecles, parviennent à perfectionner les qualités de la terre & à en changer même l'apparence. Comme une grande partie de l'ancien continent a été long-tems occupé par des nations fort avancées dans les arts, notre œil s'eſt accoutumé à voir la terre ſous la forme qu'on lui a donnée en la rendant propre à être habitée par une race nombreuſe d'hommes & à leur fournir des ſubſiſtances.

Mais dans le nouveau monde l'eſpece humaine n'étoit pas ſi avancée & la nature y préſentoit un aſpect bien différent. Dans toutes les vaſtes régions qui le compoſent, il ne ſe trouvoit que deux monarchies remarquables pour l'étendue du territoire & diſtinguées par quelque progrès dans la civiliſation. Le reſte du continent étoit peuplé de petites tribus indépendantes, privées d'art & d'induſtrie, qui

qui n'avoient ni les moyens de corriger les défauts ni le désir d'améliorer l'état de cette portion de la terre qu'ils habitoient. Des pays ainsi occupés étoient presque dans le même état que s'ils fussent restés sans habitans. D'immenses forêts couvroient une grande partie de cette terre inculte ; & comme la main de l'industrie n'avoit pas encore forcé les rivieres à couler dans le canal qui leur étoit le plus convenable & n'avoit pas ouvert des écoulemens aux eaux stagnantes, plusieurs des plaines les plus fertiles étoient innondées par les débordemens ou converties en marais. Dans les provinces méridionales, où la chaleur du soleil, l'humidité du climat & la fertilité du sol concourent à donner de l'activité à toutes les puissances de la végétation, les bois sont tellement embarrassés par l'exubérance même de la végétation qu'il est presque impossible d'y pénétrer & que la surface du terrain y est cachée sous des couches épaisses d'arbrisseaux, d'herbes & de plantes sauvages. C'est dans cet état de nature brute & abandonnée à elle-même que restent encore

plusieurs des grandes provinces de l'Amérique méridionale qui s'étendent du pied des Andes jusqu'à la mer. Les colonies Européennes ont cultivé quelques cantons le long de la côte; mais les naturels, toujours grossiers & indolens, n'ont rien fait pour découvrir ni pour améliorer un pays qui possede tous les avantages de situation & de climat que la nature peut donner. En avançant vers les provinces septentrionales de l'Amérique, la nature continue de présenter un aspect sauvage & abandonné; & à proportion que la rigueur du climat augmente, la terre devient plus horrible & plus déserte. Là les forêts quoique moins embarrassées par l'excès de la végétation, sont également vastes; d'immenses marais couvrent les plaines, & à peine apperçoit-on quelques tentatives de l'industrie humaine pour cultiver ou embellir la terre. Il n'est pas surprenant que les colonies envoyées d'Europe aient été étonnées à la premiere vue du nouveau monde: il leur parut désert, triste & solitaire. Lorsque les Anglois commencerent à s'établir en Amérique, ils appel-

lèrent les pays dont ils prirent poſſeſſion *le déſert*. Il n'y avoit que l'eſpérance flatteuſe de découvrir des mines d'or qui pût engager les Eſpagnols à pénétrer dans les bois & les marais d'Amérique, où ils obſervoient à chaque pas l'extrême différence de l'aſpect que préſente la nature inculte & ſauvage d'avec celui qu'elle prend ſous la main induſtrieuſe de l'art (1).

Non-ſeulement les travaux de l'homme améliorent & embelliſſent la terre, mais ils la rendent encore plus ſalubre & plus favorable à la vie. Dans toute région négligée & deſtituée de culture, l'air eſt ſtagnant dans les bois; des vapeurs corrompues s'élevent des eaux; la ſurface de la terre ſurchargée de végétation n'éprouve point l'influence purifiante du ſoleil; la malignité des maladies naturelles au climat s'augmente & il s'en engendre de nouvelles non moins funeſtes. Auſſi toutes les provinces de l'Amérique furent-elles trouvées extrêmement mal-ſaines lorſqu'on en fit la découverte. C'eſt ce que les Eſpagnols

(1) Voyez la NOTE XXXIII.

éprouverent dans toutes les expéditions qu'ils firent dans le nouveau monde, soit pour tenter des conquêtes soit pour former des établissemens. Quoique la vigueur naturelle de leur constitution, leur tempérance habituelle, leur courage & leur constance les rendissent aussi propres qu'aucun autre peuple d'Europe à une vie active dans un climat brûlant, ils éprouverent les qualités funestes & nuisibles de ces régions incultes qu'ils traversoient & où ils tâchoient de planter des colonies. Il en périt un grand nombre des maladies violentes & inconnues dont ils furent attaqués. Ceux qui échapperent à la fureur meurtriere de cette contagion ne purent se dérober aux pernicieux effets du climat. On les vit, suivant la description des anciens historiens Espagnols, revenir en Europe foibles, maigres, avec des regards languissans & un tein jaunâtre, signes non équivoques de la température mal-saine des pays où ils avoient résidé (1).

(1) Gomera, *hist. cap.* 20, 22. Oviedo, *hist. lib. II, cap.* 13, *lib. V, cap.* 10. P. Martyr, *Epist.* 545, *dec. ad. pag.* 176.

L'état inculte du nouveau monde affectoit non-seulement la température de l'air, mais les qualités mêmes de ses productions. Le principe de la vie sembloit y avoir moins de force & d'activité que dans l'ancien continent. Malgré la vaste étendue de l'Amérique & la variété de ses climats, les différentes especes d'animaux qui lui sont propres y sont proportionnellement en beaucoup plus petit nombre que dans l'autre hémisphere. On ne trouva dans les isles que quatre especes de quadrupedes connus, dont le plus grand n'excédoit pas la grosseur d'un lapin. Il y avoit une plus grande variété sur le continent. Les individus de chaque espece ne pouvoient pas manquer de s'y multiplier extrêmement, parce qu'ils étoient peu tourmentés par les hommes qui n'étoient encore ni assez nombreux ni assez unis en société pour s'être rendus redoutables aux animaux; cependant le nombre des especes distinctes ne peut être encore regardé que comme très-petit. De deux cens especes différentes de quadrupedes répandues sur la surface de la terre, on n'en trouva en

Animaux.

Quadrupedes.

Amérique qu'environ un tiers lorſqu'elle fut découverte (1). La nature étoit non-ſeulement moins féconde dans le nouveau monde, mais elle ſemble encore avoir été moins vigoureuſe dans ſes productions. Les quadrupedes qui appartiennent originairement à cette partie du globe paroiſſent être d'une race inférieure; ils ne ſont ni auſſi robuſtes ni auſſi farouches que ceux de l'ancien continent. Il n'y en a aucun en Amérique qu'on puiſſe comparer à l'éléphant & au rhinocéros pour la grandeur, ni au lion ou au tigre pour la force & la férocité (2). Le *tapir* du Bréſil, le plus grand des quadrupedes du nouveau monde, eſt de la groſſeur d'un veau de ſix mois. Les *pumas* & le *jaguars*, les plus farouches des animaux carnaciers & auxquels les Européens ont donné mal à propos la dénomination de lions & de tigres, n'ont ni le courage intrépide des premiers ni la voracité cruelle des derniers (3).

(1) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. IX*, *pag.* 86.

(2) Voyez la NOTE XXXIV.

(3) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. IX*, *pag.* 87. Margravii, *hiſt. nat. Braſil. pag.* 229.

Ils ſont indolens & timides, peu redoutables pour l'homme, & ils s'enfuient ſouvent à la moindre apparence de réſiſtance (1). Les mêmes qualités du climat d'Amérique qui rendent les animaux indigènes plus petits, plus foibles & plus timides, ont exercé leur influence pernicieuſe ſur ceux qui y ont paſſé ſpontanément de l'autre continent ou qui y ont été tranſportés par les Européens (2). Les ours, les loups, les daims d'Amérique ne ſont pas égaux en volume à ceux de l'ancien monde (3). La plupart des animaux domeſtiques, dont les Européens ont pourvu les provinces où ils ſe ſont établis, ont dégénéré & pour la groſſeur & pour la qualité, dans un pays dont la température & le ſol

(1) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. IX. pag* 13, 203. Acoſta, *hiſt. lib. IV, cap.* 34. Piſonis *hiſt. pag.* 6. Herrera, *decad.* 4, *lib. IV, cap.* 1, *lib. X, cap.* 13.

(2) Churchill, *tom. V, pag.* 691. *Relat. of Chili, Church. tom. III, pag.* 10. Sommario de Oviedo, *cap.* 14-22. *Voy. de* Des Marchais, *tom. III, pag.* 299.

(3) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. IX, pag.* 103. Kalm's *travels, tom. I.* 102. Bierte, *Voy. de la France équin. pag.* 339.

femblent être moins favorables à la force & à la perfection du genre animal (1).

Insectes & reptiles.

Mais les mêmes causes qui concouroient à diminuer le volume & la vigueur des plus grands animaux, favorisoient la propagation & l'accroissement des reptiles & des insectes. Quoique cela ne soit pas particulier au nouveau monde, & que ces odieuses familles, nées de la chaleur, de l'humidité & de la corruption, infectent toutes les parties de la zone torride, elles se multiplient peut-être encore plus favorablement en Amérique & les individus y parviennent à une grosseur extraordinaire. Comme cette contrée est en général moins cultivée & moins peuplée que les autres parties de la terre, le principe de la vie y consume son activité & sa force dans les productions de cette classe inférieure. L'air y est souvent obscurci par des nuées d'insectes, & la terre couverte de reptiles désagréables & mal-faisans. Les environs de Porto-Belo produisent une si grande multi-

(1) Voyez la NOTE XXXV.

tude de crapauds que la ſurface de la terre en eſt entierement cachée. Les ſerpens & les viperes ne ſont guere moins nombreux à Guayaquil. Carthagene eſt infectée de troupes nombreuſes de chauve-ſouris, qui tourmentent non-ſeulement les troupeaux mais les hommes mêmes (1). Dans les iſles on voit de tems en tems des légions de fourmis conſumer toutes les productions végétales (2), & laiſſer la terre auſſi parfaitement dépouillée que ſi elle avoit été dévorée par le feu. Les forêts humides & le ſol marécageux des pays qui bordent l'Orénoque & le Maragnon, fourmillent de preſque tous les êtres mal-faiſans & venimeux auxquels l'activité d'un ſoleil brûlant peut donner la vie (3).

Les oiſeaux du nouveau monde ne ſont pas diſtingués par des qualités

(1) *Voyage de* Ulloa, *tom. I, pag.* 89. Idem. *pag.* 147. Herrera, *decad.* 2, *lib. III, cap.* 3, 19.

(2) Voyez la NOTE XXXVI.

(3) *Voyage de* la Condamine, *pag.* 167. Gumilla, *tom. III, pag.* 120, *&c. Hiſt. gén. des voyages, tom. XIV, pag.* 317. Dumont, *Mémoires ſur la Louiſiane, tom. I, pag.* 108. Sommario de Oviedo, *cap.* 52-62.

auſſi marquées & auſſi caractériſtiques que celles qui ont été obſervées dans les quadrupedes. Les oiſeaux ſont plus indépendans de l'homme & moins affectés par les changemens que ſon induſtrie & ſon travail operent dans l'état de la terre. Ils ont une grande propenſion à paſſer d'un pays à un autre ; & ils peuvent aiſément & ſans dangers ſatisfaire cet inſtinct de leur nature. Auſſi le nombre des oiſeaux communs aux deux continens eſt-il beaucoup plus grand que celui des quadrupedes, & les eſpeces mêmes particulieres à l'Amérique reſſemblent beaucoup à celles que l'on trouve dans les régions correſpondantes de l'ancien hémiſphere Les oiſeaux Américains de la zone torride, comme ceux du même climat en Aſie & en Afrique, ſont parés d'un plumage qui éblouit l'œil par l'éclat & la beauté de ſes couleurs ; mais la nature qui s'emble s'être contentée de leur avoir donné cette agréable parure, a refuſé à la plupart ce chant mélodieux & varié qui flate & amuſe l'oreille. Les oiſeaux des climats tempérés dans le nouveau continent, de même que dans le

nôtre, ont un extérieur moins brillant ; mais ils ont auſſi en dédommagement une voix douce & mélodieuſe. En quelques diſtricts de l'Amérique la température mal-ſaine de l'air ſemble avoir été nuiſible même à cette partie de la nature animée ; on y voit moins d'oiſeaux que dans les autres contrées, & le voyageur eſt étonné de la ſolitude & du ſilence qui regnent dans les forêts (1). Il eſt cependant remarquable que l'Amérique, où les quadrupedes ſont ſi poltrons, ait produit le *condor* à qui l'on ne peut refuſer la prééminence ſur toute la race aîlée, pour le volume, la force & le courage (2).

Dans un continent auſſi étendu que l'Amérique, il doit néceſſairement y Sol.

(1) Bouguer, *voy. au Pérou*, 17. Chanvalon, *voyage à la Martinique*, *pag.* 96. Warren, *deſcript. de Surinam.* Osborn's *colleſt. tom. II*, *pag.* 924. *Lettres édifiantes*, *tom. XXIV*, *pag.* 339. Charlevoix, *hiſt. de la nouvelle France*, *tom. III*, *pag.* 155.

(2) *Voyage de* Ulloa, *tom. I*, *pag.* 363. *Voyage de* la Condamine, *pag.* 175. M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. XVI*, *pag.* 184. *Voyage de* Des Marchais, *tom. III*, *pag.* 320.

avoir beaucoup de variété dans le ſol. On trouve dans chaque province quelques particularités diſtinctives, mais dont la deſcription doit être réſervée à ceux qui en écrivent l'hiſtoire détaillée. En général nous obſervons que l'humidité & le froid qui dominent d'une maniere ſi frappante dans toutes les parties de l'Amérique, doivent y avoir une grande influence ſur la nature du ſol. Des pays ſitués ſous le même parallele que des régions de l'ancien continent où l'extrême rigueur de l'hiver ne ſe fait jamais ſentir, ſont entierement gelés en Amérique pendant une grande partie de l'année. La terre reſſerrée par ce froid exceſſif n'y acquiert jamais une chaleur ſuffiſante pour mûrir les fruits qui ſe trouvent dans les parties correſpondantes de l'autre hémiſphere. Si l'on vouloit faire croître en Amérique les productions qui abondent dans quelques cantons particuliers du globe, on ne pourroit y réuſſir que dans les parties de ce continent qui ſe trouvent de pluſieurs degrés plus près de la ligne que le ſol naturel de ſes productions, parce qu'on auroit beſoin d'une augmen-

tation de chaleur pour contrebalancer la froideur naturelle de la terre & du climat (1). Pluſieurs des plantes & des fruits particuliers aux pays ſitués ſous les tropiques, ont été cultivés avec ſuccès au cap de Bonne-Eſpérance; tandis qu'à Saint-Auguſtin dans la Floride, à Charles-Town dans la Caroline méridionale, qui ſont beaucoup plus près de la ligne que le cap, les mêmes productions n'ont pu y réuſſir également (2). Mais en tenant compte de cette différence de température, le ſol de l'Amérique eſt naturellement auſſi riche & auſſi fertile qu'aucune autre portion du globe. Comme le pays n'avoit qu'un petit nombre d'habitans peu induſtrieux & privés du ſecours de ces animaux domeſtiques dont les nations civiliſées élevent de ſi grandes multitudes, la terre n'étoit pas épuiſée par leur conſommation. Les végétaux produits par ſa fertilité, reſtoient ſouvent entiers, & en ſe pourriſſant ſur ſa ſurface rentroient dans ſon ſein en y portant un ſurcroît

(1) Voyez la NOTE XXXVII.

(2) Voyez la NOTE XXXVIII.

de matiere végétale (1). Comme les arbres & les plantes tirent de l'air & de l'eau une grande partie de leur nourriture, s'ils n'étoient pas détruits par l'homme & par les autres animaux, ils rendroient à la terre plus qu'ils n'en reçoivent & l'enrichiroient plutôt que de l'appauvrir; ainſi les terres inhabitées de l'Amérique pouvoient continuer de s'engraiſſer pendant pluſieurs ſiecles. Le nombre prodigieux & l'énorme groſſeur des arbres de ce continent atteſtent la vigueur extraordinaire du ſol dans ſon état naturel. Lorſque les Européens commencerent à cultiver le nouveau monde, ils furent étonnés de l'exubérance & de l'activité de la végétation dans ſon moule primitif, & en pluſieurs endroits l'induſtrie du planteur s'exerce encore à diminuer & à épuiſer une fécondité ſuperflue afin de réduire la terre à un état propre à une culture utile (2).

(1) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. I, pag.* 242. Kalm, *tom. I, pag.* 151.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la Nouvelle France, tom. II, pag.* 405. *Voyage de* Des Marchais, *tom. III, pag.* 229. Lery, *ap.* Debry, *part. III, pag.* 174. Voyez la NOTE XXXIX.

Comment l'Amérique a été peuplée.

Après avoir ainſi obſervé l'état du nouveau monde à l'époque de ſa découverte, & conſidéré les traits particuliers qui le diſtinguent & le caractériſent, l'objet qui mérite de fixer notre attention, c'eſt de rechercher comment l'Amérique a été peuplée, par quelle route les hommes ont paſſé d'un continent à l'autre, & dans quelle partie du globe il eſt le plus probable que s'eſt établie une communication entre les deux hémiſpheres.

Les Américains n'ont conſervé aucune tradition ſur cet objet.

Nous ſavons avec une certitude infaillible que toute la race humaine eſt ſortie de la même ſource, & que les deſcendans d'un ſeul homme, ſous la protection divine & obéiſſant aux ordres du ciel, ſe ſont multipliés & ont peuplé la terre. Mais ni les annales ni les traditions des peuples ne remontent juſqu'à ces tems éloignés où ils ont pris poſſeſſion des diverſes contrées où ils ſont à préſent établis. Nous ne pouvons ni ſuivre les branches de ces premieres familles, ni indiquer avec certitude l'époque de leur ſéparation & la maniere dont elles ſe ſont répandues ſur la ſurface du globe. Chez les nations même les plus éclairées,

le période de l'hiſtoire authentique eſt extrêmement court, & tout ce qui remonte au-delà eſt fabuleux ou obſcur. Il n'eſt donc pas étonnant que les naturels ignorans de l'Amérique, qui n'ont ni inquiétude ſur l'avenir ni curioſité ſur le paſſé, n'aient aucune connoiſſance de leur propre origine. Les Californiens & les Eskimaux en particulier, qui occupent les parties de l'Amérique les plus voiſines de l'ancien continent, ſont ſi groſſiers qu'il ſeroit abſolument inutile de chercher parmi eux quelques moyens de découvrir le lieu d'où ils ſont venus ou les ancêtres dont ils ſont deſcendus (1). Nous devons le peu de lumieres que nous avons ſur cet objet, non aux naturels de l'Amérique, mais à l'eſprit de recherche de leurs conquérans.

Différentes hypotheſes.

Lorſque les Européens firent la découverte inattendue d'un monde nouveau, placé à une grande diſtance de toutes les parties connues alors de l'ancien continent, & rempli d'habi-

(1) Vegenas, *hiſt. of California*, *tom. I.* *pag.* 60.

tans dont l'extérieur & les mœurs différoient sensiblement du reste de l'espece humaine, la curiosité & l'attention des hommes instruits dut naturellement les porter à rechercher l'origine de ces peuples. On rempliroit plusieurs volumes des théories & des spéculations qu'on a imaginées sur ce sujet; mais ce sont pour la plupart des idées si bizarres & si chimériques que je croirois faire un affront à l'intelligence de mes Lecteurs si j'entreprenois de les exposer en détail ou de les réfuter. Quelques écrivains ont eu la présomption d'imaginer que les habitans de l'Amérique ne descendoient pas du pere commun de tous les hommes, mais qu'ils formoient une race séparée, distinguée par des traits particuliers & dans la forme extérieure de leur corps & dans les qualités caractéristiques de leur esprit. D'autres prétendent qu'ils sont descendus de quelques restes des anciens habitans de la terre échappés au déluge qui du tems de Noé a détruit la plus grande partie de l'espece humaine, & ils regardent contre toute raison des tribus grossieres & sauvages, dis-

perſées ſur un continent inculte, comme la race d'hommes la plus ancienne qu'il y ait ſur la terre. Il n'y a guere de nation depuis le pole du nord juſqu'à celui du ſud, à laquelle quelque antiquaire livré à la folie des conjectures n'ait attribué l'honneur d'avoir peuplé l'Amérique. On a ſuppoſé tour à tour que les Juifs, les Cananéens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Scytes avoient dans les tems anciens formé des établiſſemens ſur cet hémiſphere occidental. On a dit que dans des tems poſtérieurs les Chinois, les Suédois, les Norvégiens, les Gallois, les Eſpagnols y avoient envoyé des colonies en différentes circonſtances & à des époques diverſes. Les prétentions reſpectives de ces peuples ont trouvé des zélés partiſans, & quoique les raiſons les plus plauſibles dont ils appuyaſſent leurs hypotheſes ne fuſſent que des rapports accidentels de quelques coutumes ou une reſſemblance équivoque de quelques mots dans les langues reſpectives, on a employé de part & d'autre beaucoup d'érudition & encore plus de chaleur à défendre ſans

beaucoup d'utilité les hypotheſes contraires. Ces objets de conjecture & de controverſe n'appartiennent pas à l'hiſtorien : renfermé dans des limites plus étroites, il ſe borne à recueillir ce qui paroît fondé ſur des témoignages certains ou très-probables. Je ne crois pas franchir ces limites en préſentant ici quelques obſervations qui peuvent contribuer à répandre de la lumiere ſur ces queſtions curieuſes & ſi ſouvent agitées.

1°. Il y a des auteurs qui ont tâché d'expliquer par de pures conjectures la population de l'Amérique. Quelques-uns ont ſuppoſé qu'elle avoit été originairement unie à l'ancien continent & qu'elle en avoit été ſéparée par le choc d'un tremblement de terre ou l'irruption d'un déluge. D'autres ont imaginé qu'un vaiſſeau, détourné de ſa route par la violence d'un vent d'oueſt, avoit été pouſſé par accident ſur la côte d'Amérique & avoir commencé à peupler ce continent déſert (1). Il

(1) Parſon's *Remains of Japhet*, *pag.* 240. *Ancient univerſ. hiſt. vol. XX*, *pag.* 164. P. Feyjoo, *Teatro critico*, *tom. V*, *pag.* 304, *&c.* Acoſta, *hiſt. mor. novi orbis*, *lib. I*, *cap.* 16-19.

ſeroit inutile d'examiner & de diſcuter ces hypotheſes, parce qu'il eſt impoſſible d'en tirer aucun réſultat certain. Les événemens qu'on y ſuppoſe ſont ſimplement poſſibles; mais nous n'avons aucune preuve qu'ils ſoient arrivés, ni par le témoignage poſitif de l'hiſtoire ni même par les ſuppoſitions vagues de la tradition.

2°. Rien ne peut être plus frivole ou plus incertain que de chercher à découvrir l'origine des Américains, en obſervant ſimplement les reſſemblances qui peuvent ſe trouver entre leurs mœurs & celles de quelque nation particuliere de l'ancien continent. Si l'on ſuppoſe deux peuples placés aux deux extrêmités de la terre, mais dans un état de ſociété également avancée pour la civiliſation & l'induſtrie, ils éprouveront les mêmes beſoins & feront les mêmes efforts pour les ſatisfaire: attirés par les mêmes objets, animés des mêmes paſſions, les mêmes idées & les mêmes ſentimens s'éleveront dans leur ame. Le caractere & les occupations du chaſſeur d'Amérique ſeront peu différentes de ceux d'un Aſiatique qui tire également ſa

ſubſiſtance de la chaſſe. Une tribu de ſauvages ſur les bords du Danube reſſemblera beaucoup à ceux qui vivent dans les plaines qu'arroſe le Miſſiſſipi. Au lieu donc de préſumer d'après de pareils rapports qu'il y ait quelque affinité entre ces peuples divers, nous devons ſeulement en conclure que les diſpoſitions & les mœurs des hommes ſont formées par leur ſituation & naiſſent de l'état de ſociabilité où ils ſe trouvent. Du moment où ces circonſtances commencent à s'altérer, le caractere d'un peuple doit changer, & à proportion qu'il fait des progrès dans la civiliſation, ſes mœurs ſe raffinent, ſes facultés & ſes talens ſe développent. Les progrès de l'homme ont été à peu près les mêmes dans toutes les parties du globe, & nous pouvons le ſuivre dans ſa marche de la ſimplicité groſſiere d'une vie ſauvage juſqu'à ce qu'il arrive à l'induſtrie, aux arts & à l'élégance des ſociétés policées. Il n'y a donc rien de merveilleux dans les reſſemblances qu'on a obſervées entre les Américains & les natic s barbares de notre continent. Si Lafiteau, Garcia, & plu-

ſieurs autres auteurs avoient fait ces réflexions, ils n'auroient pas embrouillé le ſujet qu'ils vouloient éclaircir, par leurs vains efforts pour établir une affinité entre différentes nations de l'ancien continent, ſans en avoir d'autre preuve que cette reſſemblance dans les mœurs qui eſt le produit néceſſaire d'un état ſemblable de ſociabilité. Il eſt vrai qu'il y a chez tous les peuples certaines coutumes qui n'ayant leur ſource dans aucun beſoin naturel, ni dans aucun deſir particulier à leur ſituation, peuvent être regardées comme des uſages d'une inſtitution arbitraire. Si l'on découvroit entre deux peuples établis dans des régions fort éloignées l'une de l'autre une parfaite conformité dans quelques-uns de ces uſages, il ſeroit naturel de ſoupçonner que ces deux peuples ont été liés par quelque affinité. Si l'on trouvoit en Amérique une nation qui conſacrât tous les ſeptiemes jours à un repos religieux; ſi chez une autre la premiere apparition de la nouvelle lune étoit célébrée avec appareil, on pourroit ſuppoſer avec raiſon que la premiere a reçu des Juifs

cet uſage d'inſtitution arbitraire ; mais la fête obſervée par la ſeconde ne devroit être regardée que comme une expreſſion de joie naturelle à l'homme en voyant reparoître la planete qui le guide & l'éclaire pendant la nuit. Les exemples de coutumes purement arbitraires & communes aux habitans des deux hémiſpheres ſont à la vérité ſi équivoques & en ſi petit nombre, qu'on ne peut en déduire aucune théorie ſur la maniere dont le nouveau monde a été peuplé.

3°. Les hypotheſes que l'on a faites ſur l'origine des Américains, d'après l'obſervation de leurs rites & de leurs pratiques religieuſes, ne ſont pas moins imaginaires & deſtituées de fondemens ſolides. Lorſque les opinions religieuſes d'un peuple ne ſont ni le réſultat d'une combinaiſon raiſonnée ni l'effet de la révélation, elles ne peuvent être que bizarres & extravagantes ; mais les nations barbares ſont incapables de ſuivre la premiere méthode & n'ont pas été favoriſées des avantages de la révélation. Cependant l'eſprit humain a des procédés ſi réguliers, lors même que ſes opé-

rations ſemblent n'annoncer que de la bizarrerie & du caprice, que dans tous les âges & dans tous les pays la prédominance de certaines paſſions ſera conſtamment ſuivie des mêmes effets. Le ſauvage, ſoit d'Europe, ſoit d'Amérique, qu'agite la crainte ſuperſtitieuſe des êtres inviſibles ou le deſir inquiet de pénétrer dans l'avenir, éprouve également les mouvemens de la terreur ou de l'impatience; il a recours à des prodiges & à des moyens de même eſpece, ſoit pour détourner le malheur dont il ſe croit menacé, ſoit pour deviner le ſecret qui excite ſa curioſité. Ainſi le rituel de la ſuperſtition ſur un continent ſemble à pluſieurs égards n'être que la copie de celui qu'on trouve dans l'autre hémiſphere; l'un & l'autre autoriſent des inſtitutions ſemblables, quelquefois ſi frivoles qu'elles n'excitent que la pitié, quelquefois ſi barbares & ſi ſanguinaires qu'elles inſpirent l'horreur. Mais ſans avoir beſoin de ſuppoſer aucune affinité entre ces nations éloignées, & ſans imaginer que leurs cérémonies religieuſes euſſent été tranſmiſes par la tradition de l'une à l'autre,

l'autre, on peut attribuer cette uniformité, qui en plusieurs exemples semble en effet très-étonnante, à l'influence naturelle de la superstition & de l'enthousiasme sur la foiblesse de l'esprit humain.

L'Amérique n'a pas été peuplée par une nation très-civilisée.

4°. Nous pouvons établir comme un principe certain dans cette discussion, que l'Amérique n'a été peuplée par aucune nation de l'ancien continent qui eût fait des progrès considérables dans la civilisation. Les habitans du nouveau monde étoient dans un état de société si peu avancé qu'ils igoroient les arts qui sont les premiers essais de l'industrie humaine. Les nations même les plus civilisées de l'Amérique n'avoient aucune connoissance de plusieurs inventions simples, presqu'aussi anciennes que la société dans les autres parties du monde & qu'on retrouve dans les premieres époques de la vie civile. Il est manifeste par-là que les tribus qui originairement ont passé en Amérique sortoient de nations qui doivent avoir été aussi barbares que leurs descendans l'étoient quand ils ont été découverts par les Européens; car les arts de goût

& de luxe peuvent bien décliner ou périr par les ſecouſſes violentes, les révolutions & les déſaſtres auxquels les nations ſont expoſées; mais les arts néceſſaires à la vie ne peuvent plus ſe perdre chez un peuple qui les a une fois connus; ils ne ſont ſujets à aucune des viciſſitudes des choſes humaines & la pratique en ſubſiſte auſſi long-tems que la race même des hommes. Si l'uſage du fer avoit jamais été connu aux ſauvages de l'Amérique ou à leurs ancêtres; s'ils avoient jamais employé une charrue, une navette ou une forge, l'utilité de ces inventions les auroit conſervées, & il eſt impoſſible qu'elles euſſent pu être oubliées ou abandonnées. Nous pouvons donc en conclure que les Américains ſont deſcendus de quelque peuple qui ſe trouvoit dans un état de ſociété trop peu avancé pour connoître les arts néceſſaires, puiſque ces mêmes arts étoient inconnus à leurs deſcendans.

Ni par des peuples du midi de notre continent.

5°. Il ne paroît pas moins évident que l'Amérique n'a été peuplée par aucune colonie des nations plus méridionales de l'ancien continent. On ne peut pas ſuppoſer qu'aucune des

tribus ſauvages établies dans cette partie de notre hémiſphere ait été chercher un pays ſi éloigné. Elles n'avoient ni l'audace ni l'induſtrie, ni la force qui pouvoient leur inſpirer le deſir & leur fournir les moyens d'exécuter un ſi long voyage. Les Américains ne peuvent pas non plus être deſcendus des nations plus civiliſées d'Aſie & d'Afrique; & cela eſt prouvé non-ſeulement par les obſervations que j'ai déjà faites ſur l'ignorance où ils étoient des arts les plus ſimples & les plus néceſſaires, mais encore par une circonſtance qui mérite d'être remarquée. Lorſqu'un peuple a éprouvé une fois les avantages que procurent aux hommes en ſociété les animaux domeſtiques, il ne peut plus ſubſiſter ſans la nourriture qu'il en tire, ni continuer ſes travaux ſans leur ſecours. Auſſi le premier ſoin des Eſpagnols, lorſqu'ils s'établirent en Amérique, fut d'y porter tous les animaux domeſtiques d'Europe; & ſi avant eux les Tyriens, les Carthaginois, les Chinois, ou quelqu'autre peuple policé avoit pris poſſeſſion de ce continent, nous aurions trouvé les ani-

maux particuliers aux régions d'où ils auroient été apportés. Mais dans toute l'Amerique, il n'y a pas un seul quadrupede, apprivoisé ou sauvage, qui appartienne proprement aux pays chauds, ou même aux climats plus tempérés de l'ancien continent. Le chameau, le dromadaire, le cheval, le bœuf, étoient aussi inconnus en Amérique que le lion & l'éléphant. Il est évident par-là que le peuple qui s'établit le premier dans le monde occidental ne venoit pas des pays où ces animaux abondent; car des hommes accoutumés à en faire usage auroient naturellement regardé leur secours non-seulement comme utile, mais encore comme nécessaire pour l'amélioration & même pour la conservation de la société civile.

Les deux continens paroissent être plus voisins l'un de l'autre vers le nord.

6°. En considérant les Animaux dont l'Amérique est pourvue, on peut conclure que le point de contact le plus voisin de l'ancien & du nouveau continent se trouve vers l'extrêmité septentrionale de l'un & de l'autre, & que c'est par-là que la communication s'est ouverte & qu'il s'est établi une correspondance entre ces deux

parties du globe. Les vaſtes contrées d'Amérique, qui ſont ſituées ſous les tropiques ou qui en approchent, ſont remplies d'animaux indigenes de différentes eſpeces, entierement différentes de celles qui ſe trouvent dans les parties correſpondantes de l'ancien continent. Mais les provinces ſeptentrionales du nouveau monde ſont peuplées d'animaux ſauvages, communs aux parties de notre hémiphere ſituées ſous les mêmes latitudes. L'ours, le loup, le renard, le lievre, le daim, le chevreuil, l'élan & pluſieurs autres eſpeces abondent dans les forêts de l'Amérique ſeptentrionale, ainſi que dans celles du nord de l'Europe & de l'Aſie (1). Il paroît donc évident que les deux continens s'approchent l'un de l'autre par ce côté, & ſont unis ou ſi voiſins que ces animaux ont pu paſſer de l'un à l'autre.

7°. Le voiſinage actuel des deux continens eſt clairement prouvé par des découvertes modernes qui ont détruit la principale difficulté

Cela eſt prouvé par les découvertes.

(1) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. IX, pag. 97, &c.*

ſur la maniere dont s'eſt peuplée l'Amérique. Tant que les vaſtes régions qui s'étendent vers l'eſt, depuis la riviere d'Oby juſqu'à la mer de Kamchatka, ont été inconnues ou imparfaitement décrites, l'extrêmité nord-eſt de notre hémiſphere étoit ſuppoſée à une ſi grande diſtance du nouveau monde qu'il n'étoit pas aiſé de concevoir comment il auroit pu s'établir une communication entre les deux continens. Mais les Ruſſes ayant ſoumis à leur domination la partie occidentale de la Sibérie, acquirent par dégrés la connoiſſance de cette vaſte contrée, en pénétrant vers l'eſt dans des provinces juſqu'alors inconnues. Elles furent découvertes par des chaſſeurs qui ſuivoient le gibier, ou par des ſoldats employés à lever les impôts; mais la cour de Moſcou n'évaluoit l'importance de ces nouvelles provinces que par la petite addition de revenu qui en réſultoit. Enfin Pierre le Grand monta ſur le trône de Ruſſie. Son génie vaſte & éclairé, occupé à ſaiſir toutes les circonſtances qui pouvoient agrandir ſon empire ou illuſtrer ſon regne, apperçut dans

ces découvertes des conſéquences qui avoient échappé aux regards de ſes ignorans prédéceſſeurs. Il ſentit que les régions d'Aſie en s'étendant vers l'eſt, s'approchoient dans la même proportion vers l'Amérique; qu'on trouveroit probablement par-là cette communication entre les deux continens qu'on cherchoit depuis ſi longtems en vain, & qu'en ouvrant lui-même cette communication, il pourroit faire couler dans ſes domaines par un nouveau canal une partie du commerce & des richeſſes du monde occidental. Un tel projet étoit digne d'un génie qui aimoit les grandes entrepriſes. Pierre rédigea de ſa propre main des inſtructions pour ſuivre ce plan & donna des ordres pour le mettre en exécution (1).

Ses ſucceſſeurs ont adopté ſes idées & ſuivi ſon projet; mais les officiers que la cour de Ruſſie a employés à cette expédition ont trouvé tant de difficultés à vaincre, que leurs progrès ont été extrêmement lents. Quelques

(1) Muller, *voyages & découvertes des Ruſſes, tom. I, pag.* 4, 5, 141.

traditions obſcures conſervées chez les peuples de Sybérie ſur un voyage qui ſe fit heureuſement en 1648 autour du promontoire nord-eſt de l'Aſie, encouragerent les Ruſſes à ſuivre la même route. Dans cette vue on équipa en différens tems des vaiſſeaux ſur les rivieres de Lena & de Kolima ; mais dans un océan glacé, que la nature ne ſemble pas avoir deſtiné à la navigation, ces vaiſſeaux éprouverent des déſaſtres multipliés & ne purent remplir l'objet qu'on s'étoit propoſé. Aucun vaiſſeau armé par la cour de Ruſſie n'a jamais doublé ce cap formidable (1); tout ce qu'on connoît de ces extrêmités de l'Aſie eſt dû aux découvertes qui ont été faites dans des excurſions par terre. On trouve dans toutes ces provinces une opinion établie qu'il y a des contrées vaſtes & fertiles à une diſtance peu conſidérable de leurs côtes. Les Ruſſes imaginerent que ces contrées faiſoient partie de l'Amérique ; & pluſieurs circonſtances concouroient non-ſeulement à les confirmer dans cette opinion, mais

(1) Voyez la NOTE XL.

encore à leur perſuader qu'une portion de ce continent ne pouvoit pas être très-éloignée. Des arbres de différentes eſpeces, inconnues dans ces régions ſtériles de l'Aſie, ſont chaſſées ſur la côte par un vent d'eſt; le même vent y amene en peu de jours des glaces flottantes; de grandes troupes d'oiſeaux arrivent tous les ans du même côté; enfin il s'eſt conſervé parmi les habitans la tradition d'un commerce établi anciennement avec des pays ſitués à l'eſt.

Après avoir peſé toutes ces circonſtances, & avoir comparé la poſition des contrées d'Aſie que les Ruſſes avoient découvertes avec celles des parties du nord-oueſt de l'Amérique qui étoient déjà connues, la cour de Ruſſie forma un plan qu'auroit difficilement oſé concevoir toute autre nation moins accoutumée à tenter des entrepriſes difficiles & à lutter contre de grands obſtacles. On donna ordre de conſtruire deux vaiſſeaux à Ochotz dans la mer de Kamchatka, d'où ils devoient mettre à la voile pour aller faire des découvertes. Quoique cette région inculte & ſtérile ne produiſt

rien qui pût ſervir à la conſtruction de ces vaiſſeaux, à l'exception de quelque bois de melèſe; quoique non-ſeulement le fer, les cordages, les voiles & les nombreux aparaux néceſſaires pour les équiper, mais encore les proviſions & les vivres duſſent être tranſportés à travers les immenſes déſerts de la Siberie, ſur des rivieres d'une navigation difficile & par des routes preſque impraticables, la volonté du ſouverain & la patience du peuple Ruſſe ſurmonterent à la fin tous les obſtacles. On vint à bout de conſtruire les deux vaiſſeaux, qui appareillerent de Kamchatka ſous le commandement des capitaines Berring & Tſchirikow, pour aller reconnoître le nouveau monde par un côté où l'on n'en avoit jamais approché. Ils dirigerent leur route vers l'eſt; une tempête ſépara bientôt les deux vaiſſeaux qui ne purent plus ſe rejoindre; mais malgré cet accident & pluſieurs autres déſaſtres qu'ils éprouverent, les eſpérances qu'on avoit conçues de cette expédition ne furent pas abſolument fruſtrées. Chacun des commandans découvrit une terre qui leur parut

1741.

faire partie du continent d'Amérique, & qui ſuivant leurs obſervations ſemble être ſituée à quelques degrés au nord-oueſt de la côte de la Californie. Les deux commandans firent auſſi deſcendre à terre quelques-uns de leurs gens; mais à l'un de ces débarquemens les habitans s'enfuirent à l'approche des Ruſſes; à l'autre ils enleverent ceux des Ruſſes qui étoient deſcendus & détruiſirent leur chaloupe. La violence du tems & l'état déplorable où ſe trouvoit l'équipage obligerent les deux capitaines à abandonner ces côtes inhoſpitalieres. En revenant ils toucherent à différentes iſles qui forment une chaîne de l'eſt à l'oueſt entre le pays qu'ils avoient découvert & la côte d'Aſie. Ils eurent quelque communication avec les naturels de ces iſles, qui leur parurent avoir beaucoup de reſſemblance avec ceux de l'Amérique ſeptentrionale. Ils préſenterent aux Ruſſes le *calumet* ou tuyau de paix, ſymbole d'amitié, d'un uſage univerſel chez tous les habitans du nord de l'Amérique, & qui paroît être une inſtitution particuliere à ces peuples.

Les iſles de ce nouvel Archipel ont été fréquentées depuis par les chaſſeurs Ruſſes; mais la cour ſembloit avoir abandonné ſon premier plan de pourſuivre les découvertes de ce côté. Ce projet fut repris tout à coup en 1768, & le capitaine Krenitzin eut le commandement de deux petits vaiſſeaux équipés pour cet objet. Il tint dans ſon voyage à peu près la même route que les premiers navigateurs; il toucha aux mêmes iſles, dont il obſerva avec plus de ſoin la ſituation & les productions, & il en découvrit pluſieurs nouvelles que les autres n'avoient pas rencontrées. Il n'alla pas aſſez avant vers l'eſt pour reconnoître le pays que Berring & Tſchirikow avoient jugé faire partie du continent de l'Amérique; mais en revenant par une route beaucoup plus au nord que celle qu'ils avoient tenue, il corrigea quelques erreurs importantes où ils étoient tombés, & ſon expédition ſervira du moins à faciliter les progrès des navigateurs qui voudront le ſuivre dans ces mers (1).

(1) Voyez la NOTE XLI.

La possibilité d'une communication entre les deux continens par cette partie du globe, n'est plus fondée sur de simples conjectures, mais sur des preuves inconteſtables (2). Il se peut qu'une tribu ou quelques familles de Tartares errans, guidées par ce besoin d'activité particulier à ce peuple, aient passé dans les isles les plus voisines; quelque grossiere que fût leur maniere de naviguer, elles ont pu en allant d'une isle à une autre arriver enfin à la côte d'Amérique & commencer à peupler ce continent. La distance des isles Mariannes ou des Larrons à la terre d'Asie la plus voisine est encore plus considérable que celle qui se trouve entre la partie d'Amérique que les Russes ont découverte & la côte de Kamchatka. Cependant les habitans des isles Mariannes sont évidemment d'origine Asiatique. Si malgré l'éloignement nous reconnoissons que ces isles ont été peuplées par des émigrations de notre continent, la distance seule n'est pas une raison pour

(2 Muller, *voyages & découvertes, &c. tom. I.*

nous empêcher d'attribuer à la même origine la population de l'Amérique. Il eſt probable que les navigateurs qui viſiteront dans la ſuite ces mers, découvriront, en remontant davantage vers le nord, que le continent d'Amérique eſt encore plus près de l'Aſie. Les habitans encore barbares du pays ſitué autour du cap nord-eſt de l'Aſie, prétendent qu'il y a à la hauteur de leur côté une petite iſle où ils peuvent arriver en moins d'un jour, & que delà on découvre un grand continent qui ſelon leur récit eſt couvert de forêts & occupé par un peuple dont ils n'entendent pas la langue (1). Ils reçoivent de ce peuple des peaux de marte, animal connu dans les parties ſeptentrionales de la Sibérie & qui ne ſe trouve que dans les pays où il y a beaucoup d'arbres. Si nous pouvions ajouter foi à ce récit, il faudroit en conclure que le continent d'Amérique n'eſt ſéparé du nôtre que par un canal étroit; & alors toutes les difficultés ſur leur communication s'évanoui-

(1) Muller, *voyages & découvertes, &c. tom. I.*

roient. Peut-être que le mérite de décider cette queſtion eſt réſervé à la princeſſe qui eſt aſſiſe ſur le trône de Ruſſie & qui en perfectionnant le plan de Pierre le Grand ajoutera un jour ce brillant ſuccès à ceux qui illuſtrent déjà ſon regne.

Communication par le nord-eſt. A. D. 830.

Il eſt évident auſſi d'après des découvertes récentes, qu'une communication entre notre continent & l'Amérique a pu s'établir avec une égale facilité par l'extrêmité nord-oueſt de l'Europe. Dès le neuvieme ſiecle, les Norvégiens découvrirent le Groenland & y planterent des colonies; cette communication, après avoir été long-tems interrompue s'eſt renouvellée dans le dernier ſiecle. Quelques miſſionnaires Luthériens & Moraves, animés par un zele ardent pour la propagation de la foi chrétienne, n'ont pas craint de s'établir dans cette région inculte & glacée (1). C'eſt à eux qu'on doit beaucoup de détails curieux ſur la nature du pays & ſur les

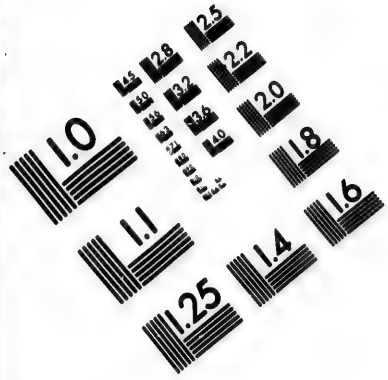
(1) Crantz, *hiſtoire du Groenland, tom. I. Hiſtoire générale des voyages, tom. XV, pag.* 152, Note 96.

habitans. Ils nous ont appris que la côte nord-oueſt du Groenland eſt ſéparée de l'Amérique par un détroit très-reſſerré; qu'au fond de la baie où aboutit ce détroit il eſt très-probable que les deux continens ſont unis (1); que les habitans de l'un & de l'autre ont des relations entre eux; que les Eskimaux d'Amérique reſſemblent parfaitement aux Groenlandois pour la figure, le vêtement & la maniere de vivre; que des matelots qui avoient appris quelques mots Groenlandois, avoient rapporté que ces mêmes mots étoient entendus par les Eskimaux; enfin qu'un miſſionnaire Morave, très-
1564. verſé dans la langue du Groenland, ayant viſité le pays des Eskimaux, découvrit à ſon grand étonnement qu'ils parloient la même langue que les Groenlandois, que c'étoit à tous égards le même peuple, & qu'en conſéquence il en fut reçu & traité comme un ami & un frere (2).

Ces faits déciſifs établiſſent non-

(1) Eggede, *hiſt. du Groenland*; *pag.* 2, 3.
(2) Crantz, *hiſtoire du Groenland*; *pag.* 261, 262.

ſeulement la conſanguinité des Eskimaux & des Groenlandois; ils démontrent encore la poſſibilité que l'Amérique ait été peuplée par le nord de l'Europe. Si les Norvégiens, dans un ſiecle barbare où la ſcience n'avoit pas encore commencé à éclairer de ſes rayons le nord de notre hémiſphere, ont été cependant aſſez bon navigateurs pour s'ouvrir une communication avec le Groenland, il ne ſeroit pas étonnant que leurs ancêtres, auſſi accoutumés à errer dans les mers que les Tartares le ſont à errer par terre, euſſent à une époque plus reculée exécuté le même voyage & laiſſé au Groenland une colonie dont les deſcendans ont pu dans la ſuite des tems paſſer en Amérique. Mais ſi au lieu de ſe haſarder à voguer directement de leur côte au Groenland, nous ſuppoſons que les Norvégiens ont ſuivi une route moins hardie, en s'avançant de Shetland aux iſles Feroë & delà en Iſlande, & qu'ils ont établi des colonies en ces différentes iſles, leurs progrès peuvent avoir été tellement gradués que cette navigation n'auroit été ni plus longue ni plus péril-



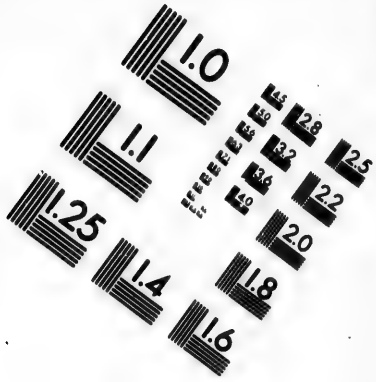
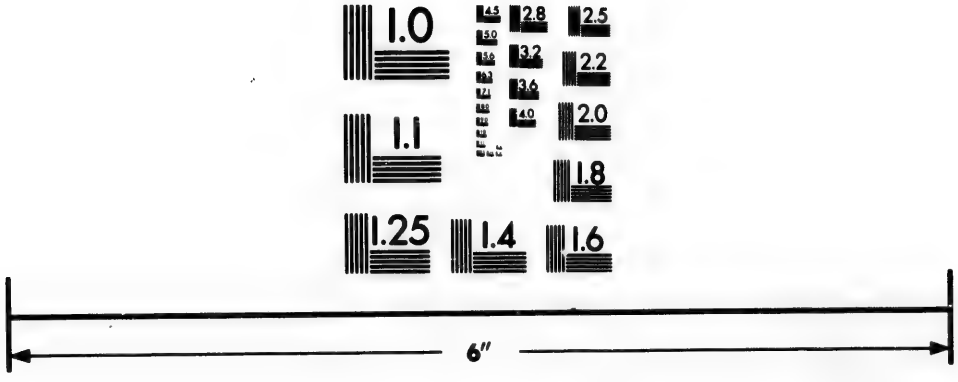
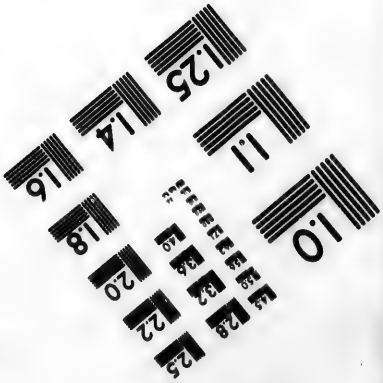


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

leuſe que tant de voyages exécutés dans tous les tems par ce peuple robuſte & entreprenant.

L'Amérique a été probablement peuplée par le nord-eſt.

8°. Quoiqu'il ſoit poſſible que l'Amérique ait reçu de notre hémiſphere ſes premiers habitans, ſoit par le nord-oueſt de l'Europe, ſoit par le nord-eſt de l'Aſie, il y a de bonnes raiſons pour ſuppoſer que les ancêtres de toutes les nations Américaines, depuis le cap Horn juſqu'aux extrêmités méridionales de Labrador, ſont venus d'Aſie plutôt que d'Europe. Les Eſkimaux ſont les ſeuls peuples d'Amérique qui par la figure & par le caractere aient quelque reſſemblance avec les Européens. C'eſt évidemment une eſpece d'hommes particuliere, diſtinguée de toutes les nations de ce continent par le langage, les mœurs & les habitudes. On peut donc être autoriſé à faire remonter leur origine à la ſource que j'ai indiquée. Mais il y a parmi tous les autres peuples d'Amérique une reſſemblance ſi frappante & dans leur conſtitution phyſique & dans leurs qualités morales, que malgré les différences produites par l'influence du climat ou par l'inégalité de

leurs progrès dans la civiliſation, nous devons les regarder comme deſcendus d'une même ſouche. Il peut y avoir de la variété dans les teintes, mais on retrouve par-tout la même couleur primitive. Chaque tribu a quelque caractere particulier qui la diſtingue; mais dans toutes on reconnoît certains traits communs à la race entiere. C'eſt une choſe remarquable que dans toutes les particularités, ſoit phyſiques ſoit morales, qui caractériſent les Américains, on leur trouve de la reſſemblance avec les tribus barbares diſperſées au nord-eſt de l'Aſie, mais preſque aucune avec les nations établies au nord de l'Europe. On peut donc remonter à leur premiere origine, & conclure que leurs ancêtres Aſiatiques s'étant établis dans les parties de l'Amérique où les Ruſſes ont découvert le voiſinage des deux continens, ſe ſont enſuite répandus par degrés dans ces différentes régions. Cette idée du progrès de la population en Amérique s'accorde avec les traditions que les Mexicains avoient ſur leur propre origine, & qui toutes imparfaites qu'elles étoient, avoient été

conſervées avec plus de ſoin & méritoient plus de confiance que celles d'aucun peuple du nouveau monde. Les Mexicains prétendoient que leurs ancêtres étoient venus d'un pays éloigné, ſitué au nord-eſt de leur empire. Ils indiquoient les différens endroits où ces étrangers s'étoient arrêtés en avançant ſucceſſivement dans les provinces intérieures, & c'eſt préciſément la même route qu'ils ont dû ſuivre en ſuppoſant qu'ils vinſſent d'Aſie. La deſcription que les Mexicains faiſoient de la figure, des mœurs, de la maniere de vivre de leurs ancêtres à cette époque, eſt une peinture fidelle des tribus ſauvages de Tartares, dont je ſuppoſe qu'ils ſont deſcendus.

Je terminerai ic[illegible]tte diſcuſſion ſur un point auquel on a attaché tant d'importance qu'il auroit été peu convenable de l'omettre en écrivant l'hiſtoire de l'Amérique. J'ai oſé examiner la queſtion, mais ſans prétendre l'avoir décidée. Content d'offrir des conjectures, je ne veux établir aucun ſyſtême. Lorſqu'une recherche eſt par ſa nature trop obſcure & trop compliquée pour qu'il ſoit poſſible d'ar-

river à des conſéquences certaines, il peut y avoir quelque mérite à indiquer du moins celles qui ſont probables (1).

Etat & caractere des Américains.

Il eſt plus intéreſſant d'examiner l'état & le caractere des peuples d'Amérique, à l'époque où ils ont été connus des Européens qu'à celle de leur origine. A celle-ci un pareil examen n'eſt qu'un objet de curioſité; mais à l'autre époque il peut donner lieu aux recherches les plus importantes & les plus inſtructives qui ſoient dignes d'occuper le philoſophe où l'hiſtorien. Si l'on veut completter l'hiſtoire de l'eſprit humain & parvenir à une parfaite connoiſſance de ſa nature & de ſes progrès, il faut contempler l'homme dans toutes les ſituations diverſes où la nature l'a placé; il faut ſuivre ſes progrès dans les différens états de ſociabilité par où il paſſe, en avançant par degrés de l'enfance de la vie civile vers la maturité

(1) Acoſta, *hiſtoire naturelle & mor. lib. VII, cap. 2, &c.* Garcia, *Origen de los Indios, lib. V, cap. 3.* Torquemada, *Monar. Ind. lib. I, cap. 2, &c.* Boturini Benaduci, *idea de una hiſt. de l'Amér. ſeptentr. §. XVII, pag. 127.*

& le déclin de l'état ſocial. Il faut examiner à chaque période comment les puiſſances de ſon entendement ſe développent, obſerver les efforts de ſes facultés actives, épier les mouvemens de ſes affections à meſure qu'elles naiſſent dans ſon ame, voir le but où elles tendent & la force avec laquelle elles s'exerçent. Les anciens philoſophes & hiſtoriens de la Grece & de Rome, qui ſont nos guides dans cette recherche comme dans toutes les autres, n'avoient que des vues bornées ſur ce ſujet, parce qu'ils n'avoient eu preſqu'aucun moyen d'obſerver l'homme dans l'état de vie ſauvage. La ſociété civile avoit déjà fait de grands progrès dans toutes les régions de la terre qu'ils connoiſſoient, & les nations qui exiſtoient avoient déjà achevé une grande partie de leur carriere avant qu'ils euſſent commencé à les obſerver. Les Scytes & les Germains ſont les peuples les moins avancés dans la civiliſation, ſur leſquels les anciens auteurs nous aient tranſmis quelque détail authentique; mais ces mêmes peuples poſſédoient déjà des troupeaux & des beſtiaux; ils connoiſſoient des pro-

priétés de différentes eſpeces, & lorſqu'on les compare avec les hommes qui ſont encore dans l'état ſauvage, ont peut les regarder comme déjà parvenus à un grand degré de civiliſation.

La découverte du nouveau monde a agrandi la ſphere des ſpéculations & a offert à notre vue des nations dans un état de ſociété beaucoup moins avancé que celui où l'on a pu obſerver les différens peuples de notre continent. C'eſt en Amérique que l'homme ſe montre ſous la forme la plus ſimple où nous concevions qu'il puiſſe ſubſiſter. Nous y voyons des ſociétés qui commencent ſeulement à ſe former, & nous pouvons obſerver les ſentimens & les actions des hommes dans l'enfance de la vie ſociale, au moment où ils ne ſentent encore qu'imparfaitement la force de ces liens & où ils ont à peine abandonné une partie de leur liberté naturelle. Cet état de ſimplicité primitive, qui n'étoit connu dans notre continent que par les deſcriptions fantaſtiques des poëtes, exiſtoit réellement dans cet autre hémiſphere. La plus grande partie de ſes habitans, étrangers à l'in-

duſtrie & au travail, ignoroient les arts, avoient à peine quelque idée de propriété & jouiſſoient en commun des biens que produiſoit la fécondité ſpontanée de la nature. Il n'y avoit ſur ce vaſte océan que deux nations qui euſſent commencé d'une maniere ſenſible à acquérir les idées & à adopter les inſtitutions qui appartiennent aux ſociétés policées. Leur gouvernement & leurs mœurs deviendront naturellement l'objet de nos obſervations, lorſque nous rapporterons la decouverte & la conquête des empires du Mexique & du Pérou: cette époque nous offrira une occaſion de conſidérer les Américains dans le plus haut degré de civiliſation où ils ſoient jamais parvenus.

Cette recherche eſt bornée aux tribus les plus ſauvages.

Nous bornerons pour le moment notre attention & nos recherches à l'examen des petites tribus indépendantes qui occupoient les autres parties de l'Amérique. Quoiqu'on obſervât quelques diverſités dans le caractere, les mœurs & les inſtitutions de ces différentes tribus, elles ſe trouvoient à peu près dans un même état de ſociété, tellement ſimple & groſſier qu'on

qu'on peut leur donner à toutes également la dénomination de *ſauvages*. Dans une hiſtoire générale de l'Amérique il ſeroit peu convenable de décrire l'état de chaque petite peuplade, & de rechercher toutes les circonſtances qui contribuent à former le caractere des individus qui la compoſent. Un pareil examen entraîneroit dans des détails faſtidieux & interminables. Les qualités qui diſtinguent ces différens peuples ont entr'elles une ſi grande reſſemblance, qu'elles peuvent être préſentées ſous les mêmes traits. Si quelques-circonſtances paroiſſent établir dans le caractere & les mœurs de quelques-uns, des particularités dignes d'être remarquées, il ſuffira de les indiquer & d'en rechercher les cauſes, à meſure que l'occaſion de les obſerver ſe préſentera.

Difficultés de ſe procurer des informations exactes.

Il eſt extrêmement difficile de ſe procurer des informations ſatisfaiſantes & authentiques ſur les mœurs des peuples lorſqu'ils ne ſont pas encore civiliſés: pour découvrir ſous cette forme groſſiere leur véritable caracte & pour recueillir les traits qui les diſtinguent, il faut dans l'obſerva-

teur autant d'impartialité que de ſagacité ; car dans les différens degrés de ſociabilité, les facultés, les ſentimens & les deſirs de l'homme ſont tellement appropriés à ſa ſituation qu'ils deviennent pour lui la regle de tous ſes jugemens. Il attache l'idée de perfection & de bonheur aux qualités ſemblables à celles qu'il poſſede ; & par-tout où il ne trouve pas les objets de plaiſir & de jouiſſance auxquels il eſt accoutumé, il prononce hardiment que le peuple qui en eſt privé, doit être barbare & miſérable. Delà le mépris mutuel que conçoivent les uns pour les autres les membres des petites ſociétés où la civiliſation n'a pas fait encore les mêmes progrès. Les nations polies, qui ſentent tous les avantages que leur donnent les lumieres & les arts, ſont portées à regarder avec dédain les peuples ſauvages ; & dans l'orgueil de leur ſupériorité, à peine conviendront-elles que les occupations, les idées & les plaiſirs de ces peuples ſoient dignes de l'homme. D'ailleurs les peuples ſauvages ont rarement été obſervés par des perſonnes douées de cette force d'eſprit ſupérieure

aux préjugés vulgaires & capables de juger l'homme, ſous quelque aſpect qu'il ſe préſente, avec candeur & avec diſcernement.

Incapacité des premiers obſervateurs.

Les Eſpagnols qui entrerent les premiers en Amérique & qui eurent occaſion de connoître les différentes peuplades avant qu'elles fuſſent ſubjuguées, diſperſées ou détruites, étoient bien loin de poſſéder les qualités néceſſaires pour bien obſerver le ſpectacle intéreſſant qui s'offroit à leurs yeux.

Ni le ſiecle où ils vivoient, ni la nation à laquelle ils appartenoient, n'avoient fait encore aſſez de progrès dans les connoiſſances ſolides pour qu'ils euſſent des idées grandes & étendues. Les conquérans du nouveau monde étoient pour la plupart des aventuriers ignorans, ou du moins dépourvus de toutes les idées néceſſaires pour bien obſerver des objets ſi différens de ceux auxquels ils étoient accoutumés. Continuellement environnés de périls & luttant contre les difficultés, ils avoient peu de loiſir & moins encore de capacité pour ſe livrer à des recherches de ſpéculation. Impatiens de s'emparer

d'un pays si opulent & si vaste, & trop heureux de le trouver habité par des peuples si peu en état de le défendre, ils se hâterent de les traiter comme une misérable espece d'hommes, propre uniquement à la servitude, & s'occuperent plus à calculer les profits qu'ils pouvoient retirer du travail des Américains, qu'à observer le caractere de leur esprit où à chercher les causes de leurs institutions & de leurs usages. Ceux des Espagnols qui pénétrerent ensuite dans les provinces intérieures que les premiers conquérans n'avoient pu encore ni connoître ni dévaster, y porterent en général le même esprit & le même caractere; audacieux & braves au plus haut degré, ils étoient trop peu instruits pour être en état d'observer & de décrire ce qu'ils voyoient.

Leurs préjugés.

Ce n'est pas seulement l'incapacité des Espagnols, ce sont encore leurs préjugés qui ont rendu si défectueuses les notions qu'ils nous ont laissées sur l'état des naturels de l'Amérique. Peu de tems après qu'ils eurent établi des colonies dans leur nouvelle conquête, il s'éleva parmi eux des disputes sur

la maniere dont on devoit traiter les Indiens. Un des partis intéreſſés à rendre perpétuelle la ſervitude de ce peuple, le repréſentoit comme une race ſtupide & obſtinée, incapable d'acquérir des idées religieuſes & d'être formée aux occupations de la vie ſociale. L'autre parti, plein d'un zele pieux pour la converſion des Indiens, affirmoit que malgré leur ignorance & leur ſimplicité, ils étoient doux, affectionnés, dociles, & que par des inſtructions & des réglemens convenables, il ſeroit aiſé d'en faire de bons chrétiens & des citoyens utiles. Cette controverſe fut ſoutenue, comme je l'ai déjà dit, avec toute la chaleur qu'on doit naturellement attendre, lorſque des vues d'intérêt d'un côté, & le zele religieux de l'autre, animent les diſputans. La plupart des laïques embraſſerent la premiere opinion; tous les eccléſiaſtiques furent les défenſeurs de l'autre; & nous voyons conſtamment que ſelon qu'un auteur tenoit à l'un de ces partis, il étoit porté à exagérer les vertus ou les défauts des Américains fort au-delà de la vérité. Ces récits oppoſés aug-

mentent la difficulté de parvenir à une connoiſſance parfaite du caractere de ce peuple, & mettent dans la néceſſité de lire avec défiance toutes les relations qu'en ont données les écrivains Eſpagnols, & à n'adopter leurs témoignages qu'avec des modifications.

Syſtêmes des philoſophes.

Il s'étoit écoulé près de deux ſiecles depuis la découverte de l'Amérique, avant que les mœurs de ſes habitans euſſent attiré ſérieuſement l'attention des philoſophes. Ils s'apperçurent enfin que la connoiſſance de l'état & du caractere de ce peuple pouvoit leur offrir un moyen de remplir un vuide conſidérable dans l'hiſtoire de l'eſpece humaine, & les conduire à des ſpéculations non moins curieuſes qu'importantes. Ils entrerent avec ardeur dans cette nouvelle carriere d'obſervation; mais au lieu de répandre la lumiere ſur ce ſujet, ils ont contribué à quelques égards à l'envelopper d'une nouvelle obſcurité. Trop impatiens dans leurs ſpéculations, ils ſe ſont hâtés de décider, & ont commencé à bâtir des ſyſtêmes, lorſqu'ils auroient dû chercher des faits ſur leſquels ils puſſent

en poſer les fondemens. Frappés d'une apparence de dégradation de l'eſpece humaine dans l'étendue du nouveau monde, & étonnés de voir un vaſte continent occupé par une race d'hommes nuds, foibles & ignorans, quelques auteurs célebres ont ſoutenu que cette partie du globe étoit reſtée plus long-tems couverte des eaux de la mer que l'autre continent, & n'étoit devenue que depuis peu propre à être habitée par l'homme; que tout y portoit les marques d'une origine récente; que ſes habitans, nouvellement appellés à l'exiſtence & encore au commencement de leur carriere, ne pouvoient être comparés aux habitans d'une terre plus ancienne & déjà perfectionnée (1). D'autres ont imaginé que dominés par l'influence d'un climat peu favorable qui arrête & énerve le principe de la vie, l'homme n'avoit jamais pu atteindre en Amérique au degré de perfection dont ſa nature eſt ſuſceptible, & qu'il y étoit reſté un animal d'une claſſe inférieure, dé-

(1) M. de Buffon, *hiſt. nat. tom. III, pag.* 494; IX 103, 114.

pourvu de force dans ſa conſtitution phyſique, ainſi que de ſenſibilité & de vigueur dans ſes facultés morales (1). D'autres philoſophes, oppoſés à ceux-là ont prétendu que l'homme arrivoit au plus haut degré de dignité & d'excellence dont il ſoit ſuſceptible, long-tems avant que de parvenir à un état de civiliſation, & que dans la ſimplicité groſſiere de la vie ſauvage, il déployoit une élévation d'ame, un ſentiment d'indépendance & une chaleur d'affection, qu'on chercheroit vainement parmi les membres des ſocietés policées (2). Ils paroiſſoient croire que l'état de l'homme eſt d'autant plus parfait, qu'il eſt moins civiliſé. Ils décrivent les mœurs des ſauvages de l'Amérique avec l'enthouſiaſme de l'admiration comme s'ils vouloient les propoſer pour modeles au reſte de l'eſpece humaine. Ces théories contradictoires ont été avancées avec une égale confiance, & l'on a vu le génie & l'éloquence

(1) M. de Paw, *recherches philoſ. ſur les Américains paſſim.*

(2) M. Rouſſeau, *paſſim.*

déployer toutes leurs reſſources pour les revêtir d'une apparence de vérité.

Comme toutes ces circonſtances concourent à embrouiller & obſcurcir toutes les recherches ſur l'état des nations ſauvages de l'Amérique, il eſt néceſſaire d'y procéder avec beaucoup de circonſpection.

Lorſque nous ſommes guidés dans ce travail par les obſervations éclairées du petit nombre de philoſophes qui ont parcouru cette partie du globe, nous pouvons haſarder de porter un jugement; mais lorſque nous n'avons pour garants que les remarques ſuperficielles des voyageurs vulgaires, de marins, de commerçans, de boucaniers & de miſſionnaires, il faut ſouvent héſiter, & en comparant des faits épars, tâcher de découvrir ce qu'ils n'ont pas eu la ſagacité d'obſerver. Sans ſe livrer aux conjectures, ſans montrer de penchant pour aucun ſyſtême, il faut mettre une égale attention à éviter les excès ou d'une admiration extravagante ou d'un mépris dédaigneux pour ces mœurs que nous allons décrire.

Méthode observée dans cette recherche.

Afin de procéder dans cette recherche avec la plus grande exactitude, il faut la simplifier autant qu'il est possible. L'homme existoit comme individu avant que de devenir membre d'une communauté. Il faut donc connoître les qualités qui lui appartiennent sous ce premier rapport, avant que d'examiner celles qui résultent du second. Ce procédé est particulierement indispensable pour étudier les mœurs des peuples sauvages. Leur union politique est si imparfaite; leurs institutions & leurs réglemens civils sont en si petit nombre, si simples, revêtus d'une autorité si foible, qu'on doit plutôt regarder ces peuples comme des êtres indépendans que comme des membres d'une société réguliere. Le caractere d'un sauvage résulte presqu'entierement de ses idées & de ses sentimens comme individu; il n'est que foiblement modifié par l'autorité imparfaite de la police & de la force publique. Je suivrai cet ordre naturel dans mes recherches sur les mœurs des Américains, en procédant par degrés du plus simple au plus composé.

Je conſidérerai, I. la conſtitution phyſique des Américains; II. leurs facultés intellectuelles; III. leur état domeſtique; IV. leurs inſtitutions & leur état politique; V. leur ſyſtême de guerre & de ſûreté publique; VI. les arts qu'ils pratiquoient; VII. leurs idées & leurs inſtitutions religieuſes; VIII. les coutumes particulieres & iſolées qui ne peuvent ſe ranger ſous aucun de ces chapitres divers. Je terminerai le tout par une appréciation & une balance générale de leurs vertus & de leurs défauts.

I. *Conſtitution phyſique des Américains.* Le corps humain eſt moins affecté par le climat que celui d'aucune autre eſpece animale. Quelques animaux ſont bornés à une région particuliere du globe & ne peuvent exiſter au-delà: d'autres peuvent bien ſupporter les intempéries d'un climat qui leur eſt étranger; mais ils ceſſent de multiplier dès qu'ils ſont tranſportés hors de cette partie du globe que la nature leur avoit aſſignée pour demeure. Ceux mêmes qui peuvent ſe naturaliſer dans des climats différens éprouvent les effets de toute tranſ-

plantation hors de leur pays natal, & dégénerent par degrés de la vigueur & de la perfection dont leur eſpece eſt ſuſceptible. L'homme eſt la ſeule créature vivante dont l'organiſation ſoit à la fois aſſez robuſte & aſſez flexible pour lui permettre de ſe répandre ſur toute la terre, d'habiter toutes les régions, de ſe propager & ſe multiplier ſous tous les climats. Soumis néanmoins à la loi générale de la nature, le corps humain n'eſt pas abſolument inſenſible à l'influence du climat, & lorſqu'il eſt expoſé aux excès de la chaleur & du froid, il diminue de grandeur & de force.

Leur teint, leur figure, &c.

La premiere vue des habitans du nouveau monde inſpira à ceux qui les découvrirent une telle ſurpriſe, qu'ils crurent voir une race d'homme différente de celle qui peuploit l'ancien hémiſphere. Leur teint eſt d'un brun rougeâtre reſſemblant à peu près à la couleur du cuivre (1). Leurs cheveux ſont noirs, longs, groſſiers & foibles. Ils n'ont point de barbe & toutes les

(1) Oviedo, *Sommario*, *pag* 46. D. Vie de *Colomb*, *cap.* 24.

parties de leurs corps ſont parfaitement unies. Ils ont la taille haute, très-droite & bien proportionnée (1). Leurs traits ſont réguliers, quoique ſouvent déformés par les efforts abſurdes qu'ils font pour augmenter la beauté de leur forme naturelle, ou pour rendre leur aſpect plus redoutable à leurs ennemis. Dans les iſles où les quadrupedes étoient petits & peu nombreux, & où la terre produiſoit preſque d'elle-même, la conſtitution phyſique des naturels n'étant fortifiée ni par l'exercice actif de la chaſſe, ni par le travail de la culture, étoit extrêmement foible & délicate; ſur le continent où les forêts abondent en gibier de toute eſpece, & où la principale occupation de pluſieurs peuplades étoit de le pourſuivre à la chaſſe, le corps des naturels avoit acquis plus de vigueur. Cependant les Américains étoient toujours plus diſtingués par l'agilité que par la force: ils reſſembloient plus aux animaux de proie qu'à des animaux deſtinés au travail (2). Non-ſeulement ils avoient

(1) Voyez la NOTE XLI'.
(2) Voyez la NOTE XLIII.

de l'averſion pour la fatigue ; ils étoient même incapables de la ſupporter, & lorſqu'on les arracha par la violence à leur indolence naturelle & qu'on les força de travailler, ils ſuccomberent à la fatigue de travaux que les habitans de l'ancien continent auroient exécutés avec facilité (1). Cette foibleſſe de conſtitution, qui étoit univerſelle parmi les peuples qui occupoient les régions de l'Amérique dont nous parlons, peut être regardée comme une marque caractériſtique de cette eſpece d'hommes (2).

Le défaut de barbe & la peau unie de l'Américain ſemblent indiquer un genre de foibleſſe occaſionné par quelques vices dans ſa conſtitution. Il eſt dépourvu d'un ſigne de virilité & de force. Cette particularité qui diſtingue les habitans du nouveau monde d'avec toutes les autres nations, ne peut être

(1) Oviedo, *ſommario*, *pag.* 51, *cap. voy. de* Correal II, 138 ; Wafer's *deſcription*, *pag.* 131.

(2) B. Las Caſas, *brev. relac. pag.* 4. Torquem. *Monar. I*, 580. Oviedo, *Somm. pag.* 41, *Hiſt. lib. III*, *cap.* 6. Herrera, *decad.* 3, *lib. IX*, *cap.* 5. Simon, *pag.* 41.

attribuée, comme l'ont cru quelques voyageurs, à leur maniere de se nourrir (1). Quoique les alimens de la plupart des Américains soient extrêmement insipides, parce qu'ils ne connoissent point l'usage du sel, on voit en d'autres parties de la terre des peuplades sauvages qui vivent d'alimens également simples, sans avoir cette marque de dégradation ni aucun symptôme apparent d'une diminution de force.

Comme la forme extérieure des Américains nous porte à croire qu'il y a dans la constitution de leur corps quelques principes naturels de foiblesse, la petite quantité de nourriture qu'ils prennent a été citée par plusieurs auteurs comme une circonstance qui confirme cette idée. La quantité d'alimens que les peuples consomment varie selon la température du climat où ils vivent, le degré d'activité qu'ils exerçent & la vigueur naturelle de leur constitution physique. Sous la chaleur accablante de

(1) Charlevoix, *hist. de la nouvelle France*, *tom.* III, 310.

la zone torride, où les hommes paſſent leurs jours dans l'indolence & le repos, il leur faut moins de nourriture qu'aux habitans actifs des pays froids ou tempérés. Mais le défaut d'appétit, ſi remarquable chez les Américains, ne peut s'expliquer ni par la chaleur de leur climat ni par leur extrême indolence. Les Eſpagnols témoignerent leur étonnement en obſervant cette particularité non-ſeulement dans les iſles, mais même en différentes parties du continent. La tempérance naturelle de ces peuples leur parut ſurpaſſer de beaucoup l'abſtinence des hermites les plus auſteres (1); tandis que d'un autre côté l'appétit des Eſpagnols parut aux Américains d'une voracité inſatiable: ceux-ci diſoient qu'un Eſpagnol dévoroit en un jour plus d'alimens qu'il n'en auroit fallu pour dix Américains (2). Une preuve encore plus frappante de la foibleſſe naturelle des Américains eſt le peu de ſenſibilité qu'ils montrent

(1) Ramuſio III, 304, F. 306. A. Simon, *conquiſta, &c. pag.* 39. Hakluit III, 468, 508.

(2) Herrera, *decad.* 1, *Lib. II, cap.* 16.

pour les charmes de la beauté & pour les plaisirs de l'amour. Cette passion destinée à perpétuer la vie, à être le lien de l'union sociale & une source de tendresse & de bonheur, est la plus ardente de toutes celles qui enflamment le cœur humain. Quoique les peines & les dangers qui tiennent à l'état sauvage ; quoique en quelques occasions l'excessive fatigue & dans tous les tems la difficulté de se procurer la subsistance, puissent paroître contraires à cette passion & concourir à en diminuer l'énergie ; cependant les nations les plus sauvages des autres parties du globe semblent éprouver son influence d'une maniere plus puissante que les habitans du nouveau monde. Le negre brûle de toute l'ardeur des desirs qui est naturelle au au climat où il vit, & les peuples les plus grossiers de l'Asie montrent également un dégré de sensibilité proportionnée à leur position sur le globe. Mais les Américains sont à un degré étonnant insensibles à la puissance de ce premier instinct de la nature. Dans toutes les parties du nouveau monde les femmes sont traitées par les naturels

avec froideur & indifférence : elles ne ſont pas l'objet de cette affection tendre qui ſe forme dans les ſociétés civiliſées, & n'inſpirent point ces deſirs ardens, naturels aux nations encore groſſieres. Même dans les climats où cette paſſion acquiert d'ordinaire ſa plus grande énergie, le ſauvage de l'Amérique regarde ſa compagne avec dédain, comme un animal d'une eſpece inférieure à lui. Il ne s'occupe point à gagner ſon affection par des ſoins aſſidus, & s'embarraſſe encore moins de la conſerver par la complaiſance & la douceur (1). Les miſſionnaires eux-mêmes, malgré l'auſtérité des idées monaſtiques, n'ont pu s'empêcher de témoigner leur étonnement de la froide indifférence que les jeunes Américains montrent dans leur commerce avec l'autre ſexe (2); & il

(1) Hennepin, *mœurs des Sauvages*, 32, *&c.* Rochefort, *hiſt. des iſles Antiles*, *pag.* 461. *Voyage de* Corraal II, 141. Ramuſio, III, 309. F. Lozano, *deſcription del Grand Chaco*, 71. Falkner's *deſcription of Patagon*, *pag.* 125. *Lettere di* P. Cataneo, *ap.* Muratori II, *Chriſtian. Felice*, *I*, 305

(2) Chanvalon, *pag.* 51. *Lett. édif. com.* 24, 318. Dutertre II, 337. Vegenas I, 81. Ribas, *hiſt. de los triumf. pag.* 2.

ne faut attribuer cette réſerve à aucune opinion particuliere, qui leur faſſe attacher quelque mérite à la chaſteté des femmes; c'eſt une idée trop rafinée pour un ſauvage, & qui tient à une délicateſſe de ſentiment & d'affection qui lui eſt étrangere.

Réflexions ſur ces objets.

Dans les recherches qu'on fait ſur les facultés phyſiques ou intellectuelles des races particulieres d'hommes, il n'y a point d'erreur plus commune & plus ſéduiſante que celle d'attribuer à un ſeul principe des ſingularités caractériſtiques qui ſont l'effet de l'action combinée de pluſieurs cauſes. Le climat & le ſol d'Amérique different à tant d'égards de ceux de l'autre hémiſphere, & cette différence eſt ſi ſenſible & ſi frappante, que des philoſophes diſtingués ont trouvé cette circonſtance ſuffiſante pour expliquer ce qu'il y a de particulier dans la conſtitution des Américains. Ils attribuent tout aux cauſes phyſiques & regardent la foibleſſe de corps & la froideur d'ame des Américains comme des conſéquences de la température de cette portion du globe qu'ils habitent. Cependant l'in-

fluence des cauſes morales & politiques méritoit quelque attention; car elles operent avec autant de force que celles par leſquelles on a cru pouvoir expliquer entierement les phénomenes ſinguliers dont on a parlé. Par-tout où l'état de ſociété eſt tel qu'il en réſulte des beſoins & des deſirs qui ne peuvent être ſatisfaits que par des efforts ſinguliers de l'induſtrie, le corps accoutumé au travail devient robuſte & s'endurcit à la fatigue. Dans un état plus ſimple, où les deſirs des hommes ſont ſi modérés & en ſi petit nombre qu'on peut les ſatisfaire preſque ſans nul travail avec les productions ſpontanées de la nature, les facultés du corps n'étant pas miſes en exercice ne peuvent acquérir la force dont elles ſont ſuſceptibles. Les habitans des deux régions tempérées du nouveau monde, le Chili & l'Amérique ſeptentrionale, vivent de la chaſſe & peuvent être regardés comme une race d'hommes actifs & vigoureux, ſi on les compare aux habitans des iſles ou des parties du continent où un léger travail ſuffit pour ſe procurer ſa ſubſiſtance. Les occu-

pations du chaſſeur ne ſont cependant ni auſſi régulieres ni auſſi continues que celles des hommes employés à la culture de la terre ou aux différens arts de la ſociété civiliſée ; il peut les ſurpaſſer en agilité, mais il leur eſt inférieur en force. Si l'on donnoit une autre direction aux facultés actives de l'homme dans le nouveau monde, & que ſa vigueur fût augmentée par l'exercice, il pourroit acquérir un degré de force qu'il ne poſſede point dans ſon état actuel. C'eſt une vérité confirmée par l'expérience. Par-tout où les Américains ſe ſont accoutumés par degrés à un travail pénible, ils ſont devenus robuſtes de corps & capables d'exécuter des choſes qui paroiſſent non-ſeulement ſurpaſſer les forces d'une conſtitution auſſi foible que celle qu'on ſuppoſoit particuliere à leur climat, mais même égaler tout ce qu'on pourroit attendre des naturels de l'Afrique ou de l'Europe (1).

Le même raiſonnement peut s'appliquer à ce qui a déjà été obſervé ſur le peu de nourriture dont ils ont be-

(1) Voyez la NOTE XLIV.

ſoin. Pour prouver que cela doit être attribué à leur extrême indolence & ſouvent même à une inaction totale, autant qu'à aucune circonſtance relative à la conſtitution phyſique de leur corps, on a remarqué que dans les cantons où les naturels d'Amérique ſont obligés de faire quelques efforts extraordinaires d'activité, afin de ſe procurer leur ſubſiſtance, & par-tout où ils ſont occupés à des travaux pénibles, leur appétit n'eſt pas inférieur à celui des autres hommes; & en quelques endroits ils ont même paru à quelques obſervateurs d'une voracité remarquable (1).

L'action des cauſes politiques & morales s'exerce d'une maniere encore plus frappante en modifiant le degré d'affection qui unit les deux ſexes. Dans un état de civiliſation très-avancé, cette paſſion, enflammée par la crainte, rafinée par la délicateſſe des ſentimens, encouragée par la mode, occupe & embraſſe le cœur tout entier. Ce n'eſt plus un ſimple

(1) Gumilla II, 12, 70, 237. Lafitau I, 515. Ovalle, *Church.* III, 81. Muratori I, 295.

inſtinct de nature ; le ſentiment ajoute à l'ardeur des deſirs & l'ame ſe ſent agitée & pénétrée des plus tendres émotions dont elle ſoit ſuſceptible. L'amour ainſi modifié ne peut cependant convenir qu'aux hommes qui par leur ſituation, ſont exempts des ſoins & des travaux de la vie. Parmi ceux des claſſes inférieures, condamnés par leur état à un travail continuel, l'empire de cette paſſion a moins de violence : occupés ſans relâche à ſe procurer leur ſubſiſtance & à pourvoir au premier beſoin de la nature, ils ont peu de loiſir pour ſe livrer aux impreſſions d'un beſoin ſecondaire. Mais ſi la nature des rapports établis entre les deux ſexes varie ſi fort dans les rangs différens des ſociétés policées, l'état de l'homme lorſqu'il n'eſt pas encore civiliſé, doit produire des variations encore plus ſenſibles. Au milieu des fatigues, des dangers & de la ſimplicité de la vie ſauvage, où la la ſubſiſtance eſt toujours précaire & ſouvent inſuffiſante, où les hommes ſont preſque continuellement occupés à pourſuivre leurs ennemis ou à ſe garantir contre leurs attaques, où en-

fin les femmes ne connoiſſent encore ni l'art de la parure, ni les ſéductions de la réſerve même, il eſt aiſé de concevoir que les Américains ont pu n'être que foiblement attirés vers l'autre ſexe, ſans qu'on ſoit obligé d'imputer cette indifférence uniquement à une imperfection ou à une dégradation phyſique dans leur organiſation.

On obſerve en conſéquence que dans toutes les parties de l'Amérique où la fertilité du ſol, la douceur du climat, les progrès de la civiliſation, ont rendu les moyens de ſubſiſtance plus abondans & ont adouci les peines attachées à la vie ſauvage, l'inſtinct animal des deux ſexes eſt devenu plus ardent. On en trouve des exemples frappans dans quelques tribus établies ſur les bords des grandes rivieres où abondent les ſubſiſtances, & parmi d'autres peuplades qui poſſedent des terreins où l'abondance du gibier leur fournit ſans beaucoup de peine un moyen conſtant & aſſuré de ſe nourrir. Ce ſurcroît de ſécurité & d'abondance produit ſon effet naturel. Par-là les ſentimens que la main de la nature a gravés

gravés au cœur de l'homme acquierent une nouvelle force; il se forme de nouveaux goûts & de nouveaux desirs; les femmes, plus aimées & plus recherchées, apportent plus d'attention à leur maintien & à leur parure, & les hommes commençant à sentir combien elles peuvent ajouter à leur bonheur, ne dédaignent plus les moyens de gagner leur affection & de mériter leurs préférences. Le commerce des deux sexes prend dès-lors une forme différente de celle qu'il a chez les peuplades plus grossieres; & comme ni la religion, ni les loix, ni la décence ne les gênent sur les moyens de satisfaire leurs desirs, la licence de leurs mœurs doit être excessive (1).

Quoique la constitution physique des Américains soit très-foible, on n'en voit aucun parmi eux qui soit difforme, mutilé ou privé de quelque sens. Tous les voyageurs ont été frappés de cette particularité & ont vanté la régularité & la perfection de leurs figures & de leurs traits. Quelques

(1) Biet, 389. Charlevoix, III, 423. Dumont, *mém. sur la Louisiane*, I, 155.

auteurs ont cherché la cauſe de ce phénomene dans l'état phyſique de ces peuples. Ils ſuppoſent que les enfans naiſſent ſains & vigoureux, parce que les peres ne ſont ni épuiſés, ni excédés par le travail. Ils imaginent que dans la liberté de l'état ſauvage, le corps humain, toujours nud, & ſans entraves depuis la premiere enfance, en conſerve mieux ſa forme naturelle; que tous les membres acquierent une proportion plus juſte que lorſqu'ils ſont garottés par ces liens artificiels qui en arrêtent les développemens & en corrompent les formes (1). On ne peut pas ſans doute refuſer de reconnoître à quelques égards l'influence de ces cauſes; mais l'avantage apparent dont nous parlons & qui eſt commun à toutes les nations ſauvages, tient à un principe plus profond, plus intimément lié avec la nature & le génie de cet état de ſociété. L'enfance de l'homme eſt ſi longue, elle a beſoin de tant de ſecours qu'il eſt très-difficile d'élever les enfans chez les nations ſauvages. Les moyens de ſub-

(1) Piſo, *p.* 6, *lib. IX*, *cap.* 4.

ſiſtance y ſont non-ſeulement peu abondans, mais incertains & précaires. Ceux qui vivent de la chaſſe ſont obligés de parcourir de vaſtes étendues de terrain & de changer ſouvent d'habitation. L'éducation des enfans, comme tous les autres travaux pénibles, eſt abandonnée aux femmes. Les peines, les privations & les fatigues, inſéparables de l'état ſauvage, & telles qu'il eſt ſouvent difficile de les ſoutenir dans la vigueur de l'âge, doivent être fatales à l'enfance. Les femmes craignant dans quelque partie de l'Amérique d'entreprendre une tâche ſi laborieuſe, étouffent elles-mêmes les premieres étincelles de cette vie qu'elles ſe trouvent incapables d'entretenir; & par l'uſage de certaines herbes ſe procurent de fréquens avortemens (1). D'autres nations perſuadées qu'il n'y a que les enfans forts & bien conformés qui ſoient en état de ſupporter les peines du premier âge, abandonnent ou font périr ceux qui leur paroiſſent foibles & mal conſ-

(1) Ellis, *voyage à la baye d'Hudſon*, 198. Herrera, *decad.* 7.

titués, comme peu dignes d'être conſervés (1). Chez ceux mêmes qui entreprennent d'élever indiſtinctement tous leurs enfans, il en périt un ſi grand nombre par le traitement rigoureux auquel ils ſont condamnés dans la vie ſauvage, que très-peu de ceux qui naiſſent avec quelque imperfection phyſique parviennent à l'âge de maturité (2). Ainſi dans les ſociétés policées, où les moyens de ſubſiſtance ſont conſtans, aſſurés, obtenus avec facilité, & où les talens de l'eſprit ſont ſouvent plus utiles que les facultés du corps, les enfans peuvent ſe conſerver malgré la difformité & les vices phyſiques, & deviennent des citoyens utiles; au lieu que chez les peuples ſauvages, ces mêmes enfans périſſant au moment de leur naiſſance, ou devenant bientôt à charge à la communauté & à eux-mêmes, ne peuvent traîner long-tems leur miſérable vie. Mais dans les provinces du nouveau monde, où l'établiſſement des Européens a procuré

(1) Gumilla, I', 234. Techo's, *hiſt. of Paraguay, &c.* Churchill's *collect. VI*, 108.
(2) Creuxii, *hiſt. Canad. pag.* 57.

des moyens plus assurés de pourvoir à la subsistance des habitans, où il ne leur est pas permis d'attenter à la vie de leurs enfans, les Américains sont si loin d'être distingués par la régularité & la beauté de leur forme qu'on soupçonneroit plutôt quelque imperfection dans leur race, en voyant le nombre extraordinaire d'individus qui y sont difformes, mutilés, aveugles, sourds ou d'une petitesse monstrueuse (1).

Quelle que soit la foiblesse d'organisation des Américains, il est singulier que la forme humaine présente moins de variété dans ce nouveau continent que dans l'ancien. Lorsque Colomb & les autres Espagnols qui découvrirent le nouveau monde, visiterent pour la premiere fois les différentes contrées sous la zone torride, ils durent s'attendre à y trouver des peuples ressembians pour le teint & la peau à ceux qui vivent dans des régions correspondantes de l'autre hémisphere. Ils trouverent à leur grand étonnement qu'il n'y avoit

(1) *Voyage de Ulloa, I*, 233.

point de negres en Amérique (1), & la cauſe de ce phénomene extraordinaire excita la curioſité des hommes inſtruits. C'eſt aux anatomiſtes à rechercher & à nous apprendre quelle eſt la partie ou membrane du corps où réſide cette humeur qui teint d'un noir foncé la peau du negre. L'action puiſſante de la chaleur paroît être évidemment la cauſe qui produit cette variété ſinguliere dans l'eſpece humaine. Toute l'Europe, preſque toute l'Aſie & les parties tempérées de l'Afrique, ſont habitées par des hommes blancs. Toute la zone torride en Afrique, quelques-unes des contrées les plus brûlantes qui en approchent, & quelques cantons de l'Aſie, ſont habités par des peuples de couleur noire. Si nous ſuivons les nations de notre continent, en allant des pays froids & tempérés vers les régions expoſées à l'action d'une chaleur forte & continue, nous trouverons que l'extrême blancheur de la peau commence bientôt à diminuer; que la couleur du teint s'obſcurcit par degrés

(1) P. Martyr, *decad. pag.* 71.

à mesure que nous avançons, & qu'après avoir passé par toutes les nuances successives elle se termine à un noir décidé & uniforme. Mais en Amérique où l'action de la chaleur est balancée & affoiblie par différentes causes que j'ai déjà expliquées, le climat semble être privé de l'énergie qui produit ces effets étonnans sur la figure humaine. La couleur de ceux des Américains qui vivent sous la zone torride est à peine d'une nuance plus foncée que celle des peuples qui habitent les régions plus tempérées du même continent. Des observateurs attentifs qui ont eu occasion de voir les Américains dans les différens climats & dans des contrées fort distantes les unes des autres, ont été frappés de la ressemblance étonnante qu'ils ont trouvée dans leur air & leur forme extérieure (1).

Mais si la main de la nature semble n'avoir suivi qu'un modele en formant la figure humaine en Amérique, l'imagination y a créé des phantômes aussi bizarres que divers. Les mêmes

(1) Voyez la NOTE XLV.

fables qui s'étoient répandues dans l'ancien continent, ont été reſſuſcitées dans le nouveau monde, & l'Amérique a été peuplée auſſi d'êtres humains d'une forme monſtreuſe & fantaſtique.

On a conté que certaines provinces étoient habitées par des Pygmées de trois pieds de haut, & que telle autre contrée produiſoit des géans d'une énorme grandeur. Quelques voyageurs ont publié des deſcriptions de certains peuples qui n'avoient qu'un œil; d'autres prétendoient avoir découvert des hommes ſans tête, dont les yeux & la bouche ſe trouvoient placés à la poitrine. Sans doute la variété de la nature dans ſes productions eſt ſi grande qu'il y auroit de la préſomption à vouloir fixer des bornes à ſa fécondité & à rejetter indiſtinctement toute relation qui ne ſeroit pas entierement conforme à notre expérience & à nos obſervations limitées. Mais ſe hâter d'adopter, ſur les preuves les plus légeres, tout ce qui porte un caractere merveilleux, c'eſt une autre extrémité encore moins digne d'un eſprit philoſophe; d'autant que les hommes ont toujours été plus facile-

ment entraînés dans l'erreur par la foibleſſe à croire trop, que par l'orgueil de ne pas croire aſſez. A meſure que les connoiſſances s'étendent & que la nature eſt obſervée par des yeux plus exercés, on voit s'évanouir les merveilles qui amuſoient les ſiecles d'ignorance; on a oublié les contes que des voyageurs ont répandus ſur l'Amérique; on a cherché en vain les monſtres qu'ils ont décrits, & l'on ſait aujourd'hui que ces provinces où ils prétendoient avoir trouvé des habitans d'une forme ſi extraordinaire, ſont habitées par des peuples qui ne different en rien des autres Américains (1).

Quoiqu'on puiſſe, ſans entrer dans aucune diſcuſſion, rejetter de pareilles relations comme fabuleuſes, il y a d'autres variétés de l'eſpece humaine qu'on prétend avoir été obſervées dans quelques parties du nouveau monde, & qui paroiſſant fondées ſur des témoignages plus graves, méritent d'être examinées avec plus d'attention. Ces variétés ont été particulierement

(1) Voyez la NOTE XLVI.

obſervées en trois cantons différens; la premiere ſe trouve à l'iſthme de Darien près du centre de l'Amérique. Lionel Wafer, voyageur qui montre plus de curioſité & d'intelligence qu'on ne s'attendoit à en trouver dans un aſſocié des boucaniers, découvrit en cet endroit une race d'hommes peu nombreuſe mais ſinguliere. Suivant ſa deſcription, ils ſont d'une petite taille, d'une conſtitution délicate & incapable de ſupporter la fatigue. Leur teint eſt d'un blanc de lait fade, qui ne reſſemble point à celui des blonds parmi les Européens, & ſans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge. Leur peau eſt couverte d'un duvet fin, couleur de craie blanche, leurs cheveux, leurs ſourcils & leurs cils ſont de la même nuance. Leurs yeux ſont d'une forme ſi ſinguliere & ſi foibles qu'ils ont de la peine à ſupporter la lumiere; mais ils voyent diſtinctement à la lumiere de la lune, & ils ſont gais & actifs pendant la nuit (1). On n'a découvert aucune race ſem-

(1) Wafer, *deſcrip. de l'iſthme de Darien dans les voyages de Dampierre, tom. III.*

blable dans les autres parties de l'Amérique. Cortès remarqua, il eſt vrai, parmi les animaux rares & monſtrueux que Montezume avoit raſſemblés, quelques créatures humaines reſſemblant aux hommes blancs du Darien (1); mais comme l'empire du Mexique étendoit ſa domination juſqu'aux provinces qui bordent l'iſthme du Darien, il eſt probable que c'étoient des êtres de la même race. Quelque ſingularité qu'il y ait dans la forme extérieure de ce petit peuple, on ne peut cependant pas le regarder comme conſtituant une eſpece particuliere. Parmi les negres de l'Afrique, ainſi que dans quelques iſles de l'Inde, la nature produit quelquefois un petit nombre d'individus, qui ont tous les traits & toutes les qualités caractériſtiques des hommes blancs du Darien: les premiers ſont appellés *Albinos* par les Portugais, & les derniers *Kackerlakes* par les Hollandois. Au Darien les peres & meres de ces hommes blancs ſont de la même couleur que ceux des habitans du pays: cette obſervation

(1) Cortès, *ap. Ramuſ. pag.* 241, *E.*

s'applique également à la progéniture anomale des negres & des Indiens. La mere qui met au monde quelques enfans d'une couleur qui n'eſt pas celle de la race, en produit d'autre de la couleur qui eſt propre à ſon pays (1). On peut donc tirer une concluſion générale, relativement aux *blancs* de Wafer, aux *Albinos* & aux *Kackerlakes*; c'eſt qu'ils forment une race dégénérée & non une claſſe particuliere d'hommes, & que la couleur & la foibleſſe particuliere qui marque leur dégradation, leur a été tranſmiſe par quelque maladie ou vice phyſique de leurs parens. On a obſervé, comme une preuve déciſive de cette opinion, que ni les blancs du Darien, ni les Albinos d'Afrique ne propagent leur race: leurs enfans naiſſent avec la couleur & le tempérament propres aux autres habitans du même ſol (2).

Le ſecond diſtrict occupé par des habitans qui different à l'extérieur des

(1) Margrav. *hiſt. rer. nat. braſ. lib. VIII, cap.* 4.

(2) Wafer, *pag.* 348. Demanet, *hiſt. de l'Afrique, II*, 234. *Recherches philoſ. ſur les Amér. II*, 1, *&c.*

autres Américains, est situé sous une latitude fort avancée vers le nord, s'étendant de la côte de Labrador vers le pole, tant que le pays est habitable. Les malheureux habitans de ces tristes régions, connus en Europe sous le nom d'Esquimaux, se sont donné le nom de *Keralit*, qui veut dire *homme*, par un effet de ce sentiment d'orgueil national qui console les peuples les plus grossiers & les plus misérables. Ils sont robustes & d'une taille médiocre; ils ont la tête d'une grosseur démesurée & les pieds d'une petitesse également disproportionnée. Leur teint, quoique basané, parce qu'ils sont continuellement exposés à la rigueur d'un climat glacé, approche cependant plus du blanc des Européens que de la couleur cuivrée des Américains; & les hommes ont des barbes qui sont quelquefois longues & touffues (1). Ces particularités distinctives, jointes à une autre encore moins équivoque, qui est l'affinité de

(1) Ellis, *voyage à la baie d'Hudson*, *pag.* 130-131. De la Potherie, *tom. I*, *pag.* 79. Wale's *journ. of a voy. to Churchill river. Phil. transf. vol. LX*, 109.

leur langue avec celle des Groënlandois, affinité dont j'ai déjà parlé, peuvent nous faire conclure avec assez de confiance que les Esquimaux sont d'une race différente des autres habitans de l'Amérique.

On ne peut pas prononcer avec la même certitude sur les habitans du troisieme district, qui est situé à l'extrêmité méridionale de l'Amérique. Je parle de ces fameux Patagons qui, pendant deux siecles & demi, ont été un sujet de dispute pour les savans & un objet d'admiration pour le vulgaire. On les regarde comme une des tribus errantes, dispersées sur cette région vaste mais peu connue de l'Amérique, qui s'étend depuis la riviere de la Plata jusqu'au détroit de Magellan. Leur résidence propre est dans cette partie de l'intérieur des terres qui bordent le fleuve Negron; mais dans la saison des chasses ils poussent souvent leurs courses jusqu'au détroit qui sépare la Terre-de-feu du continent. Les premieres relations qu'on ait eues de ce peuple, furent apportées en Europe par les compagnons de Magellan (1),

(1) Falkner's, *descript. of Patagonia*, *pag.* 102.

& on les décrivoit comme une race giganteſque, d'une taille au-deſſus de ſept pieds & d'une force proportionnée à leur énorme grandeur. On obſerve parmi différentes claſſes d'animaux des différences tout auſſi remarquables pour la groſſeur. Les grandes race de chevaux & de chiens ſurpaſſent les plus petites en volume & en force, autant que les Patagons ſont ſuppoſés s'élever au-deſſus du modele commun de la force humaine. Mais les animaux ne parviennent à la perfection dont leur eſpece eſt ſuſceptible, que dans les climats doux & où ils trouvent en abondance les alimens les plus nourriſſans. Ce n'eſt donc pas dans les déſerts incultes des terres Magellaniques, & parmi une tribu de ſauvages dépouvus d'induſtrie & de prévoyance, que nous devrions nous attendre à trouver l'homme avec les plus glorieux attributs de ſa nature & diſtingué par une ſupériorité de grandeur & de force, fort au-deſſus de tout ce qu'il a acquis dans toutes les autres régions de la terre. On a beſoin des preuves les plus poſitives & les plus inconteſtables pour établir

un fait si contraire aux loix & aux maximes générales qui semblent affecter à tout autre égard la forme humaine & en déterminer les qualités essentielles ; mais ces preuves n'ont pas encore été produites. Quoique plusieurs voyageurs, dont le témoignage est d'un grands poids, aient depuis Magellan visité cette même partie de l'Amérique & communiqué avec les naturels (1) ; quoique les uns aient affirmé que ces peuples étoient d'une taille giganteſque & que d'autres aient tiré la même conclusion en mesurant la trace de leurs pieds ou les squelettes des morts ; cependant les relations des uns & des autres different dans des points si essentiels & sont si mêlés de tant de circonstances évidemment fausses & fabuleuses qu'il est impossible d'y donner une entiere confiance. D'un autre côté quelques navigateurs, & parmi ceux-ci les hommes les plus distingués par le discernement & l'exactitude, ont affirmé que les Patatagons qu'ils avoient vus, quoique grands & bien faits n'étoient point de

(1) Voyez la NOTE XLVII.

cette grandeur extraordinaire qui en feroit une race distincte des autres habitans de la terre. L'existence de cette prétendue race de géans semble donc être encore un de ces problêmes d'histoire naturelle, sur lesquels un esprit sage doit suspendre son jugement, jusqu'à ce que des preuves plus complettes lui apprennent s'il peut adopter un fait contraire en apparence à ce que l'expérience & la raison ont découvert jusqu'ici concernant la forme & la structure de l'homme dans toutes les contrées diverses où il a été observé.

Pour avoir une idée complette sur la constitution des habitans de l'un & l'autre hémisphere, il faudroit non-seulement considérer la forme & la vigueur de leur corps, mais encore examiner quel est le degré de santé dont ils jouissent & quelle est la durée commune de leur vie. Dans la simplicité de l'état sauvage, où l'homme n'est ni accablé par le travail, ni énervé par le luxe, ni tourmenté par l'inquiétude, on est porté à croire que sa vie doit couler doucement, sans être presque jamais troublée par la maladie

ni la douleur, jusqu'à ce qu'elle se termine enfin dans une extrême vieillesse par la dégradation successive de la nature. On trouve en effet parmi les Américains, ainsi que chez d'autres peuples sauvages, des hommes dont la figure flétrie & décrépite semble indiquer une vieillesse extraordinaire. Mais comme la plupart des sauvages ignorent l'art de compter & qu'ils oublient aussi aisément le passé qu'ils s'occupent peu de l'avenir, il est impossible de connoître leur âge avec un certain degré de précision (1). Il est évident que la durée commune de leur vie doit varier considérablement, selon la diversité des climats & la maniere dont les hommes se nourrissent. Cependant ils semblent être par-tout exempts de plusieurs des infirmités qui affligent les nations civilisées. Ils ne connoissent aucune des maladies qui sont le produit immédiat du luxe ou de la paresse, & ils n'ont point de mots dans leur langue pour exprimer ce nombreux cortege de maux acci-

(1) Ulloa, *notic. Americ.* Beaucroft, *nat. hist. of Guiana*, 334.

dentels auxquels nous ſommes ſujets.

Mais quelle que ſoit la ſituation où l'homme ſe trouve placé, il eſt né pour ſouffrir. Ses maladies dans l'état ſauvage ſont à la vérité en plus petit nombre; mais comme celles des animaux, à qui l'homme reſſemble beaucoup dans ce genre de vie, elles ſont plus violentes & plus funeſtes. Si le luxe engendre & entretient des infirmités d'un certain genre, la rigueur & les peines de la vie ſauvage en produiſent d'autres. Comme les hommes dans cet état n'ont aucune prévoyance & que leurs moyens de ſubſiſtance ſont précaires, ils paſſent ſouvent d'une diſette extrême à une extrême abondance, ſelon les viciſſitudes de la fortune dans leurs chaſſes ou celles des ſaiſons dans les productions de la nature. Leur exceſſive voracité dans l'une de ces ſituations & leur abſtinence rigoureuſe dans l'autre ſont également nuiſibles; car quoique l'homme puiſſe s'accoutumer par l'habitude, ainſi que les animaux de proie, à ſupporter une longue abſtinence & à manger enſuite avec voracité, ſa conſtitution ne peut manquer d'être for-

tement affectée par des contraſtes violents & ſubits. Ainſi la force & la ſanté des ſauvages eſt dans certains tems altérée par ce que leur fait ſouffrir la diſette d'alimens, & en d'autres tems ils ſont ſujets aux maladies qui naiſſent des indigeſtions & de l'excès de nourriture. Ces maladies ſont ſi communes qu'on peut les regarder comme une ſuite inévitable de leur maniere de vivre, & elles font périr un grand nombre d'individus au printems de leur vie. Ils ſont très-ſujets auſſi à la conſomption, aux pleuréſies, à l'aſthme & à la paralyſie (1), maladies produites par la fatigue & les peines exceſſives qu'ils ont à ſupporter dans la chaſſe & dans la guerre, ou par les intempéries des ſaiſons auxquelles ils ſont continuellement expoſés. Dans la vie ſauvage, l'excès de fatigue attaque violemment la conſtitution ; dans les ſociétés policées, l'intempérance la mine. Il n'eſt pas aiſé de déterminer laquelle de ces deux cauſes produit les plus funeſtes effets & con-

(1) Charlevoix, *nouv. Fr.* 3. Lafitau, II, 460. De la Potherie, 2, 37.

tribue davantage à abréger la vie de l'homme. L'influence de la premiere eſt certainement plus étendue : les effets pernicieux du luxe ne ſe font ſentir dans toutes les ſociétés qu'à un petit nombre d'individus; les peines de la vie ſauvage ſe font également ſentir à tous. Autant que j'en puis juger après des recherches très-détaillées, la durée commune de la vie humaine eſt plus courte parmi les ſauvages que chez les peuples induſtrieux & policés. Une maladie redoutable, fléau le plus terrible dont le ciel irrité ait voulu dans cette vie châtier la licence des deſirs criminels, ſemble avoir été particuliere aux Américains. En la communiquant à leurs conquérans ils ont amplement vengé leurs injures, & cette nouvelle calamité ajoutée à celles qui empoiſonnoient déjà la vie humaine, a peut-être compenſé tous les avantages que l'Europe a tirés de la découverte du nouveau monde. Cette maladie, prenant ſon nom du pays où elle a d'abord exercé ſes ravages ou du peuple par qui on a cru qu'elle avoit été répandue en Europe, a été appellée quelquefois le

mal de Naples, & quelquefois le mal François. Elle ſe montra d'abord ſi terrible, avec des ſymptômes ſi violens & des progrès ſi rapides & ſi funeſtes, qu'elle ſe jouoit de tous les efforts de la médecine. L'étonnement & la terreur accompagnoient ce fléau dont la marche étoit inconnue, & les hommes commencerent à craindre qu'il n'annonçât l'extinction entiere de la race humaine. L'expérience & l'habileté des médecins découvrirent par degrés des remedes propres à guérir ou du moins à adoucir le mal. Pendant le cours de deux ſiecles & demi, la violence de cette cruelle maladie s'eſt calmée d'une maniere ſenſible; enfin, ſemblable à la lépre qui a déſolé l'Europe pendant pluſieurs ſiecles, peut-être s'épuiſera-t-elle d'elle-même; & dans un âge plus heureux cette peſte occidentale ne ſera plus connue, ainſi que celle de l'Orient, que par les deſcriptions (1).

Qualités morales des Américains.

II. Après avoir conſidéré ce qu'il paroît y avoir de particulier dans la conſtitution phyſique des Américains,

(1) Voyez la NOTE XLVIII.

notre attention doit naturellement ſe porter ſur leurs facultés morales. De même que l'individu paſſe par degrés de l'ignorance & de la foibleſſe de l'enfance à la vigueur & à la maturité de la raiſon, on peut obſerver une marche ſemblable dans les progrès de l'eſpece; car il y a auſſi pour elle un période d'enfance, pendant lequel pluſieurs des facultés de l'ame ne ſont pas encore développées & toutes ſont encore foibles & imparfaites dans leur action. Dans les premiers âges de la ſociété, où l'état de l'homme eſt encore ſimple & groſſier, ſa raiſon eſt très-peu exercée & ſes deſirs ſe meuvent dans une ſphere très-étroite. De-là naiſſent deux caracteres remarquables qui diſtinguent l'eſprit humain dans cet état: ſes facultés intellectuelles ſont extrêmement bornées; ſes efforts & ſes émotions ſont foibles & en petit nombre. Ces deux caracteres ſe remarquent clairement chez les plus ſauvages des tribus Américaines & forment une partie eſſentielle de leur deſcription.

Facultés intellectuelles

Ce que les nations polies appellent raiſonnemens ou recherches de ſpé-

très-limitées.

culation est entierement inconnu dans ce premier état de société, & ne peut jamais devenir l'occupation ou l'amusement de l'homme, jusqu'à ce qu'il ait fait assez de progrès pour se procurer une subsistance constante & assurée & pour jouir du loisir & du repos. Les pensées & l'attention d'un sauvage sont renfermées dans le petit cercle des objets qui intéressent immédiatement sa conservation ou une jouissance actuelle. Tout ce qui est au-delà échappe à ses regards ou lui est parfaitement indifférent : semblable aux animaux, ce qui est sous ses yeux l'intéresse & l'affecte, ce qui est hors de la portée de sa vue ne lui fait aucune impression (1). Il y a en Amérique plusieurs peuples qui ont l'intelligence trop bornée pour être en état de faire aucune disposition pour l'avenir. Leur prévoyance & leurs soins ne s'étendent pas jusques-là. Ils suivent aveuglément l'impulsion du sentiment qu'ils éprouvent, & ne s'embarrassent point des conséquences qui peuvent en résulter dans la suite,

(1) Ulloa, *noticias Americ.* 222.

pas

ni même de celles qui ne ſe préſentent pas immédiatement à leur eſprit. Ils mettent le plus grand prix à tout ce qui leur préſente quelque utilité ou quelque jouiſſance actuelle, & ne font aucun cas de tout ce qui n'eſt pas l'objet d'un beſoin ou d'un deſir du moment (1). L'orſqu'à l'approche de la nuit un Caraïbe ſe ſent diſpoſé à ſe livrer au ſommeil, il n'y a aucune conſidération qui puiſſe le tenter de vendre ſon hamac; mais le matin, lorſqu'il ſe leve pour ſe livrer aux travaux ou aux plaiſirs que le jour lui annonce, il donnera ce même hamac pour la bagatelle la plus inutile qui viendra frapper ſon imagination (2). A la fin de l'hyver, quand l'impreſſion de ce que la rigueur du froid lui a fait ſouffrir eſt encore récente dans l'eſprit du ſauvage d'Amérique, il s'occupe avec activité à préparer des matériaux pour ſe bâtir une hutte commode qui puiſſe le garantir contre

(1) Venegas, *hiſt. de la Calif. I.* 66. Churchill, *collect. V*, 693. Borde, *deſcr. des Caraïbes, p.* 16. Ellis, *voy.* 194.

(2) Labat, *voy.* 2, 114, 115, Dutertre, II, 385.

l'inclémence de la saison suivante ; mais à mesure que le tems devient plus doux, il oublie ce qu'il a éprouvé, abandonne ses travaux & n'y pense plus, jusqu'à ce que le retour du froid le force, mais trop tard, à les reprendre (1).

Si pour les intérêts les plus pressans & à ce qu'il semble les plus simples, la raison de l'homme sauvage & dénué de culture, differe si peu de la légéreté des enfans & du pur instinct des animaux, elle ne peut pas avoir une grande influence sur les autres actions de sa vie. Les objets sur lesquels la raison s'exerce & les recherches auxquelles elle se livre dépendent de la situation où l'homme est placé, & lui sont indiquées par ses affections & ses besoins. Les réflexions qui paroissent les plus nécessaires & les plus importantes aux hommes dans un certain état de société, ne se présentent jamais à eux dans un autre ordre de choses. Chez les nations civilisées, l'arithmétique ou l'art de combiner les nombres est regardée comme une

(1) Adair, *hist. of. Américc. ind.* 417.

science essentielle & élémentaire, dont l'invention & l'usage dans notre continent remontent à des tems antérieurs aux monumens de l'histoire. Mais parmi les sauvages qui n'ont ni des biens à évaluer, ni des richesses accumulées à compter, ni une multitude d'objets & d'idées à dénombrer, l'arithmétique est un art inutile & superflu; aussi est-elle entierement inconnue à plusieurs péuplades Américaines. Il y a des sauvages qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, & n'ont aucun terme pour distinguer un nombre supérieur (1). Quelques-uns comptent jusqu'à dix, & d'autres jusqu'à vingt. Lorsqu'ils veulent donner l'idée d'un nombre au delà, ils montrent leur tête, pour faire entendre que ce nombre est égal à celui de leur cheveux, ou disent avec étonnement qu'il est si grand, qu'il est impossible de l'exprimer (2). Non-seulement les Américains, mais encore

(1) La Condamine, *pag.* 67. Stadius, *ap. de Bry, IX*, 128. Lery, *ibid.* 251. Biet, 362. *Lettres édif.* 23, 314.

(2) Dumont, *Louis*, *I*, 187. Herrera, *decad.* 1, *lib. III*, *cap.* 3. Biet, 396. Borde, 6.

tous les peuples qui ſont dans cet état ſauvage, ſemblent ignorer l'art du calcul (1). Cependant auſſi-tôt qu'ils apprennent à connoître une grande variété d'objets & qu'ils ont des occaſions fréquentes de les conſidérer unis ou diviſés, ils ſe perfectionnent dans la connoiſſance des nombres; de ſorte que l'état de cet art chez tous les peuples peut être regardé comme une regle d'après laquelle on peut eſtimer les degrés de leurs progrès dans la civiliſation. Les Iroquois dans l'Amérique ſeptentrionale, étant beaucoup plus civiliſés que les habitans groſſiers du Breſil, du Paraguay & de la Guyane, ſont auſſi beaucoup plus avancés à cet égard, quoique leur calcul ne s'étende pas au-delà de mille; mais ils n'ont point d'affaires aſſez compliquées pour avoir beſoin de ſupputer des nombres plus conſidérables (2). Les Cherakis qui forment une nation moins conſidérable du même continent, ne peuvent compter

(1) C'eſt le cas des Groenlandois, *voyez* Crantz, I, 225, & des Kamtchadales, *voy.* l'abbé Chappe, *tom. III*, 17.

(2) Charlevoix, *nouv. Fr.* III, 402.

que jusqu'à cent, & ils ont des mots pour exprimer les différens nombres jusqu'à ce terme-là. Les tribus plus petites de leur voisinage ne vont pas au-delà de dix (1).

L'exercice de l'entendement chez les peuples sauvages est à d'autres égards encore plus limité. Les premieres idées de tout être humain ne peuvent être que celles qu'il reçoit par les sens; mais il ne peut guerre en entrer d'autres dans l'esprit de l'homme tant qu'il est dans l'état sauvage. Son œil est frappé des objets qui l'environnent. Ceux qui peuvent servir à son usage ou satisfaire quelqu'un de ses desirs attirent son attention; mais il voit les autres sans intérêt & sans curiosité. Il se contente de les considérer sous le rapport simple où ils s'offrent à lui, c'est-à-dire, isolés & distincts les uns des autres; mais il ne songe point à les combiner pour en former des classes générales; il ne considere point leurs qualités particulieres & ne se rend point compte des

(1) Adair, *hist. of Amer. ind.* 77. Voyez la NOTE XLIX.

impreſſions qu'ils font ſur ſon propre eſprit. Ainſi il ne connoît aucune des idées que nous avons appellées *univerſelles*, *abſtraites* ou *réfléchies*. L'activité de ſon intelligence ne doit donc pas s'étendre bien loin, & ſon raiſonnement ne peut s'exercer que ſur les choſes ſenſibles. Cela eſt ſi évident chez les nations les plus groſſieres de l'Amérique qu'il n'y a pas dans leur langue, comme on le verra plus bas, un ſeul mot pour exprimer ce qui n'eſt pas matériel. Les mots de *tems*, *d'eſpace*, de *ſubſtance* & mille autres termes qui exprime... des idées abſtraites & univerſelles, n'ont aucun équivalent dans leurs idiômes (1). Un ſauvage nud, accroupi près du feu qu'il a allumé dans ſa miſérable cabane, ou couché ſous des branchages qui lui offrent un abri momentané, n'a ni le tems, ni le pouvoir de ſe livrer à de vaines ſpéculations. Ses penſées ne ſe portent pas au-delà de ce qui intéreſſe la vie animale, & lorſqu'elles ne ſont pas dirigées vers quelque objet d'utilité préſente, ſon eſprit reſte

(1) La Condamine, *pag.* 54.

dans une entiere inaction. Dans les ſituations où il ne faut aucun effort extraordinaire de travail ni d'induſtrie pour ſatisfaire aux beſoins ſimples de la nature, l'eſprit eſt ſi rarement mis en activité que les facultés du raiſonnement n'ont preſque aucune occaſion de s'exercer. Les nombreuſes tribus diſperſées ſur les riches plaines de l'Amérique méridionale, & les habitans de quelques-unes des iſles & de pluſieurs plaines fertiles du continent peuvent être compris dans cette claſſe. Leur phyſionomie inanimée, leur regard fixe & ſans expreſſion, leur froide inattention & l'ignorance entiere où ils étoient ſur les premiers objets qui ſembleroient devoir occuper les penſées de tout être raiſonnable, firent une telle impreſſion ſur les Eſpagnols qui les obſerverent pour la premiere fois, qu'ils les regarderent comme des animaux d'une claſſe inférieure & ne purent croire qu'ils appartiſſent à l'eſpece humaine (1). Il fallut l'autorité d'une bulle du pape pour détruire cette opinion & pour convaincre les

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *cap.* 15.

Eſpagnols que les Américains étoient capables de toutes les fonctions d'hommes, & devoient jouir de tous les droits de l'humanité (1). Depuis ce tems, des perſonnes plus éclairées & plus impartiales que les auteurs de la découverte & de la conquête de l'Amérique, ayant eu occaſion d'obſerver les plus ſauvages de ces peuples, ont été auſſi étonnées qu'humiliées de voir combien en cet état l'homme eſt peu différent des animaux. Mais dans des climats plus rigoureux, où l'on ne peut ſe procurer ſa ſubſiſtance avec la même facilité, où les hommes ſont obligés de s'unir plus étroitement & d'agir avec plus de concert, la néceſſité développe leurs talens & aiguiſe leur imagination, de ſorte que les facultés intellectuelles y ſont plus exercées & plus perfectionnées. Les naturels du Chili & du nord de l'Amérique, qui habitent les régions tempérées des deux grands diſtricts de ce continent, ſont des peuples d'un eſprit cultivé & étendu en comparaiſon de ceux qui habitent les iſles ou les

(1) Torquemada, *mond. ind. III*, 198.

bords du Maragon & de l'Orenoque. Leurs occupations ſont plus variées, leur ſyſtême de police & de guerre plus combiné, leurs arts plus nombreux. Mais chez ces peuples mêmes les facultés intellectuelles ſont extrêmement bornées dans leurs opérations, & ils n'en font point de cas, à moins qu'elles ne ſoient dirigées vers les objets qui intéreſſent immédiatement l'homme ſauvage. Les Américains ſeptentrionaux, ainſi que ceux du Chili, lorſqu'ils ne ſont point engagés dans quelques-unes des occupations qui appartiennent à la guerre ou à la chaſſe, conſument leur tems dans une indolence ſtupide, & ne connoiſſent aucun objet digne d'attirer leur attention ou d'occuper leur eſprit (1). Si chez ces mêmes peuples la raiſon humaine ſe meut dans une ſphere ſi étroite d'activité, & n'arrive jamais, dans ſes plus grands efforts, à la connoiſſance des principes & des maximes générales qui ſervent de fondement à la ſcience, nous pouvons conclure que les facultés intel-

(1). Lafitau, II, 2.

lectuelles de l'homme dans l'état sauvage, ne se portant point sur les objets les plus propres à leur donner de l'activité, ne peuvent acquérir que peu de vigueur & d'étendue.

Par un effet des mêmes causes, les puissances actives de l'ame doivent s'exercer rarement & presque toujours foiblement. Si nous examinons les motifs qui dans la vie civilisée mettent les hommes en mouvement & les portent à soutenir long-tems des efforts pénibles de vigueur ou d'industrie, nous trouverons que ces motifs tiennent particulierement à des besoins acquis. Ces besoins multipliés & importuns tiennent l'ame dans une agitation perpétuelle, & pour les satisfaire, l'imagination doit être continuellement tendue & l'esprit sans cesse occupé. Mais les desirs de la simple nature sont en petit nombre; dans les lieux où un climat favorable produit presque sans effort tout ce qui peut les satisfaire, à peine agissent-ils sur l'ame & ils y excitent rarement des émotions violentes. Ainsi les habitans de plusieurs parties de l'Amérique passent leur vie dans une indo-

lence & une inaction totale : tout le bonheur auquel ils aſpirent, c'eſt d'être diſpenſés du travail. Ils reſtent des jours entiers couchés dans leur hamac ou aſſis à terre dans une oiſiveté parfaite, ſans changer de poſture, ſans lever les yeux de deſſus la terre, ſans prononcer une ſeule parole (1).

Leur averſion pour le travail eſt telle que ni l'eſpérance d'un bien futur, ni la crainte d'un mal prochain ne peuvent la ſurmonter. Ils paroiſſent également indifférens à l'un & à l'autre, montrant peu d'inquiétude pour éviter le mal & ne prenant aucune précaution pour s'aſſurer le bien. L'aiguillon de la faim les met en mouvement ; mais comme ils dévorent preſque ſans diſtinction tout ce qui peut appaiſer ces beſoins de l'inſtinct, les efforts qui en ſont l'effet n'ont que peu de durée. Comme les deſirs ne ſont ni ardens ni variés, ils n'éprouvent point l'action de ces beſoins puiſſans qui donnent de la vigueur aux mouvemens de l'ame & excitent la main patiente

(1) Bouguer, *voyage au Pérou*, 102 & Borde 15.

de l'induſtrie à perſévérer dans ſes efforts. L'homme, dans quelques parties de l'Amérique, ſe montre ſous une forme ſi groſſiere que nous ne pouvons découvrir aucun des effets de ſon induſtrie, & que le principe de raiſon qui doit la diriger ſemble à peine développé. Semblable aux autres animaux, il n'a point de réſidence fixe; il ne s'eſt point fait d'habitation pour ſe mettre à l'abri de l'inclémence des ſaiſons; il n'a pris aucune précaution pour s'aſſurer une ſubſiſtance conſtante; il ne ſait ni ſemer, ni recueillir; mais il erre çà & là pour chercher les plantes & les fruits que la terre produit ſucceſſivement d'elle-même; il pourſuit le gibier qu'il tue dans les forêts, ou il pêche le poiſſon dans les rivieres.

Cette peinture ne peut cependant s'appliquer qu'à certains peuples. L'homme ne peut reſter long-tems dans cet état d'enfance & de foibleſſe. Né pour agir & pour penſer, les facultés qu'il tient de la nature & la néceſſité de ſa condition le preſſent de remplir ſon deſtin. Auſſi voit-on que parmi la plupart des nations Amé-

ricaines, particulierement celles qui vivent ſous des climats rigoureux, l'homme fait des efforts & prend des précautions pour ſe procurer une ſubſiſtance aſſurée; c'eſt alors que les travaux réguliers commencent & que l'induſtrie laborieuſe fait les premiers eſſais de ſon pouvoir. Cependant on y voit encore prédominer l'eſprit pareſſeux & inſouciant de l'état ſauvage. Même parmi ces tribus moins groſſieres, le travail eſt regardé comme honteux & aviliſſant, & ce n'eſt qu'à des ouvrages d'un certain genre que l'homme daigne employer ſes mains. La plus grande partie des travaux eſt le partage des femmes. Ainſi une moitié de la communauté reſte dans l'inaction, tandis que l'autre eſt accablée de la multitude & de la continuité de ſes occupations. Leur induſtrie ſe borne à quelques objets, & leur prévoyance n'eſt pas moins limitée. On voit un exemple remarquable de ce que je dis dans l'arrangement général qu'ils ſuivent, relativement à leur maniere de vivre. Ils comptent ſur la pêche pour leur ſubſiſtance pendant une partie de l'année, ſur la chaſſe pour une autre

partie, & ſur le produit de leur culture pour une troiſieme. Quoique l'expérience leur ait appris à prévoir le retour des différentes ſaiſons & à faire quelques proviſions pour les beſoins reſpectifs de ces tems divers, ils n'ont point la ſagacité de proportionner ces proviſions à leur conſommation, ou bien ils ſont tellement incapables de dompter leur appétit vorace qu'ils éprouvent ſouvent les calamités de la famine avec autant de rigueur que les tribus les plus groſſieres. Ce qu'ils ſouffrent une année ne ſert ni à augmenter leur induſtrie ni à leur inſpirer plus de prévoyance pour prévenir un ſemblable malheur (1). Cette indifférence ſi peu réfléchie ſur l'avenir, qui eſt l'effet de l'ignorance & la cauſe de la pareſſe, caractériſe l'homme dans tous les degrés de la vie ſauvage; & par une bizarre ſingularité de ſa conduite, il devient d'autant moins inquiet ſur ſes beſoins que les moyens d'y pourvoir

(1) Chalevoix, *nouv. Franc. III*, 338. *Lettres édif.* 23, 98. *Deſcript. de la nouv. France.* Osborn's *collect. II*, 880. De la Potherie, II, 63.

ſont plus incertains & plus difficiles à obtenir (1).

III. Après avoir examiné quelle étoit la conſtitution phyſique des Américains & quelles étoient leurs facultés morales, l'ordre naturel de notre travail nous conduit à les conſidérer comme raſſemblés en corps de ſociété. Juſqu'à préſent nos recherches ſe ſont bornées aux effets de leur induſtrie rélativement à eux-mêmes, comme individus; nous allons examiner maintenant quelles ſont les affections & quel eſt le degré de ſenſibilité qu'ils montrent pour leurs ſemblables.

L'état domeſtique eſt la premiere & la plus ſimple forme des aſſociations humaines. L'union des deux ſexes entre les différens animaux a toujours une durée proportionnée aux moyens & aux difficultés d'élever leurs petits. Il ne s'etablit aucune union permanente parmi les eſpeces où la durée de l'enfance eſt très-courte & où l'animal acquiert rapidement la vigueur & l'agilité. La nature y con-

(1) Voyez la NOTE L.

ſie à la mere ſeule le ſoin d'élever les petits, & ſa tendreſſe ſuffit à ce devoir ſans aucune autre aſſiſtance. Mais dans les eſpeces où l'enfance eſt très-longue & très-foible, où les ſecours réunis du pere & de la mere ſont néceſſaires pour le ſoutien des petits, il ſe forme des unions plus intimes, qui continuent juſqu'à ce que l'objet de la nature ſoit accompli & que la nouvelle race ſoit parvenue à l'âge de la force. Comme l'enfance de l'homme eſt beaucoup plus foible & a plus beſoin de ſecours que celle de tous les autres animaux ; comme il dépend beaucoup plus auſſi des ſoins & de la prévoyance de ſes parens, l'union de l'homme & de la femme doit être conſidérée comme le contrat non-ſeulement le plus ſolemnel, mais même le plus permanent. Cet état de nature où toutes les femmes appartiennent à tous les hommes & tous les hommes à toutes les femmes, n'a jamais exiſté que dans l'imagination des poëtes. Dans l'origine des ſociétés, quand l'homme ſans arts & ſans induſtrie mene une vie dure & précaire, l'éducation des enfans exige les ſoins

& les efforts du pere & de la mere. Leur race ne pourroit se conserver si leur union n'étoit formée & continuée dans cette vue. En Amérique même, parmi les tribus les plus barbares, l'union de l'homme & de la femme étoit soumise à des regles, & les droits du mariage étoient reconnus fixés. Dans les contrées où les moyens de subsister étoient peu nombreux & où les difficultés d'élever une famille étoient par conséquent très-grandes, l'homme se bornoit à une seule femme. Dans les climats plus chauds & plus fertiles, la facilité de se procurer des subsistances, jointes aux influences de l'ardeur du climat, portoit les habitans à augmenter le nombre de leurs femmes (1). Dans quelques pays, le mariage duroit pendant toute la vie; dans d'autres, le caprice & la légereté qui forment le caractere naturel des Américains, & leur aversion pour toute espece de contrainte, leur faisoient rompre le

(1) *Lettres édif.* 23, 318. Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, *I*, 554. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 234. *Journ. de Guillet & Bechamel*, 88.

nœud du mariage ſur le plus léger prétexte, & même ſouvent ſans en aſſigner aucune cauſe (1).

Mais ſoit qu'ils conſidéraſſent le mariage comme une union paſſagere, ſoit qu'ils le regardaſſent comme un contrat perpétuel, l'humiliation & la peine étoient toujours également le partage de la femme. On a demandé ſi la condition de l'homme étoit devenue meilleure par les progrès des des arts & de la civiliſation, & c'eſt-là encore une de ces vaines queſtions qui nourriſſent les diſputes des philoſophes. Mais il n'eſt point douteux que les femmes ne ſoient redevables à la politeſſe des mœurs d'un changement très-heureux dans leur ſort. Dans toutes les parties du globe, ce qui caractériſe particulierement l'état ſauvage, c'eſt le mépris & l'oppreſſion auxquels y eſt condamné le ſexe le plus foible. L'homme enorgueilli de ſa force & de ſon courage, qui ſont toujours les premiers titres à la

(1) Lafitau I, 580 Joutel, *Journ. hiſt.* 345. Lozano, *deſcr. del gran Chaco*, 70. Hennepin, *Mœurs des Sauvages*, *pag.* 30-33.

prééminence parmi les nations barbares, y traite la femme avec dédain & comme un être d'une eſpece inférieure. Peut-être que les ſauvages Américains ont encore pour elle plus de mépris & de dureté, par une ſuite de cette inſenſibilité, de cette froideur naturelle qu'on a remarquée dans leur conſtitution phyſique. Les voyageurs les plus éclairés ont été frappés de leur extrême indifférence pour leurs femmes. Ce n'eſt point, comme je l'ai déjà obſervé, par ces ſoins complaiſans qu'inſpire la tendreſſe, que les Américains s'efforcent de mériter le cœur de la femme qu'ils deſirent d'avoir pour compagne. Le mariage même, au lieu d'être une union d'amour & d'intérêt entre deux égaux, eſt plutôt une chaîne qui lie une eſclave à ſon maître. Un auteur, dont les opinions doivent être d'un très-grand poids, a obſervé que partout où l'on achete les femmes, leur condition eſt infiniment malheureuſe (1). Elles deviennent les eſclaves & la propriété de celui qui les achete.

(1) *Sketches of hiſt. of man. I*, 184.

Cette obſervation ſe vérifie dans tous les pays du monde où la même coutume s'eſt établie. Chez les peuples qui ont fait quelques progrès dans la civiliſation, renfermées dans des appartemens ſéparés, elles gémiſſent ſous la garde vigilante & ſévere de leur maître. Chez les peuples groſſiers, elles ſont condamnées aux plus viles occupations. Parmi pluſieurs nations de l'Amérique, le contrat de mariage n'eſt proprement qu'un contrat de vente ; l'homme y achete une femme de ſes parens. Quoiqu'on n'y connoiſſe l'uſage ni de la monnoie, ni de ces autres moyens que le commerce a imaginés parmi les nations civiliſées pour en tenir lieu, on y ſait cependant ſe procurer les objets qu'on deſire, en donnant en échange quelque choſe d'une valeur équivalente. Chez quelques nations, l'acheteur conſacre ſes ſervices pour un certain tems aux parens de la femme qu'il recherche : chez d'autres, il chaſſe pour eux dans l'occaſion & les aide ou à cultiver leurs champs ou à creuſer leurs canots : chez quelques autres enfin, il leur fait préſent des choſes

les plus estimées & les plus recherchées pour leur utilité ou leur rareté (1), & il en reçoit sa femme en retour. Toutes ces causes jointes au peu de cas que tous les sauvages font des femmes, portent un Américain à regarder sa femme comme une servante qu'il a acquise, & à se croire en droit de la traiter comme un être inférieur (2). Chez toutes les nations non civilisées, il est vrai, les fonctions de l'économie domestique, naturellement réservées aux femmes, sont si nombreuses qu'elles les assujetissent aux travaux les plus pénibles, & leur font porter plus de la moitié du fardeau qui devroit être le partage commun des deux sexes. Mais en Amérique particulierement, leur condition est si misérable & la tyrannie qu'on exerce sur elles si cruelle, que le mot de servitude est encore trop doux pour donner une juste idée des malheurs de

(1) Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, *I*, 560. Charlevoix, *nouv. Franc. III*, 285. Herrera, *decad.* 4, *lib. VI*, *cap.* 7. Dumont, II, 156.

(2) Dutertre II, 382. Borde, *relat. des mœurs des Caraïbes*, *pag.* 21. Biet, 357. La Condamine, *pag* 110. Fermin, I, 79.

leur état. Parmi quelques tribus, la femme eſt conſidérée comme une bête de ſomme, deſtinée à tous les travaux & à toutes les fatigues, & tandis que l'homme perd ſa journée entiere dans la diſſipation ou dans la pareſſe, elle eſt condamnée à un travail continuel. On lui impoſe les ouvrages les plus pénibles ſans en avoir de reconnoiſſance. Il n'eſt point de circonſtances dans la vie qui ne rappelle aux femmes cette infériorité humiliante. Il ne leur eſt permis d'approcher de leur maître qu'avec le plus profond reſpect ; les hommes ſont pour elles des êtres ſi ſupérieurs qu'elles ne peuvent pas même manger en leur préſence (1). Enfin dans quelques contrées de l'Amérique, leur deſtinée eſt ſi affreuſe qu'on a vu des femmes, devenues barbares par les mouvemens même de la tendreſſe maternelle, arracher la vie à leurs filles pour leur épargner la ſervitude intolérable à laquelle elles alloient être

(1) Gumilla I, 153. Baſſiere, 164. Labat, *voy. II*, 78. Chanvalon, 51. Dutertre, II, 300.

condamnées. C'eſt ainſi que la premiere inſtitution de la vie ſociale eſt pervertie en Amérique : c'eſt ainſi qu'en mettant tant d'inégalité, en établiſſant des diſtinctions ſi cruelles dans cette union domeſtique, que la nature avoit deſtinée à inſpirer aux deux ſexes des ſentimens doux & humains, on la fait ſervir à rendre l'homme dur & farouche & à dégrader la femme par l'abjection de la ſervitude.

C'eſt peut-être à cette oppreſſion dans laquelle elles gémiſſent, qu'on doit attribuer en partie le peu de fécondité des femmes chez les nations ſauvages (1). La vigueur de leur conſtitution phyſique eſt épuiſée par l'excès du travail : les moyens de ſubſiſtance dans la vie ſauvage ſont ſi peu nombreux & ſi incertains (2), qu'elles ſont forcées de prendre une multitude de précautions pour prévenir une multiplication trop rapide. Parmi les tribus errantes, dont la ſubſiſtance

(1) Gumilla II, 23, 238. Herrera, *decad.* 7, *lib. IX, cap.* 4.

(2) Lafitau, I, 590. Charlevoix, III, 304.

dépend principalement de la chaſſe, la mere ne peut guere donner ſes ſoins à un ſecond enfant avant que le premier ait atteint aſſez de force pour être en quelque ſorte indépendant des ſoins de la tendreſſe maternelle. C'eſt-là ſans doute la ſource de cet uſage univerſel parmi les femmes Américaines de nourrir leurs enfans pendant pluſieurs années (1); & comme elles ſe marient preſque toujours fort tard, le tems de leur fécondité eſt paſſé avant qu'elles aient pu achever d'élever ſucceſſivement deux ou trois enfans (2). Parmi les tribus groſſieres qui n'ont ni aſſez de prévoyance ni aſſez d'induſtrie pour faire des proviſions de vivres, c'eſt une maxime générale qu'il ne faut jamais ſe charger d'élever plus de deux enfans (3); auſſi ne trouve-t-on jamais parmi ces

(1) Herrera *decad.* 6, *lib. I, cap.* 4.

(2) Charlevoix, III, 303. Dumont, *mém. ſur la Louiſiane II*, 270. Denys, *hiſt. nat. de l'Amérique*, *II*, 365. Charlevoix, *hiſt. du Paraguay*, *II*, 422.

(3) Techo's *account of Paraguay*, *&c.* Churchill, *collect. VI*, 108. *Lettres édif.* 24, 200. Lozano, *deſcr.* 92.

peuples

peuples des familles auſſi nombreuſes que dans les ſociétés civiliſées (1). Quand il naît deux jumeaux, l'un des deux eſt communément abandonné; parce que la mere ne pourroit ſuffire à les élever l'un & l'autre (2). Lorſqu'il arrive que la mere meurt dans le tems qu'elle nourrit ſon enfant, on ne peut plus eſpérer de conſerver ſa vie & on l'enterre à côté de ſa mere (3). Enfin dans ces diſettes fréquentes auxquelles les Américains ſont expoſés par leur ſtupide indolence, la difficulté de nourrir les enfans devient quelquefois ſi grande qu'il n'eſt point rare de les voir abandonnés & même tués par leurs parens (4). C'eſt ainſi que le ſentiment des peines qu'il faut ſe donner dans la vie ſauvage pour conduire les enfans juſques à l'âge mûr, étouffe ſouvent la voix de la nature parmi les Américains & les

(1) Maccleur's, *Journal*, 63.

(2) *Lettres édif. X*, 200. Voyez la NOTE LI.

(3) Charlevoix, III, 368. *Lettres édif. X*, 200. P. Melch. Hernandès, *memor. de Cheriqui.* Colbert, *collect. orig. pap.* 1.

(4) Venegas, *hiſt. of Californ. I*, 82.

rend même insensibles aux vives émotions de la tendresse paternelle.

Mais quoique la nécessité oblige les habitans de l'Amérique à mettre des bornes à l'accroissement de leur famille, il s'en faut bien cependant qu'ils manquent d'affection & d'attachement pour leur progéniture. Tant que la foiblesse des enfans exige leurs secours, ils sentent fortement le pouvoir de l'instinct de la nature, & aucun peuple ne peut les surpasser dans les soins de la tendresse paternelle (1). Mais chez les nations barbares la dépendance des enfans & le pouvoir des peres ont bien moins de durée que chez les peuples policés. Quand une éducation prévoyante doit préparer les enfans aux fonctions variées de la vie civile; quand ils doivent acquérir la connoissance des sciences les plus abstraites ou se former aux arts les plus compliqués avant d'entrer dans la carriere du monde, les soins attentifs des parens ne se bornent pas aux jours de l'enfance; ils s'étendent encore jusqu'à l'établissement de l'homme dans

(1) Gumilla, I, 211. Biet, 330.

la ſociété; & même alors les tendres inquiétudes des parens ne ſont pas finies: leur protection eſt encore ſouvent néceſſaire; leur ſageſſe & leur expérience ſont encore des guides utiles. C'eſt ce qui forme une union permanente entre les enfans & les peres. Mais dans la ſimplicité de la vie ſauvage la tendreſſe paternelle, ſemblable à cette affection d'inſtinct que les animaux ont pour leurs petits, ceſſe dès que les enfans ſont parvenus à l'âge de maturité. Il ne faut pas de longues inſtructions pour les rendre propres au genre de vie auquel ils ſont deſtinés. Les parens, auſſi-tôt qu'ils ont rempli leur devoir, auſſi-tôt qu'ils ont conduit leurs enfans juſqu'au-delà de cet âge de foibleſſe où ils ne peuvent point ſubvenir à leurs propres ſoins, leur laiſſent une entiere liberté. Ils ne leur donnent preſque jamais de conſeils; ils ne les grondent & ne les châtient point; ils les laiſſent enfin maîtres abſolus de leurs propres actions (1). Dans une cabane améri-

(1) Charlevoix, III, 272. Biet, 390. Guilla, I, 212. Lafitau, I, 602 Creuxii Co-

caine, le pere, la mere & les enfans vivent enſemble comme des individus que le haſard auroit raſſemblés, ſans avoir jamais les uns pour les autres aucune de ces attentions qui ſembleroient devoir naître des rapports qui les uniſſent (1). Le ſouvenir des bienfaits qu'on a reçus dans la premiere enfance eſt trop foible pour exciter ou nourrir la tendreſſe filiale, lorſqu'elle n'eſt plus entretenue par les ſoins de l'amour paternel. Plein du ſentiment de ſa liberté & impatient de toute gêne, le jeune Américain s'accoutume à agir toujours comme s'il étoit entierement indépendant. Il n'a pas plus de reconnoiſſance pour ſes parens que pour toutes les autres perſonnes qui vivent avec lui. Il les traite même quelquefois avec tant de mépris, d'indolence & de cruauté, que tous ceux qui en ont été les témoins ont été pénétrés d'horreur (2). Ces mœurs, qui ſem-

nada, pag. 71. Fernandès, *relat. hiſt. de los Caiquit.* 33.

(1) Charlevoix, *nouv. France, III*, 273.

(2) Gumilla, I. 212. Dutertre, II, 376. Charlevoix, *nouvelle France, III*, 309. Charlevoix, *hiſt. du Paraguay*, I, 115. Lozano,

blent naturelles à l'homme dans l'état ſauvage, parce qu'elles ſont le produit des circonſtances de cet état même, influent puiſſamment ſur les deux plus grands rapports de la vie domeſtique. Dans l'union des deux ſexes, elles introduiſent une grande inégalité entre l'homme & la femme; elles bornent la durée & affoibliſſent la force de l'union des peres & des enfans.

Inſtitutions politiques.

IV. Après avoir parlé de l'état domeſtique chez les Américains, nous ſommes conduits naturellement à conſidérer leur gouvernement civil & leurs inſtitutions politiques. Dans toutes les recherches concernant l'état de l'homme raſſemblé en ſociété, les moyens de ſubſiſtance ſont le premier objet qui doit fixer l'attention. Les loix & la police varient toujours avec ces moyens. Les inſtitutions naiſſent des idées & des beſoins des tribus où elles s'établiſſent: celles de peuples pêcheurs & chaſſeurs, qui peuvent à peine ſe former l'idée de quelque eſ-

deſcr. del gran Chaco, pag. 68, 101, 108, Fernandès, *relat. hiſt. de los Chiquit.* 426.

pece de propriété, doivent être beaucoup plus ſimples que celles des peuples qui ſe ſont fixés ſur une terre qu'ils cultivent réguliérement, & chez leſquels il exiſte des droits de propriété, non-ſeulement ſur les productions du ſol, mais ſur le ſol même.

Tous les peuples de l'Amérique dont nous parlons, doivent être mis dans la premiere claſſe. Mais quoiqu'ils puiſſent être tous également compris ſous le nom des peuples ſauvages, quelques-uns étoient beaucoup plus avancés que les autres dans les arts qui ſervent à préparer des ſubſiſtances pour l'avenir. Jamais l'homme ne s'eſt montré & n'exiſtera peut-être dans un état plus ſauvage qu'on ne le trouve dans les vaſtes plaines du midi de l'Amérique. Quelques peuples ne ſubſiſtent que des productions ſpontanées de la nature. Ils ne montrent aucune inquiétude, ils n'emploient preſque aucune précaution, ils n'exercent aucun art & aucune induſtrie pour s'aſſurer les choſes les plus néceſſaires à la vie. Les *Topayers* du Breſil, les *Guaxeros* de Terre-ferme, les *Caiguas*, les *Moxos* & quelques autres peuples

du Paraguay ne connoiſſent abſolument aucune eſpece de culture. Ils ne ſavent même ni ſemer, ni planter. La culture du manioc, avec lequel on fait le pain de caſſave, eſt un art trop compliqué pour leur induſtrie, ou trop fatiguant pour leur pareſſe. Les racines que la terre produit d'elle-même, les fruits & les grains qu'ils recueillent dans les bois, avec les lézards & les autres reptiles que la chaleur engendre toujours dans les terreins gras & arroſés par de fréquentes pluies, forment leur nourriture pendant une partie de l'année (1). Ils vivent de la pêche le reſte du tems. La nature elle-même ſemble avoir favoriſé la pareſſe de ce peuple, par la profuſion avec laquelle elle lui donne tout ce qui ſuffit à ſes beſoins. Les vaſtes rivieres de l'Amérique méridionales fourniſſent en abondance les poiſſons les plus délicats & les plus

(1) Nieuhoff, *hiſt. of Braſil.* Churchill, *collect. II*, 134. Simon, *conquiſta de tierra firme, pag.* 156. Techo, *account of Paraguay.* Churchill, VI, 78. *Lettres édif.* XXIII, 384, X, 190. Lozano, *deſcr. del gran Chaco, pag.* 81, Ribas, *hiſt. de los Triunfos, pag.* 7.

variés. Les lacs & les marais, formés par les inondations annuelles des eaux, ſont remplis de différentes eſpeces de poiſſons qui y reſtent comme en des réſervoirs naturels pour les beſoins des habitans : il y a des lieux où le poiſſon eſt en ſi grande abondance qu'il ne faut ni art ni adreſſe pour le pêcher (1). En quelques autres endroits les naturels du pays ont trouvé le moyen d'infecter les eaux du ſuc de certaines plantes qui enivre le poiſſon de maniere qu'il vient flotter ſur la ſurface de l'eau où l'on le prend avec la main (2). Quelques tribus ont l'art de le conſerver ſans le ſecours du ſel, en le faiſant ſécher ou fumer ſur des claies au moyen d'un feu très-lent (3). La fécondité des rivieres de l'Amérique méridionale a engagé pluſieurs peuples à n'habiter que les côtes & à ſe confier entierement pour leur nourriture à l'abondance des poiſſons

(1) Voyez la NOTE LII.

(2) Voyez la NOTE LIII.

(3) La Condamine, 159. Gumilla, II, 37. *Lettres édif.* XIV, 199, XXIII. 328. Acugna, *relat. de la riviere des Amazones*, 138.

que les eaux leur fourniſſent (1). Dans cette partie du globe, la chaſſe n'a point été la premiere occupation de l'homme; il y a été pêcheur avant d'être chaſſeur; & comme la pêche n'exige ni autant d'activité ni autant d'adreſſe que la chaſſe, les peuples qui ſont encore dans ce premier état ne peuvent pas avoir le même degré d'intelligence & d'induſtrie. Les nations qui habitent les bords de l'Orénoque & du Maragnon, ſont évidemment les moins actives & les plus ſtupides de toutes les nations Américaines.

Mais il n'y a que les peuples qui vivent le long des grandes rivieres qui puiſſent ſubſiſter ainſi. Preſque aucune des nations d'Amérique, répandues dans les vaſtes forêts qui couvrent cette contrée, ne pouvoit ſe procurer des ſubſiſtances avec la même facilité, quoique ces forêts, particuliérement celles du midi de l'Amérique, fuſſent remplies de gibier (2). Il falloit toujours & beau-

(1) Barrere, *relat. de la Franc. équinox. pag.* 105.

(2) P. Martyr, *decad. pag.* 324. Gumilla, II, 4, *&c.* Acugna, I, 156.

coup d'activité & beaucoup d'adreſſe pour le pourſuivre & pour l'atteindre. La néceſſité força les Américains à être actifs & leur apprit à devenir induſtrieux. La chaſſe fut leur principale occupation; & comme c'eſt un exercice qui exige beaucoup de courage, de force & d'adreſſe, elle fut conſidérée comme une occupation auſſi honorable que néceſſaire. Elle étoit réſervée particulierement aux hommes: ils s'y exerçoient dès la plus tendre jeuneſſe. Un chaſſeur hardi & courageux étoit placé par l'opinion publique à côté du guerrier le plus diſtingué, & l'alliance du premier étoit ſouvent préférée à celle du ſecond (1). Preſque aucun des moyens que l'homme a imaginés pour ſurprendre & détruire les animaux ſauvages, n'étoient inconnus aux Américains. Quand ils ont entrepris une chaſſe, ils ſortent de cette indolence qui leur eſt naturelle; ils développent des facultés de leur eſprit qui demeuroient preſque toujours cachées, &

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, III, 115.

deviennent actifs, constans & infatiguables. Leur sagacité à découvrir leur proie égale leur adresse à la tuer. Toutes leurs facultés étant constamment dirigées vers cet objet, ils montrent une grande fécondité d'invention, & leurs sens ont acquis un degré de finesse qu'on a peine à concevoir. Ils distinguent les divers animaux à des traces de leurs pas qui échapperoient à tous les autres yeux, & ils les poursuivent avec intrépidité à travers les forêts les plus impénétrables. Lorsqu'ils attaquent le gibier directement, presque jamais leurs fleches ne manquent (1) le but, & lorsqu'ils lui tendent des pieges, il est presque impossible qu'il leur échappe. Dans quelques peuplades, il n'étoit permis aux jeunes gens de se marier que lorsqu'ils avoient fait preuve de leur habileté dans la chasse & lorsqu'ils avoient montré bien évidemment qu'ils étoient en état de subvenir à tous les besoins d'une famille. Quoique l'es-

(1) Biet, *voy. de la Fran. équinox.* 357. Davies, *discov. of the river. of Amaz.* Purchas, IV, 1287.

prit des Américains ſoit naturellement très-peu actif, l'émulation qui les excite à chaque inſtant leur fait imaginer des moyens qui facilitent beaucoup les ſuccès de leur chaſſe. La plus remarquable de leurs découvertes en ce genre eſt celle d'un poiſon dans lequel ils trempent les fleches dont ils ſe ſervent. La plus légere bleſſure de ces fleches empoiſonnées eſt toujours mortelle. Si elles percent ſeulement la peau, le ſang ſe fige & ſe glace dans un moment; l'animal le plus vigoureux tombe ſans mouvement ſur la terre. Ce poiſon cependant, malgré ſa violence & ſa ſubtilité, ne corrompt point la chair de l'animal qu'il fait périr: on peut la manger en toute ſûreté & elle conſerve toutes les qualités qui lui ſont naturelles. Les peuples du Maragnon & del'Orénoque compoſent principalement ce poiſon avec des ſucs extraits d'une racine qu'ils nomment *curare* & qui eſt une eſpece de liane (1).

(1) Gumilla, II, 1. La Condamine, 208. *Recherches philoſoph. II*, 239. Bancroft, *nat. hiſt. of Guyana*, 281.

Dans quelques autres pays de l'Amérique on emploie le ſuc du *Mancenillier* qui agit pour le moins avec autant d'activité. Pour les peuples qui poſſedent ce ſecret, l'arc eſt une arme plus meurtriere qu'un fuſil, & dans leurs mains habiles ſert à faire un grand carnage des oiſeaux & des quadrupedes dont les forêts de l'Amérique ſont remplies.

Mais la vie du chaſſeur n'eſt qu'un degré qui conduit l'homme à un état de ſociété plus avancé. La chaſſe, dans les pays même où le gibier eſt le plus abondant & où les chaſſeurs ont le plus d'adreſſe, ne peut donner qu'une ſubſiſtance incertaine & qui manque même totalement dans certaines ſaiſons de l'année. Si le ſauvage fait dépendre entierement ſa ſubſiſtance de ſes fleches, il ſe voit ſouvent réduit avec ſa famille aux plus cruelles extrêmités (1). Il n'eſt guere de pays où la terre produiſe aſſez d'elle-même pour ſuffire à tous les beſoins de l'homme. Dans les climats les plus doux & où les terres ſont les plus fécondes, l'in-

(1) Voyez la NOTE LIV.

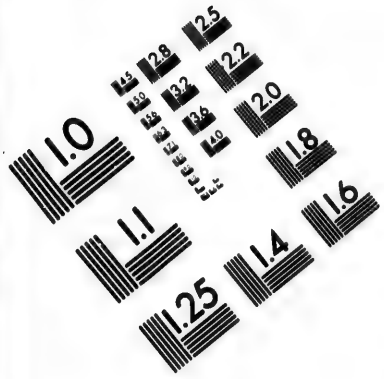
duſtrie & la prévoyance ſont néceſſaires juſqu'à un certain point pour s'aſſurer une ſubſiſtance conſtante. L'expérience des diſettes qu'éprouvent les peuples chaſſeurs leur fait ſurmonter enfin cette horreur preſque invincible qu'ils ont pour le travail & les oblige à avoir recours à la culture des terres comme un ſupplément à la chaſſe. Il y a des ſituations particulieres où de petites tribus peuvent ſubſiſter de la pêche, indépendamment des productions que le travail peut arracher à la terre; mais dans toute l'étendue de l'Amérique il ſeroit difficile de trouver quelque nation de chaſſeurs qui n'eût pas une eſpece de culture.

Fruits divers de leur culture.

Leur agriculture n'eſt cependant ni étendue ni pénible. Comme le gibier & le poiſſon ſont leur principale nourriture, ils ne ſe propoſent en cultivant la terre que de ſuppléer au défaut accidentel de ces deux moyens de ſubſiſtance. Dans le continent méridional de l'Amérique, les naturels bornoient leur induſtrie à élever certains végétaux, qui dans un ſol riche & ſous un climat chaud parviennent aiſément à

la maturité. Le principal étoit le maïs, plus connu en Europe ſous le nom de bled d'Inde ou de Turquie, eſpece de grain très-prolifique, d'une culture ſimple, agréable au goût & donne une nourriture forte & ſe. Le ſecond de ces végétaux ma-nioc, qui acquiert le volume d'un gros arbriſſeau ou d'un petit arbre, & produit des racines qui reſſemblent aſſez aux navets. Après en avoir exprimé avec ſoin le ſuc, on réduit ces racines en une poudre fine, dont on fait des gâteaux minces, appellés pains de caſſave, & qui, quoiqu'inſipides au goût, ne ſont pas une mauvaiſe nourriture (1). Comme le ſuc du manioc eſt un poiſon mortel, quelques auteurs ont vanté l'induſtrie des Américains qui ont ſu convertir en un aliment ſain une plante vénéneuſe; mais on devroit plutôt n'y voir qu'un de ces expédiens auxquels la néceſſité de trouver un moyen de ſubſiſtance

(1) Sloane, *hiſt of Jamaica, introd. pag.* 18. Labat, I, 394. Acoſta, *hiſt. Ind. occid. natur. lib. IV, cap.* 17. Ulloa, I, 62. Aublet, *mémoire ſur le manioc. Hiſt. des plantes, tom. II, pag.* 65, *&c.*



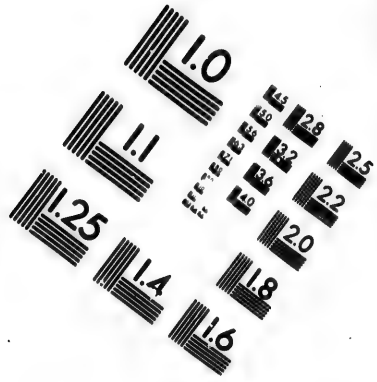
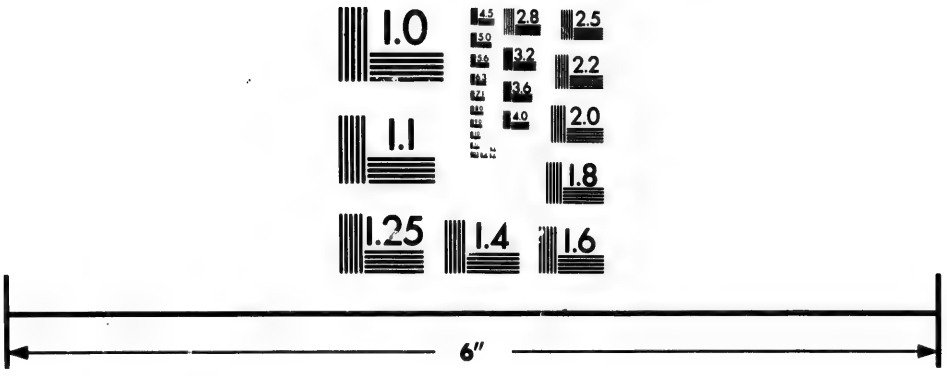
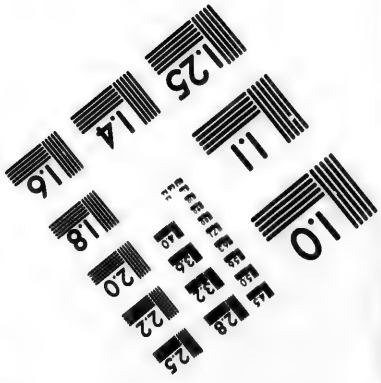


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

force les nations ſauvages ; & peut-être les hommes n'ont-ils été conduits à cette découverte que par des procédés gradués où il n'y a plus rien de merveilleux.

Il y a une eſpece de manioc, entierement dépouillée de qualité nuiſible, & qu'on peut manger ſans aucune autre préparation que celle de le faire griller ſur la cendre chaude. Il eſt probable que cette eſpece fut la premiere dont les Américains firent leur nourriture ; & la néceſſité leur ayant appris par degré l'art de ſéparer les ſucs nuiſibles de l'autre eſpece, ils ont enſuite trouvé par les expériences que celle-ci étoit la plus prolifique ainſi que la plus nourriſſante des deux (1). Le troiſieme des végétaux dont nous avons parlé eſt le plantain, qui s'éleve à la hauteur d'un arbre, & qui cependant croît avec une telle rapidité qu'en moins d'un an il récompenſe de ſes fruits l'induſtrie du cultivateur qui l'a planté. Le plantain

(1) Martyr, *decad.* 301. Labat, I, 411. Gumilla, III, 192. *Machuca milic. Indiana*, 164. Voyez la NOTE LV.

grillé tient lieu de pain & donne un aliment agréable & nourrissant (1). Le quatrieme est la patate, dont la culture & les qualités sont trop connues pour avoir besoin d'être décrites. Le sixieme est le piment, arbuste qui produit une épicerie aromatique & forte. Les Américains qui, comme les autres habitans des climats chauds, aiment les saveurs chaudes & piquantes, regardent cet assaisonnement comme un besoin de la vie & le mêlent en grande quantité avec tous les alimens dont ils se nourrissent (2).

Telles sont les diverses productions qui formoient le principal objet de la culture chez les peuples chasseurs du continent de l'Amérique. Avec une industrie médiocrement active & un peu de prévoyance, ces productions auroient suffi pour subvenir aux besoins d'un peuple nombreux. Mais des hommes accoutumés à la vie libre & errante de chasseurs, sont incapables de toute assiduité réguliere au travail,

(1 Voyez la NOTE LVI.

(2) Gumilla, III, 117. Acosta, *lib. IV, cap.* 20.

& regardent l'agriculture comme une occupation d'un ordre inférieur. Ainſi les proviſions de ſubſiſtance que les Américains tiroient de la culture, étoient ſi bornées & ſi peu aſſurées, que ſi quelque accident rendoit leurs chaſſes moins heureuſes qu'à l'ordinaire, ils étoient ſouvent réduits à la plus grande diſette.

Dans les iſles, la maniere de vivre étoit différente. On n'y connoiſſoit aucun des grands animaux qui abondent ſur le continent : on n'y a trouvé que quatre eſpeces de quadrupedes, outre une race de petits chiens muets ; & les plus grands de ces quadrupedes n'excédoient pas la groſſeur d'un lapin (1). Il ne falloit ni activité ni courage pour aller à la chaſſe de ſi petits animaux ; auſſi la principale occupation d'un chaſſeur dans ces iſles étoit de tuer des oiſeaux, qui ſur le continent étoient regardés comme un gibier ignoble, abandonné à la pourſuite des jeunes garçons (2). Les ha-

(1) Oviedo, *lib. XII, in proœm.*

(2) Ribas, *hiſt. de los Triunf. pag.* 13. De la Potherie, II, 33, III, 20.

bitans des isles ont donc été forcés par ce défaut de gibier & par leur situation même, à chercher dans la pêche leur principal moyen de subsistance (1): leurs rivieres & la mer dont ils étoient environnés, leur fournissoient avec abondance ce genre de nourriture. Dans certaines saisons, les tortues, les crabes, & d'autres coquillages se trouvoient sur les côtes en si grande quantité, que ces insulaires trouvoient à s'en nourrir avec une facilité fort convenable à leur indolence (2). En d'autres tems, ils mangeoient des lézards & d'autres reptiles dégoûtans (3). Ils joignoient d'ailleurs à la pêche quelque sorte de culture. Le maïs (4), le manioc & d'autres plantes étoient cultivées dans les isles de la même maniere que sur le continent; mais tout le produit de leur industrie, joint à ce que la terre produisoit d'elle-même, n'étoit qu'une

Agriculture bornée & imparfaite.

(1) Oviedo, *lib. XIII. cap.* 1. Gomara, *hist. gén. cap.* 28.

(2) Gomara, *hist. gén. cap.* 9. Labat, II, 221, *&c.*

(3) Oviedo, *lib. XIII*, *cap.* 3.

(4) Voyez la NOTE LVII.

foible reſſource. Quoiqu'ils ſe contentaſſent d'une petite quantité de nourriture, à peine tiroient-ils de la terre ce qui étoit néceſſaire à leur conſommation, & ſi quelques Eſpagnols venoient à s'établir dans un canton, il ſuffiſoit de ce petit ſurcroît de bouches ſurnuméraires pour épuiſer leurs proviſions & amener la famine.

Raiſons de cette imperfection.

Deux circonſtances, communes à toutes les nations ſauvages de l'Amérique, concoururent avec celles dont j'ai déjà parlé, non-ſeulement à rendre leur agriculture très-imparfaite, mais encore à reſtraindre leur induſtrie dans toutes leurs opérations. Ils n'avoient point d'animaux domeſtiques & ils ne connoiſſoient point l'uſage des métaux.

Manque d'animaux domeſtiques.

En d'autres parties du globe, l'homme même dans l'état de ſociété le plus ſauvage, ſe montre encore comme le maître de la terre, donnant des loix aux différentes claſſes d'animaux, qu'il a apprivoiſées & réduites en ſervitude. Le Tartare pourſuit ſa proie ſur le cheval qu'il a élevé, ou conduit les nombreux troupeaux qui lui fourniſſent ſa nourriture & le vêtement.

L'Arabe a rendu le chameau docile & fait ſervir à ſon uſage la force & la patience de cet animal. Le Lapon a ſoumis le renne à ſa volonté, & les habitans même du Kamtſchatka ont formé les chiens au travail. C'eſt une des plus belles prérogatives de l'homme, un des plus grands efforts de ſon intelligence & de ſon pouvoir que cet empire qu'il exerce ſur les créatures d'une claſſe inférieure: ſans cet empire, ſa domination eſt imparfaite; c'eſt un monarque ſans ſujets, un maître ſans ſerviteurs. Il eſt obligé d'exécuter tous ſes travaux par la force ſeule de ſes bras, & telles étoient les conditions des nations ſauvages en Amérique. Leur eſprit étoit ſi peu cultivé, leur union ſociale ſi imparfaite, qu'ils ne paroiſſoient pas ſentir la ſupériorité de leur nature, & qu'ils laiſſoient tous les animaux jouir de leur liberté ſans ſonger à exercer leur pouvoir ſur aucun. Il eſt vrai que la plupart des animaux qui ont été rendus domeſtiques ſur notre continent, n'exiſtoient pas dans le nouveau monde; mais ceux qui ſont particuliers à l'Amérique ne ſont ni aſſez fa-

rouches ni assez redoutables pour n'avoir pu être domptés & asservis. Il y a quelques animaux dont les especes sont communes aux deux continens; mais le renne qui a été apprivoisé & soumis au joug dans un des deux hémispheres, est resté sauvage dans l'autre. Le bison d'Amérique est évidemment de la même espece que le bœuf d'Europe (1). Les nations même les plus grossieres de notre continent ont rendu cet animal domestique, & c'est par son secours que les hommes ont sçu exécuter plus facilement des travaux nécessaires & augmenter utilement leurs moyens de subsistance. Les habitans de plusieurs régions du nouveau monde, où le bison est très-commun, en auroient pu tirer les mêmes avantages; il n'est pas d'une nature si indocile qu'on n'eût pu l'accoutumer à rendre aux hommes les mêmes services que lui rendent les bêtes à cornes (2). Mais dans l'état où les Américains ont été trouvés lors

(1) M. de Buffon, *hist. nat. art.* Bison.

(2) Hennepin, *nouv. découv. pag.* 192. Kalin, *voyage dans l'Amér. septentrionale*, I, 207.

de la découverte, un ſauvage eſt l'ennemi des autres animaux, non leur ſupérieur. Il les chaſſe & les détruit; mais il ne ſait ni les multiplier ni les gouverner (1).

Cette circonſtance forme peut-être la diſtinction la plus importante qu'il y ait entre les habitans de l'ancien & du nouveau monde, celle qui donne aux peuples civiliſés plus de ſupériorité ſur ceux qui reſtent ſauvages. Les plus grandes opérations de l'homme pour changer & embellir la face de la nature, & ſes efforts les plus puiſſans pour augmenter la fécondité de la terre, s'exécutent au moyen des ſecours qu'il reçoit des animaux qu'il a apprivoiſés & formés au travail. C'eſt par leur force qu'il parvient à dompter le ſol rebelle & à convertir en champs fertiles les déſerts & les marais. Mais l'homme dans l'état de civiliſation eſt ſi familiariſé avec l'uſage des animaux domeſtiques qu'il ne réfléchit guere ſur les avantages ineſtimables qu'il en retire. Suppoſons-le cependant, même

(1) M. de Buffon, *hiſt. natur. IX*, 95. *hiſt. philoſ. & politique des deux Indes*, *VI*, 364.

dans l'état de ſociété le plus parfait, privé de l'utile ſecours de ces animaux, nous verrons ceſſer à quelques égards ſon empire ſur la nature; il reſtera un animal foible, embarraſſé de trouver les moyens de ſubſiſter, & incapable de tenter ces entrepriſes pénibles que leur aſſiſtance le met en état d'exécuter avec tant de facilité.

Uſage des métaux utiles inconnus.

Il eſt très-difficile de décider ſi l'empire que l'homme exerce ſur les animaux, ou l'uſage qu'il a ſu faire des métaux a le plus contribué à étendre ſon pouvoir. L'époque de cette importante découverte eſt inconnue, & dans notre hémiſphere elle ne peut être que très-reculée. Il n'y a que la tradition & quelques inſtrumens groſſiers de nos ancêtres, retrouvés par haſard, qui nous apprennent que les hommes ignoroient anciennement l'uſage des métaux & tâchoient d'y ſuppléer, en employant les cailloux, les coquilles, les os & d'autres ſubſtances dures aux mêmes uſages auxquels les peuples policés font ſervir les métaux.

La nature complette la formation de quelques métaux: l'or, l'argent & le

le cuivre ſe trouvent purs & parfaits dans les fentes des rochers, dans le ſein des montagnes, dans le lit des rivieres. Ces métaux furent donc les premiers qu'on dut connoître & les premiers dont on fit uſage. Mais le fer, qui eſt le plus utile de tous & celui auquel l'homme a le plus d'obligation, ne ſe trouve jamais dans ſon état parfait: ſon minerai groſſier & rebelle doit être ſoumis deux fois à la puiſſance du feu & ſubir deux opérations pénibles avant de devenir propre à aucun ſervice. L'homme a dû connoître pendant long-tems les autres métaux avant d'acquérir l'art de fabriquer le fer, & avant d'arriver à ce degré d'induſtrie néceſſaire pour perfectionner une invention qui lui fournit les inſtrumens au moyen deſquels il ſubjugue la terre & commande à tous ſes habitans. Mais à cet égard, ainſi que ſous pluſieurs autres rapports, l'infériorité des Américains étoit bien frappante. Toutes les tribus ſauvages diſperſées ſur le continent & dans les iſles, ne connoiſſoient point du tout les métaux que le ſol produit en abondance, ſi nous en exceptons

un peu d'or qu'ils recueilloient dans les torrens qui tomboient des montagnes & dont ils faiſoient quelques ornemens. Les moyens qu'ils avoient imaginés pour ſuppléer au défaut de ces métaux néceſſaires, étoient extrêmement groſſiers. L'ouvrage le plus ſimple étoit pour eux de la plus grande difficulté & exigeoit les plus grands efforts de travail. Ils n'avoient pour abattre les bois que des haches de pierre, & ils y employoient des mois entiers. Creuſer un canot étoit pour eux l'ouvrage d'une année, & ſouvent le bois dont ils le faiſoient étoit pourri avant que le canot fût achevé. Leurs travaux pour l'agriculture étoient également lents & imparfaits. Dans les contrées couvertes de hautes forêts il falloit les efforts réunis d'une peuplade entiere pour nétoyer le champ qu'on deſtinoit à la culture, & ce travail demandoit beaucoup de tems & beaucoup d'efforts. Les hommes croyoient avoir aſſez fait quand ils avoient ainſi préparé groſſiérement la terre; les femmes, chargées du reſte de la culture, la creuſoient ou du moins la remuoient avec des hoyaux

de bois & ſemoient ou plantoient enſuite. Là ſe terminoient tous les travaux, & la fertilité naturelle du ſol devoit faire le reſte. L'agriculture, lors même que l'homme eſt ſecondé par les animaux qu'il a ſoumis à ſon joug & par les inſtrumens divers qu'il a ſu fabriquer depuis la découverte des métaux, exige toujours un travail très-pénible. Ce n'eſt jamais qu'à la ſueur de notre front que nous pouvons féconder la terre. Il n'eſt donc pas étonnant que des peuples privés de tous ces ſecours aient fait ſi peu de progrès dans l'agriculture, & qu'ils aient toujours dépendu pour leur ſubſiſtance de la pêche & de la chaſſe, beaucoup plus que des productions qu'ils tiroient de la terre.

Les inſtitutions politiques naiſſent de cet état.

Après avoir fait connoître la maniere de ſubſiſter des peuplades groſſieres de l'Amérique, nous pouvons en déduire la forme & l'eſprit de leurs inſtitutions politiques, & indiquer les différences les plus frappantes qui ſe remarquent entre ces peuples ſauvages & les nations civiliſées.

1°. Ils ſont partagés

1°. Ils ſont partagés en petites communautés indépendantes. Quand

petites communautés.

la chaſſe ſeule fournit à la ſubſiſtance de l'homme, il faut une grande étendue de terrein pour nourrir un très-petit nombre d'hommes. A meſure que les hommes ſe multiplient, les animaux qui leur ſervent de proie, diminuent ou fuient à de grandes diſtances des habitations de leur ennemi. Tant que la chaſſe eſt le principal moyen de ſubſiſtance, la population eſt fort bornée & les hommes ſont obligés de ſe diſperſer, comme le gibier même qu'ils pourſuivent. Les animaux de proie, ſolitaires & infociables de leur nature, ne vont point à la chaſſe en compagnie; ils ſe plaiſent dans les profondeurs des forêts, où ſans être troublés ils peuvent errer & détruire les autres animaux. Les peuples chaſſeurs reſſemblent par leurs occupations & par leurs mœurs à ces animaux de proie. Ils ne peuvent former de grands corps, parce qu'il leur ſeroit impoſſible de trouver leur ſubſiſtance, & ils ſont forcés de ſe ſéparer les uns des autres par de très-grandes diſtances. Tel étoit l'état des tribus Américaines: leur nombre étoit toujours très-petit, quoiqu'elles ſuſ-

sent répandues sur de vastes contrées : elles étoient fort éloignées les unes des autres & dans des guerres & des rivalités continuelles (1). En Amérique, le mot de *nation* ne réveille pas d'aussi grandes idées que dans les autres parties du globe. On l'applique à de petites sociétés qui ne sont composées que de deux ou trois cens personnes, mais qui occupent souvent des pays plus considérables que certains royaumes d'Europe. La Guyane, quoique plus étendue que la France & divisée en un grand nombre de nations, ne contenoit pas plus de vingt-cinq mille habitans (2). Dans les plaines des bords de l'Orénoque, on fait plus de cent milles en différentes directions, sans rencontrer une seule cabane & sans trouver même des traces de créatures humaines (3). Dans le nord de l'Amérique, où le climat est plus rigoureux & la terre moins fertile, la misere & la dépopulation sont

(1) Lozano, *descript. del gran Chaco*, 59, 62. Fernandez, *relac. hist. de los Chiquit.* 162.
(2) *Voyages de Marchais*, IV. 353.
(3) Gumilla, II, 191.

encore plus grandes. C'eſt-là qu'on fait des centaines de lieues à travers de forêts & de campagnes déſertes (1). L'homme ne peut guere occuper toute la terre, tant que la chaſſe continue d'être ſa principale reſſource pour ſa ſubſiſtance (2).

2°. Ils n'ont aucune idée de la propriété.

2°. Les peuples chaſſeurs ne connoiſſent point le droit de propriété. Comme les animaux qui nourriſſent le chaſſeur ne ſont point élevés par ſes ſoins, il ne peut avoir aucun droit ſur eux tant qu'ils errent dans les forêts. Dans le pays où le gibier eſt ſi abondant, qu'on peut le prendre ſans beaucoup de peine, on ne ſonge point à s'approprier ce qu'on peut toujours avoir ſi aiſément. Dans les pays au contraire où il eſt ſi rare que les dangers & les fatigues de la chaſſe exigent les efforts réunis de toute une tribu, de tout un village, il doit paroître appartenir également à tout le monde, parce que tout le monde a également

(1) M. Fabry, *cité par M. de Buffon*, III, 488. Lafitau, II, 179. Boſſu, voyages à la Louiſiane, I, 3. Voyez la NOTE LVIII.

(2) Voyez la NOTE LIX.

contribué au succès de l'expédition. Les forêts chez les peuples chasseurs sont considérées comme la propriété d'une tribu, qui a le droit d'en exclure toutes les tribus rivales. Mais parmi ces tribus aucun individu ne peut s'arroger une portion particuliere de propriété, exclusivement à tous les autres membres de la société. Tout appartient également à tous, & chacun va prendre dans le magasin commun où l'on a déposé le butin de la chasse tout ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance. Les principes qui reglent la principale occupation de leur vie, s'étendent aussi aux travaux accessoires qu'ils y joignent. L'agriculture même n'a pu introduire parmi eux une idée complette de la propriété. Tandis que les hommes chassent, les femmes travaillent à la terre, & tous ensemble, après avoir fini leurs tâches, jouissent en commun des fruits de leurs travaux (1). Parmi quelques tribus toutes les productions de la terre sont déposées dans des greniers

(1) Ferguson's, *Essai*, 125, 327. Voyez la NOTE LX.

publics pour être partagées enſuite entre tous les membres, ſuivant une juſte proportion des beſoins (1). Quoiqu'on les renferme dans des greniers ſéparés, chez quelques autres tribus, on n'y peut cependant jamais acquérir un droit aſſez excluſif de propriété pour qu'il ſoit permis à quelqu'un de jouir du ſuperflu, tandis qu'autour de lui quelqu'un manque du néceſſaire (2). Toutes les diſtinctions qui naiſſent de l'inégalité des richeſſes leur ſont inconnues. Les noms même de riche & de pauvre n'ont pu pénétrer dans leurs langues. Ils ſont enfin abſolument étrangers à tous les rapports qui naiſſent de la propriété, ce grand objet des loix & de la politique, cette baſe principale de tous les gouvernemens que le genre humain a établis ſur la terre (3).

3°. Les hommes dans cet état conſervent toujours un ſentiment très-

(1) Gumilla, I, *p.* 265. Brickell, *hiſt. of North Carolina.*

(2) Denys, *hiſt. natur.* II, 392, 393.

(3) P. Martyr, *décad. pag.* 45. Venegas, *hiſt. of Californ.* I, 66. Lary, *navig. in Braſil.* c. 17.

fort de leur indépendance & de leur égalité. Par-tout où la propriété n'eſt point établie, les diſtinctions qui naiſſent des qualités perſonnelles ſont les ſeules qu'on puiſſe connoître, & ces diſtinctions mêmes ne peuvent ſe rendre ſenſibles que dans les occaſions où les hommes ſont forcés à déployer toutes leurs facultés. Dans les tems de grand danger & dans les affaires difficiles, les ſauvages conſultent la ſageſſe & l'expérience des vieillards, & l'on ſuit leurs conſeils. Lorſqu'ils entrent en campagne contre l'ennemi, le guerrier le plus diſtingué par ſon courage ſe met à la tête de la jeuneſſe & la conduit aux combats (1). Quand ils vont en troupe à la chaſſe, le chaſſeur le plus adroit & le plus heureux dans ſes entrepriſes ſe met encore à la tête de la troupe & en regle tous les mouvemens. Mais dans les tems de repos & de tranquillité, où l'on n'a plus aucune occaſion de développer ces talens naturels, on ne connoît plus

(1) Acoſta, *Hiſt. VI, cap.* 19. Stadius, *hiſt. Braſil. lib. II, cap.* 13. Debry, III, *pag.* 10. Biet, 361.

aucune eſpece de prééminence. Toutes les circonſtances de la vie rappellent toujours aux membres de la communauté qu'ils ſont égaux. Ils ſont tous vêtus, nourris & logés de la même maniere. Rien de ce qui conſtitue la ſupériorité d'une part & la dépendance de l'autre n'eſt connu chez eux. Tout homme libre défend avec la plus grande fermeté les droits attachés à ſa condition (1). Ce ſentiment d'indépendance eſt tellement gravé dans leurs ames que rien ne peut l'en arracher, & que jamais le malheur n'a pu ſoumettre leur fierté à la ſervitude. Accoutumés à être les maîtres abſolus de leurs actions, ils dédaignent d'exécuter les ordres d'un ſupérieur. N'ayant jamais eſſuyé aucune réprimande, ils ne peuvent ſouffrir aucune correction (2). Un grand nombre d'Américains, lorſqu'ils virent que les Eſpagnols les traitoient en eſclaves, moururent de douleur ou ſe tuerent de déſeſpoir (3).

(1) Labat, VI, 124. Brickell, *hiſt. of Carol.* 310.

(2) Voyez la NOTE LXI.

(3) Oviedo, *lib. III, cap.* 6, *pag.* 97. Vega

4°. Les idées de la ſubordination civile ſont toujours très-imparfaites & le gouvernement n'a jamais qu'une autorité bien foible chez les peuples qui ſont reſtés dans cet état. Quand la propriété eſt inconnue dans une nation ou qu'elle n'en a que des idées incomplettes; quand les productions de l'induſtrie & les fruits ſpontanés de la terre ſont conſidérés comme appartenans à la ſociété entiere, il eſt difficile qu'il naiſſe parmi les concitoyens aucune de ces diſcuſſions qui exigent l'intervention des loix & de l'autorité publique.

Quand les droits qui naiſſent d'une propriété excluſive ne ſont pas encore connus, les grands objets des loix & du pouvoir judiciaire ne peuvent exiſter. Lorſque les ſauvages vont au combat ou pour leur propre défenſe ou pour envahir le territoire d'un ennemi, & lorſqu'ils ſont engagés dans quelque entrepriſe de chaſſe difficile & périlleuſe, alors on s'apperçoit que les membres d'une tribu

conquiſta de la Florida, I, 30. II, 416. Labat, II, 138. Benzo, *hiſt. nov. orb. lib. IV, cap.* 25.

ſont partie d'un corps politique ; alors ils ſentent qu'ils ont une exiſtence commune avec les compagnons de leurs travaux, & ils ſuivent avec ſoumiſſion celui qui s'eſt diſtingué par ſa valeur & par ſa ſageſſe. Mais hors de ces cas où ils réuniſſent leurs efforts pour un intérêt commun, on n'apperçoit parmi eux aucune trace d'union politique (1) ; on ne voit aucune forme de gouvernement. Les noms de *magiſtrat* & de *ſujet* n'y ſont pas même en uſage. Chacun ſemble jouir encore de toute ſon indépendance naturelle. Si l'on propoſe quelque entrepriſe pour l'utilité publique, chaque membre de la communauté eſt libre d'y concourir ou de ne pas y concourir. Aucun réglement n'exige d'eux un ſervice comme un devoir. Toutes leurs réſolutions ſont volontaires & partent toujours des mouvemens naturels de leur ame (2). Dans la plupart de ces peuplades groſſieres,

(1) Lozano, *deſcr. del gran Chaco*, 93. Melendez, *teſoros verdaderos*, *II*, 23. Voyez la NOTE LXII.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 266, 268.

on n'a pas même fait encore le premier pas qui conduit à l'établiſſement du pouvoir judiciaire. Le droit de la vengeance eſt livré aux mains des particuliers (1). Lorſqu'il y a eu quelque violence commiſe ou du ſang répandu, la communauté ne ſe charge point d'infliger ou de modérer la punition. C'eſt aux parens ou aux amis à venger l'offenſé ou la victime, & à recevoir la réparation offerte par le coupable. Si les vieillards s'entremettent, ce n'eſt jamais pour décider l'affaire, mais pour donner des conſeils qui ne ſont preſque jamais écoutés. Comme il paroît honteux de laiſſer une offenſe impunie, le reſſentiment eſt toujours implacable & éternel (2). On peut dire que parmi les ſauvages l'objet du gouvernement ne s'étend pas au-delà de l'intérieur des familles. Ils ne s'occupent jamais à maintenir un ordre général & public par l'exercice d'une autorité permanente; & ſi

(1) Herrera, *decad.* 8, *lib. IV*, *cap.* 8.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*; *III*, 2, 1. Lafitau, I, 486. Caſſini, *hiſt. de nuevo reyno de Grenada*, 226.

des travaux communs maintiennent quelque union entre les membres d'une tribu, c'eſt ſur-tout pour attaquer ou repouſſer l'ennemi avec plus de vigueur & d'avantage.

A quels peuples on doit appliquer cette deſcription.

Telle étoit la forme de l'ordre politique établi chez preſque toutes les nations de l'Amérique. C'eſt dans cet état que ſe trouvent toutes les peuplades répandues dans les vaſtes provinces qu'arroſe le Miſſiſſipi, depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, juſqu'aux confins de la Floride. Les peuples du Bréſil, les habitans du Chili, quelques tribus du Paraguay & de la Guyane, & celles qui habitent les contrées qui s'étendent depuis l'embouchure de l'Orénoque juſqu'à la péninſule d'Yucatan, étoient auſſi dans le même état. Dans ces ſociétés ſi petites & ſi nombreuſes, il devoit y avoir ſans doute quelques variétés qui marquoient des différences dans les progrès de la civiliſation. Mais ce ſeroit en vain que nous chercherions ces variétés; parce qu'elles n'ont pas été obſervées par des hommes en état de démêler les légeres différences qui diſtinguent les nations les unes des

autres, lors même qu'elles ont en général le même caractere. A quelque choſe près, le tableau que nous venons de tracer convient également à tous les peuples de l'Amérique qui joignoient un peu d'agriculture aux produits de la chaſſe & de la pêche.

Quelque imparfaites & groſſieres que nous paroiſſent ces inſtitutions, il y avoit des tribus qui avoient fait encore moins de progrès. Parmi les nations qui vivoient uniquement de la chaſſe & de la pêche, & qui n'avoient aucune eſpece d'agriculture, l'union & le ſentiment de la dépendance mutuelle entre les membres étoient ſi foibles, qu'on avoit peine à découvrir dans leurs actions quelque apparence d'ordre & de gouvernement. Il faut placer dans cette claſſe les Californiens, pluſieurs des petites nations qui habitoient la vaſte contrée du Paraguay, quelques peuples des bords de l'Orénoque & de la riviere de Sainte-Magdeleine dans le nouveau royaume de Grenade (1).

(1) Vegenas, I, 68, *Lettres édif. II*, 176. Thecho, *hiſt. of Paraguay*. Churchill, VI, 78. *Hiſt. gén. des voyages*, XIV, 74.

Mais parmi ces nations même, où l'on apperçoit à peine l'ombre d'un gouvernement régulier, où l'autorité eſt reſſerrée dans des bornes ſi étroites, on trouve quelquefois des inſtitutions qui donnent au chef un pouvoir qui ſemble oppoſé au caractere des peuples ſauvages. En obſervant les inſtitutions politiques établies par l'homme, ſoit dans l'état ſauvage, ſoit dans la civiliſation, on en découvre toujours quelques-unes d'irrégulieres qui contrarient l'ordre de toutes les autres, & qu'on s'efforceroit vainement de concilier avec le ſyſtême général des loix & des principes qui gouvernent les ſociétés dans les mêmes circonſtances. On en rencontre quelques-unes de ſemblables en Amérique parmi les peuples que nous avons confondus ſous le nom commun de ſauvages. Elles ſont ſi curieuſes & ſi importantes que je crois néceſſaire de les faire connoître & de remonter à leur origine.

Dans le nouveau monde comme dans toutes les autres parties du globe, les contrées froides & tempérées ſont le ſiege favori de la liberté & de l'in-

dépendance. Là les ames ſont fortes & vigoureuſes comme les corps. Plein du ſentiment de ſa dignité perſonnelle & capable des plus grands efforts pour la faire reſpecter, l'homme y aſpire toujours à l'indépendance, & rien ne peut ſoumettre ſa fierté opiniâtre au joug de la ſervitude. Dans les climats chauds, où les corps ſont toujours énervés, où une ſenſation agréable & préſente paroît la ſuprême félicité, l'homme conſent aiſément à paſſer ſous la puiſſance d'un maître. Auſſi en parcourant le continent de l'Amérique du nord au ſud, nous verrons toujours l'autorité s'accroître avec la chaleur du climat, & les hommes perdre de leur activité à meſure que le ſoleil en acquiert davantage. Dans la Floride, l'autorité des chefs & des caciques étoit non-ſeulement permanente, mais héréditaire. On les avoit diſtingués par des ornemens particuliers, par des prérogatives de différens genres, & leurs ſujets n'oſoient les approcher qu'avec ces démonſtrations de reſpect & de vénération que les ſujets d'un deſpote ſont accoutumés à employer en approchant du trône de

leur maître (1). Chez les Natchez, nation qui habite ſur les bords du Miſſiſipi, on connoît des différences de rang qui ſont abſolument ignorées des nations ſeptentrionales. Quelques familles ſont réputées nobles & jouiſſent de pluſieurs dignités héréditaires. Le corps du peuple eſt conſidéré comme vil & formé ſeulement pour la ſujétion. Ces diſtinctions ſont fixées par des noms qui marquent l'élévation de la premiere claſſe & l'abaiſſement ignominieux de la ſeconde. On donne aux nobles le nom de *reſpectables*, & aux gens du peuple celui de *puants*. Le premier chef, celui dans lequel réſide l'autorité ſuprême, eſt conſidéré comme un être d'une nature ſupérieure, comme le fils du ſoleil, ſeul objet de leurs adorations. On n'en approche qu'avec une vénération religieuſe, & on lui rend les honneurs réſervés au repréſentant de la Divinité. Ses volontés ſont des loix auxquelles on doit une obéiſſance

(1) Cardenas y cano *enſuyo Chrinol, à la hiſt. de Florida, pag.* 46. Lemoine de Morgues *Joenes Floridæ, ap. de Bry, pag.* 1, 4, *&c.* Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France, III*, 467.

aveugle. La vie de ses sujets est tellement dans sa dépendance, que le malheureux qui a pu lui déplaire va lui offrir sa tête avec une profonde humilité. Sa puissance ne finit pas avec sa vie: il doit être accompagné dans l'autre monde par les personnes qui l'ont servi dans celui-ci: plusieurs de ses domestiques, ses principaux officiers & ses femmes les plus chéries sont immolés sur sa tombe; & telle est la vénération qu'il a inspirée que toutes ces victimes vont avec joie à la mort & regardent comme la distinction la plus honorable & la récompense la plus belle de leur fidélité (1), d'être choisies pour accompagner leur maître au tombeau. Aussi l'on voit établi chez les Natchez un despotisme parfait avec tout son cortége de superstition, d'arrogance & de cruauté; & par une singuliere fatalité, ce peuple a éprouvé toutes les calamités qui appartiennent aux nations policées, quoiqu'il n'ait pas fait dans les arts & dans la civili-

(1) Dumont, *mémoire hist. sur la Louisiane*, I, 175. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 419, *&c. Lettres édif.* XX, 106, 111.

sation beaucoup plus de progrès que les tribus dont il est entourré.

Dans les isles. A Hispaniola, à Cuba & dans les grandes isles, les caciques & les chefs jouissoient d'un pouvoir fort étendu, & leur dignité se transmettoit par droit héréditaire du pere au fils, avec les honneurs & les prérogatives distinguées qui y étoient attachées. Les sujets avoient un grand respect pour leur chef & se soumettoient à ses ordres sans réserve & sans résistance (1). Les caciques étoient distingués par des ornemens particuliers; & pour augmenter & maintenir la vénération des peuples, ils avoient eu l'art d'appeller la superstition au secours de leur autorité. Ils présentoient leurs commandemens comme les oracles du ciel, & prétendoient être doués du pouvoir de régler les saisons, de dispenser le soleil & la pluie, selon que leurs sujets en avoient besoin.

A Bogota. Dans quelques parties du continent, l'autorité des caciques semble avoir été aussi étendue que dans les isles.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. I*, *cap.* 16, *lib. III*, *cap.* 4, *pag.* 88. *Vie de Colomb*, *chap.* 32.

Dans Bogota, qui eſt aujourd'hui une province du nouveau royaume de Grenade, il y avoit une nation plus nombreuſe & plus avancée dans les différens arts qu'aucun autre peuple d'Amérique, à l'exception des Mexicains & des Péruviens. Elle ſubſiſtoit principalement du produit de l'agriculture. L'idée de propriété y étoit établie & les droits en étoient maintenus par des loix, tranſmiſes par tradition & obſervées avec un grand ſoin (1). Ce peuple vivoit dans de grandes villes; il étoit vêtu d'une maniere convenable, & il avoit des maiſons qu'on pouvoit regarder comme commodes en comparaiſon de celles des nations qui l'environnoient. Cette civiliſation extraordinaire avoit produit des effets ſenſibles. Il y avoit une forme réguliere de gouvernement & un tribunal établi pour connoître des différens crimes & les punir avec ſévérité. On y connoiſſoit la diſtinction des rangs. Le chef, à qui les Eſpagnols donnoient le titre de monarque,

(1) Piedrahita, *hiſt. de las conquiſtas del nouv. Reino de Gran. pag.* 46.

& qui méritoit ce nom par l'appareil & l'étendue de ſon autorité, gouvernoit avec un pouvoir abſolu. Il avoit des officiers de différens grades, & il ne paroiſſoit jamais en public ſans une ſuite nombreuſe : il étoit porté avec beaucoup de pompe dans une eſpece de palanquin, précédé par des coureurs qui alloient en avant pour faire nettoyer la route de ſon paſſage & la joncher de fleurs. La dépenſe de cette pompe extraordinaire ſe prenoit ſur les taxes & ſur les préſens qu'il recevoit du peuple, pour qui ce prince étoit un objet de vénération ſi impoſant que perſonne n'oſoit le regarder en face, ni même s'approcher de lui autrement qu'en détournant le viſage (1). Il y avoit ſur le même continent d'autres tribus moins avancées dans la civiliſation que le peuple de Bogota, chez leſquelles cependant l'eſprit de liberté & d'indépendance, ſi naturel à l'homme ſauvage, étoit déjà ſoumis à une ſorte de police, &

(1) Herrera, *decad.* 6, *lib.* I, *cap.* 2; *lib.* V, *cap.* 56. Piedrahita, *cap.* 5, *pag.* 25, *&c.* Gomera, *hiſt. cap.* 72.

qui avoit des caciques revêtus d'une autorité assez étendue.

Il n'est pas aisé d'indiquer les circonstances ni de démêler les causes qui ont contribué à introduire & à établir parmi ces peuples une forme de gouvernement si différente de celui des tribus qui les environnent, & si opposé au génie des nations sauvages. Si les hommes qui ont eu occasion de les observer dans leur état primitif, y avoient apporté plus d'attention & de discernement, nous aurions pu en recevoir des lumieres suffisantes pour nous guider dans cette recherche. Si d'un autre côté l'histoire d'un peuple à qui l'usage de l'écriture est inconnu, n'étoit pas enveloppée de ténèbres impénétrables, nous pourrions tirer de cette source quelques éclaircissemens. Mais nous ne pouvons rien recueillir de satisfaisant ni des relations des Espagnols ni des traditions même des habitans; il faut avoir recours aux conjectures pour expliquer les irrégularités qui se présentent dans l'état politique des peuples dont nous parlons. Comme toutes ces tribus qui avoient déjà

Cause de ces variétés.

perdu leur liberté & leur indépendance naturelle, étoient ſituées ſous la zone torride ou dans des pays qui en ſont voiſins, on peut ſuppoſer que le climat a contribué à les diſpoſer à cet état de ſervitude, qui ſemble être la deſtinée de l'homme dans ces régions de la terre. Mais quoique l'influence du climat, plus puiſſante que celle d'aucune autre cauſe naturelle, ne doive pas être négligée, cette circonſtance ſeule ne peut cependant ſuffire pour donner la ſolution du problême. Les actions des hommes ſont ſi compliquées qu'il ne faut pas ſe hâter d'attribuer à un ſeul principe la forme particuliere qu'on leur voit prendre. Quoique le deſpotiſme ne ſe trouve en Amérique que ſous la zone torride & dans les pays chauds qui l'avoiſinent, j'ai déjà obſervé que ces pays ſont habités par différentes tribus, dont les unes jouiſſent d'une grande liberté & les autres ne ſont ſoumiſes à aucune eſpece de police. L'indolence & la timidité particuliere aux habitans des iſles les rendoient tellement incapables des ſentimens & des efforts néceſſaires pour reſter dans l'indépendance, qu'il ſeroit inutile

inutile de chercher quelqu'autre cauſe de leur lâche ſoumiſſion à la volonté d'un chef. La ſervitude des Natchez & des habitans de Bogota ſemble avoir été un effet naturel de la différence qu'il y avoit entre leur état & celui des autres Américains. Ils formoient des nations fixes, réſidant conſtamment dans le même lieu. La chaſſe n'étoit point la principale occupation des premiers, & les derniers ne paroiſſent pas avoir compté ſur cette reſſource pour en faire un moyen de ſubſiſtance. Les uns & les autres avoient fait aſſez de progrès dans l'agriculture & dans les arts, pour avoir été en état d'introduire dans leur police une idée plus ou moins préciſe de la propriété. Dans cet état de ſociété, l'avarice & l'ambition ont déjà des objets ſur leſquels elles peuvent exercer leur influence. Des vues d'intérêt attirent les hommes perſonnels; le deſir de la prééminence excite les entreprenans: les uns & les autres aſpirent à la domination, & des paſſions inconnues à l'homme ſauvage les portent à empiéter ſur les droits de leurs concitoyens. Des motifs qui

ſont également étrangers à toutes les nations ſauvages, obligent le peuple à ſe ſoumettre ſans réſiſtance à l'autorité uſurpée de leurs ſupérieurs ; mais parmi ces nations mêmes, on n'auroit pas pu, ſans le ſecours de la ſuperſtition, rendre l'eſprit des peuples ſi docile & le pouvoir des chefs ſi étendu. C'eſt la fatale influence de la ſuperſtition, qui dans tous les degrés de la ſociété abaiſſe & dégrade l'eſprit humain, briſe ſa vigueur & ſon indépendance naturelle. Quiconque ſait manier cet inſtrument redoutable, eſt ſûr de dominer ſur ſon eſpece. Malheureuſement pour les peuples dont les inſtitutions ſont l'objet de nos recherches, ce pouvoir étoit entre les mains de leurs chefs. Les caciques des iſles pouvoient faire parler comme il leur plaiſoit leurs *Cémis* ou divinités, & c'étoit par leur interpoſition & en leur nom qu'ils impoſoient des tributs & des charges ſur le peuple (1). Le grand chef des Natchez étoit le principal miniſtre ainſi que le repréſentant du ſoleil qu'ils adoroient. Le reſ-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. III, cap.* 3.

pect que le peuple de Bogota avoit pour ſes monarques étoit dicté par la religion; l'héritier apparent du royaume étoit élevé dans l'intérieur du temple principal, ſous une diſcipline auſtere & avec des cérémonies particulieres, propres à inſpirer à ſes ſujets la plus haute opinion de la ſainteté de ſon caractere & de la dignité de ſa place (1). Ainſi la ſuperſtition, qui dans les premiers périodes de la ſociété eſt entiérement inconnue, ou qui épuiſe toute ſa force en pratiques vaines & puériles, avoit déjà pris un empire marqué ſur les peuples Américains qui avoient fait quelques progrès vers la civiliſation; ainſi c'étoit déjà le principal inſtrument qui avoit ſervi à plier leur ame à une ſervitude prématurée; & dès le commencement de leur carriere politique, elle les avoit ſoumis à un deſpotiſme preſque auſſi rigoureux que celui qui opprime les nations dans le dernier période de leur corruption & de leur décadence.

V. Après avoir examiné les inſti- Art de la guerre,

(1) Piedrahita, *pag.* 27.

tutions politiques des peuples sauvages en Amérique, notre attention se porte naturellement sur l'art de faire la guerre, c'est-à-dire, sur les moyens qu'ils ont imaginés pour la sureté & la défense nationale. Les petites tribus disperſées sur ce continent sont non-seulement indépendantes & isolées, mais se trouvent engagées dans des hostilités perpétuelles les unes contre les autres (1). Quoique l'idée d'une propriété particuliere appartenant à un seul individu leur soit étrangere, les Américains les plus grossiers connoissent le droit que chaque communauté a sur ses propres domaines; ils regardent ce droit comme entier & exclusif, autorisant le possesseur à repousser par la force toute usurpation des tribus voisines. Comme il est de la plus grande importance pour eux qu'on ne vienne point troubler ou détruire le gibier dans leur terrein de chasse, ils défendent avec une attention jalouse cette propriété nationale; mais comme en même tems leurs territoires sont

(1) Ribas, *hist. de los triunf. pag.* 9.

fort étendus & que les limites n'en ſont pas exactement fixées, il s'éleve des ſujets continuels de querelles qui rarement ſe terminent ſans effuſion de ſang. Même dans cet état ſimple & primitif de la ſociété, l'intérêt eſt une ſource de diſcorde, qui ſouvent oblige les tribus ſauvages à prendre les armes, pour repouſſer ou punir ceux qui font des incurſions dans les forêts ou dans les plaines d'où ils tirent leur ſubſiſtance.

Leurs motifs pour faire la guerre.

Mais l'intérêt n'eſt pas le motif le plus fréquent ni le plus puiſſant des hoſtilités continuelles qui ſubſiſtent parmi les nations ſauvages. Il faut en chercher la principale cauſe dans cette paſſion de vengeance qui enflamme le cœur des ſauvages avec tant de violence que le beſoin de la ſatisfaire peut être regardé comme le caractere diſtinctif des hommes dans l'état qui précede la civiliſation. Des circonſtances très-puiſſantes, ſoit dans la police intérieure des tribus ſauvages, ſoit dans leurs opérations au-dehors contre des ennemis étrangers, concourent à nourrir & à fortifier une paſſion ſi funeſte à la tranquillité générale. Lorſqu'on

laisse à chaque individu le droit de venger ses injures de ses propres mains, toute offense est ressentie avec une extrême vivacité, & la vengeance s'exerce avec une animosité implacable. Le tems ne peut effacer la mémoire de l'injure qu'on a reçue, & il est rare qu'elle ne soit pas à la fin expiée par le sang de l'agresseur. Les nations sauvages sont gouvernées dans leurs guerres publiques par les mêmes idées & animées du même esprit que dans la poursuite de leurs vengeances particulieres. Dans les petites communautés chaque individu est affecté de l'injure & de l'affront qu'on fait au corps dont il est membre, comme si c'étoit une atteinte directe à son propre honneur ou à sa sûreté personnelle. Le desir de la vengeance se communique de l'un à l'autre & devient bientôt une espece de fureur. Comme les sociétés foibles ne peuvent entrer en campagne que par petites troupes, chaque guerrier a le sentiment de sa propre importance & sait qu'une partie considérable de la vengeance publique dépend de ses propres efforts. Ainsi la guerre qui, entre de

Esprit de vengeance.

grands états se fait avec peu d'animosité, se poursuit par les petites tribus avec toute la violence d'une querelle particuliere. Le ressentiment de ces nations est aussi implacable que celui des individus. Il peut dissimuler ou suspendre ses effets, mais il ne s'éteint jamais, & souvent lorsqu'on s'y attend le moins il éclate avec un surcroît de fureur (1). Lorsque les nations policées ont obtenu l'honneur de la victoire ou une augmentation de domaine, elles peuvent terminer glorieusement une guerre; mais les sauvages ne sont satisfaits qu'après avoir exterminé la tribu qui est l'objet de leur rage. Ils combattent non pour conquérir, mais pour détruire. S'ils commencent des hostilités, c'est avec la résolution de ne plus voir la face de leurs ennemis qu'en guerre, & de poursuivre la querelle avec une ani-

De-là la férocité de leurs guerres.

(1) Boucher, *hist. naturelle de la nouv. France, pag.* 93. Charlevoix, *hist. de la nouv. France, III*, 215, 251. Lery, *ap. de Bry, III*, 204. Creuxius, *hist. Canad. pag.* 72. Lozano, *descr. del gran Chaco*, 95. Hennepin, *mœurs des Sauv.* 40.

moſité éternelle (1). Le deſir de la vengeance eſt le premier & preſque le ſeul principe qu'un ſauvage ſonge à inculper dans l'ame de ſes enfans (2). Ce ſentiment croît avec eux à meſure qu'ils avancent en âge, & comme leur attention ne ſe porte que ſur un petit nombre d'objets, il acquiert un degré de force, inconnu parmi les hommes dont les paſſions ſont diſtraites & affoiblies par la variété de leurs goûts & de leurs occupations. Ce deſir de vengeance qui s'empare du cœur des ſauvages, reſſemble plutôt à la fureur d'inſtinct des animaux qu'à une paſſion humaine. On le voit s'exercer avec une fureur aveugle, même contre des objets inanimés. Si un ſauvage eſt bleſſé par haſard par une pierre, il la ſaiſit ſouvent par un tranſport de colere & tâche d'appaiſer ſur elle ſon reſſentiment en la briſant (3). S'il eſt bleſſé d'une fleche en

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 251. Colden, I, 108, II, 126. Barrere, *pag.* 172, 173.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 326. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 236. Lozano, *hiſt. du Paraguay*, *I.* 144.

(3) Lery, *ap. de Bry*, *III*, 190.

combattant, il l'arrache de sa blessure, la rompt avec ses dents & la jette en pieces sur la terre (1). A l'égard de ses ennemis la rage de la vengeance ne connoît point de bornes. Dominé par cette passion, l'homme devient le plus cruel de tous les animaux; il ne sait ni plaindre, ni pardonner, ni épargner.

La violence de cette passion est si bien connue des Américains eux-mêmes, que c'est elle qu'ils invoquent toujours pour exciter le peuple à prendre les armes. Si les anciens d'une tribu veulent arracher les jeunes gens à l'indolence; si un chef se propose d'engager une troupe de guerriers à le suivre dans une incursion sur le territoire ennemi, c'est de l'esprit de vengeance qu'ils tirent les motifs les plus puissans de leur éloquence martiale. « Les os de nos concitoyens », disent-ils, « sont encore exposés sur » la terre. Leur lit ensanglanté n'a pas » encore été nettoyé. Leurs esprits » crient contre nous; il faut les ap-

(1) Lery, *ap. de Bry, III*, 208. Herrera, *decad.* 1, *lib. VI*, *cap.* 8.

» paiſer. Allons & dévorons ceux qui » les ont maſſacrés. Ne reſtez pas plus » long-tems dans l'inaction ſur vos » nattes; levez la hache; conſolez les » eſprits morts, & dites-leur qu'ils » vont être vengés (1) ».

Perpétuité des guerres.

Echauffés par ces exhortations, les jeunes ſauvages ſe ſaiſiſſent de leurs armes avec un tranſport de fureur, entonnent la chanſon de guerre & brûlent d'impatience de tremper leurs mains dans le ſang de leurs ennemis. Des guerriers particuliers raſſemblent ſouvent de petites troupes & vont attaquer une tribu ennemie ſans conſulter les chefs de la bourgade. Un ſeul guerrier par un mouvement ou de caprice ou de vengeance, ſe met quelquefois ſeul en campagne & fait pluſieurs centaines de milles pour ſurprendre ou tuer quelques ennemis (2). Les exploits d'un guerrier dans ces excurſions ſolitaires, forment ſouvent la partie principale de l'hiſtoire d'une campagne américaine (3),

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 216, 217. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 204.

(2) Voyez la NOTE LXIII.

(3) Voyez la NOTE LXIV.

& les chefs ſe prêtent à ces ſaillies irrégulieres du courage parce qu'elles tendent à entretenir l'eſprit martial & qu'elles accoutument le peuple à l'audace & au danger (1). Mais lorſqu'il s'éleve une guerre nationale, entrepriſe par autorité publique, les délibérations ſe prennent avec regle & avec lenteur. Les anciens s'aſſemblent; ils expoſent leurs opinions dans des diſcours ſolemnels; ils peſent avec maturité la nature de l'entrepriſe, & en diſcutent les avantages ou les déſavantages avec beaucoup de prudence & de ſagacité politique. Les prêtres & les devins ſont conſultés; quelquefois même on prend l'avis des femmes (2). Si la déciſion eſt pour la guerre, on s'y prépare avec beaucoup de cérémonie. Il ſe préſente un chef pour diriger l'expédition, & il eſt accepté; mais perſonne n'eſt obligé de le ſuivre. La réſolution qu'a

(1) Boſſu, *voy. I*, 140. Lery, *ap. de Bry*, 215. Hennepin, *mœurs des Sauvages*, 41. Lafitau, II, 169.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 215, 268. Biet, 367, 380.

prise la communauté de commencer les hostilités, n'impose à aucun de ses membres l'obligation de prendre part à la guerre; chaque individu reste le maître de sa conduite, & il ne s'engage à servir que de sa pure volonté (1).

Maniere de faire la guerre.

Les principes qui dirigent leurs opérations militaires, quoiqu'extrêmement différens des principes qui reglent celles des nations civilisées, sont cependant très-appropriés à leur état politique & au pays dans lequel ils font la guerre. Ils n'entrent jamais en campagne avec des corps nombreux, dont la subsistance, durant de longs voyages à travers des lacs & des rivieres, & dans des marches de plusieurs centaines de milles à travers des forêts horribles, exigeroit de plus grandes combinaisons de prévoyance & d'industrie que ne peuvent en faire des sauvages. Leurs armées ne sont point embarrassées de lourds bagages. Chaque guerrier porte avec ses armes une natte & un petit sac de maïs, &

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 217-218.

c'eſt ce qui forme tout ſon équipage militaire. Quand ils ſont encore à une certaine diſtance des frontieres du pays ennemi, ils ſe diſperſent dans les bois & vivent du gibier qu'ils tuent & des poiſſons qu'ils prennent. Dès qu'ils s'approchent du territoire de l'ennemi qu'ils vont attaquer, ils raſſemblent toutes les troupes & s'avancent avec beaucoup d'ordre & de précaution. Ils ne mettent point leur gloire à attaquer l'ennemi de front & à force ouverte. Le ſurprendre & le détruire, voilà le plus grand mérite d'un chef & la gloire de ſes guerriers. Comme la chaſſe & la guerre ſont leurs ſeules occupations, ils y portent le même eſprit & les mêmes ruſes. Ils ſuivent leurs ennemis à la trace au travers des forêts. Ils emploient dans la guerre les mêmes moyens que prend le chaſſeur pour découvrir ſa proie, cette adreſſe à ſe tenir caché près des lieux où elle peut être, cette patience à l'attendre pendant pluſieurs jours juſqu'à ce qu'elle ne puiſſe plus lui échapper & qu'il ſoit ſûr de la prendre. Lorſqu'ils ne rencontrent point de parti détaché de l'ennemi ils s'avancent

juſques dans les villages, mais avec tant de précautions pour cacher leur approche qu'ils ſe gliſſent ſouvent dans les forêts en marchant ſur les mains & ſur les pieds; & pour mieux ſe cacher ils ſe peignent la peau de couleur de feuilles mortes (1). Lorſqu'ils ſont aſſez heureux pour n'être pas découverts, ils brûlent les cabanes en ſilence & maſſacrent les habitans qui veulent fuir les flammes. S'ils eſperent de n'être pas pourſuivis dans leur retraite, ils amenent avec eux quelques priſonniers, qu'ils deſtinent au ſort le plus affreux. Mais ſi malgré toutes leurs précautions & toute leur adreſſe, leurs deſſeins & leurs mouvemens ſont découverts, ils penſent alors que le parti le plus ſage eſt de ſe retirer. Attaquer un ennemi en plein champ, lorſqu'il eſt ſur ſes gardes & avec des forces égales, leur paroît être une extrême folie. Le ſuccès le plus brillant ſeroit regardé par le chef comme une défaite, s'il l'avoit acheté par une

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 237, 238. Hennepin, *mœurs des Sauvages*, *pag.* 59.

perte considérable de ses compagnons (1), & jamais il ne se glorifie d'une victoire souillée de leur sang (2). La mort même la plus honorable ne sauve pas la mémoire d'un guerrier du reproche d'imprudence & de témérité (3).

Cette maniere de faire la guerre étoit universelle en Amérique ; les petites nations sauvages répandues dans des pays & des climats très-divers, montroient toutes plus de ruses que d'audace dans leurs entreprises militaires. Frappés de l'opposition de leurs principes à cet égard avec les idées & les maximes des nations Européennes, quelques auteurs ont pensé qu'il falloit en chercher la source dans la foiblesse & la lâcheté qui semblent caractériser sur-tout les Américains & qui les rendent incapables de toute action noble & généreuse (4) ; mais

(1) Voyez la NOTE LXV.

(2) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 238, 307. Biet, 381. Lafitau, *mœurs des Sauvages*, *II*, 248.

(3) Charlevoix, III, 376. Voyez la NOTE LXVI.

(4) *Recherch. philos. sur les Amér. I*, 115; *Voy. de March. IV*, *pag.* 410.

si nous faisons réflexion que dans les occasions extraordinaires qui exigent de grands efforts, non-seulement ils savent se défendre avec opiniâtreté, mais ils attaquent même l'ennemi avec le courage le plus audacieux, nous verrons bien que leurs principes doivent avoir quelqu'autre cause que cette timidité qu'on prétend leur être naturelle (1). Le nombre des hommes dans chaque tribu est si petit & les difficultés de l'accroître parmi les dangers & les peines de la vie sauvage sont si considérables, que la vie d'un citoyen est extrêmement précieuse & sa conservation le premier objet du gouvernement. Si le point d'honneur, parmi les foibles tribus d'Amérique, eût été le même que chez les nations puissantes de l'Europe, si elles avoient couru à la célébrité & à la victoire en méprisant les dangers & la mort, elles auroient été bientôt détruites entiérement par des maximes si peu conformes à l'état de leur population. Mais dans les tribus assez nombreuses

(1) Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, *II*, 248, 249. Charlevoix, *nouv. Franc. III*, 307.

pour être en état d'agir avec des forces plus considérables & de soutenir des pertes sans un affoiblissement sensible, les opérations militaires des Américains ressembloient beaucoup plus à celles des autres nations. Les Brésiliens & les peuples qui habitoient les bords de la riviere de la Plata entroient en campagne avec des corps de troupes assez considérables pour mériter le nom d'armée (1). Ils défioient l'ennemi au combat, engageoient des batailles rangées & disputoient la victoire avec cette férocité opiniâtre, qui semble naturelle à des hommes qui ne font la guerre que pour exterminer leur ennemi, sans demander ni faire de quartier (2). Dans les puissans empires du Mexique & du Pérou, on assembloit de très-grandes armées & l'on donnoit de fréquentes batailles; la théorie & la pratique de la guerre y étoient bien différentes que chez ces petites tribus qui prenoient le nom de nations.

(1) Fabri, *Veriſſ. deſcrip. Indiæ. Ap. de Bry, VII, pag.* 42.

(2) Voyez la NOTE LXVII.

Ils ne peuvent établir aucun ordre & aucune discipline dans les armées.

Mais quoique la vigilance & l'attention soient les qualités les plus nécessaires, par-tout où la guerre se fait par la ruse & les surprises; quoique les Américains dans toutes les actions particulieres montrent toujours la plus grande adresse, c'est une chose très-remarquable que lorsqu'ils entrent en campagne ils prennent rarement les précautions les plus essentielles pour leur sûreté. Telle est la difficulté de soumettre les sauvages à la subordination & de les faire agir de concert, telle est leur présomption & leur aversion pour toute espece de contrainte, que presque jamais on ne peut les obliger à suivre les ordres & les conseils de leurs chefs. Ils n'ont pendant la nuit aucune sentinelle autour des lieux où ils sont campés. Souvent après avoir fait plusieurs centaines de milles pour surprendre l'ennemi, ils sont surpris eux-mêmes & égorgés dans le sommeil profond où ils se plongent comme s'ils n'avoient à redouter aucun danger (1).

(1) Charlevoix, III, 236, 237. *Lettres édif. XVII*, 308, *XX*, 130. Lafitau, *Mœurs des Sauvages, II*, 247. Lahontan, II, 176.

Mais si malgré cette négligence & cette sécurité qui leur fait perdre souvent le fruit de toutes leurs ruses, ils surprennent l'ennemi sans défense, ils fondent sur lui avec la plus grande férocité ; ils enlevent la chevelure de tous ceux qui tombent sous leur rage (1), & rapportent chez eux en triomphe ces étranges trophées. Ils les conservent comme des monumens non-seulement de leur valeur, mais de la vengeance qu'ils savent exercer sur ceux qui deviennent les objets du ressentiment public (2). Ils emploient plus de soins encore pour faire des prisonniers. Dans leur retraite, s'ils espérent la faire sans être inquiétés par l'ennemi, ils ne font communément aucune insulte à ces prisonniers, & ils les traitent même avec quelque humanité, quoiqu'ils les gardent avec l'attention la plus rigoureuse.

Mais après cette suspension momentanée de leur férocité, leur rage reprend une nouvelle fureur. Lors-

(1) Voyez la NOTE LXVIII.

(2) Lafitau, *Mœurs des Sauvages, tom. II, pag.* 256.

qu'ils approchent des frontieres de leur pays, ils dépêchent quelques-uns d'entre eux pour aller apprendre à leurs concitoyens le succès de leur expédition. C'eſt alors que les priſonniers commencent à preſſentir le ſort qui les menace. Les femmes des villages & les jeunes gens qui ne ſont pas encore en âge de porter les armes, s'aſſemblent: ils ſe rangent en deux lignes & tandis qu'ils font un bruit affreux avec des bâtons & des pierres (1), les priſonniers paſſent au milieu d'eux. Des lamentations ſur la perte des citoyens qui ſont tombés dans le combat, avec les expreſſions de la douleur la plus exceſſive, ſuccedent à ces premiers cris de joie & de vengeance; mais dans un moment, à un ſignal donné, les larmes ceſſent, on paſſe encore avec une rapidité incroyable de la douleur la plus profonde à la joie la plus vive, & l'on commence à célébrer la victoire avec les tranſports d'un triomphe barbare (2). Le ſort des priſonniers eſt

(1) Lahontan, II, 184.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France, III*, 241. Lafitau, *mœurs des Sauvages, tom. II*, 264.

cependant encore incertain. Les anciens de la tribu s'assemblent pour le décider. Quelques-uns sont destinés à être tourmentés jusqu'à la mort pour assouvir la vengeance des vainqueurs, d'autres à remplacer les membres de la tribu victorieuse qui ont été tués dans cette guerre ou dans les précédentes. Ceux qui sont réservés à ce sort plus doux sont conduits aux cabanes de ceux dont les parens ont été tués. Les femmes les attendent à la porte; & si elles les reçoivent, leurs souffrances sont finies. Ils sont adoptés dans la famille & placés suivant leur maniere de s'exprimer, sur la natte du mort. Ils prennent son nom & son rang, & sont traités avec la tendresse que l'on doit à un pere, à un frere, à un mari ou à un ami. Mais si par un caprice ou par un reste de desir de vengeance, les femmes refusent de recevoir le prisonnier qui leur est offert, son arrêt est prononcé, & il n'est aucun pouvoir qui puisse le sauver de la torture & de la mort.

Les prisonniers, quand leur sort est encore incertain, vivent comme s'ils étoient absolument étrangers à

Indifférence des prison-

niers ſur leur ſort.

tout ce qui peut leur arriver. Ils mangent, boivent & dorment comme s'ils jouiſſoient du ſort le plus tranquille & comme ſi aucun danger ne les menaçoit. Ils entendent ſans changer de viſage, l'arrêt fatal qu'on leur prononce, ſe préparent à le ſubir en hommes, & entonnent la chanſon de mort. Les vainqueurs s'aſſemblent comme à une fête ſolemnelle, réſolus à mettre le courage des patiens aux plus cruelles épreuves. C'eſt alors que l'on voit une ſcene dont la deſcription doit glacer d'horreur tous ceux que les inſtitutions douces de la civiliſation ont accoutumés à reſpecter l'homme & à s'attendrir à l'aſpect de ſes ſouffrances. Le priſonnier eſt lié à un poteau, mais de maniere qu'il peut courir tout autour. Tous ceux qui ſont préſens, hommes, femmes, enfans, tous fondent ſur lui comme des furies. On emploie contre ce malheureux toutes les eſpeces de tortures que peut inventer la fureur de la vengeance. Quelques-uns lui brûlent le corps avec des fers rouges; d'autres le coupent en morceaux avec des couteaux; d'autres ſéparent la chair

des os ou lui enfoncent des clous qu'ils tournent enſuite dans les nerfs. Ils s'efforcent, à l'envi les uns des autres, d'imaginer des rafinemens de cruauté. Rien ne met des bornes à leur rage que la crainte d'abréger la durée de leur vengeance, en donnant la mort par l'excès des ſouffrances ; & telle eſt leur ingénieuſe barbarie qu'ils évitent toujours de porter des coups dans les parties du corps où ils ſeroient mortels ; ils prolongent ainſi pendant pluſieurs jours les tourmens de leur victime. Cet infortuné, au milieu de toutes ſes ſouffrances chante d'une voix ferme la chanſon de mort, célebre ſes propres exploits, inſulte à ceux qui le tourmentent, en leur reprochant de ne ſavoir pas venger la mort de leurs parens & de leurs amis, les avertit de la vengeance qu'on tirera de ſa mort, & excite enfin leur férocité par toutes ſortes d'injures & de menaces. La force & le courage qu'il fait éclater dans cette ſituation terrible eſt le plus beau triomphe d'un guerrier. Fuir ou abréger ſes tourmens par une mort volontaire eſt une lâcheté qu'on punit par l'infamie. Celui qui

laisse échapper quelque signe de foiblesse, est mis à mort sur le champ par mépris, parce qu'on le juge indigne d'être traité comme un homme (1). Animés par ces idées & par ces sentimens, les Américains souffrent, même sans pousser un seul gémissement, des tourmens que la nature humaine ne sembleroit pas capable de supporter.

« Laissez-là », disoit un vieux chef des Iroquois à un de ses bourreaux qui l'avoit blessé d'un coup de couteau, « laissez-là vos coups de cou» teau & faites-moi mourir par le » feu, afin que par mon exemple j'ap» prenne à ces chiens, vos alliés au» delà des mers, à souffrir comme des » hommes (2) ». Cette magnanimité, dont les exemples sont très-fréquens parmi les guerriers Américains, au lieu d'exciter de l'admiration ou d'inspirer de la pitié, ne fait qu'irriter la vengeance des ennemis & les porter à de nouveaux actes de cruauté (3).

(1) De la Potherie, II, 237, III, 48.
(2) Colden, *hist. of five nations*, I, 200.
(3) *Voy. de* Lahontan, I, 236.

Las

Las enfin de lutter avec des hommes dont rien ne peut vaincre la conſtance, quelque chef dans un mouvement de rage finit par les tuer de ſon poignard ou de ſa maſſue (1).

A ces ſcenes barbares en ſuccedent ſouvent de plus horribles encore. Il eſt impoſſible d'aſſouvir jamais la vengeance dans le cœur d'un Sauvage, & les Américains mangent quelquefois les victimes qu'ils ont ſi cruellement tourmentées. Dans l'ancien monde la tradition a conſervé la mémoire de quelques nations féroces & barbares qui ſe nourriſſoient de chair humaine; mais il y avoit dans toutes les parties du nouveau monde des peuples à qui cette coutume étoit familiere. Elle étoit établie dans le continent méridional (2), dans pluſieurs des iſ-

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, III, 243, &c. 385. Lafitau, *mœurs*, II, 265. Creuxii, *hiſt. Canad. pag.* 73. Hennepin, *mœurs des Sauvages*, *pag.* 64, &c. Lahontan, I, 233, &c. Dutertre, II, 405. De la Potherie, II, 22, &c.

(2) Stadius, *ap. de Bry*, III, 123. Lery, *ibid.* 210. Biet, 3[illegible]4. *Lettres édif. XXIII*, 341. Piſo, 8. La Condamine, 84-97. Ribas, *hiſt. de los triunfos*, 473.

les (1)& dans différens cantons de l'Amérique ſeptentrionale (2). Dans les pays de l'Amérique où des circonſtances qui nous ſont inconnues ont en grande partie aboli cet uſage, il paroît avoir été tellement connu que l'idée en eſt incorporée dans les formules même du langage. Lorſque les Iroquois veulent exprimer la réſolution qu'ils ont priſe de faire la guerre à une nation ennemie, ils diſent, *allons & mangeons cette nation.* S'ils ſollicitent le ſecours d'une tribu voiſine, ils l'invitent à venir *manger du bouillon fait de la chair de leurs ennemis* (3). Cette coutume n'étoit pas particuliere aux peuplades les plus groſſieres & les moins civil[illegible] le principe qui y a donné naiſſance eſt ſi profondément enraciné dans l'ame des Américains, qu'elle ſubſiſ-

(1) *Life of Columb*, 529. Martyr, *decad. pag.* 18. Dutertre, II, 405.

(2) Dumont, *mém. I*, 254. Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *I*, 259, II, 14, III, 21. De la Potherie, III, 50.

(3) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 208, 209. *Lettres édif. XXIII*, *pag.* 277. De la Potherie, II, 298. Voyez la NOTE LXIX.

toit au Mexique, l'un des empires policés du nouveau monde, & qu'on en a découvert des traces parmi les habitans plus doux encore de l'empire du Pérou. Ce n'étoit point la diſette des alimens & les beſoins importuns de la faim qui forçoient les Américains à ſe nourrir ainſi de leurs ſemblables. Dans aucun pays la chair humaine n'a été employée comme une nourriture ordinaire, & il n'y a que la crédulité & les mépriſes de quelques voyageurs qui aient pu faire croire que certains peuples en faiſoient un des moyens ordinaires de leur ſubſiſtance. L'ardeur de la vengeance a d'abord porté les hommes à cette action barbare (1); mais les peuples les plus farouches ne mangeoient que les priſonniers qu'ils avoient faits à la guerre ou ceux qu'ils regardoient comme ennemis (2). Les femmes & les enfans n'étant point pour eux des objets de haine, n'avoient rien à craindre des effets réfléchis de leurs ven-

(1) Biet, 383. Blanco, *converſion de Piritu*, pag. 28. Brancroſt, *nat. hiſt. of Guiana*, *dec.* 259, *&c.*

(2) Voyez la NOTE LXX.

geances, lorsqu'ils n'étoient pas massacrés dans la fureur d'une premiere incursion en pays ennemi (1).

Les peuples de l'Amérique méridionale assouvissent leur vengeance d'une maniere un peu différente, mais avec une férocité non moins implacable. Lorsqu'ils voient arriver leurs prisonniers, ils les traitent au premier abord aussi cruellement que les habitans de l'Amérique septentrionale traitent les leurs (2); après ce premier mouvement de fureur, non-seulement on cesse de les insulter, mais on leur marque la plus grande bonté. Ils sont caressés & bien nourris, & on leur envoie même de belles & jeunes femmes pour les soigner & les consoler. Il n'est pas aisé d'expliquer cette singularité de leur conduite, à moins qu'on ne l'impute à un rafinement de cruauté; car tandis qu'ils paroissent occupés d'attacher davantage leurs prisonniers à la vie, en leur fourniss-

(1) Biet, 382. Bandini, *vita di Americo*, 84. Dutertre, 405. Fermin, *descr. de Surinam*, I, 54.

(2) Stadius, *ap. de Bry*, III, 40, 123.

ſant tout ce qui peut la rendre agréable, l'arrêt de leur mort eſt irrévocablement porté. A un certain jour déterminé, la tribu victorieuſe s'aſſemble, le captif eſt amené en grande ſolemnité; il voit les préparatifs du ſacrifice avec autant d'indifférence que s'il n'étoit pas lui-même la victime; il attend ſon ſort avec une fermeté inébranlable, & un ſeul coup lui fait perdre la vie. Au moment où il tombe, les femmes s'emparent de ſon corps & l'apprêtent pour le feſtin. Elles teignent leurs enfans de ſon ſang, pour allumer dans leur ame une haine implacable contre leurs ennemis, & toute la tribu ſe réunit pour dévorer la chair de la victime avec une avidité & des tranſports de joie inexprimables (1). Ces peuples regardent le plaiſir de manger le corps d'un ennemi maſſacré, comme le plaiſir le plus doux & le plus complet de la vengeance. Par-tout où cet uſage eſt établi, les priſonniers ne peuvent point échapper à la mort, mais ils ne ſont

(1) Stadius, *ap. de Bry, III*, 128. Lery, *ibid.* 210.

pas toujours tourmentés avec la même barbarie qu'ils le ſont chez les peuples moins familiariſés avec ces horribles feſtins (1).

Comme il n'y a point de guerrier Américain dont la conſtance ne puiſſe être miſe à ces rudes épreuves, le grand objet de l'éducation & de la diſcipline dans le nouveau monde eſt d'y préparer les hommes de bonne heure. Chez les nations où l'on fait la guerre à force ouverte, où l'on défie ſes ennemis au combat, où la victoire eſt le fruit de la ſupériorité des talens ou du courage, les ſoldats ſont formés à être actifs, forts & audacieux. Mais en Amérique, où l'eſprit & les maximes de la guerre ſont très-différens, le courage paſſif eſt la vertu qu'on eſtime le plus. Auſſi les Américains s'occupent-ils de bonne heure à acquérir une qualité qui leur apprendra à ſe comporter en hommes, lorſque leur fermeté ſera miſe à l'épreuve. Tandis que dans les autres pays les jeunes gens s'adonnent à des exercices qui demandent de la force & de l'ac-

(1) Voyez la NOTE LXXI.

tivité, les jeunes Américains disputent entr'eux à qui montrera la plus grande patience dans les souffrances. Ils endurcissent les organes de la sensibilité par ces épreuves volontaires, & s'accoutument par degrés à souffrir sans se plaindre les douleurs les plus aiguës. On voit un jeune garçon & une jeune fille entrelacer leurs bras nuds & placer un charbon allumé entre les deux bras, pour essayer lequel montrera le premier assez d'impatience pour secouer le charbon (1). Lorsqu'un jeune homme est admis à la classe des guerriers, ou lorsqu'un guerrier est élevé à la dignité de capitaine ou de chef, on les soumet à des épreuves toujours analogues à ce genre de courage. Ce ne sont pas des actes de valeur, mais de patience; on ne leur demande pas de se montrer en état d'attaquer, mais capables de souffrir. Chez les nations qui habitent les bords de l'Orénoque, si un guerrier aspire au rang de capitaine, il est obligé de s'y préparer par un long jeûne, plus rigoureux que celui

(1) Charlevoix, *hist. de la nouvelle France*, *III*, 307.

des plus dévots hermites. Les chefs s'assemblent ensuite ; chacun d'eux lui donne trois coups d'un gros fouet, si vigoureusement appliqués que tout son corps en est couvert de plaies ; & s'il donne le moindre signe d'impatience ou même de sensibilité, il est déshonoré & rejetté à jamais, comme indigne de l'honneur auquel il prétend. Après quelques intervalles, la constance du candidat est soumise à des épreuves plus cruelles encore. On le couche dans un hamac, les mains fortement attachées, & l'on jette sur lui une multitude innombrable de fourmis venimeuses dont la morsure cause des douleurs très-vives & produit une violente inflammation. Les juges de son courage se tiennent debout autour du hamac, & tandis que ces cruels insectes s'attachent aux parties les plus sensibles de son corps, il ne faudroit qu'un soupir, un gémissement, un seul mouvement involontaire de sensibilité, pour le faire exclure de la dignité qu'il ambitionne d'obtenir. Cela ne suffit pas encore pour établir complettement le degré de mérite qu'on attend de lui; il faut qu'il se soumette

à une nouvelle épreuve plus redoutable qu'aucune de celles qu'il vient de ſubir. On le ſuſpend de nouveau dans ſon hamac & on le couvre de feuilles de palmier : on allume au-deſſous de lui un feu d'herbes puantes, de maniere qu'il en ſent la chaleur & qu'il eſt enveloppé de la fumée. Quoique brûlé tout à la fois & preſque étouffé, il eſt obligé de montrer la même patience & la même inſenſibilité. On en voit pluſieurs périr dans ce terrible eſſai de fermeté ; mais ceux qui le ſubiſſent avec applaudiſſement, reçoivent en cérémonie les marques de leur nouvelle dignité & ſont dès-lors regardés comme des chefs d'un courage reconnu, & dont la conduite dans des occaſions plus critiques ne peut manquer de faire honneur à leur pays (1). Dans l'Amérique ſeptentrionale, le noviciat d'un guerrier n'eſt ni auſſi rigoureux ni ſoumis à autant de formalités. Cependant un jeune homme n'y a le droit de porter les armes qu'après que ſa patience & ſon courage ont été éprouvés par le feu,

(1) Gumilla, II, 286, &c. Biet, 376, &c.

par des coups, & par des insultes plus intolérables encore pour des ames fieres (1).

Cette constance extraordinaire avec laquelle les Américains endurent les tourmens les plus cruels a porté quelques auteurs à croire que par une suite de la foiblesse particuliere de leur constitution, ils ont moins de sensibilité que les autres hommes; de même que les femmes & les personnes qui ont la fibre molle & lâche sont moins affectées de la douleur que les hommes robustes dont la fibre est plus forte & plus tendue; mais les Américains ne different pas tellement du reste de l'espece humaine par leur constitution physique, que cela suffise pour expliquer cette singularité de leurs mœurs. Elle a sa source dans un principe d'honneur, inculqué dès l'enfance & cultivé avec assez de soin pour inspirer à l'homme, même dans cet état sauvage, une magnanimité héroïque à laquelle la philosophie a vainement tâché de l'élever dans l'état de civili-

(1) Charlevoix, *hist. de la nouvelle France*, *III*, 219.

ſation & de lumieres. L'Américain apprend de bonne heure à regarder cette conſtance inébranlable comme la principale diſtinction de l'homme & la plus haute perfection d'un guerrier. Comme les idées qui reglent ſa conduite & les paſſions qui échauffent ſon cœur ſont en petit nombre, elles agiſſent avec plus d'efficacité que lorſque l'ame eſt occupée d'une grande multitude d'objets ou diſtraite par la diverſité de ſes affections. Ainſi lorſque tous les motifs qui peuvent agir avec force ſur l'ame d'un Sauvage, ſe réuniſſent pour lui faire ſouffrir le malheur avec dignité, on le verra ſupporter des tourmens qui paroiſſent au-deſſus de toutes les forces humaines; mais dans toutes les occaſions où le courage des Américains n'eſt pas excité par les idées qu'ils ſe ſont faites de l'honneur, ils ſe montrent auſſi ſenſibles à la douleur que les autres hommes (1). D'ailleurs cette fermeté dans les ſouffrances pour laquelle les Américains ſont ſi juſtement célébrés, n'eſt pas une vertu générale parmi

(1) Voyez la NOTE LXXII.

eux. On a vu la conſtance de pluſieurs victimes ſuccomber aux agonies de la torture ; leur foibleſſe & leurs plaintes complettent alors le triomphe de leurs ennemis & réfléchiſſent une idée de déshonneur ſur leurs concitoyens (1).

Les hoſtilités continuelles qui ſubſiſtent parmi les tribus Américaines produiſent des effets très-funeſtes. Comme ils n'ont pas aſſez d'induſtrie pour amaſſer, même dans le tems de paix, des proviſions de ſubſiſtance au-delà du néceſſaire, lorſque l'irruption d'un ennemi vient dévaſter leurs terres cultivées ou les troubler dans leur chaſſe, c'eſt une calamité qui réduit preſque toujours à une extrême diſette un peuple naturellement dépourvu de prévoyance & de reſſources ; tous les habitans du diſtrict expoſés à cette invaſion, ſont forcés d'ordinaire à ſe réfugier dans les bois & dans les montagnes ; où ils ne trouvent que très-peu de moyens de ſubſiſter & où une grande partie périt.

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, III, 248-285. De la Potherie, III, 48.

Malgré les précautions extrêmes avec lesquelles leurs opérations militaires sont dirigées, & le soin que prend chaque chef pour conserver la vie de ses compagnons, comme ils jouissent rarement de quelque intervalle de paix, la perte des hommes est très-considérable parmi les Américains, eu égard au degré de population. La famine & la guerre se réunissent pour diminuer leur nombre. Toutes les tribus sont foibles, & plusieurs de celles qui étoient autrefois puissantes se sont épuisées par degrés & ont à la fin disparu; il n'en reste aujourd'hui que le nom (1).

Pour remédier à cet affoiblissement continuel, il y a des tribus qui cherchent à réparer leurs forces nationales en adoptant les prisonniers faits à la guerre, & qui par cet expédient préviennent leur extinction totale. Cet usage n'est cependant pas universellement établi. Le ressentiment agit en général avec plus de force sur les Sauvages que les considérations de poli-

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 202-429. Gumilla, II, 227.

tique. Presque tous leurs captifs étoient anciennement sacrifiés à la vengeance, & c'est seulement depuis que leur nombre a commencé à diminuer sensiblement qu'ils ont adopté des usages plus doux. Mais ceux qui se trouvent ainsi naturalisés renoncent pour jamais à leur patrie, & prennent si absolument les mœurs ainsi que les passions du peuple qui les adopte (1), qu'ils se joignent souvent à ses guerriers dans des expéditions contre leurs propres concitoyens. Un changement si subit & si contraire à un des sentimens les plus puissans que donne la nature, paroîtroit étrange chez tous les peuples; mais il est encore plus inexplicable dans ces peuplades où les animosités nationales sont si violentes & si profondément enracinées. Cela paroît cependant résulter naturellement des principes d'après lesquels la guerre se fait en Amérique. Chez des nations dont l'objet est d'exterminer leurs ennemis, l'échange des prisonniers ne peut pas avoir lieu. Du moment qu'un

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, *III*, 255. Lafitau, II, 308.

guerrier eſt pris à la guerre, ſa tribu & ſes parens le regardent comme mort (1). Il s'eſt couvert d'une honte ineffaçable en ſe laiſſant ſurprendre par un ennemi, & s'il revenoit avec cette tache à ſon honneur, ſes plus proches parens ne le recevroient pas & même ne voudroient pas avouer qu'ils le connoiſſent (2). Il y avoit même des tribus où l'on étoit encore plus rigoureux. Lorſqu'un priſonnier revenoit parmi les ſiens, ils croyoient devoir expier le déshonneur dont il avoit couvert ſon pays en le mettant à mort ſur le champ (3). Le malheureux priſonnier ſe voyant donc proſcrit de ſa patrie, & les liens qui l'attachoient à elle étant irrévocablement briſés, il ne ſent aucune répugnance à contracter de nouveaux engagemens avec des étrangers, qui non-ſeulement le délivrent d'une mort cruelle, mais lui offrent de l'admettre à tous les droits de concitoyen. La parfaite

(1) Voyez la NOTE LXXIII.

(2) Lahontan, II, 285.

(3) Herrera, *decad.* 3, *lib. IV, cap.* 16, *pag.* 173.

reſſemblance des mœurs parmi les nations ſauvages, facilite & complette cette union, & rien n'empêche un priſonnier de tranſporter non-ſeulement ſes ſervices, mais même ſon affection, à la communauté dans le ſein de laquelle il vient d'être reçu.

Ils ſont inférieurs dans la guerre aux nations policées.

Quoique la guerre ſoit la principale occupation des hommes dans l'état ſauvage & qu'ils mettent leur plus grande gloire à y exceller, ils y ont une infériorité bien marquée toutes les fois qu'ils s'y trouvent engagés avec des nations policées. Dépourvus de cette prévoyance qui fait prévenir les événemens futurs & y pourvoir, ne connoiſſant ni l'union & la confiance mutuelles, néceſſaires pour former de vaſtes plans d'opérations, ni la ſubordination non moins néceſſaire pour en aſſurer l'exécution & le ſuccès, les peuples ſauvages peuvent étonner par leur valeur un ennemi diſcipliné, mais rarement peuvent-ils s'en faire redouter par leur conduite; & toutes les fois que la guerre ſera de longue durée, ils ſeront forcés de céder à la ſupériorité de l'art (1). Les

(1) Voyez la NOTE LXXIV.

Péruviens & les Mexicains, quoique leurs progrès dans les arts de la civilisation fussent peu considérables, si on les compare aux peuples policés de l'Europe ou de l'Asie, avoient pris un tel ascendant sur les tribus sauvages dont ils étoient environnés, qu'ils en avoient soumis la plupart avec une grande facilité à leur domination. Lorsque les Européens allerent assaillir les différentes provinces de l'Amérique, cette supériorité se fit sentir d'une maniere encore plus frappante. Ni le courage ni le nombre des naturels ne put tenir contre les efforts d'une poignée d'ennemis disciplinés ; les querelles & les haines qui divisoient ces peuples sauvages les empêchoient de se réunir pour former un plan de défense commune, & chaque tribu combattant à part, il fut aisé de les subjuguer toutes.

Arts des Américains.

VI. Si les arts des peuples grossiers qui ne connoissent point l'usage des métaux, méritent qu'on y fasse quelqu'attention, ce n'est qu'autant qu'ils servent à faire connoître le génie & les mœurs d'un peuple. Le premier sentiment de peine qu'un Sauvage peut

éprouver doit naître de la maniere dont ſon corps eſt affecté par la chaleur, le froid ou l'humidité du climat ſous lequel il vit; ſon premier ſoin ſera donc de chercher à ſe garantir contre cet inconvénient. Dans les climats plus chauds & plus doux de l'Amérique, aucun des peuples ſauvages n'avoit des habillemens. La nature ne leur avoit pas même appris qu'il pût y avoir quelque indécence à ſe montrer entiérement nud (1). Comme ſous un ciel doux on a peu beſoin de ſe défendre contre les injures de l'air & que leur extrême indolence leur faiſoit éviter toute eſpece de travail qui n'étoit pas commandé par la néceſſité, tous les habitans des iſles & une grande partie de ceux du continent reſtoient dans cet état de nudité abſolue. D'autres ſe contentoient d'un léger vêtement pour ſatisfaire uniquement à la décence. Mais quoique nuds ils n'étoient pas ſans quelque ſorte d'ornemens, & ils arrangeoient leurs cheveux de pluſieurs

Vêtemens & parure.

(1) Lery, *navigat. ap. de Bry. III, pag.* 164. *Vie de Colomb*, 24. Venegas, *hiſt. of Californ. pag.* 70.

manieres différentes. Ils attachoient des morceaux d'or, des coquilles ou des pierres brillantes à leurs oreilles, à leurs nez & à leurs joues (1). Ils deſſinoient ſur leur peau une multitude de figures diverſes; ils paſſoient beaucoup de tems & prenoient beaucoup de peine à parer leurs perſonnes d'une maniere bizarre. Mais la vanité, qui trouve des occaſions ſans nombre d'exercer l'invention & l'induſtrie dans les pays où la parure eſt devenue un art très-compliqué, doit ſe trouver circonſcrite dans un cercle très-étroit & bornée à un très-petit nombre d'objets chez des ſauvages nuds; auſſi ces peuples ne ſe contentent pas de ces ſimples ornemens dont nous avons parlé; ils ont un ſingulier penchant à changer les formes naturelles de leurs corps. Cette pratique étoit univerſelle chez les tribus les plus groſſieres de l'Amérique. Leurs opérations pour cet objet commencent à l'inſtant même où l'enfant eſt né. Quelques peuples, en lui comprimant

(1) Lery, *ap. de Bry, III*, 165. *Lettr. édif.* 20, 223.

les os du crâne encore mous & flexibles, lui applatiſſent la couronne de la tête. Quelques-uns donnent à la tête la figure d'un cône; d'autres cherchent à lui faire prendre une forme quarrée (1). Ils mettent ſouvent en danger la vie de leurs enfans par ces efforts violens & abſurdes pour déranger le plan de la nature ſous le vain prétexte de le perfectionner. Mais dans tous ces moyens que les Américains prenoient, ſoit pour orner leurs perſonnes ou pour changer les formes naturelles, ils ſemblent s'être moins propoſé de plaire ou de s'embellir que de ſe donner un air plus impoſant & plus redoutable. Leur goût de parure ſe rapportoit plus à la guerre qu'à la galanterie. Il y avoit entre les deux ſexes une ſubordination ſi marquée qu'elle éteignoit juſqu'au deſir de ſe paroître mutuellement aimables. L'homme auroit cru au-deſſous de lui de ſe parer pour plaire à

(1) Oviedo, *hiſt. lib. III, cap.* 5. Ulloa, I, 329. Labat, *voy. II*, 72. Charlevoix, III. Gumilla, I, 197. Acugna, *relat. de la riviere des Amazones, II*, 38. Lawſon's, *voy. to Carolina, pag.* 33.

celle qu'il étoit accoutumé à regarder comme ſon eſclave. C'étoit lorſqu'un guerrier ſe propoſoit d'être admis au conſeil de ſa nation ou d'entrer en campagne contre les ennemis, qu'il prenoit ſes plus beaux ornemens & qu'il paroit ſa perſonne avec le plus de recherche & de ſoin (1). Le vêtement des femmes étoit très-ſimple & peu varié; tout ce qu'il y avoit de précieux ou de brillant étoit réſervé aux hommes. Dans pluſieurs tribus, les femmes étoient obligées de paſſer chaque jour une grande partie de leur tems à parer & à peindre leurs maris; il ne leur reſtoit pas le loiſir de s'occuper de leur propre parure. Parmi une race d'hommes aſſez hautaine pour mépriſer les femmes, ou aſſez inſenſible pour les dédaigner, elles doivent naturellement devenir pareſſeuſes, & négligentes; tandis que le goût de la parure, qu'on regarde comme leur paſſion favorite, eſt particuliérement réſervé à l'autre ſexe (2).

(1) Wafer, *voy. pag.* 142. Lery, *ap. de B y, III*, 167. Charlevoix, *hiſt. nouv. France*, *III*, 216-222.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*,

C'étoit tout à la fois la distinction du guerrier & une de ses plus sérieuses occupations (1). Un usage des Américains, qui au premier coup-d'œil paroît très-singulier & très-bizarre, n'est qu'un moyen ingénieux que leur sagacité a découvert pour remédier aux principaux inconvéniens de leur climat, souvent brûlant ou humide à l'excès. Tous les peuples qui n'ont pas encore l'usage des vêtemens sont dans l'usage d'oindre leur corps avec de la graisse d'animaux, des gommes visqueuses ou des huiles de différente espece. Ils arrêtent par-là cette transpiration surabondante, qui sous la zone torride épuise la force de la constitution & abrege la durée de la vie humaine; ils se garantissent en même tems contre l'excessive humidité qui regne pendant la saison des pluies (2). Ils mêlent aussi en certains tems différentes couleurs avec ces substances

III, 278-327. Lafitau, II, 53. Klam, *voy. en Amériq. III*, 273. Lery, *ap. de Bry, III*, 169. Purchas, *pilgr. IV*, 1287. Ribas, *hist. de los Triunfos*, 472.

(1) Voyez la NOTE LXXV.

(2) Voyez la NOTE LXXVI.

onctueuſes & couvrent leurs corps de cette compoſition. Sous cet impénétrable vernis, non-ſeulement leur peau ſe trouve défendue contre la chaleur pénétrante du ſoleil ; mais l'odeur ou le goût de ce mêlange écarte auſſi loin d'eux ces eſſaims innombrables d'inſectes qui abondent dans les bois & dans les marécages, ſur-tout dans les climats chauds, & dont la perſécution ſeroit intolérable pour des hommes entiérement nuds (1).

Après le ſoin de la parure, l'objet qui doit attirer l'attention d'un Sauvage eſt de ſe former quelque habitation qui puiſſe lui procurer un abri pour le jour & une retraite pour la nuit. Le guerrier ſauvage regarde comme un objet d'importance tout ce qui eſt lié avec ſes idées de dignité perſonnelle, tout ce qui a quelque rapport à ſon caractere militaire ; mais il voit avec la plus grande indifférence ce qui ne concerne que la vie paiſible & active. Ainſi quoiqu'il ſe montre fort recherché ſur ſa parure, il ne fait

(1) Labat, I, 73. Gumilla, I, 190, 202. Bancroft, *nat. hiſt. of Guyana*, 81, 280.

guerre d'attention à l'élégance ou à la commodité de ſon habitation. Les peuples ſauvages, trop éloignés encore de cet état de civiliſation où la maniere de vivre eſt regardée comme une marque de diſtinction, ne connoiſſant aucun de ces beſoins qui ne peuvent ſe ſatisfaire que par différens moyens d'induſtrie, reglent la conſtruction de leurs maiſons d'après leurs idées très-bornées du pur néceſſaire. Quelques-uns des peuples d'Amérique étoient encore ſi groſſiers & ſi peu éloignés de la ſimplicité primitive de la nature qu'ils n'avoient aucune eſpece de cabane. Dans cet état, ils ſe mettent à l'abri de l'ardeur du ſoleil ſous des arbres touffus, & la nuit ils ſe forment un couvert de branches & de feuilles (1). Dans le tems des pluies ils ſe retirent ſous des abris formés par la nature ou creuſés de leurs propres mains (2). D'autres, n'ayant point de demeure fixe, errent dans

(1) Voyez la NOTE LXXVII.

(2) *Lettres édif. II*, 176. V. 273. Venegas, *hiſt. of Californ. I*, 176. Lozano, *deſcr. del gran Chaco, pag.* 55. Gumilla, I, 323. Bancroft, *nat. hiſt. of Guyana*, 277.

les

les forêts à la recherche du gibier & ſe logent pour un tems dans des huttes, qu'ils conſtruiſent avec facilité, & qu'ils abandonnent ſans peine. Les habitans de ces vaſtes plaines, inondées par le débordement des rivieres dans les groſſes pluies qui tombent périodiquement entre les tropiques, conſtruiſent des cabanes ſur des baſes élevées & fortement attachées au terrein, ou bien ils les placent au milieu des branches des arbres & ſe garantiſſent par-là de la grande inondation dont ils ſont environnés (1). Tels ont été les premiers eſſais des peuples les plus ſauvages de l'Amérique pour ſe former des habitations. Parmi ceux même qui étoient plus induſtrieux & dont la réſidence étoit fixe, la ſtructure des maiſons étoit extrêmement ſimple & groſſiere: c'étoient de miſérables huttes, d'une forme quelquefois oblongue & quelquefois circulaire, où ils ne cherchoient qu'un abri, ſans s'embarraſſer de l'élégance ni même de la commodité. Les portes en étoient

(1) Gumilla, I, 225. Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *cap.* 6. Oviedo, *ſommar. pag.* 53. C.

ſi baſſes qu'on ne pouvoit y entrer qu'en ſe courbant juſqu'à terre ou en rampant ſur ſes mains. Elles étoient ſans fenêtres, & le toit étoit percé d'un grand trou par où ſortoit la fumée.

Il ſeroit au-deſſous de la dignité de l'hiſtoire, & même étranger à l'objet de mon travail, de ſuivre les voyageurs dans les autres détails circonſtanciés de leurs relations. Un ſeul trait mérite d'être obſervé, parce qu'il eſt ſingulier & qu'il jette du jour ſur le caractere du peuple. Il y avoit quelques maiſons aſſez grandes pour y loger quatre-vingt ou cent perſonnes. Elles étoient bâties pour recevoir différentes familles qui habitoient enſemble ſous le même toit (1), ſouvent autour d'un feu commun, ſans aucune eſpece de cloiſon ou de ſéparation entre les eſpaces qu'elles occupoient reſpectivement. Lorſque les hommes ont acquis des idées diſtinctes de propriété ou qu'ils ſont aſſez attachés à leurs femmes pour les obſerver avec inquiétude & avec jalouſie, les familles

(1) Voyez la NOTE LXXVIII.

commencent à ſe ſéparer & à s'établir dans des maiſons particulieres, ou chacun puiſſe garder & défendre ce qu'il a intérêt de conſerver. Cette forme ſinguliere d'habitation chez les Américains peut donc être conſidérée non-ſeulement comme l'effet de la communauté des biens qui ſubſiſtoient parmi les différentes peuplades, mais-encore comme une preuve de l'indifférence des hommes pour leurs femmes. S'ils n'avoient pas été accoutumés à une parfaite égalité, un tel arrangement n'auroit pu avoir lieu. S'ils avoient eu une ſenſibilité prompte à s'alarmer, ils n'auroient pas expoſé la vertu de leurs femmes aux tentations & aux facilités qui naiſſent de ce mêlange de différens ſexes. On ne peut s'empêcher en même tems d'admirer la concorde qui regne dans ces habitations où des familles nombreuſes ſont ainſi entaſſées; il n'y a que des hommes d'un caractere très-doux ou d'un tempérament flegmatique, qui dans une ſemblable ſituation puiſſent éviter le tumulte & les animoſités (1).

(1) *Journal de Grillet & Bechamel dans la*

Après avoir pourvu à ſon vêtement & à ſon habitation, le Sauvage doit ſentir la néceſſité de ſe faire des armes convenables pour attaquer ou repouſſer un ennemi ; c'eſt un objet qui a exercé de bonne heure l'induſtrie & l'invention des peuples les moins civiliſés. Les premieres armes offenſives furent ſans doute celles que le haſard préſenta, & les premiers efforts de l'art pour les perfectionner dûrent être extrêmement ſimples & groſſiers. Des maſſues faites de quelque bois peſant, des pieux durcis au feu, des lances dont la pointe eſt armée d'un caillou ou d'un os de quelque animal, ſont des armes connues aux nations les plus groſſieres, mais qui ne pouvoient ſervir que dans des combats corps à corps. Les hommes ont cherché enſuite les moyens de faire du mal à leurs ennemis à une certaine diſtance : l'arc & les fleches ſont la premiere invention qu'ils aient imaginée pour

---

Guyane, *pag.* 65. Lafitau, *mœurs*, *&c. II*, 4. Torquemada, I, *Monorq. I*, 217. Joutel, *Journ. hiſt.* 217. Lery, *hiſt. Braſil. ap. de Bry*, *III*, 238. Lozano, *deſcr. del gran Chaco*, 67.

cet objet ; cette eſpece d'arme s'eſt trouvée chez des peuples qui étoient encore dans l'enfance de la ſociété, & l'uſage en eſt familier aux habitans de toutes les parties du globe. Il faut cependant remarquer qu'il s'eſt trouvé en Amérique des tribus aſſez dépourvues d'induſtrie pour n'avoir pas encore fait une découverte ſi ſimple (1), & qui paroiſſoient ne connoître l'uſage d'aucune arme de trait. La fronde, dont la conſtruction n'eſt pas plus compliquée que celle de l'arc & dont l'uſage n'eſt pas moins ancien chez pluſieurs nations, étoit peu connue des habitans de l'Amérique ſeptentrionale (2) ou des iſles ; mais elle paroît avoir été miſe en uſage chez quelques tribus dans le continent méridional (3). Les naturels de quelques provinces du Chili & les Patagons qui habitent l'extrêmité méridionale de l'Amérique ont une arme qui leur eſt propre. Ils attachent des pierres

(1) Piedrahita, *conq. del nuevo Reino*, 9-12.

(2) *Naufr. de Alv. Nun. Cabeca de Vaca*, *cap.* 10, *pag.* 12.

(3) Piedrahita, *pag.* 16. Voyez la NOTE LXXIX.

grosses environ comme le poing, à chaque extrêmité d'une courroie de cuir de huit pieds de long, & après les avoir fait tourner autour de leurs têtes, ils les lancent avec une telle adresse qu'ils manquent rarement l'objet auquel ils visent (1).

Ustensiles domestiques.

Chez des peuples qui ne connoissoient guere d'autre occupation que la guerre ou la chasse, les principaux efforts de l'esprit & de l'industrie ont dû naturellement se diriger vers ces deux objets (2). A l'égard de tous les autres, leurs besoins & leurs desirs étoient si bornés que leur invention n'avoit pas de quoi s'exercer. Comme leur nourriture & leurs habitations étoient extrêmement simples, leurs ustensiles domestiques étoient très-grossiers & en petit nombre. Quelques-unes des tribus méridionales avoient trouvé l'art de faire des vaisseaux de terre & de les cuire au soleil, de maniere qu'ils pouvoient supporter le feu. Les habitans de l'Amé-

Maniere de cuire les alimens.

(1) Ovalle, *relat. of Chili*, *Churchill. collect. III*, 82. Falkner, *descr. of Patag. pag.* 130.

(2) Voyez la NOTE LXXX.

rique ſeptentrionale creuſoient un morceau de bois dur en forme de marmite, & la rempliſſoient d'eau qu'ils faiſoient bouillir en y jettant des pierres rougies au feu (1) : ils ſe ſervoient de ces vaiſſeaux pour apprêter une partie de leurs alimens. On peut regarder cette invention comme un pas vers le raffinement & le luxe ; car dans le premier état de ſociété les hommes ne connoiſſoient d'autres moyens d'apprêter leurs alimens que celui de les faire griller ſur le feu ; & dans pluſieurs peuplades Américaines, c'eſt la ſeule eſpece de cuiſine qui ſoit encore connue (2). Mais le chef-d'œuvre de l'art chez les Sauvages du nouveau monde, c'eſt la conſtruction de leurs canots. Un Eſquimaux, enfermé dans ſon bateau d'os de baleine, couvert de peau de veaux marins, peut braver cet océan orageux où la ſtérilité de ſon pays le force à chercher la principale partie de ſa ſubſiſtance (3). Les naturels du Canada ſe

Conſtruction des canots.

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 332.

(2) Voyez la NOTE LXXXI.

(3) Ellis, *voyage à la baie d'Hudſon*, 133.

haſardent ſur leurs rivieres & ſur leurs lacs, dans des bateaux faits d'écorces d'arbre, & ſi légers que deux hommes peuvent les porter lorſque des bas-fonds ou des cataractes arrêtent la navigation (1). C'eſt dans ces fragiles bâtimens qu'ils entreprennent & exécutent de longs voyages (2). Les habitans des iſles & du continent méridional ſe font des canots en creuſant avec beaucoup de peine le tronc d'un gros arbre; & quoique ces bâtimens paroiſſent lourds & mal conſtruits, ils s'en ſervent avec tant de dextérité, que les Européens qui connoiſſent tous les progrès qu'a fait la ſcience de la navigation ont été étonnés de la rapidité de leurs mouvemens & de la célérité de leurs évolutions. Leurs pirogues ou bateaux de guerre ſont aſſez grands pour contenir quarante ou cinquante perſonnes: les canots dont ils ſe ſervent pour la pêche & les petits voyages ont moins de capacité (3). La forme, ainſi que les matériaux de

(1) Voyez la NOTE LXXXII.

(2) Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, *II*, 213.

(3) Labat, *voyage*, *II*, 91, 131.

ces différens bâtimens, eſt très-bien adaptée au ſervice pour lequel ils ſont deſtinés; & plus on les examine avec ſoin, plus on admire le mécaniſme & la convenance de leur conſtruction.

Indolence avec laquelle ils travaillent.

Dans tous les efforts d'induſtrie que font les Américains, il y a un trait frappant de leur caractere qui ſe marque d'une maniere ſenſible. Ils commencent un travail ſans ardeur, le continuent avec peu d'activité, & ſemblables aux enfans s'en laiſſent aiſément diſtraire. Même dans les opérations qui paroiſſent les plus intéreſſantes, & où les puiſſans motifs demandent des efforts vigoureux, ils travaillent avec une molleſſe & une langueur extrême. L'ouvrage avance ſous leurs mains avec tant de lenteur qu'un témoin oculaire le compare aux progrès imperceptibles de la végétation (1). Ils emploient quelquefois pluſieurs années à faire un canot, de maniere qu'il commence à pourrir de vétuſté avant d'être achevé. Ils laiſſeront périr une partie de toit avant de finir l'autre (2). L'opération ma-

(1) Gumilla, II, 297.
(2) Borde, *relat. des Caraïbes, pag.* 22.

nuelle la plus facile consume un grand espace de tems ; ce qui chez les nations policées demanderoit à peine quelque effort d'industrie, est pour les Sauvages une longue & pénible entreprise. Cette lenteur dans l'exécution des travaux de toute espece peut être attribuée à différentes causes. Pour des Sauvages qui ne doivent point leur subsistance aux travaux d'une industrie réguliere, le tems est de si peu d'importance qu'ils n'y attachent aucun prix, & pourvu qu'ils puissent venir à bout de ce qu'ils ont entrepris, ils ne s'embarrassent jamais du tems qu'il leur en a coûté. Les outils qu'ils emploient sont si imparfaits, si peu commodes, que tous les ouvrages qu'ils entreprennent ne peuvent manquer d'être difficiles & ennuyeux. L'artiste le plus habile & le plus industrieux auroit bien de la peine à venir à bout du travail le plus simple, s'il n'avoit pas de meilleurs outils qu'une hache de pierre, une coquille tranchante ou l'os d'un animal : il n'y a que le tems qui puisse suppléer à ce défaut de moyens ; mais c'est le tempérament flegmatique & froid particulier aux

Américains qui rend ſur-tout leurs opérations ſi languiſſantes. Il eſt preſque impoſſible de les tirer de cette indolence habituelle: & à moins qu'ils ne ſoient engagés dans une expédition de guerre ou de chaſſe, ils paroiſſent incapables de faire aucun effort de vigueur. L'application qu'ils mettent aux objets n'eſt pas aſſez forte pour donner l'eſſor à cet eſprit inventif qui ſuggere des expédiens pour abréger & faciliter le travail. Ils reviendront chaque jour à leur tâche; mais tous les moyens qu'ils ont pour l'achever ſont faſtidieux & pénibles (1). Même depuis que les Européens leur ont communiqué la connoiſſance de leurs inſtrumens & leur ont appris à imiter leurs arts, le caractere propre des Américains ſe remarque encore dans tout ce qu'ils font. Ils peuvent mettre de la patience & de l'aſſiduité au travail; ils ſavent copier avec une exactitude ſervile & minutieuſe; mais ils montrent peu d'invention & toujours une grande lenteur. Malgré l'inſtruction & l'exemple, l'eſprit de ce

(1) Voyez la NOTE LXXXIII.

peuple prédomine; leurs mouvemens ſont naturellement peſans, & il eſt inutile de les preſſer d'accélérer leur marche. *Un ouvrage d'Indien* eſt une expreſſion familiere parmi les Eſpagnols d'Amérique, pour exprimer tout ce dont l'exécution a demandé beaucoup de tems & de travail (1).

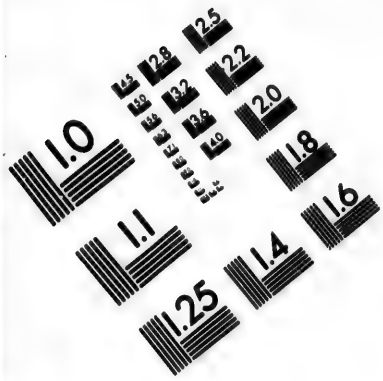
Religion des Américains.

VII. Il n'y a aucune circonſtance dans la deſcription des peuples ſauvages qui ait excité une plus grande curioſité que leurs opinions & leurs pratiques religieuſes; & il n'y en a point peut-être qu'on ait plus mal entendues ou repréſentées avec moins de fidélité. Les prêtres & les miſſionnaires ſont les perſonnes qui ont eu le plus d'occaſion de ſuivre cette recherche parmi les tribus de l'Amérique les moins civiliſées; mais leur eſprit, prévenu des dogmes de leur propre religion & accoutumé à ſes inſtitutions, eſt toujours porté à découvrir dans les opinions & les rits de tous les peuples quelque choſe qui reſſemble à ces objets de vénération. Ils

(1) Ulloa, *voy. I*, 335. *Lettres édif. XV*, 348.

ne voient les objets qu'à travers un milieu qui en altere la forme. Ils cherchent à concilier avec leur propre croyance les institutions qu'ils observent, non à les expliquer conformément aux idées grossieres du peuple même à qui elles appartiennent. Ils attribuent à ce peuple des idées qu'il est incapable d'avoir, & le suppose instruit de principes & de faits dont il est impossible qu'il ait la connoissance. De là quelques missionnaires ont cru découvrir, même chez les nations les plus barbares de l'Amérique, des traces non moins claires que surprenantes d'une connoissance distincte des mysteres sublimes & des institutions particulieres du christianisme. En interprétant arbitrairement certaines expressions & certaines cérémonies, ils en ont conclu que ces nations connoissent la doctrine de la Trinité, de l'Incarnation du fils de Dieu, de son sacrifice expiatoire, de la vertu de la croix & de l'efficacité des sacremens (1). On sent que des

(1) Venegas, I, 88 92. Torquemada, II, 445. Garcia, *origen.* 122. Herrera, *decad.* 4, *lib. IX, cap.* 7; *decad.* 5, *lib. IV, cap.* 7.



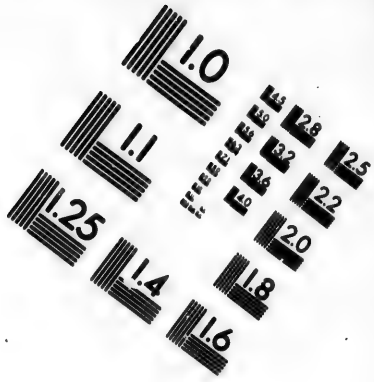
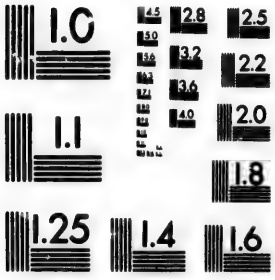
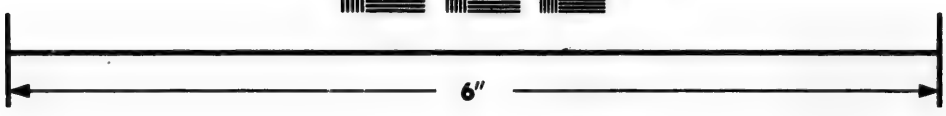
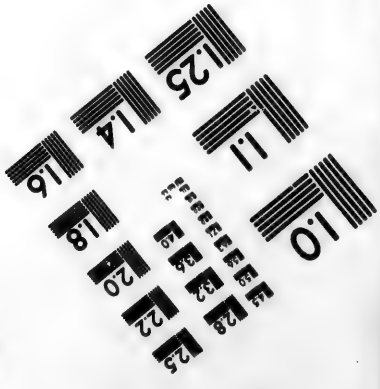


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

guides si crédules & si peu éclairés ne méritent guere de confiance.

Mais lors même que nous choisirons avec le plus grand soin nos autorités, il ne faut pas encore les suivre avec une foi implicite. Toute recherche dans les notions religieuses des peuples sauvages est enveloppée de difficultés particulieres, & il faut souvent s'arrêter pour séparer les faits qu'on rapporte d'avec les raisonnemens dont ils sont accompagnés & les théories qu'on en veut déduire. Plusieurs écrivains pieux, plus frappés de l'importance du sujet dont ils s'occupoient, qu'attentifs à l'état du peuple dont ils cherchoient à découvrir les sentimens, ont employé beaucoup de travail inutile à des recherches de ce genre (1).

Bornée à deux articles.

Il y a deux points fondamentaux sur lesquels est établi le système entier de la religion, autant qu'on en peut juger par les seules lumieres de la nature. L'un regarde l'existence d'un Dieu, l'autre l'immortalité de l'ame. C'est un objet non-seulement de cu-

(1) Voyez la NOTE LXXXIV.

riosité, mais auſſi d'inſtruction, que d'examiner quelles étoient les idées des naturels de l'Amérique ſur ces points importans. Je bornerai mes recherches à ces deux articles, laiſſant à d'autres l'examen des opinions ſubordonnées & le détail des ſuperſtitions locales.

Existence de Dieu.

Quiconque a eu occaſion d'obſerver les opinions religieuſes des hommes des dernieres claſſes de la ſociété, même chez les nations les plus éclairées & les plus civiliſées, trouvera que leur ſyſtême de croyance leur a été communiqué par l'inſtruction, & n'eſt point le fruit de leurs propres recherches. Cette nombreuſe partie du genre humain, condamnée au travail, dont l'occupation principale & preſque unique eſt de s'aſſurer une ſubſiſtance, conſidere ſans beaucoup de réflexion le plan & les opérations de la nature, & n'a ni le loiſir, ni la capacité d'entrer dans des ſpéculations ſubtiles & compliquées, qui conduiſent à la connoiſſance des principes de la religion naturelle. Dans les premiers périodes de la vie ſauvage, de pareilles recherches ſont abſolument

inconnues. Quand les facultés intellectuelles commencent ſeulement à ſe développer & que leurs premiers efforts ſe portent ſur un petit nombre d'objets de premiere néceſſité ; quand l'eſprit n'eſt pas aſſez étendu pour ſe former des idées générales & abſtraites ; quand le langage eſt tellement borné qu'il manque de mots pour diſtinguer tout ce qui n'affecte pas quelques-uns des ſens, il ſeroit abſurde de prétendre que l'homme fût capable d'obſerver exactement la relation qui ſe trouve entre la cauſe & les effets, ou qu'il pût s'élever de la contemplation de l'un à la connoiſſance de l'autre. ſe former des notions juſtes d'un Dieu, comme créateur & modérateur de l'univers. Partout où l'eſprit a été étendu par la philoſophie & éclairé par la révélation, l'idée de création eſt devenue ſi familiere que nous ne réfléchiſſons guere combien cette idée eſt abſtraite & profonde, & combien d'obſervations & de recherches il a fallu à l'homme pour arriver à la connoiſſance de ce principe élémentaire de la religion. Auſſi a-t-on découvert en

Amérique pluſieurs tribus qui n'ont aucune idée d'un être ſuprême, ni aucune pratique de culte religieux. Indifférens à ce ſpectacle magnifique d'ordre & de beauté que le monde préſente à leurs regards, ne ſongeant ni à réfléchir ſur ce qu'ils ſont eux-mêmes, ni à rechercher quel eſt l'auteur de leur exiſtence, les hommes dans l'état ſauvage conſument leurs jours, ſemblables aux animaux qui vivent autour d'eux, ſans reconnoître ni adorer aucune puiſſance ſupérieure. Ils n'ont dans leur langue aucun mot pour déſigner la divinité, & les obſervateurs les plus attentifs n'ont pu découvrir parmi eux aucune inſtitution, aucun uſage qui parût ſuppoſer qu'ils reconnuſſent l'autorité d'un Dieu & qu'ils s'occupaſſent à mériter ſes faveurs (1). Ce n'eſt cependant que dans l'état de nature le plus ſimple & lorſque les facultés intellectuelles

(1) Biet, 539. Lery, *ap. de Bry, III*, 221. Nieuhoff, *Churchill, collect. II*, 132. *Lettr. édif. II*, 177. *ibid.* 12-13. Venegas, I, 87. Lozano, *deſcr. del gran Chaco*, 59. Gumilla, II, 156. Rochefort, *hiſt. des Antilles*, *pag.* 468. Margrave, *hiſt. in append. de Chilienſibus*,

de l'homme ſont trop foibles & trop bornées pour l'élever beaucoup au-deſſus des animaux, qu'on obſerve cette ignorance abſolue de toute puiſſance inviſible. Mais l'eſprit humain, naturellement formé pour la religion, s'ouvre bientôt à des idées qui lorſqu'elles ſont corrigées & épurées, ſont faites pour devenir une grande ſource de conſolation au milieu des calamités de la vie. On apperçoit des notions de quelques êtres inviſibles & puiſſans dans les uſages de pluſieurs tribus Américaines qui ſont encore dans l'enfance de la ſociété. Ces notions ſont dans l'origine vagues & obſcures, & paroiſſent plutôt provenir d'un ſentiment de crainte pour des maux dont l'homme eſt ménacé, que d'un ſentiment de reconnoiſſance pour des bienfaits reçus. Tandis que la nature pourſuit ſon cours avec une régularité conſtante & uniforme, l'homme jouit des biens qu'elle lui procure ſans

286. Ulloa, *notio. Americ.* 335, *&c.* Barrere, 218 219. Harcourt, *voy. tom. Guiana.* Purchas, *Pilgr. IV, pagi* 1273. *Account of Braſil, by à Portugueſe, ibid. pag.* 1289. Jones's *journal, pag.* 59. Voyez la NOTE LXXXV.

en chercher la cauſe ; mais tout écart de cette marche réguliere le frappe & l'étonne. Lorſqu'il voit arriver des événemens auxquels il n'eſt point accoutumé, il en cherche les cauſes avec une curioſité active. Son entendement eſt incapable de les démêler ; mais l'imagination qui eſt une faculté de l'ame plus ardente & plus audacieuſe, décide ſans héſiter : elle attribue les événemens extraordinaires de la nature à l'influence de quelques êtres inviſibles & ſuppoſe que le tonnerre, les tremblemens de terre & les ouragans ſont leur ouvrage. On a trouvé chez pluſieurs nations groſſieres quelques idées confuſes d'une puiſſance ſpirituelle ou inviſible, dirigeant les fléaux naturels qui déſolent la terre & épouvantent ſes habitans (1). Mais indépendamment de ces calamités, les peines & les dangers de la vie ſauvage ſont ſi multipliés, l'homme dans cet état ſe trouve ſouvent dans des ſituations ſi critiques, que ſon eſprit eſt forcé par le ſentiment de ſa propre foibleſſe de recourir à l'action d'une

(1) Voyez la NOTE LXXXVI.

puiſſance & d'une intelligence ſupérieure aux forces humaines. Abattu par les calamités qui l'oppriment, expoſé à des dangers qu'il ne peut repouſſer, le ſauvage ne compte plus ſur lui-même; il ſent toute ſon impuiſſance & ne voit aucun moyen d'échapper à tant de maux que par l'interpoſition de quelque bras inviſible. Ainſi l'on trouve que chez toutes les nations ignorantes, les premieres pratiques qui offrent quelque reſſemblance avec des actes de religion, n'ont pour objet que d'écarter des maux que l'homme peut ſouffrir ou redouter. Les *Manitous* ou *Ockis* des naturels de l'Amérique ſeptentrionale étoient des eſpeces d'amulets ou de charmes, auxquels ils attribuoient la vertu de prévenir tout événement fâcheux, ou bien on les regardoit comme des eſprits tutélaires dont on pouvoit implorer le ſecours dans des circonſtances malheureuſes (1). Les habitans des iſles admettoient des êtres qu'ils appelloient *Cemis*, & qu'ils regar-

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv France*, *III*, 343. Creuxii, *hiſt. Canad. pag.* 82.

doient comme les auteurs de tous les maux qui affligent l'eſpece humaine; ils repréſentoient ces terribles divinités ſous les formes les plus effrayantes, & ne leur rendoient un hommage religieux que dans la vue d'appaiſer leur courroux (1). Il y avoit des tribus qui s'étoient fait des idées de religion plus étendues, & qui reconnoiſſoient des êtres bons qui ſe plaiſoient à faire le bien, ainſi que des êtres méchans qui aimoient à faire le mal; mais chez ces peuples même la ſuperſtition paroît encore être le fruit de la crainte, & tous ſes efforts avoient pour but de détourner des malheurs. Ils étoient perſuadés que leurs divinités bienfaiſantes étoient portées par leur nature même à faire tout le bien qui étoit en leur pouvoir, ſans avoir beſoin de prieres ni de reconnoiſſance; ainſi leur unique ſoin étoit de chercher à conjurer & à fléchir la colere des puiſſances malfaiſantes qu'ils regardoient comme ennemies de l'homme (2).

(1) Oviedo, *lib. III*, *cap.* 1, *part. III.* P. Martyr, *dec. pag.* 102.

(2) Dutertre, II, 365. Borde, *pag.* 14.

Telles étoient les notions imparfaites de la plupart des Américains, relativement à l'influence des agens inviſibles, & tel étoit preſque univerſellement le vil & groſſier objet de leurs ſuperſtitions. Si nous pouvions remonter à la ſource des idées des autres nations, juſqu'à ce premier état de ſociété où l'hiſtoire commence de les offrir à nos regards, nous appercevrions une reſſemblance frappante entre leurs opinions & leurs pratiques, & celles dont nous venons de parler: nous nous convaincrions aiſément que dans des circonſtances ſemblables, l'eſprit humain ſuit partout à peu près la même route dans ſes progrès & arrive preſque aux mêmes réſultats. Les impreſſions de la crainte ſe marquent d'une maniere ſenſible dans tous les ſyſtêmes de ſuperſtition formés dans cet état de ſociété, & les notions les plus exaltées des hommes ſe bornent à une idée obſcure de certains êtres, dont la

State of Virginia, by a native. B. *III*, *pag.* 32, 33. Dumont, I, 165. Bancroft, *nat. hiſt. of Guiana*, 309.

puiſſance quoique ſurnaturelle eſt limitée dans ſes objets comme dans ſes moyens.

Diverſités remarquables dans les opinions religieuſes.

Chez d'autres peuples, qui ſont unis en ſociété depuis plus long-tems ou qui ont fait plus de progrès dans la civiliſation, on apperçoit quelque étincelle d'une notion plus juſte de la puiſſance qui gouverne le monde. Ils ſemblent avoir vu qu'il doit exiſter quelque cauſe univerſelle à laquelle tous les êtres doivent leur exiſtence; & ſi nous pouvons en juger par quelques expreſſions de leur langage, ils paroiſſent reconnoître une puiſſance divine qui a fait le monde & qui diſpoſe de tous les événemens. Ils l'appellent *le grand eſprit* (1).

Mais ces idées ſont vagues & confuſes; & lorſqu'ils eſſayent de les expliquer, il eſt évident qu'ils donnent au mot *eſprit* un ſens très-différent de celui que nous y attachons, & qu'ils ne conçoivent aucun être qui ne ſoit corporel. Ils croient que leurs dieux ont une forme humaine, mais avec

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, III, 343. Sagard, *voy. du pays des Hurons*, 226.

une nature ſupérieure à celle de l'homme; & ils débitent, ſur les qualités & les opérations de ces divinités, des fables trop abſurdes & trop incohérentes pour mériter une place dans l'hiſtoire. Ces mêmes peuples ne connoiſſent aucune forme établie de culte public; ils n'ont ni temples érigés à l'honneur de leurs divinités, ni miniſtres ſpécialement conſacrés à leur ſervice. Les différentes cérémonies & pratiques ſuperſtitieuſes, reçues parmi eux, leur ont été tranſmiſes par tradition; & ils y ont recours avec une crédulité puérile, lorſque des circonſtances particulieres les tirant de leur apathie ordinaire, les portent à reconnoître la puiſſance & à implorer la protection de quelques êtres ſupérieurs (1).

Syſtême des Natchez.

La tribu des Natchez & les naturels de Bogota ſont beaucoup plus avancés dans leurs idées de religion, ainſi que dans leurs inſtitutions politiques, que les autres nations ſauvages de l'Amérique; & il n'eſt pas moins difficile de

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 345. Colden, I, 17.

trouver

trouver la cauſe de cette diſtinction que celle dont nous avons déjà parlé. Le ſoleil étoit le principal objet du culte chez les Natchez. Ils entretenoient dans leurs temples un feu perpétuel, comme l'emblême le plus pur de leur divinité; ces temples étoient conſtruits avec une grande magnificence & décorés de différens ornemens proportionnés à leur groſſiere architecture. Ils avoient des miniſtres chargés de veiller à l'entretien du feu ſacré. La premiere fonction du chef de la nation étoit un acte d'obéiſſance au ſoleil tous les matins; & à certains tems de l'année il y avoit des fêtes établies, qui étoient célébrées par tout le peuple en grande cérémonie, mais ſans répandre de ſang (1). Ces fêtes ſont la pratique de ſuperſtition la plus rafinée qu'on ait trouvée en Amérique, & peut-être une des plus naturelles & des plus ſéduiſantes. Le ſoleil eſt la ſource apparente de la joie, de la fécondité & de la vie répandues ſur toute la nature, & tan-

(1) Dumont, I, 158. Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, III, 41, 429. Lafitau, I, 167.

dis que l'eſprit humain, dans ſes premiers eſſais de ſpéculation, contemple & admire la puiſſance univerſelle & active de cet aſtre, il eſt naturel que ſon admiration s'arrête à ce qui eſt viſible, ſans pénétrer juſqu'à la cauſe qu'il ne voit pas, & qu'il rende à l'ouvrage le plus brillant & le plus bienfaiſant de l'Être ſuprême un culte qui n'eſt dû qu'à ſon auteur. Comme le feu eſt le plus pur & le plus actif de tous les élémens, & qu'il reſſemble au ſoleil par quelques-unes de ſes qualités & de ſes effets, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il a été choiſi pour emblême de l'action puiſſante de cet aſtre. Les anciens Perſes, peuple bien ſupérieur à tous égards aux nations ſauvages dont je rappelle les uſages, fonderent leur ſyſtême religieux ſur les mêmes principes, & établirent des formes de culte public, moins groſſieres & moins abſurdes que celles des autres peuples qui avoient été privés du ſecours de la révélation. Cette étonnante conformité d'idées entre deux nations vivant dans deux états de ſociété ſi différens, eſt une des circonſtances les plus ſingulieres & les plus inexpli-

cables qui se rencontrent dans l'histoire des révolutions humaines.

A Bogota, le soleil & la lune étoient également les principaux objets de la vénération publique. Le système de religion y étoit plus régulier & plus complet, quoique moins pur, que celui des Natchez. Il y avoit des temples, des autels, des prêtres, des sacrifices, & tout ce long cortege de cérémonies, que la superstition introduit par-tout où elle s'arroge un empire absolu sur l'esprit des hommes. Mais ce peuple avoit des rits cruels & sanguinaires: il offroit à ses Dieux des victimes humaines, & plusieurs de ces usages ressembloient beaucoup aux institutions barbares des Mexicains, dont nous examinerons ailleurs plus en détail le génie & les mœurs (1).

A l'égard de cet autre point de religion qui établit l'immortalité de l'ame, les sentimens des Américains étoient plus uniformes. L'esprit humain, lors même qu'il n'est encore ni éclairé ni fortifié par la culture, se ré-

Leurs idées sur l'immortalité de l'ame.

(1) Piedrahita, *conq. del neuvo reyno, pag.* 17. Herrera, *decad.* 6, *lib. V, cap.* 6.

volte à la penſée d'une diſſolution totale & ſe plaît à s'élancer par l'eſpérance dans un état d'exiſtence future. Ce ſentiment, produit dans l'homme par la conſcience de ſa propre dignité & par un inſtinct ſecret qui le porte vers l'immortalité, eſt univerſel & peut être regardé comme naturel à l'eſpece humaine: il eſt la baſe des eſpérances les plus ſublimes de l'homme dans l'état de ſociété le plus parfait, & la nature n'a pas voulu le priver de cette douce conſolation, même dans l'état de ſociété le plus ſimple & le plus groſſier. Nous trouverons cette opinion établie d'un bout de l'Amérique à l'autre, en certaines régions plus vague & plus obſcure, en d'autres plus développée & plus parfaite, mais nulle part inconnue. Les Sauvages les plus groſſiers de ce continent, ne redoutent point la mort comme l'extinction de l'exiſtence: ils eſperent tous un état à venir où ils ſeront à jamais exempts des calamités qui empoiſonnent la vie humaine dans ſa condition actuelle. Ils ſe repréſentent une contrée délicieuſe, favoriſée d'un printems éternel; où les forêts abon-

dent en gibier & les rivieres en poiſſon; où la famine ne ſe fait jamais ſentir, & où ils jouiront ſans travail & ſans peine de tous les biens de la vie. Mais en ſe formant ces premieres idées ſi imparfaites d'un monde inviſible, les hommes ſuppoſent qu'ils continueront d'éprouver les mêmes deſirs & de ſuivre les mêmes occupations; en conſéquence ils doivent naturellement réſerver les diſtinctions & les avantages dans cet état futur aux qualités & aux talens qui ſont ici-bas l'objet de leur eſtime. Ainſi les Américains accordoient le premier rang dans la terre des eſprits, au chaſſeur le plus habile, au guerrier le plus heureux & le plus hardi, à ceux qui avoient ſurpris & tué le plus d'ennemis, qui avoient tourmenté le plus grand nombre de captifs & dévoré leur chair (1). Ces idées étoient ſi généralement répandues qu'elles ont donné naiſſance à leur coutume univerſelle, qui eſt à la fois la preuve la

(1) Lery, *ap. de Bry, III*, 222. Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 551. De la Potherie, II, 40, III, 5.

plus forte de la croyance des Américains à une vie à venir & l'explication la plus claire de ce qu'ils eſperent y trouver. Comme ils imaginent que les morts vont recommencer leur carriere dans le nouveau monde où ils ſont allés, ils ne veulent pas qu'ils y entrent ſans défenſe & ſans proviſions; c'eſt pour cela qu'on enterre avec eux leur arc, leurs fleches & les autres armes employées dans la chaſſe & dans la guerre; on dépoſe dans leur tombeau des peaux & des étoffes propres à faire des vêtemens, du bled d'Inde, du manioc, du gibier, des uſtenſiles domeſtiques & tout ce qu'on met au nombre des choſes néceſſaires à la vie (1). Dans quelques provinces, lorſqu'un cacique ou chef venoit à mourir, on mettoit à mort un certain nombre de ſes femmes, de ſes favoris & de ſes eſclaves, qu'on enterroit avec lui, afin qu'il pût ſe montrer avec la même dignité & être ac-

(1) *Chronica de Cieca de Leon, cap.* 28. Sagard, 288. Creuxii, *hiſt. Canad. pag.* 91. Rochefort, *hiſt. des Antilles*, 68. Biet, 391. De la Potherie, II, 44, III, 8. Blanco, *converſ. de Piritu, pag.* 35.

compagné des mêmes personnes dans son autre vie (1). Cette persuasion est si profondément enracinée qu'on voit les personnes attachées à un chef s'offrir en victimes volontaires & solliciter comme grande distinction le privilege d'accompagner leurs maîtres au tombeau. Il y a même des occasions où l'on avoit de la peine à réprimer cet enthousiasme d'affection & de dévouement, & à réduire le cortége d'un chef chéri à un nombre modéré & tel que la tribu n'en souffrît pas un dommage trop considérable (2).

Superstition liée avec la piété.

Chez les Américains, ainsi que chez les autres nations non civilisées, plusieurs des rits & des pratiques qui ressemblent à des actes de religion, n'ont rien de commun avec la piété, & sont l'effet seulement d'un desir ardent de pénétrer dans l'avenir. C'est

(1) Dumont, *mémoire sur la Louisiane*, I, 208. Oviedo, *lib. V, cap.* 3. Gomara, *hist. gén. cap.* 28. P. Martyr, *dec.* 304. Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 421. Herrera, *decad.* 1, *lib. III, cap.* 3. P. Melchior Hernandez, *memor. de Chiriqui. Collect. of orig. papers*, *I. Chron. de Cieca Leon*, *cap.* 33.

(2) Voyez la NOTE LXXXVII.

lorſque les facultés intellectuelles ſont plus foibles & moins exercées que l'eſprit humain eſt plus porté à ſentir & à montrer cette vaine curioſité. Etonné des événemens dont il lui eſt impoſſible de concevoir la cauſe, il y ſuppoſe naturellement quelque choſe de merveilleux & de myſtérieux: alarmé d'un autre côté par des circonſtances dont il ne peut prévoir la ſuite & les effets, il eſt obligé, pour les découvrir, d'avoir recours à d'autres moyens qu'à l'exercice de ſa propre intelligence. Par-tout où la ſuperſtition a fait aſſez de progrès pour former un ſyſtême régulier, ce deſir de percer dans les ſecrets de l'avenir ſe trouve lié avec elle. Alors la divination devient un acte religieux; les prêtres, comme miniſtres du ciel, prétendent annoncer ſes oracles. Ils ſont les ſeuls devins, augures & magiciens, qui poſſedent l'art important & ſacré de découvrir ce qui eſt caché aux yeux des autres hommes.

Chez ceux des peuples ſauvages qui ne reconnoiſſent point de puiſſance qui gouverne le monde, qui n'ont ni prêtres ni cérémonies religieuſes, la

curioſité de lire dans l'avenir & de découvrir ce qui eſt inconnu tient à un principe différent & tire ſa force d'une autre aſſociation d'idées. Comme les maladies de l'homme dans l'état ſauvage ſont, ainſi que celles des animaux, en petit nombre, mais extrêmement violentes, l'impatience de la ſouffrance & le deſir de trouver la ſanté lui inſpirent aiſément un reſpect extraordinaire pour ceux qui ſe vantent de connoître la nature de ces maladies ou d'en prévenir les funeſtes effets. Mais ces charlatans d'Amérique étoient ſi ignorans ſur la ſtructure du corps humain qu'ils n'avoient aucune idée ni des dérangemens qui pouvoient y ſurvenir, ni de la maniere dont ils ſe terminoient. L'enthouſiaſme, réuni ſouvent à la ruſe, ſuppléoit à la ſcience. Ils attribuoient l'origine des maladies à une influence ſurnaturelle, & preſcrivoient ou exécutoient eux-mêmes différentes cérémonies myſtérieuſes auxquelles on ſuppoſoit la vertu de les guérir. La crédulité & l'amour du merveilleux, ſi naturels à des hommes ignorans, favoriſoient l'impoſture & les diſpo-

ſoient à en être aiſément dupes. Les premiers médecins des ſauvages ſont des eſpeces de magiciens qui ſe vantent de connoître le paſſé & de prédire l'avenir. Les enchantemens, la ſorcellerie & diverſes cérémonies auſſi vaines que bizarres, ſont les moyens qu'ils emploient pour chaſſer les cauſes imaginaires du mal (1); & pleins de confiance ſur l'efficacité de ces moyens, ils prédiſent hardiment quel ſera le deſtin de leurs malades. Ainſi la ſuperſtition dans ſa forme primitive eut pour principe l'impatience naturelle à l'homme de ſe délivrer d'un mal préſent, & non la crainte des maux qui l'attendoient dans une vie future; elle fut originairement entée ſur la médecine, non ſur la religion. Un des premiers & des plus ſages hiſtoriens de l'Amérique fut frappé de cette alliance entre l'art de la divination & celui de la médecine chez les habitans d'Hiſpaniola (2). Mais cela n'étoit pas particulier à ces

(1) P. Melch. Hernandez *memor. Cheriqui. Collect. orig. part.* I.

(2) Oviedo, *lib. V, cap.* 1.

peuples. Il y avoit dans toutes les parties de l'Amérique des devins & des enchanteurs qui s'appelloient les *Alexis*, les *Piayas*, les *Autmoins*, &c. ſuivant les différens endroits, & qui étoient les médecins de leurs tribus reſpectives, comme les *Buhitos* l'étoient à *Hiſpaniola*. Comme leurs fonctions les mettoient à portée d'obſerver l'eſprit humain affoibli par la maladie, & que dans cet état d'abattement, l'homme eſt naturellement diſpoſé à s'alarmer de craintes chimériques & à ſe bercer d'eſpérances imaginaires, ils inſpiroient aiſément une confiance aveugle dans la vertu de leurs enchantemens & dans la certitude de leurs prédictions (1).

La ſuperſtition s'étend par degrés.

Lorſque les hommes ont une fois reconnu la réalité d'une puiſſance ſurnaturelle qui agit dans certains cas, ils ſont bien portés à la reconnoître dans d'autres. Les Américains ne ſup-

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. III*, *cap.* 4. Osborn's, *collect. II*, 860. Dumont, I, 169. Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 361. Lawſon, *nouv. Caroline*, 214. Ribas, *triunfos*, *pag.* 17. Biet, 386. De la Potherie, II, 35.

poſerent pas long-tems que l'efficacité des conjurations fût bornée à un ſeul objet : ils y eurent recours dans toutes les ſituations de danger ou de malheur. Lorſqu'ils éprouvoient des déſaſtres à la guerre, lorſqu'ils étoient contrariés dans leur chaſſe par des contretems imprévus, lorſque les inondations ou la ſéchereſſe menaçoient leurs moiſſons, ils appelloient leurs magiciens & leur faiſoient commencer leurs enchantemens pour découvrir la cauſe de ces calamités ou pour prédire quelle en ſeroit l'iſſue (1). Leur confiance dans cet art chimérique s'augmenta par degrés & ſe manifeſtoit dans toutes les circonſtances de la vie : chaque individu qui ſe trouvoit dans quelque embarras ou qui vouloit s'engager dans quelque entrepriſe importante, ne manquoit pas de conſulter le ſorcier & de diriger ſa conduite ſur les inſtructions qu'il recevoit. C'eſt ſous cette forme que la ſuperſtition ſe montre chez les peuples

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, III, 3. Dumont, I, 173. Fernandez, *relat. de los Chiquit. p.* 40. Lozano, 84. Margrave, 279.

les plus ſauvages de l'Amérique, & la divination y eſt un art tenu dans la plus haute eſtime. Long-tems avant que l'homme ait porté la connoiſſance d'une divinité juſqu'au point qui inſpire le reſpect & conduit à un culte, nous le voyons lever une main préſomptueuſe pour écarter le voile ſalutaire ſous lequel la providence a voulu cacher ſes deſſeins aux regards des humains; nous le voyons s'efforçant avec une vaine inquiétude de percer les myſteres de l'admiration divine. C'eſt une preuve des progrès & de la maturité de l'eſprit humain que de reconnoître & d'adorer une puiſſance modératrice de l'univers; mais le vain deſir de pénétrer dans l'avenir n'eſt qu'une erreur de ſon enfance & une preuve de ſa foibleſſe.

C'eſt à cette même foibleſſe qu'il faut attribuer la confiance des Américains dans les ſonges, leur ſoin d'obſerver les préſages, leur attention au ramage des oiſeaux & aux cris des animaux; ils regardent toutes ces circonſtances comme des indications des événemens futurs, & ſi quelques-uns de ces pronoſtics leur paroît défavo-

rable, ils renoncent auſſi-tôt à l'entrepriſe qu'ils venoient de former avec le plus d'ardeur (1).

Coutumes particulieres.

VIII. Si l'on veut ſe former une idée complette des nations ſauvages de l'Amérique, il ne faut pas négliger de connoître quelques coutumes ſingulieres, qui bien qu'univerſelles & caractériſtiques n'ont pu convenablement être rapportées à aucun des articles ſous leſquels j'ai diviſé mes recherches ſur leurs mœurs.

Amour de la danſe.

L'amour de la danſe eſt une paſſion favorite des Sauvages de toutes les parties du globe. Comme une grande partie de leur tems ſe conſume dans un état de langueur & d'indolence, ſans aucune occupation qui puiſſe les animer ou les intéreſſer, ils ſe plaiſent généralement à un exercice qui donne l'eſſor aux facultés actives de la nature. Lorſque les Eſpagnols entrerent pour la premiere fois en Amérique, ils furent étonnés de ce goût extrême des

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 262, 353. Stadius, *ap. de Bry*, *III*, 120. Creuxii *hiſt. Canad.* 84. Techo, *hiſt. of Paraq. Churchill's collect. VI*, 37. De la Pothe-rie, III, 6.

naturels pour la danſe; ils voyoient avec étonnement un peuple, preſque toujours froid & inanimé, montrer une activité extraordinaire toutes les fois que cet amuſement favori les y portoit. Il eſt vrai que chez eux la danſe ne doit pas être appellée un amuſement. C'eſt une occupation ſérieuſe & importante qui ſe mêle à toutes ſortes de circonſtances de la vie publique & privée. Si une entrevue eſt néceſſaire entre deux bourgades d'Américains, les Ambaſſadeurs de l'une s'approchent en formant une danſe ſolemnelle & préſentent le calumet ou emblême de paix: les Sachems de l'autre tribu les reçoivent avec la même cérémonie (1). Si la guerre ſe déclare contre un ennemi, c'eſt par une danſe qui exprime le reſſentiment dont ils ſont animés & la vengeance qu'ils méditent (2). S'ils veulent appaiſer la colere de leurs

(1) De la Potherie, *hiſt. II*, 17. Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 211, 297. Lahontan, I, 100, 137. Hennepin, *découv.* 149.

(2) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 298. Lafitau, I, 523.

dieux ou célébrer leurs bienfaits ; s'ils se réjouissent de la naissance d'un fils ou pleurent la mort d'un ami (1), ils ont des danses convenables à chacune de ces situations & appropriées aux sentimens divers dont ils sont pénétrés. Si l'un d'eux est malade, on ordonne une danse comme le moyen le plus efficace de lui rendre la santé ; & s'il ne peut pas supporter la fatigue de cet exercice, le médecin ou sorcier exécute la danse lui-même, comme si la vertu de sa propre activité pouvoit se transmettre à son malade (2).

Toutes leurs danses sont des imitations de quelque action, & quoique la musique qui en regle les mouvemens soit d'une extrême simplicité & choque l'oreille par sa plate monotonie, quelques-unes de leurs danses paroissent très-expressives & très-animées. La danse de guerre est peut-être la plus frappante de toutes : c'est la représentation d'une campagne mi-

(1) Joutel, 343. Gomara, *hist. gén. chap.* 196.

(2) Denys, *hist. nat.* 189. Brikell, 372. De la Potherie, II, 36.

litaire complette. Le départ des guerriers, leur marche dans le pays ennemi, les précautions avec leſquelles ils campent, l'adreſſe avec laquelle ils placent des détachemens en embuſcade, la maniere de ſurprendre l'ennemi, le tumulte & la férocité du combat, l'art d'enlever la chevelure aux morts & de ſe ſaiſir des priſonniers, le retour triomphant des vainqueurs & les tourmens des victimes, ſont mis ſucceſſivement ſous les yeux des ſpectateurs. Les acteurs entrent dans leurs différens rôles avec tant de chaleur & d'enthouſiaſme, leurs geſtes, leurs phyſionomies, leurs voix ſont ſi bizarres & ſi conformes à leurs ſituations reſpectives, que les Européens ont peine à croire que ce ſoit une ſcene d'imitation & ne peuvent la contempler ſans de vives impreſſions d'horreur & de crainte (1). Quelque expreſſion qu'il puiſſe y avoir dans les danſes Américaines, elles préſentent une circonſtance re-

(1) De la Potherie, II, 116. Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 297. Lafitau, I, 523.

marquable, qui ſe lie avec le caractere de la race entiere. Les chanſons, les danſes & les amuſemens des autres nations, emblêmes des ſentimens qui échauffent leurs cœurs, ſont ſouvent deſtinés à exprimer ou à exciter cette ſenſibilité qui attache les deux ſexes l'un à l'autre. Il y a des peuples chez qui l'ardeur de cette paſſion eſt telle que l'amour y eſt preſque le ſeul objet des fêtes & des plaiſirs; & comme les peuples groſſiers ne connoiſſent point la délicateſſe des ſentimens & ne ſont point accoutumés à déguiſer les émotions de leur ame, leurs danſes ſont ſouvent licencieuſes & indécentes. Telle eſt la *Calenda*, dont les naturels d'Afrique ſont ſi paſſionnés (1): telles ſont les danſes des jeunes filles d'Aſie qui ſemblent exciter tous les deſirs de la volupté dans ceux qui en ſont témoins. Mais chez les Américains, qui par des cauſes qu'on a déjà expliquées, ſont plus froids &

(1) Adanſon, *voy. au Sénégal, part III*, 287. Labat, *voy. IV*, 463. Sloane, *nat. hiſt. of Jamaïca, introd. pag.* 48. Fermin, *deſcr. de Surinam, I*, 139.

plus indifférens pour les femmes, les idées d'amour n'entrent que très-peu dans leurs fêtes & leurs divertiſſemens. Leurs chanſons & leurs danſes ſont pour la plupart graves & martiales, liées avec quelques-unes des affaires les plus ſérieuſes & les plus importantes de leur vie (1); & comme elles n'ont aucune relation avec l'amour ou la galanterie, elles ſont rarement communes aux deux ſexes, & s'exécutent par les hommes ou par les femmes à part (2). Si dans quelques occaſions il eſt permis aux femmes de ſe joindre à la fête, le caractere des danſes reſte le même, & l'on n'y voit aucun mouvement, aucun geſte qui exprime des idées de volupté ou qui encourage la familiarité (3).

Amour du jeu.

L'amour exceſſif du jeu, & parti-

(1) *Deſcrip. de la nouv. France.* Osborn's, *collect. II*, 883. Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 84.

(2) Wafer, *account of Iſthmus*, 169. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 177. Lozano, *hiſt. du Paraguay*, *I*, 149. Herrera, *decad.* 2, *lib. VII*, *cap.* 8; *decad.* 4, *lib. X*, *cap.* 4. Voyez la NOTE LXXXVIII.

(3) Barrere, *Fran. équin. pag.* 191.

culiérement des jeux de haſard qui ſemble être naturel à tous les hommes qui ne ſont pas accoutumés aux occupations d'une induſtrie réguliere, eſt univerſel chez les Américains. Les mêmes cauſes qui dans la ſociété civiliſée portent les hommes qui ont de la fortune & du loiſir, à rechercher cet amuſement, en ſont les délices des Sauvages. Les premiers ſont diſpenſés du travail; ceux-ci n'en ſentent pas la néceſſité; & comme ils ſont également oiſifs, ils ſe livrent avec tranſport à tout ce qui peut émouvoir & agiter leur ame. Ainſi les Américains qui pour l'ordinaire ſont ſi indifférens, ſi flegmatiques, ſi taciturnes & ſi déſintéreſſés, deviennent, dès qu'ils ſont engagés à une partie de jeu, avides, impatiens, bruyans & d'une ardeur preſque frénétique. Ils jouent leurs fourrures, leurs uſtenſiles domeſtiques, leurs vêtemens, leurs armes; & lorſque tout eſt perdu, on les voit ſouvent dans l'égarement du déſeſpoir ou de l'eſpérance, riſquer d'un ſeul coup leur liberté perſonnelle, malgré leur paſſion extrême pour l'indépendance (1). Chez différentes peu-

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France, III,*

plades ces parties de jeu se renouvellent souvent & deviennent l'amusement le plus intéressant dans toutes les fêtes publiques. La superstition, toujours prête à tourner à son avantage les passions qui ont le plus d'influence & d'énergie, concourt souvent à confirmer & à fortifier cette disposition des Sauvages. Leurs magiciens sont accoutumés à prescrire une grande partie de jeu, comme un des moyens les plus efficaces d'appaiser leurs divinités ou de rendre la santé aux malades (1).

Goût des liqueurs fortes.

Des causes semblables à celles qui inspirent aux Américains l'amour du jeu, les portent aussi à l'ivrognerie. Il semble qu'un des premiers efforts de l'industrie humaine ait été de découvrir quelque boisson enivrante ; & l'on n'a guere trouvé de nation, quelque grossiere & dépourvue d'invention qu'elle fût, qui n'eût réussi dans cette fatale recherche. Les plus

261, 318. Lafitau, II, 338. Ribas, *triunf.* 43. Brikell, 335.

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 262.

barbares tribus Américaines ont été assez malheureuses pour faire cette découverte ; celles même qui sont trop ignorantes pour connoître le moyen de donner aux liqueurs par la fermentation une force enivrante, obtiennent le même effet par d'autres moyens. Les habitans des isles, ceux de la Californie & du nord de l'Amérique, employoient pour cet objet la fumée du tabac, qu'ils font passer avec un certain instrument dans les narines & dont les vapeurs en montant au cerveau, y excitent tous les mouvemens & les transports de l'ivresse (1). Dans presque toutes les parties du nouveau monde, les naturels possédoient l'art d'extraire une liqueur enivrante du maïs ou de la racine du manioc, les mêmes substances dont ils faisoient du pain. L'opération qu'ils avoient imaginée pour cela ressemble assez au procédé ordinaire des brasseurs ; mais avec cette différence qu'au lieu de levure, ils y

(1) Oviedo, *hist. ap. Ramus, III*, 113. Venegas, I, 68. *Nauf. de Cabeca de Vaca, cap.* 26. Voyez la NOTE LXXXIX.

ſubſtituoient une infuſion dégoûtante d'une certaine quantité de maïs ou de manioc mâché par leurs femmes. La ſalive excite une fermentation vigoureuſe, & en peu de jours la liqueur devient propre à être bue. Elle n'eſt pas déſagréable au goût, & lorſqu'on en boit une grande quantité, elle a le pouvoir d'enivrer (1). C'eſt la boiſſon générale des Américains, qui la déſignent par différens noms & la recherchent avec une fureur qu'il n'eſt pas plus aiſé de concevoir que de décrire. Chez les nations polies, où une ſucceſſion d'occupations & d'amuſemens divers tient l'eſprit dans une activité continuelle, le deſir des liqueurs fortes eſt modifié en grande partie par le climat, & il augmente ou diminue ſelon les variations de la température. Dans les pays chauds, l'organiſation ſenſible & délicate des habitans n'a pas beſoin du ſtimulant des liqueurs fermentées. Dans les pays plus froids, la conſtitution des naturels, plus robuſte & plus peſante, en a beſoin pour

(1) Stadius, *ap. de Bry, III*, 111. Lery, *ibid.* 178.

être excitée & miſe en mouvement. Mais parmi les Sauvages le deſir de tout ce qui a la faculté d'enivrer eſt le même dans toutes les poſitions du globe. Tous les habitans de l'Amérique, ſoit qu'ils habitent la zone torride ou les régions tempérées, ſoit qu'un ſort plus dur les ait fait naître dans les climats rigoureux des deux extrêmités nord & ſud de ce continent, paroiſſent être également dominés par cette paſſion (1). Cette reſſemblance de goût chez des peuples placés dans des ſituations ſi différentes ne peut être regardée comme l'effet d'un beſoin phyſique, & ne peut être attribuée qu'à l'influence d'une cauſe morale. Lorſque le Sauvage eſt engagé dans une expédition de guerre ou de chaſſe, il ſe trouve ſouvent dans des ſituations critiques où toutes les facultés de ſa nature ſont obligées de s'exercer par les plus grands efforts;

(1) Gumilla, I, 257. Lozano, *deſcrip. del gran Chaco*, 56, 103. Ribas, VIII. Ulloa, I, 249, 337. Marchais, IV, 436. Fernandez, *miſſion. de los Chiquit.* 35. Barrere, *pag.* 203. Bianco, *converſ. de Piritu*, 31.

mais

mais à ces ſcenes intéreſſantes ſuccedent de longs intervalles de repos, pendant leſquels le guerrier ne voit rien d'aſſez important pour mériter ſon attention. Il languit dans ce tems d'indolence. L'attitude de ſon corps eſt un emblême de l'état de ſon ame: là, accroupi près du feu dans ſa cabane, ici étendu à l'ombre de quelques arbres, il conſume ſes journées dans un ſommeil preſque continuel, ou dans une inaction inſipide & ſtupide qui n'en eſt guere différente. Comme les liqueurs fortes le tirent de cet état de torpeur, donnent un mouvement plus rapide à ſes eſprits, & l'animent encore plus fortement que la danſe ou le jeu, il en eſt exceſſivement avide. Un Sauvage qui n'eſt pas en action eſt un animal triſte & penſif; mais dès qu'il boit ou qu'il a ſeulement l'eſpérance de boire d'une liqueur enivrante, il prend de la vivacité & de la gaieté (1). Quelle que ſoit l'occaſion ou le prétexte qui raſſemble les Américains, la ſéance ſe termine toujours par une débauche. Pluſieurs de leurs

(1) Melendes, *teſoros verdad. III*, 169.

fêtes n'ont point d'autre objet, & ils en voient arriver l'époque avec des tranſports de joie. Comme ils ne ſont accoutumés à contraindre aucun de leurs ſentimens, ils ne mettent point de bornes à celui-ci. La fête dure ſouvent ſans interruption pendant pluſieurs jours, & quelque funeſtes que puiſſent être les ſuites de leurs excès, ils ne ceſſent de boire que lorſqu'il ne reſte plus une ſeule goutte de liqueur. Ceux d'entr'eux qui ſont les plus diſtingués, les guerriers les plus célebres, les chefs les plus renommés pour leur ſageſſe, n'ont pas plus d'empire ſur eux-mêmes que le dernier membre de la communauté. L'attrait irréſiſtible d'un plaiſir préſent les aveugle ſur les conſéquences, & ces hommes qui dans d'autres ſituations ſemblent doués d'une force d'ame plus qu'humaine, ne ſont dans celle-ci que de vils eſclaves d'un appétit brutal, au-deſſous des enfans pour la prévoyance & pour la raiſon (1). Lorſque leurs paſſions, qui ſont naturellement fortes, ſont encore exci-

(1) Ribas, IX. Ulloa, I, 338.

tées & enflammées par l'ivreſſe, ils ſe portent aux plus terribles excès, & la fête ſe termine rarement ſans des actes de violence & même ſans du ſang répandu (1).

Au milieu de cette débauche extravagante, il y a une circonſtance qui mérite d'être remarquée. Chez la plupart des nations Américaines il n'eſt pas permis aux femmes de prendre part à la fête (2). Leur occupation eſt de préparer la liqueur, de la ſervir aux convives, & d'avoir ſoin de leurs maris & de leurs parens lorſqu'ils commencent à perdre la raiſon. Rien ne prouve plus l'état d'infériorité des femmes & le mépris avec lequel elles étoient traitées dans le nouveau monde, que cet uſage de les exclure d'un plaiſir ſi recherché de tous les Sauvages. Lorſqu'on découvrit l'Amérique ſeptentrionale, les habitans ne connoiſſoient encore aucune boiſſon enivrante; mais les Européens ayant trouvé bientôt un intérêt à leur four-

(1) *Lettres édif. II*, 178. Torquemada, *monar. Ind. I*, 335.

(2) Voyez la NOTE XC.

nir des liqueurs ſpiritueuſes, l'ivrognerie eſt devenue auſſi univerſelle parmi eux que parmi les Américains des parties méridionales; leurs femmes même ont pris le même goût & s'y livrent avec auſſi peu de décence & de modération que les hommes (1).

Uſage de faire mourir les vieillards & les malades incurables.

Il ſeroit trop long d'examiner toutes les coutumes particulieres qui ont excité l'étonnement des voyageurs en Amérique; mais je ne puis en paſſer ſous ſilence une qui paroît auſſi extraordinaire qu'aucune de celles dont on a parlé. Lorſqu'un Américain devient vieux, ou qu'il ſouffre d'une maladie que leur médecine groſſiere ne peut guérir, ſes enfans ou ſes parens lui ôtent la vie eux-mêmes, pour être délivrés du fardeau de le nourrir & de le ſoigner. Cette coutume s'eſt trouvée établie chez les tribus les plus ſauvages, dans toute l'étendue du continent depuis la baie d'Hudſon juſqu'à la riviere de la Plata; & quelqu'oppoſée qu'elle paroiſſe à ces ſentimens de tendreſſe & d'affection que

(1) Hutchinſon, *hiſt. of Maſſackuſet Bay*, 469. Lafitau, II, 125. Sagard, 146.

les hommes civilisés regardent comme naturels à l'espece humaine, l'homme semble y être conduit par la condition de la vie sauvage. Les mêmes peines & les mêmes difficultés pour se procurer des subsistances, qui en quelques cas empêchent les Sauvages d'élever leurs enfans, les obligent à terminer la vie des vieillards & des infirmes. La foiblesse de ceux-ci auroit besoin des mêmes secours que l'enfance. Les uns & les autres sont également incapables de remplir les fonctions de guerriers ou de chasseurs, & de supporter les peines ou d'échapper aux dangers auxquels les Sauvages sont si souvent exposés par leur défaut de prévoyance & d'industrie. Incapables de subvenir aux besoins ou de secourir la foiblesse des autres, ce surcroît d'embarras leur donne une impatience qui les porte à terminer une vie qu'il leur seroit trop difficile de conserver. Cela n'est point regardé comme un trait de cruauté, mais comme un acte de pitié. Un Américain, accablé d'années ou d'infirmités, sentant qu'il ne peut plus compter sur le secours de ceux qui

l'environnent, ſe place lui-même d'un air content dans ſon tombeau, & c'eſt des mains de ſes enfans ou de ſes plus proches parens qu'il reçoit le coup qui le délivre à jamais des miſeres de la vie (1).

Idée générale de leur caractere.

IX. Après avoir conſidéré les peuples Sauvages de l'Amérique dans ces différens points de vue, & après avoir examiné leurs mœurs & leurs uſages dans tant de ſituations diverſes, il ne reſte qu'à nous former une idée générale de leur caractere, comparé avec celui des nations plus policées. L'homme, dans ſon état primitif, ſortant pour ainſi dire des mains de la nature, eſt par-tout le même. Dans les premiers inſtans de l'enfance, ſoit parmi les Sauvages les plus bruts, ſoit dans la ſociété la plus civiliſée, on ne lui reconnoît aucune qualité qui marque quelque diſtinction ou quelque ſupériorité. Il paroît par-tout ſuſceptible de la même perfectibilité, & les talens qu'il peut acquérir par la ſuite, ainſi que les vertus qu'il peut

(1) Caſſani, *hiſt. de nuevo reyno de grand, pag.* 300. Piſo, *pag.* 6. Ellis, *Voy.* 161. Gumilla, 333.

devenir capable d'exercer, dépendent entiérement de l'état de ſociété dans lequel il ſe trouve placé. Son eſprit ſe conforme naturellement à cet état & en reçoit ſes lumieres & ſes idées. Ses facultés intellectuelles ſont miſes en activité, en proportion des beſoins habituels que ſa ſituation lui fait éprouver & des occupations qu'elle lui impoſe. Les affections de ſon cœur ſe développent ſelon les rapports qui ſe trouvent établis entre lui & les êtres de ſon eſpece. Ce n'eſt qu'en ſuivant ce grand principe que nous pourrons découvrir quel eſt le caractere de l'homme dans les différentes époques de ſes progrès.

Si nous l'appliquons à la vie ſauvage, & que nous meſurions à cette regle les qualités de l'eſprit humain dans cet état de ſociété, nous trouverons, comme je l'ai déjà obſervé, que les facultés intellectuelles de l'homme doivent être extrêmement limitées dans leurs opérations. Elles ſont renfermées dans l'étroite ſphere de ce qu'il regarde comme néceſſaire pour ſubvenir à ſes beſoins: tout ce qui ne s'y rapporte pas n'attire point ſon at-

tention & ne peut être l'objet de ſes recherches. Mais quelque bornées que puiſſent être les connoiſſances d'un Sauvage, il poſſede parfaitement la petite portion d'idées qu'il a acquiſes: elles ne lui ont point été communiquées par une inſtitution méthodique; elles ne ſont point pour lui un objet de curioſité & de pure ſpéculation; c'eſt le réſultat de ſes propres obſervations & le fruit de ſon expérience; elles ſont analogues à ſa condition & à ſes beſoins. Tandis qu'il eſt engagé dans les occupations actives de la guerre ou de la chaſſe, il ſe trouve ſouvent dans des ſituations difficiles & périlleuſes, dont il ne peut ſe tirer que par des efforts de ſagacité; il s'engage dans des démarches où chaque pas dépend de ſa pénétration à diſcerner le danger auquel il eſt expoſé & de ſon habileté à trouver les moyens d'y échapper.

Comme les talens des individus ſont mis en activité & perfectionnés par cet exercice répété de l'eſprit, ils déploient, dit-on, beaucoup de ſageſſe politique dans la conduite des affaires de leurs petites communautés. Un

conſeil de vieillards délibérant ſur les intérêts d'une bourgade Américaine & décidant de la paix ou de la guerre, a été comparé aux Sénats des républiques policées, & les procédés du premier ne ſont pas conduits avec moins d'ordre & de ſagacité que ceux des derniers. De grandes combinaiſons politiques ſont miſes en œuvre pour peſer les différentes meſures qu'on propoſe, & pour en balancer les avantages probables avec les inconvéniens qui peuvent en réſulter. Les chefs qui aſpirent à obtenir la confiance de leurs concitoyens emploient beaucoup d'adreſſe & d'éloquence pour acquérir la prépondérance dans ces aſſemblées (1). Mais chez les nations groſſieres les talens politiques ne peuvent ſe déployer que dans un cercle d'idées fort étroit. Partout où la notion de propriété perſonnelle n'eſt pas encore connue & qu'il n'y a point de juriſdiction criminelle établie, il n'y a preſque point d'occaſion d'exercer aucune fonction

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouvelle France*, III, 269.

de police intérieure. Par-tout où il n'y a point de commerce & où il n'y a que très-peu de communication entre les différentes tribus, où les haines nationales ſont implacables & les hoſtilités preſque continuelles, il ne peut y avoir que peu d'objets d'intérêt public à diſcuter avec ſes voiſins; & ce département qu'on pourroit appeller des affaires étrangeres, n'eſt pas aſſez compliqué pour demander une politique bien profonde. Par-tout où les individus manquent de prévoyance & de réflexion, au point de ne ſavoir prendre que rarement des précautions ſuffiſantes pour leur propre conſervation, on ne doit pas s'attendre à voir les délibérations & les meſures publiques, réglées par la conſidération de l'avenir. Le génie des Sauvages eſt de ſe conduire par les impreſſions du moment. Ils ſont incapables de former des arrangemens compliqués, relativement à leur conduite future. Les aſſemblées des Américains ſont à la vérité ſi fréquentes, & leurs négociations ſi longues & ſi multipliées (1), que cela donne à leurs

(1) Voyez la NOTE XCI.

procédés une apparence extraordinaire d'habileté ; mais c'eſt moins dans la profondeur de leurs vues qu'il faut en chercher la cauſe que dans la froideur de leur caractere, qui les rend très lents à prendre une réſolution (1). Si nous en exceptons la ligue célebre qui a uni les cinq nations du Canada en une république fédérative dont on parlera en ſon lieu, nous ne découvrirons parmi les nations ſauvages de l'Amérique que peu de traces d'une habileté politique qui ſuppoſe un certain degré de prévoyance ou de ſupériorité d'eſprit. Nous verrons leurs opérations publiques plus ſouvent dirigées par la férocité impétueuſe de leurs jeunes gens que par l'expérience & la ſageſſe de leurs vieillards.

En même tems que la conduite de l'homme dans l'état ſauvage eſt peu favorable aux progrès de l'eſprit, elle tend auſſi à quelques égards à reſſerrer le cœur & à réprimer l'exercice de la ſenſibilité. Le ſentiment le plus

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, III, 271.

fort qui ſoit dans l'ame d'un Sauvage, eſt celui de ſon indépendance. Il a ſacrifié une ſi petite portion de ſa liberté naturelle en devenant membre d'une ſociété, qu'il reſte preſque entiérement maître de ſes actions (1). Il prend ſouvent ſes réſolutions ſeul, ſans conſulter perſonne, ſans conſidérer aucune relation avec ceux qui l'environnent. Dans pluſieurs de ſes démarches il reſte auſſi ſéparé du reſte des hommes, que s'il n'avoit formé aucune union avec eux. Comme il ſent combien peu il dépend des autres, il les voit avec une froide indifférence. La force même de ſon ame contribue à augmenter cette inſouciance: ne ſongeant qu'à lui-même en délibérant ſur la conduite qu'il a à tenir, il ne s'embarraſſe guere des conſéquences que relativement à ſon intérêt. Il pourſuit ſa carriere & ſe livre à ſes idées, ſans rechercher ſi ce qu'il fait eſt agréable aux autres, s'ils peuvent en tirer quelque avantage ou en recevoir du dommage. De là ces caprices indomptables des Sauvages, cette im-

(1) Fernandez, *Miſſion de los Chiquit*, 33.

patience de toute eſpece de gêne, cette incapacité de réprimer ou de modérer leurs deſirs, cette négligence & ce dédain avec lequel ils reçoivent les conſeils, enfin cette haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes & le mépris qu'ils ont pour les autres. Chez eux l'orgueil de l'indépendance produit preſque les mêmes effets que la perſonnalité dans un état de ſociété plus avancé. Par ces deux ſentimens, l'individu rapporte tout à lui-même, & uniquement occupé de ſatisfaire ſes deſirs, il fait de ce ſeul objet la regle de ſa conduite.

C'eſt à la même cauſe qu'on peut imputer la dureté de cœur & l'inſenſibilité qu'on reproche à tous les peuples ſauvages. Leur ame peu ſuſceptible d'affections douces, délicates & tendres, ne peut être remuée que par des impreſſions fortes (1). Leur union ſociale eſt ſi incomplette que chaque individu agit comme s'il avoit conſervé ſes droits naturels dans toute leur intégrité. Si on lui accorde une

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouvelle France*, III, 309.

faveur, ſi on lui rend un ſervice, il les reçoit avec beaucoup de ſatisfaction, parce qu'il en réſulte un plaiſir ou un avantage pour lui ; mais ce ſentiment ne va pas plus loin & n'excite en lui aucune idée d'obligation ; il ne ſent point de reconnoiſſance & ne ſonge point à rien rendre pour ce qu'il a reçu (1). Parmi les perſonnes mêmes qui ſont le plus étroitement unies, il y a peu de correſpondance ou d'échange de ces ſervices qui fortifient l'attachement, attendriſſent le cœur & adouciſſent le commerce de la vie. Leurs idées exaltées d'indépendance donnent à leur caractere une réſerve ſombre qui les ſépare les uns des autres. Les plus proches parens craignent mutuellement de ſe faire quelque demande, de ſolliciter quelques ſervices (2), de crainte d'avoir l'air de vouloir impoſer aux autres une charge ou gêner leur volonté.

J'ai déjà remarqué l'influence de

(1) Oviedo, *hiſt. lib. XVI, cap.* 2. Voyez la NOTE XCII.

(2) De la Potherie, III, 28.

cette dureté de caractere ſur la vie domeſtique, relativement à l'union du mari avec la femme, de même qu'à l'union des peres avec les enfans. Les effets n'en ſont pas moins ſenſibles dans l'exercice de ces devoirs mutuels d'affection qu'exigent ſouvent la foibleſſe & les accidens attachés à la nature humaine. Dans certaines tribus, lorſqu'un Américain eſt attaqué d'une maladie, il ſe voit généralement abandonné par tous ceux qui étoient autour de lui, & qui ſans s'embarraſſer de ſa guériſon, fuient dans la plus grande conſternation pour éviter le danger ſuppoſé de la contagion (1). Chez les nations même où l'on n'abandonne pas ainſi les malades, la froide indifférence avec laquelle ils ſont ſoignés ne leur procure que de foibles conſolations. Ils ne trouvent dans leurs compagnons ni ces regards de la pitié, ni ces douces expreſſions, ni ces ſervices officieux qui

(1) *Lettres du P. Cananeo, ap. Muratori Chriſtian I*, 309. Dutertre, II, 410. Lozano, 100. Herrera, *decad.* 4, *lib. VIII*, *cap.* 5; *décad.* 5, *lib. IV*, *cap.* 2. Falkener, *deſcrip. of Patagonia*, 98.

pourroient adoucir ou leur faire oublier leurs ſouffrances (1). Leurs parens les plus proches refuſent ſouvent de ſe ſoumettre à la plus petite incommodité ou de ſe priver de la moindre bagatelle pour les ſoulager ou leur être utiles (2). L'ame d'un Sauvage eſt ſi peu ſuſceptible des ſentimens qu'inſpirent aux hommes ces attentions qui adouciſſent l'infortune, que dans quelques provinces de l'Amérique les Eſpagnols ont jugé néceſſaire de fortifier par des loix poſitives les devoirs communs de l'humanité, & d'obliger les maris & les femmes, les peres & les enfans, ſous des peines très-graves, à prendre ſoin les uns des autres dans leurs maladies (3). La même dureté de caractere eſt encore plus frappante dans la maniere dont ils traitent les animaux. Avant l'arrivée des Européens, les naturels de l'Amérique ſeptentrionale avoient quelques chiens apprivoiſés qui les ac-

(1) Gumilla, I, 329. Lozano, 100.

(2) Garcia, *origen*, 90. Herrera, *decad.* 4, *lib. VIII*, *cap.* 5.

(3) Cogulludo, *hiſt. de Yucatan*, *pag.* 300.

compagnoient dans leurs chaſſes & les ſervoient avec toute l'ardeur & la fidélité particulieres à cette eſpece. Mais au lieu de cet attachement que nos chaſſeurs ſentent naturellement pour ces compagnons utiles de leurs plaiſirs, le chaſſeur Américain recevoit avec dédain les ſervices de ſon chien, le nourriſſoit rarement & ne le careſſoit jamais (1). En d'autres provinces où les animaux domeſtiques d'Europe ont été introduits, les Américains ont appris à les faire ſervir à leurs travaux; mais on a généralement obſervé qu'ils les traitent très-durement (2), & n'emploient jamais que la violence & la cruauté pour les dompter ou les gouverner. Ainſi dans toute la conduite de l'homme ſauvage, ſoit à l'égard des humains ſes égaux, ou des animaux qui lui ſont ſubordonnés, nous retrouvons le même caractere, nous reconnoiſſons les opérations d'une ame qui n'eſt occupée qu'à ſe ſatisfaire, & réglée que par

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, III, 119, 337.

(2) Ulloa, *notic. American.* 312.

ſon caprice, ſans faire aucune attention aux idées & aux intérêts des êtres qui l'environnent.

Après avoir fait voir combien la vie ſauvage étoit peu favorable au développement des facultés intellectuelles & de la ſenſibilité du cœur, je n'aurois pas cru néceſſaire de m'arrêter ſur ce qu'on en peut regarder comme les moindres défauts, ſi le caractere des nations, comme celui des individus, ne ſe marquoit ſouvent plus clairement par des circonſtances qui paroiſſent frivoles, que par celles qui ſont plus importantes. Le Sauvage, accoutumé à ſe trouver dans des ſituations périlleuſes & embarraſſantes, ne comptant que ſur ſes propres forces, enveloppé dans ſes propres penſées, ne peut être qu'un animal ſérieux & mélancolique. Il fait peu d'attention aux autres, & ſes penſées parcourent un cercle fort étroit. Delà cette taciturnité ſi déſagréable pour les hommes accoutumés à la libre communication de la vie ſociale. Un Américain, lorſqu'il n'eſt pas obligé d'agir, eſt ſouvent aſſis des jours entiers dans la même poſture ſans ouvrir les levres (1).

(1) *Voyage de Bouguer*, 102.

Lorſqu'ils ſe réuniſſent pour aller à la guerre ou à la chaſſe, ils marchent d'ordinaire ſur une même ligne, à quelque diſtance l'un de l'autre, & ſans ſe dire une parole. Ils obſervent le même ſilence en ramant enſemble dans un canot (1). Ce n'eſt que lorſqu'ils ſont échauffés par les liqueurs enivrantes, ou animés par le mouvement d'une fête ou de la danſe, qu'on les voit s'égayer & converſer entr'eux.

On peut expliquer par les mêmes cauſes la fineſſe avec laquelle ils forment & exécutent leurs projets. Des hommes qui ne ſont pas accoutumés à ſe communiquer avec franchiſe leurs ſentimens & leurs penſées, ſont naturellement défians, ne ſe livrent à perſonne & emploient une ruſe inſidieuſe pour venir à bout de leurs deſſeins. Dans la ſociété civiliſée, les hommes qui par leur ſituation n'ont que très-peu d'objets où leurs deſirs ſe portent, mais dont leur eſprit eſt ſans ceſſe occupé, ſe diſtinguent d'ordinaire par l'habitude de l'artifice &

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouvelle France*, *III*, 340.

de la ruſe dans la conduite de leurs petits projets. Ces circonſtances doivent agir encore plus puiſſamment ſur les Sauvages, dont les vues ſont également bornées & qui ſuivent leur objet avec la même attention & la même perſévérance ; auſſi s'accoutument-ils par degrés à porter dans toutes leurs actions une ſubtilité dont il faut ſe défier ; & cette diſpoſition ſe fortifie par les habitudes qu'ils contractent dans les deux occupations les plus intéreſſantes de leur vie. La guerre eſt chez eux un ſyſtême de ruſe, où ils préferent le ſtratagême à la force ouverte, & où leur imagination eſt continuellement occupée à trouver les moyens d'envelopper ou de ſurprendre leurs ennemis. Comme chaſſeurs, leur conſtant objet eſt de tendre des pieges au gibier qu'ils veulent détruire. Auſſi l'artifice & la fineſſe ont été généralement regardés comme formant le caractere diſtinctif de tous les Sauvages. Ceux des tribus les plus groſſieres de l'Amérique ſont diſtingués par leur adreſſe & leur duplicité. Ils mettent un ſecret impénétrable dans la combinaiſon de leurs

plans; ils les ſuivent avec une patience & une conſtance à toute épreuve, & il n'y a aucun rafinement de diſſimulation qu'ils ne puiſſent employer pour en aſſurer le ſuccès. Les naturels du Pérou étoient occupés depuis plus de trente ans à concerter le plan de leur ſoulévement ſous la vice-royauté du marquis de Villa-Garcia; mais quoique ce projet eût été communiqué à un grand nombre d'Indiens de tous les ordres, il n'en avoit pas tranſpiré la moindre indication pendant ce long eſpace de tems; perſonne n'avoit trahi le ſecret; aucun regard indiſcret, aucune parole imprudente n'avoit fait naître le moindre ſoupçon ſur le plan qui ſe tramoit (1). Cet eſprit de diſſimulation & de fineſſe n'eſt pas moins remarquable dans les individus que dans les nations. Quand ils veulent tromper ils ſe déguiſent avec tant d'artifice qu'il eſt impoſſible de pénétrer leurs intentions, ni de démêler leurs deſſeins (2).

(1) *Voyage de Ulloa*, II, 309.

(2) Gumilla, I, 162. Charlevoix, III, 109.

S'il y a des défauts & des vices particuliers à la vie ſauvage, il y a auſſi des vertus qu'elle fait naître & de bonnes qualités dont elle favoriſe l'exercice & le développement. Les liens de la ſociété ſont ſi peu gênans pour les membres des tribus les plus ſauvages de l'Amérique, qu'à peine éprouvent-ils quelque contrainte. De là cet eſprit d'indépendance qui fait l'orgueil d'un ſauvage, & qu'il regarde comme le droit inaliénable de l'homme. Incapable de ſe ſoumettre à aucun frein, & craignant de reconnoître un ſupérieur, ſon ame, quoique bornée dans l'exercice de ſes facultés & égarée par l'erreur ſur pluſieurs points, acquiert par le ſentiment de ſa propre liberté une élévation qui donne à l'homme en beaucoup d'occaſions une force, une perſévérance & une dignité étonnantes.

Si l'indépendance entretient cet eſprit de fierté chez les Sauvages, les guerres perpétuelles dans leſquelles ils ſont engagés, le mettent en activité. Ils ne connoiſſent point ces longs intervalles de tranquillité, fréquens dans les états civiliſés. Leurs haines,

comme je l'ai déjà obſervé, ſont implacables & éternelles. Ils ne laiſſent pas languir dans l'inaction la valeur de leurs jeunes gens, & ils ont toujours la hache à la main, ou pour attaquer, ou pour ſe défendre. Même dans leurs expéditions de chaſſe, ils ſont obligés de ſe tenir en garde contre les ſupriſes des nations ennemies dont ils ſont environnés. Accoutumés à des allarmes continuelles, ils ſe familiariſent avec le danger, & le courage devient parmi eux une vertu habituelle, réſultant naturellement de leur ſituation & fortifiée par un exercice conſtant. La maniere de déployer le courage peut n'être pas chez des peuples bruts & peu nombreux la même que dans les états puiſſans & civiliſés. Le ſyſtême de guerre & les idées de valeur peuvent ſe former ſur différens principes; mais l'homme ne ſe montre dans aucune ſituation plus ſupérieur au ſentiment du danger & à la crainte de la mort que dans l'état de ſociété le plus ſimple & le moins cultivé.

Une autre vertu qui diſtingue les Sauvages, c'eſt leur attachement à la communauté dont ils ſont membres.

La nature de leur union politique pourroit faire croire que ce lien doit être extrêmement foible ; mais il y a des circonſtances qui rendent très-puiſſante l'influence de cette forme d'aſſociation, toute imparfaite qu'elle eſt. Les tribus Américaines ne ſont pas très-peuplées : armées les unes contre les autres, ou pour ſatisfaire d'anciennes inimitiés, ou pour venger des injures récentes, leurs intérêts & leurs opérations ne ſont ni nombreux ni compliqués. Ce ſont-là des objets que l'eſprit brut d'un Sauvage peut comprendre aiſément, & ſon cœur eſt capable de former des attachemens ſi peu étendus. Il adhere avec chaleur à des meſures publiques, dictées par des paſſions ſemblables à celles qui reglent ſa conduite. De là cette ardeur avec laquelle les individus s'engagent dans les entrepriſes les plus périlleuſes, lorſque la communauté les juge néceſſaires. De là cette haine féroce & profonde qu'ils vouent aux ennemis publics ; de là ce zele pour l'honneur de leurs tribus ; cet amour de leur patrie, qui les porte à braver le danger pour la faire triompher, &

à ſupporter ſans la moindre plainte les tourmens les plus cruels pour ne pas la déshonorer.

Ainſi dans toutes les ſituations, même les plus défavorables où des êtres humains puiſſent être placés, il y a des vertus qui appartiennent particuliérement à chaque état, des affections qu'il développe & un genre de bonheur qu'il procure. La nature bienfaiſante fait plier l'eſprit de l'homme à ſa condition; & ſes idées & ſes deſirs ne s'étendent pas au-delà de la forme de ſociété à laquelle il eſt accoutumé. Les objets de contemplation ou de jouiſſance que ſa ſituation lui préſente, rempliſſent & ſatisfont ſon ame, & il auroit de la peine à concevoir qu'un autre genre de vie pût être heureux ou même tolérable. Le Tartare, accoutumé à errer ſur de vaſtes plaines & à ſubſiſter du produit de ſes troupeaux, croit invoquer la plus grande des malédictions ſur la tête de ſon ennemi, en lui ſouhaitant d'être condamné à réſider conſtamment dans le même lieu & à ſe nourrir de l'extrêmité d'une plante. Les Sauvages d'Amérique, attachés aux objets qui

les intéreſſent & ſatisfaits de leur ſort, ne peuvent comprendre ni l'intention ni l'utilité des différentes commodités qui dans les ſociétés policées ſont devenues eſſentielles aux douceurs de la vie. Loin de ſe plaindre de leur condition, ou de voir avec des yeux d'admiration & d'envie celle des hommes plus civilifés, ils ſe regardent comme les modeles de la perfection, comme les êtres qui ont le plus de droits & de moyens pour jouir du véritable bonheur. Accoutumés à ne contraindre jamais leurs volontés ni leurs actions, ils voient avec étonnement l'inégalité de rangs & la ſubordination établie dans la vie policée, & conſiderent la ſoumiſſion volontaire d'un homme à un autre, comme une renonciation auſſi aviliſſante qu'inexplicable de la premiere prérogative de l'humanité. Deſtitués de prévoyance, exempts de ſoins, contens de cet état d'indolente ſécurité, ils ne peuvent concevoir ces précautions inquietes, cette activité continuelle, ces diſpoſitions compliquées, auxquelles les Européens ont recours pour prévenir des maux éloignés ou pour ſubvenir

à des beſoins futurs, & ils ſe récrient contre cette étrange folie de multiplier ainſi gratuitement les peines & les travaux de la vie (1). La préférence qu'ils donnent à leurs mœurs ſe remarque dans toutes les occaſions. Les noms mêmes par leſquels les différentes nations de l'Amérique veulent être diſtinguées ont leur principe dans cette idée de leur prééminence. La dénomination que les Iroquois ſe donnent à eux-mêmes, eſt celle de *premiers des hommes* (2). Le mot de *Caraïbe*, qui eſt le nom primitif des féroces habitans des iſles du vent, ſignifie peuple guerrier (3). Les Chérakis, pleins du ſentiment de leur ſupériorité, appellent les Européens des *riens* ou *la race maudite*, & ſe donnent le nom de *peuple chéri* (4). Le même principe a formé les idées que les autres Américains ſe faiſoient des Européens; car quoiqu'ils paruſſent d'a-

(1) Charlevoix, *hiſt. de la nouv. France*, *III*, 308. Lahontan, II, 97.

(2) Colden, I, 3.

(3) Rochefort, *hiſt. des Antilles*, 455.

(4) Adair, *hiſt. of Amer. Indians*, *pag.* 32.

bord fort étonnés des arts & fort effrayés de la puiſſance de ces étrangers, ils perdirent bientôt de l'eſtime qu'ils avoient conçue pour des hommes, dont la maniere de vivre étoit ſi différente de la leur. Ils les appellerent *l'écume de la mer*, des hommes *ſans peres ni meres*. Ils ſuppoſerent qu'ils n'avoient point de pays à eux, puiſqu'ils venoient envahir celui des autres (1), ou que ne trouvant pas de quoi ſubſiſter chez eux, ils étoient obligés d'errer ſur l'océan pour aller dépouiller ceux qui poſſédoient les biens qui leur manquoient.

Des hommes ſi contens de leur état ſont bien loin d'être diſpoſés à quitter leurs habitudes & à adopter celles de la vie civiliſée. Le paſſage eſt trop violent pour être franchi bruſquement. On a tenté de ſevrer pour ainſi dire un Sauvage de ſon genre de vie & de le familiariſer avec les commodités & les agrémens de la vie ſociale; on l'a mis à portée de jouir des plaiſirs & des diſtinctions qui ſont les

(1) Banzon, *hiſt. novi orbis, lib. III cap.* 21.

principaux objets de nos desirs. Mais on l'a vu bientôt s'ennuyer & languir sous la contrainte des loix & des formes, saisir la premiere occasion de s'en débarrasser, & retourner avec transport dans la forêt ou le désert où il pouvoit jouir d'une entiere indépendance (1).

J'ai enfin terminé cette esquisse difficile du caractere & des mœurs des peuples grossiers, dispersés sur le vaste continent de l'Amérique. Je n'ai point prétendu égaler ni pour la hardiesse du dessein ni pour l'éclat & la beauté du coloris, les grands maîtres qui ont composé & embelli le tableau de la vie sauvage. Je suis content de l'humble mérite d'avoir persisté avec une patience laborieuse à considérer mon sujet sous un grand nombre de faces diverses, & à recueillir d'après les observateurs les plus exacts, les traits détachés & souvent très-déliés, qui pouvoient me mettre en état de faire un portrait ressemblant à l'original.

Avant que d'achever cette partie

(1) Charlevoix, *hist. de la nouv. France*, III, 322.

de mon ouvrage, il eſt important de faire encore une obſervation qui ſervira à juſtifier les conſéquences que j'ai tirées, ou à prévenir les mépriſes où pourroient tomber ceux qui voudroient les examiner. Pour parvenir à connoître les habitans d'une contrée auſſi vaſte que l'Amérique, il faut faire une grande attention à la diverſité des climats ſous leſquels ils ſont placés. J'ai fait voir l'influence de cette cauſe, relativement à pluſieurs circonſtances importantes qui ont été l'objet de mes recherches; mais je n'en ai pas examiné tous les effets, & il ne faut pas négliger ce principe dans les cas particuliers où je n'en ai pas fait mention. Les provinces d'Amérique ont des températures ſi différentes, que cette variété ſeule ſuffit pour établir une diſtinction ſenſible entre leurs habitans. Dans quelque partie du globe que l'homme exiſte, le climat exerce une influence irréſiſtible ſur ſon état & ſon caractere. Dans les pays qui approchent davantage des extrêmes de la chaleur ou du froid, cette influence eſt ſi ſenſible qu'elle frappe tous les yeux. Soit que nous conſi-

dérions l'homme ſimplement comme un animal, ou comme un être doué de facultés intellectuelles qui le rendent propre à agir & à méditer, nous trouverons que c'eſt dans les régions tempérées de la terre qu'il a conſtamment acquis la plus grande perfection dont ſa nature ſoit ſuſceptible; c'eſt-là que ſa conſtitution eſt plus vigoureuſe, ſa forme plus belle, ſes organes plus délicats. C'eſt-là auſſi qu'il poſſede une intelligence plus étendue, une imagination plus féconde, un courage plus entreprenant & une ſenſibilité d'ame qui donne naiſſance à des paſſions non-ſeulement ardentes mais durables. C'eſt dans cette ſituation favorable qu'on l'a vu déployer les plus grands efforts de ſon génie dans la littérature, dans la politique, dans le commerce, dans la guerre, & dans tous les arts qui embelliſſent & perfectionnent la vie (1).

Cette puiſſance du climat ſe fait ſentir plus fortement chez les nations ſauvages & y produit de plus grands

(1) Ferguſon's, *eſſai on the hiſt. of civil ſociety, Part. III, cap.* 1.

effets que dans les ſociétés policées. Les talens des hommes civiliſés tendent continuellement à rendre leur condition plus douce ; par leurs inventions & leur induſtrie ils viennent à bout de remédier en grande partie aux défauts & aux inconvéniens de toutes les températures. Mais le Sauvage, dénué de prévoyance, eſt affecté par toutes les circonſtances propres aux lieux où il vit ; il ne prend aucune précaution pour améliorer ſa ſituation ; ſemblable à une plante ou à un animal, il eſt modifié par le climat ſous lequel il eſt né & en éprouve l'influence dans toute ſa force.

En parcourant les nations ſauvages de l'Amérique, la diſtinction naturelle entre les habitans des régions tempérées & ceux de la zone torride eſt très-remarquable. On peut en conſéquence les diviſer en deux grandes claſſes. L'une comprend tous les habitans de l'Amérique ſeptentrionale depuis la riviere Saint-Laurent juſqu'au golfe du Mexique, avec les habitans du Chili & quelques petites tribus placées à l'extrêmité du continent méridional. On rangera dans

l'autre classe tous les habitans des isles & ceux des différentes provinces qui s'étendent depuis l'isthme de Darien jusques vers les limites méridionales du Brésil, le long du côté oriental des Andes. Dans la premiere classe l'espece humaine se montre manifestement plus parfaite. Les naturels y sont plus robustes, plus actifs, plus intelligens & plus courageux. Ils possedent au plus haut degré cette force d'ame & cet amour de l'indépendance que j'ai présentés comme les principales vertus de l'homme dans l'état sauvage. Ils ont défendu leur liberté avec beaucoup de courage & de perséverance contre les Européens, qui ont subjugué avec la plus grande facilité les autres nations de l'Amérique. Les naturels de la zone tempérée sont les seuls peuples du nouveau monde qui doivent leur liberté à leur propre valeur. Les habitans de l'Amérique septentrionale, quoiqu'environnés depuis long-tems par trois puissances formidables de l'Europe, conservent encore une partie de leurs anciennes possessions & continuent d'exister comme nations indépendantes. Quoi-

que le Chili ait été envahi de bonne heure par les Eſpagnols, les habitans ſont toujours en guerre avec leurs vainqueurs & ont ſçu par une réſiſtance vigoureuſe arrêter les progrès de leurs uſurpations. Dans les pays plus chauds, les hommes étant d'une conſtitution plus foible ont auſſi moins de vigueur dans l'eſprit; leur caractere eſt doux mais timide, & ils s'abandonnent davantage au goût de l'indolence & du plaiſir. C'eſt en conſéquence dans la zone torride que les Européens ont établi plus complettement leur empire ſur l'Amérique: les plus belles & les plus fertiles provinces y ſont ſoumiſes à leur joug; & ſi pluſieurs tribus y jouiſſent encore de l'indépendance, c'eſt parce qu'elles n'ont jamais été attaquées que par un ennemi raſſaſié de conquêtes & déjà en poſſeſſion de territoires plus étendus qu'il n'en pouvoit occuper, ou bien que placés dans des cantons éloignés & inacceſſibles, leur ſituation les a préſervés de la ſervitude.

Quelque frappante que puiſſe paroître cette diſtinction entre les habitans des diverſes régions d'Amérique,

elle n'eſt cependant pas univerſelle. La diſpoſition & le caractere des individus, ainſi que des nations, ſont comme je l'ai obſervé, plus puiſſamment affectés par les cauſes morales & politiques que par l'influence du climat. Par un effet de ce principe il y a en différentes parties de la zone torride quelques tribus qui pour le courage, la fierté & l'amour de l'indépendance, n'étoient gueres inférieures aux naturels des climats plus tempérés. Nous connoiſſons trop peu l'hiſtoire de ces peuples pour être en état d'indiquer les circonſtances particulieres auxquelles ils doivent cette prééminence remarquable. Le fait n'en eſt pas moins certain. Colomb fut informé à ſon premier voyage que pluſieurs des iſles étoient habitées par les Caraïbes, hommes féroces, fort différens de leurs foibles & timides voiſins. Dans la ſeconde expédition au nouveau monde, il eut occaſion de vérifier la juſteſſe de cet avis; il fut lui-même témoin de la valeur intrépide de ces peuples (1). Ils ont con-

(1) *Vie de Colomb, cap.* 47, 48. Voyez la NOTE XCIII.

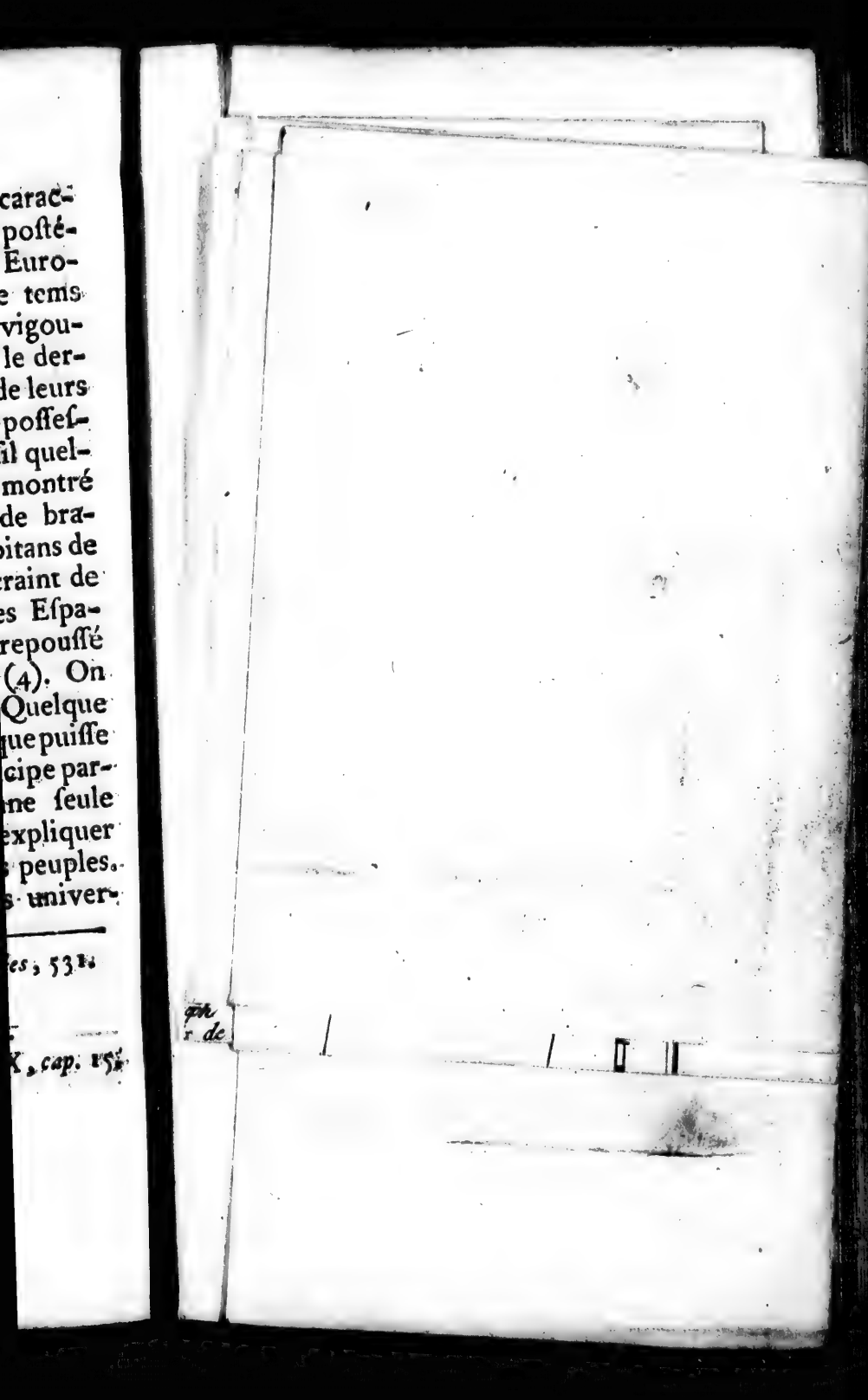
ſervé invariablement le même caractere dans toutes les querelles poſtérieures qu'ils ont eues avec les Européens (1); & même de notre tems nous leur avons vu faire une vigoureuſe réſiſtance pour défendre le dernier territoire que la rapacité de leurs oppreſſeurs eût laiſſé en leur poſſeſſion (2). Il s'eſt trouvé au Bréſil quelques nations qui n'ont pas montré moins de vigueur d'ame & de bravoure à la guerre (3). Les habitans de l'iſthme de Darien n'ont pas craint de meſurer leurs armes avec les Eſpagnols, & ont plus d'une fois repouſſé ces formidables conquérans (4). On pourroit citer d'autres faits. Quelque puiſſante & quelque étendue que puiſſe paroître l'influence d'un principe particulier, ce n'eſt pas par une ſeule cauſe qu'il ſera poſſible d'expliquer le caractere & les actions des peuples. La loi même du climat, plus univer-

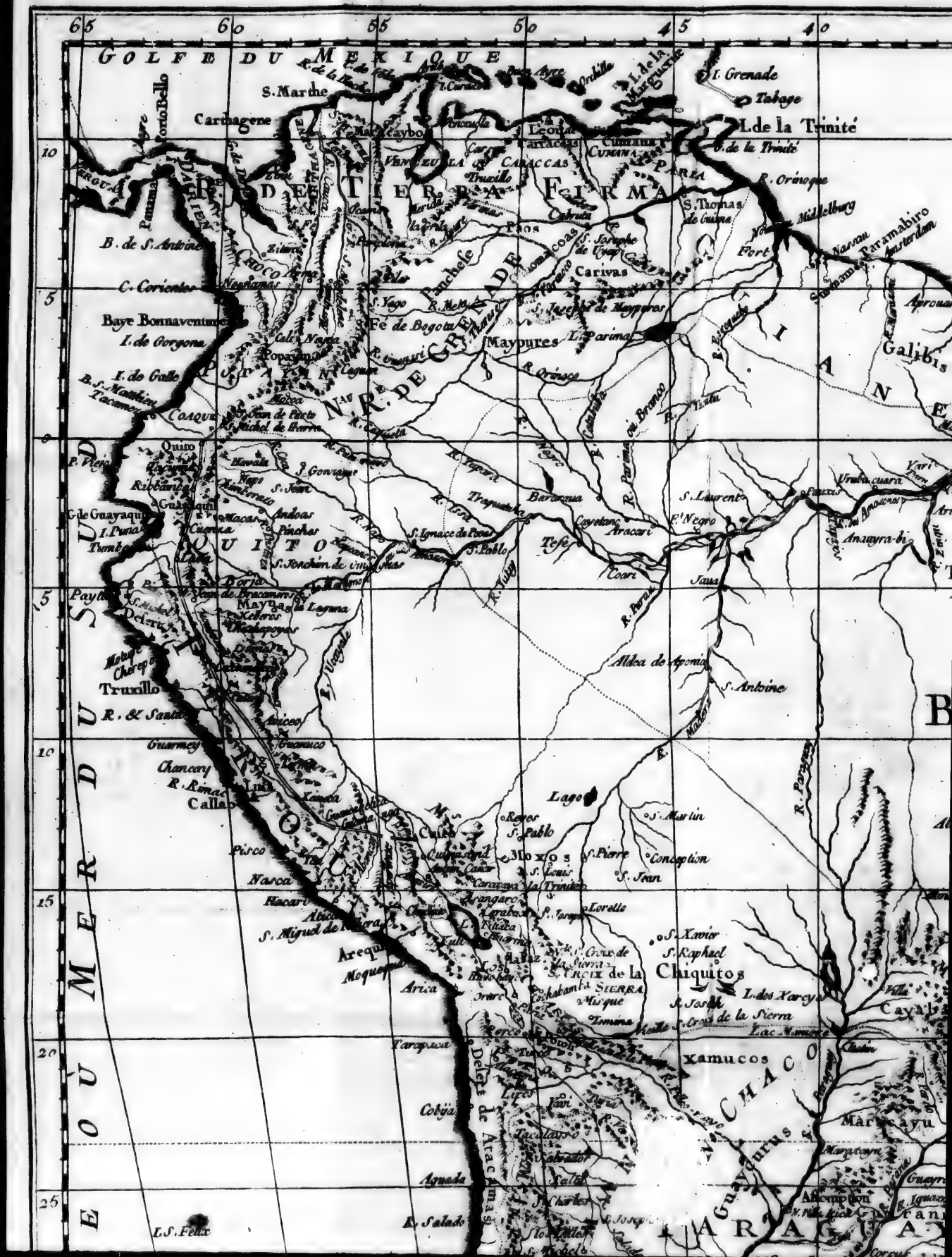
(1) Rochefort, *hiſt. des Antilles*, 531.

(2) Voyez la NOTE XCIV.

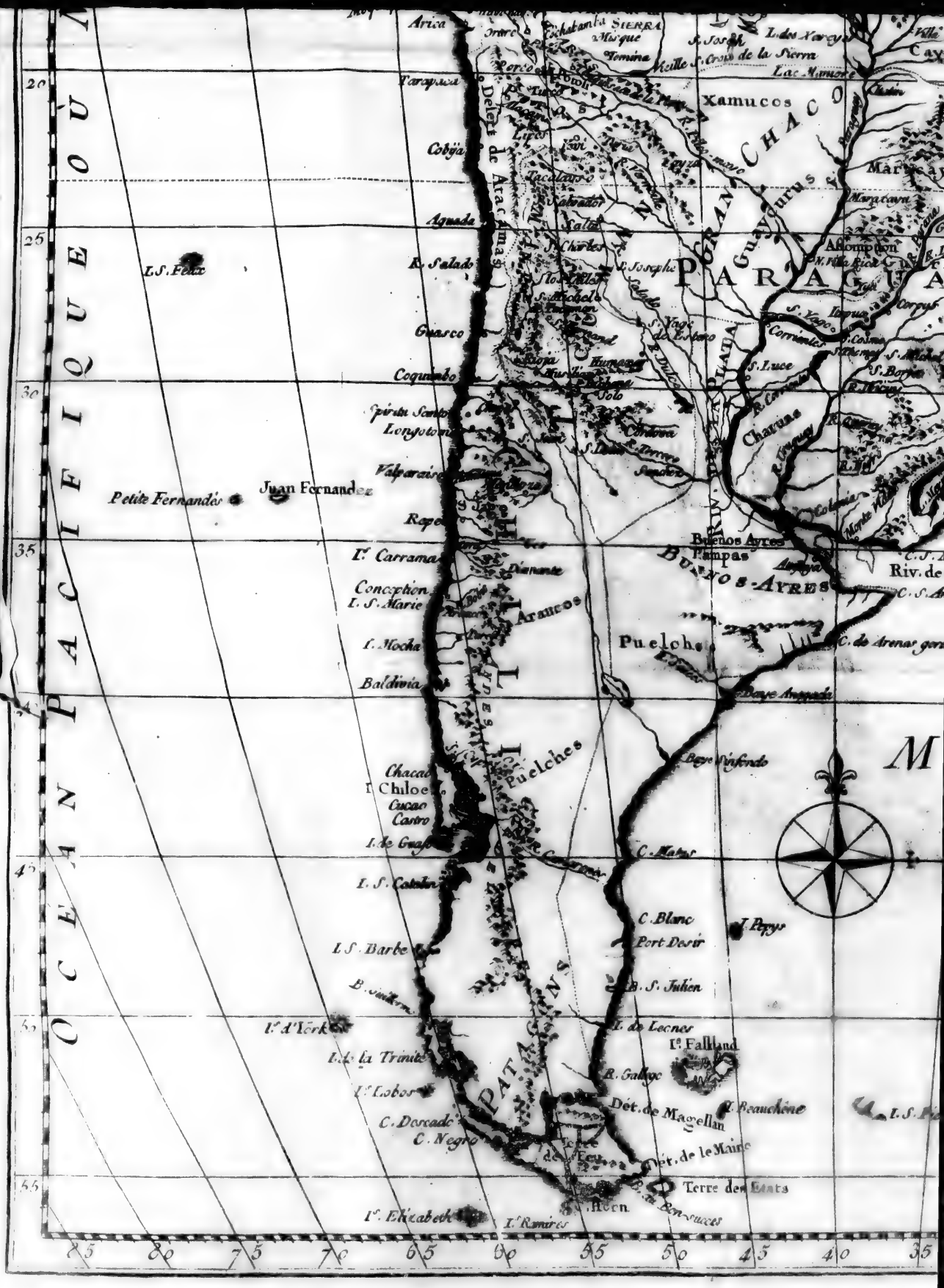
(3) Lery, *ap. de Bry, III*, 207.

(4) Herrera, *decad.* 1, *lib.* X, *cap.* 15; *decad.* 2, *paſſim*.




GOLFE DU MEXIQUE
TERRE FERME
NOUVEAU ROYAUME DE GRENADE
PEROU
CHILI
PARAGUAY
CHACO
Carthagene
S. Marthe
Porto Bello
Panama
Darien
L. de la Trinité
S. Grenade
Tabage
Caracas
Cumana
Orenoque
Coro
Maracaybo
Merida
Truxillo
Barquisimeto
Barcelone
Cabruta
Pao
Carivas
Mayoures
Parima
Rio Negro
Essequebe
Surinam
Middelburg
Fort Nassau
Paramabiro
Amsterdam
S. Thomas de Guiana
S. Joseph de Cumana
S. Joseph de Mayporos
Fe de Bogota
Popayan
Cali
Neyva
Choco
Chocama
Zitara
Noanamas
Baye Bonnaventure
I. de Gorgona
I. de Gallo
B. de S. Antoine
C. Corrientes
B. S. Matthieu
Tacames
Coaque
Quito
Riobamba
Guayaquil
I. Puna
Tumbez
Loja
Payta
Piura
Truxillo
Chancay
Lima
Callao
Pisco
Nasca
Arequipa
Moquegua
Arica
Tarapaca
Cobija
Aguada
L. S. Felix
R. Salado
Delert de Atacamas
Cuzco
Lago
Xamucos
Chiquitos
Xavier
Raphael
Cayaba
Mariscayu
Guaycurus
Abipones
Corpus
Loreto
Concepcion
S. Martin
S. Pierre
S. Jean
S. Louis
S. Pablo
S. Ignace de Peres
S. Laurent
Aldea de Apomia
S. Antoine
Jaua
Coari
Teffé
Aracari
Tapajos
Urubu cuara
Yuruparis
Ansayra-bi
Maynas
Xeberos
Andoas
Pinches
Macas
Cuenca
Jaen
Borja
Laguna
Deserts
Amicos
Guarmey
Chancay
Rimac
Xauxa
Huanuco
Tarma
Jauxos
Reyes
Cuzco
Arequipa
Arica
Tucuman
Salta
Jujuy
Cochabamba
Misque
Tomina
Oruro
Potosi
Chuquisaca
Lipes
Yavi
Tarija
Tucuman
Salvador
Salta
Jujuy
Rio Bermejo
Rio Pilcomayo
Rio Vermejo
Rio Parana
Rio Paraguay
Rio Tapoco
Rio Uruguay
Rio Negro
Rio Colorado
Rio Salado
Rio Tercero
Rio Quarto
Rio Desaguadero
Rio Vinagre
Rio Tigre
Rio Napo
Rio Putumayo
Rio Yapura
Rio Iça
Rio Negro
Rio Parima ou Branco
Rio Caciquiare
Rio Orinoque
Rio Apure
Rio Meta
Rio Guaviare
Rio Cauca
Rio Sinu
Rio Magdalena
Rio Hacha
Rio de la Marguerite
Rio de la Hache
Rio de la Ranche
Rio Chagres
Rio Francisco
Rio Real
Rio Grande
Rio Xingu
Rio Madeira
Rio Topayos
Rio Tocantins
Rio Araguay
Rio Paraguay
Rio Paraguay
Rio Pilcomayo
Rio Vermejo
Rio Parana
Rio Uruguay
Rio Negro
Rio Colorado
Rio Salado
Rio Tercero
Rio Quarto
Rio Desaguadero
Rio Vinagre
Rio Tigre
Rio Napo
Rio Putumayo
Rio Yapura
Rio Iça
Rio Negro
Rio Parima ou Branco
Rio Caciquiare
Rio Orinoque
Rio Apure
Rio Meta
Rio Guaviare
Rio Cauca
Rio Sinu
Rio Magdalena
Rio Hacha
Rio de la Marguerite
Rio de la Hache
Rio de la Ranche
Rio Chagres
Rio Francisco
Rio Real
Rio Grande
Rio Xingu
Rio Madeira
Rio Topayos
Rio Tocantins
Rio Araguay
Rio Paraguay

40
35
30
25
20
15
Longitude Ouest de l'Isle de Fer
OCÉAN
ATLANTIQUE
Equateur ou Ligne Equinoctiale
Tropique du Capricorne
Trinidad
R. Orinoque
Middelburg
Nassau
Paramaribo
Amsterdam
Surinam
C. Cayenne
Aproüak
Galibis
I. Maraca
C. Nord
I. Cayenna
Macapa
Oyapoc
Vicente Pinçon
Urubucuara
Varicuara
Arucara
Camuta
Ita-boca
Anauyra-bi
Toupinambos
Arrayal de Porate
PARA
MARAGNAN
S. Louis Maragnan
Maragnon
Tapuyas
BRESIL
SIARA
Siara
F. S. Lucar
B. Itabara
RIO GRANDE
Rio Grande
C. S. Rock
PARAIBA
Paraiba
Tamaraca
Olinda ou Fernambouc
FERNAMBOUC
SERGIPPE
S. Isabelle
Sergippe del Rey
S. Salvador ou Bahia
B. de tous les Saints
BAHIA
Camamu
Ilheos
Porto Seguro
Baxos Abrolhos
Espiritu Santo
R. & Para-iba
C. S. Thomas
C. Frio
RIO JANEIRO
Cayapos
Carijos
Curayazas
Marcayu
Xarayes
Paraguay
Assumption
R. de S. Francois
R. Tiete
R. Grande
R. Pinare
R. Parana
R. S. Francis
Aldea de Pinare
Port de S. Louis
S. Antoine de Urubu
Villa boa
Villa nova
Villa Rica
Villa Gabi
Rio des Ilheos
Rosaire
S. Antoine
P.te Seguro
S. Anne
S. Sebastien
S. Vincent
Cananea
Iguaca
Corpus
Panema
Guayra
Maracayu
Lucena
Charcas
Chaco
Sierra
Lac Xarayes


OCEAN PACIFIQUE
Arica
Tarapaca
Cobija
Agueda
L. S. Felix
R. Salado
Guasco
Coquimbo
Juan Fernandez
Petite Fernandez
Valparaiso
Rapel
I. Carrama
Conception
I. S. Marie
I. Mocha
Baldivia
Araucos
Chacao
I. Chiloe
Cucao
Castro
I. de Guaf
I. S. Catalin
I. S. Barbe
B. Sandy
Ie. d'Terre
I. de la Trinité
I. Lobos
C. Dorcado
C. Negro
I. Elizabeth
I. Ramirez
Puelches
Pampas
Buenos Ayres
Puelches
Baye Anguada
Baye Sinfondo
C. Blanc
Port Desir
B. S. Julien
I. de Lecnes
Ie. Falkland
R. Gallege
Dét. de Magellan
Dét. de le Maire
Terre des Etats
Xamucos
Gran Chaco
Paraguay
Assomption
Corrientes
Charcas
Riv. de
Buenos-Ayres
C. de Arenas
C. Mate
I. Pepys
I. Beauchêne
Ile Bonnes
Roen
20
25
30
35
45
55
85
80
75
70
65
60
55
50
45
40
35

Bonard Direx.

selle peut-être dans son action qu'aucune de celles qui affectent l'espece humaine, ne peut nous servir à juger la conduite de l'homme qu'au moyen d'un grand nombre d'exceptions.

Fin du Livre quatrieme.

NOTES
ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE XXIII, *pag.* 33.

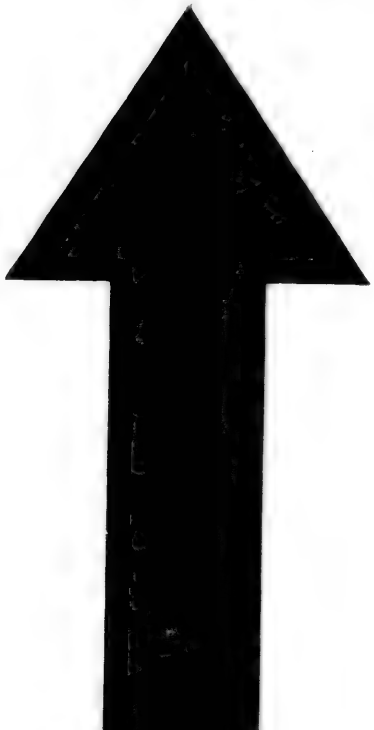
LE formulaire employé à cette occasion a servi de modele aux Espagnols dans toutes leurs conquêtes postérieures en Amérique. Il est d'une nature si extraordinaire & donne une idée si nette des procédés Espagnols & des principes sur lesquels ils fondoient leurs droits au vaste empire qu'ils acquirent dans le nouveau monde, que cette piece mérite toute l'attention du lecteur. « Moi Alonso » de Hojeda, serviteur des très-hauts » & très-puissans rois de Castille & » de Leon, vainqueurs des nations » barbares, leur ambassadeur & capi- » taine, je vous notifie & vous dé- » clare, avec toute l'étendue des » pouvoirs que j'ai, que le seigneur » notre Dieu, qui est un & éternel,

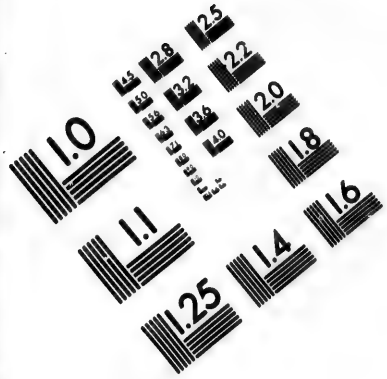
» a créé le ciel & la terre, ainſi qu'un
» homme & une femme, de qui nous
» ſommes deſcendus vous & nous,
» & tous les hommes qui ont exiſté
» & qui exiſteront dans le monde.
» Mais comme il eſt arrivé que les
» générations ſucceſſives, pendant
» plus de cinq mille ans, ont été diſ-
» perſées dans les différentes parties
» du monde, & ſe ſont diviſées en
» pluſieurs royaumes & provinces,
» parce qu'un ſeul pays ne pouvoit
» les contenir ni leur fournir les ſub-
» ſiſtances néceſſaires; c'eſt pour cela
» que le ſeigneur notre Dieu a remis le
» ſoin de tous ſes peuples à un homme,
» nommé ſaint Pierre, qu'il a conſti-
» tué ſeigneur & chef de tout le genre
» humain, afin que tous les hommes,
» en quelque lieu qu'ils ſoient nés ou
» dans quelque religion qu'ils aient
» été inſtruits, lui obéiſſent. Il a ſou-
» mis la terre entiere à ſa juriſdiction,
» & lui a ordonné d'établir ſa réſi-
» dence à Rome, comme le lieu le
» plus propre pour gouverner le
» monde. Il lui a pareillement promis
» & accordé le pouvoir d'étendre ſon
» autorité ſur quelqu'autre partie du

» monde qu'il voudroit, & de juger » & gouverner tous les chrétiens, » maures, juifs, idolâtres, ou tout » autre peuple de quelque ſecte ou » croyance qu'il puiſſe être. On lui a » donné le nom de *Pape*, qui veut » dire admirable, grand pere & tu- » teur, parce qu'il eſt le pere & le » gouverneur de tous les hommes. » Ceux qui ont vécu du tems de ce » ſaint-pere lui ont obéi en le recon- » noiſſant pour leur ſeigneur & leur » roi & pour le maître de l'univers. » On a obéi de même à ceux qui lui » ont ſuccédé au pontificat; & cela » continue aujourd'hui & continuera » juſqu'à la fin des ſiecles.

» L'un de ces pontifes, comme » maître du monde, a fait la conceſ- » ſion de ces iſles & de la terre-ferme » de l'océan, à leurs majeſtés catho- » liques les rois de Caſtille, Don » Ferdinand & Dona Iſabelle, de glo- » rieuſe mémoire, & à leurs ſucceſ- » ſeurs nos ſouverains, avec tout ce » qu'elles contiennent, comme cela » ſe trouve plus amplement expliqué » par certains actes qu'on vous mon- » trera ſi vous le deſirez. Sa Majeſté

» eſt donc, en vertu de cette dona-
» tion, roi & ſeigneur de ces iſles &
» de la terre-ferme, & c'eſt en cette
» qualité de roi & de ſeigneur que la
» plupart des iſles où on a fait
» connoître ces titres a reconnu
» ſa majeſté & lui rendent aujourd'hui
» foi & hommage de bon gré & ſans
» oppoſition, comme à leur maître
» légitime. Et du moment que les
» peuples ont été inſtruits de ſa vo-
» lonté, ils ont obéi aux hommes
» ſaints que ſa majeſté a envoyés pour
» leur prêcher la foi; & tous, de leur
» plein gré & ſans le moindre eſpoir
» de récompenſe, ſe ſont rendus
» chrétiens & continuent de l'être. Sa
» majeſté les ayant reçus avec bonté
» ſous ſa protection, a ordonné qu'on
» les traitât de la même maniere que ſes
» autres ſujets & vaſſaux. Vous êtes
» tenus & obligés de vous conduire
» de même; c'eſt pourquoi je vous
» prie & vous demande aujourd'hui
» de prendre le tems néceſſaire pour
» réfléchir mûrement à ce que je viens
» de vous déclarer, afin que vous
» puiſſiez reconnoître l'égliſe pour la
» ſouveraine & le guide de l'univers,





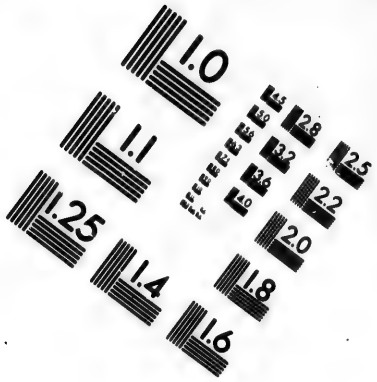
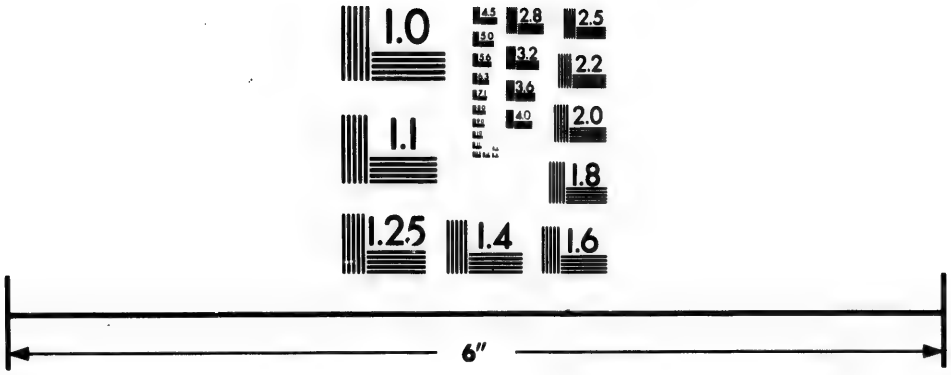
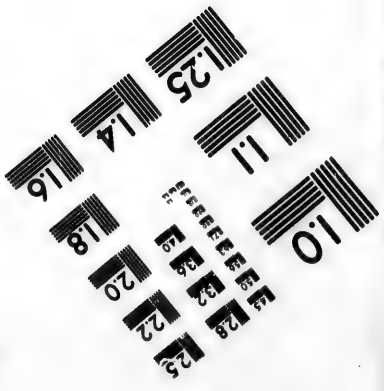


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

» ainſi que le ſaint-pere, nommé le
» Pape, par ſa propre puiſſance, & ſa
» majeſté, par la conceſſion du pape,
» pour rois & ſeigneurs ſouverains
» de ces iſles & de la terre-ferme;
» & afin que vous conſentiez à ce que
» les ſuſdits ſaints-peres vous an-
» noncent & vous prêchent la foi. Si
» vous vous conformez à ce que je
» viens de vous dire, vous ferez bien
» & vous remplirez les devoirs aux-
» quels vous êtes obligés & tenus.
» Alors ſa majeſté, & moi en ſon
» nom, nous vous recevrons avec
» amour & bonté, & nous vous laiſ-
» ſerons vous, vos femmes & vos
» enfans, exempts de ſervitude, jouir
» de la propriété de tous vos biens,
» de la même maniere que les habitans
» des iſles. Sa majeſté vous accordera
» en outre pluſieurs privileges, exemp-
» tions & récompenſes. Mais ſi vous
» refuſez ou ſi vous différez malicieu-
» ſement d'obéir à mon injonction,
» alors, avec le ſecours de Dieu,
» j'entrerai par force dans votre pays,
» je vous ferai la guerre la plus
» cruelle, je vous ſoumettrai au joug
» de l'obéiſſance envers l'égliſe & le

» roi, je vous enleverai vos femmes » & vos enfans pour les faire eſclaves » & en diſpoſer ſelon le bon plaiſir » de ſa majeſté; je ſaiſirai tous vos » biens & je vous ferai tout le mal » qui dépendra de moi, comme à des » ſujets rebelles qui refuſent de ſe » ſoumettre à leur ſouverain légitime. » Je proteſte d'avance que tout le ſang » qui ſera répandu & tous les mal- » heurs qui ſeront la ſuite de votre » déſobéiſſance ne pourront être im- » putés qu'à vous ſeuls, & non à ſa » majeſté, ni à moi, ni à ceux qui » ſervent ſous mes ordres; c'eſt pour- » quoi vous ayant fait cette déclara- » tion & requiſition, je prie le notaire » ici préſent de m'en donner un cer- » tificat dans la forme requiſe ». *Herrera, Decad.* 1, *lib. VII*, *cap.* 14.

NOTE XXIV, *pag.* 56.

Balboa, dans ſa lettre au roi, dit que de cent quatre vingt-dix hommes qu'il avoit emmenés avec lui, il n'y en eut jamais que quatre-vingt à la fois en état de ſervir, tant ils ſouffroient de la fatigue, de la faim & des

maladies. *Herrera, Decad.* 1, *lib. X, cap.* 16. *P. Martyr, Decad. pag.* 226.

NOTE XXV, *pag.* 78.

Fonseca, évêque de Palencia & principal directeur des affaires de l'Amérique, avoit huit cents Indiens en propriété; le commandeur Lope de Conchillos, son premier associé dans ce département, en possédoit onze cents, & on en avoit donné un grand nombre aux autres favoris. Ils envoyoient des intendans aux isles pour louer ces esclaves aux Colons. *Herrera, Decad.* 1, *lib. IX, cap.* 14, *pag.* 225.

NOTE XXVI, *pag.* 116.

Quoiqu'il y ait plus d'eau en Amérique que dans aucune autre partie du globe, on ne trouve cependant ni ruisseau ni riviere dans la province de Yucatan. Cette péninsule s'étend dans la mer à cent lieues de longueur depuis le continent, mais n'a pas plus de vingt lieues dans sa plus grande largeur. C'est une plaine unie où il

n'y a pas la moindre montagne. Les habitans font uſage de l'eau de puits, qu'on trouve par-tout en abondance. Toutes ces circonſtances font regarder cette vaſte étendue de terre comme un lieu qui a fait autrefois partie de la mer. *Herrera, Deſcrip. Indiæ Occident. pag.* 14. *Hiſt. nat. par M. Buffon, tom. I, pag.* 593.

NOTE XXVII, *pag.* 131.

Suivant M. de Caſſini, la plus grande hauteur des Pyrénées eſt de ſix mille ſix cents quarante-ſix pieds. Celle du mont Gemmi, dans le canton de Berne, eſt de dix mille cent & dix pieds. Le P. Feuillée dit que, ſuivant ſa meſure, le Pic de Ténérif a treize mille cent ſoixante-dix-huit pieds de hauteur. La hauteur de Chimboraço, la partie la plus élevée des Andes, eſt de vingt mille deux cents huit pieds. *Voyages de D. J. Ulloa, obſervation aſtron. & phyſ. tom. II, pag.* 114. La ſeule partie du Chimboraço, qui eſt toujours couverte de neige, a huit cens toiſes de hauteur perpendiculaire. *Prévôt, hiſtoire gén. des voyages, vol. XIII, pag.* 636.

NOTE XXVIII, *pag.* 131.

Comme une deſcription particuliere fait une plus forte impreſſion que des aſſertions générales, je placerai ici un détail de la riviere de la Plata donné par un témoin oculaire, le P. Cattaneo, jéſuite de Modene, qui arriva à Buenos-Ayres en 1749, & qui décrit les ſentimens qu'il éprouva à la premiere vue de ces objets nouveaux. « Lorſque j'étois en » Europe & que je liſois dans les livres » de géographie & d'hiſtoire que » l'embouchure de la riviere de la Plata » avoit cent cinquante milles de largeur, je regardois ce récit comme » une exagération, parce que nous » n'avons dans notre hémiſphere aucune riviere qui approche de cette » grandeur. Mon plus grand deſir en » approchant de ſon embouchure, » fut de vérifier par moi-même la » vérité de ce fait, & j'ai trouvé qu'on » l'avoit rendu avec fidélité : ce que je » conclus particuliérement d'une circonſtance. Lorſque nous partîmes » de Monte-Viedo, qui eſt un fort

» ſitué à plus de cent milles de l'em-
» bouchure de la riviere & où ſa lar-
» geur eſt conſidérablement diminuée,
» nous naviguâmes un jour entier
» avant de découvrir le bord oppoſé
» de la riviere. Lorſque nous nous
» trouvâmes au milieu du canal, nous
» ne pûmes diſcerner ni l'une ni l'au-
» tre rive & ne vîmes que le ciel &
» l'eau, comme ſi nous avions été
« dans le grand océan. Nous aurions
» même penſé être en pleine mer ſi la
» douceur de l'eau de cette riviere,
» qui eſt auſſi trouble que celle du Pô,
» ne nous eût pas convaincus du con-
» traire. A Buenos-Ayres même, qui
» eſt à cent lieues plus haut, & où la
» riviere eſt bien moins large encore,
» il eſt impoſſible de rien diſtinguer
» ſur la rive oppoſée qui, à la vérité
» eſt fort baſſe & fort plate: on ne
» peut pas ſeulement voir les maiſons
» ni les tours de l'établiſſement Por-
» tugais de Colonia qui ſe trouve à
» l'autre bord ». *Lettera prima*, publiée par Muratori, dans ſon *Chriſtianeſimo felice, &c. tom. I, pag.* 257.

NOTE XXIX, *pag.* 137.

Terre-neuve, une partie de la nouvelle Ecoſſe & le Canada ſe trouvent dans le même parallele de latitude que le royaume de France, & dans ces pays l'eau des rivieres eſt gelée pendant l'hiver à pluſieurs pieds d'épaiſſeur: la terre y eſt couverte de neige; la plupart des oiſeaux quittent pendant cette ſaiſon un climat où ils ne pourroient pas vivre. Le pays des Eskimaux, une partie de la côte de Labrador, & les pays qui ſe trouvent au midi de la baie de Hudſon, ſont ſur le même parallele que la grande Bretagne; cependant le froid y eſt ſi exceſſif que toute l'induſtrie des Européens même n'a pas tenté de les cultiver.

NOTE XXX, *pag.* 140.

Acoſta eſt, je crois, le premier philoſophe qui ait cherché à rendre raiſon des différens degrés de chaleur dans l'ancien & le nouveau continent par l'action des vents qui regnent dans l'un

l'un & dans l'autre. *Hiſt. moral. &c. lib. II & III.* M. de Buffon a adopté cette théorie, qu'il a non-ſeulement rectifiée par de nouvelles obſervations, mais qu'il a même embellie & miſe dans un jour plus frappant avec ſon éloquence ordinaire. On ajoutera ici quelques remarques qui pourront éclaircir encore une doctrine très-importante dans les recherches ſur la température des différens climats.

Lorſqu'un vent froid ſouffle ſur un pays, il doit en paſſant lui enlever une partie de ſa chaleur, & par-là même perdre une partie de ſa froideur. Mais s'il continue à ſouffler dans la même direction, il paſſera par degrés ſur une ſurface déjà refroidie, & ne pourra bientôt plus perdre de ſon âpreté. Si donc il parcourt un grand eſpace, il y apportera tout le froid d'une forte gelée.

Si le même vent parcourt l'étendue d'une mer vaſte & profonde, la ſuperficie de l'eau ſera d'abord refroidie à un certain degré & le vent ſe trouvera réchauffé à proportion. Mais l'eau plus froide de la ſurface devenant ſpécifiquement plus peſante que l'eau

plus chaude qui eſt au-deſſous, deſcend, & celle qui eſt plus chaude prend ſa place: celle-ci ſe refroidiſſant à ſon tour continue à échauffer le courant d'air qui paſſe par-deſſus & en diminue la froideur. L'action méchanique du vent & le mouvement de la marée contribuent à opérer ce changement ſucceſſif de l'eau de la ſurface & l'élévation de celle qui eſt plus chaude, & par conſéquent le refroidiſſement ſucceſſif de l'air.

Cela continuera de même, & l'âpreté du vent diminuera juſqu'à ce que l'eau ſoit refroidie, au point que la ſurface ne ſoit plus aſſez agitée par l'action du vent pour qu'elle ne puiſſe ſe glacer. Par-tout où la ſurface ſe gele, le vent n'eſt plus réchauffé par l'eau intérieure, & il continue alors à ſouffler avec le même degré de froid.

C'eſt d'après ces principes qu'on peut expliquer les fortes gelées dans les grands continens, la douceur des hivers dans ces petites iſles & le froid exceſſif des hivers dans ces parties de l'Amérique ſeptentrionale qui nous ſont le mieux connues. Dans les lieux qui ſont au nord-oueſt de l'Europe,

la rigueur de l'hiver eſt modérée par les vents d'oueſt, qui ſoufflent aſſez conſtamment pendant les mois de novembre, de décembre & une partie de janvier.

D'un autre côté, lorſqu'un vent chaud ſouffle ſur la terre, il en échauffe la ſurface, qui par conſéquent doit ceſſer de diminuer la chaleur du vent. Mais lorſque ce vent ſouffle ſur les eaux, il les agite, fait monter celle d'en-bas qui eſt plus froide & continue ainſi à perdre ſa chaleur.

Mais la principale cauſe de cette propriété de la mer de modérer la chaleur du vent ou de l'air qui paſſe deſſus, c'eſt que la ſurface de la mer, attendu la tranſparence de l'eau, ne peut pas être échauffée à un degré conſidérable par les rayons du ſoleil; au lieu que la terre qui eſt expoſée à leur action acquiert bientôt une grande chaleur. Ainſi lorſque le vent parcourt un continent de la zone torride, il devient bientôt d'une chaleur inſupportable; mais en paſſant ſur une vaſte étendue de mer, il ſe rafraîchit par degrés; de ſorte qu'en arrivant à la côte

la plus éloignée il devient propre à la respiration.

Ces principes peuvent nous aider à expliquer la cause des chaleurs étouffantes des grands continens de la zone torride, de la douceur du climat des isles qui se trouvent à la même latitude, de la grande chaleur qu'on éprouve pendant l'été dans les grands continens situés sous les zones tempérées ou plus froides, en comparaison de celle qu'on éprouve dans les isles. La chaleur du climat dépend non-seulement de l'effet immédiat des rayons du soleil, mais encore de leur action continue & de la chaleur qu'ils ont déjà produite antérieurement, & dont la terre demeure imprégnée pendant quelque tems ; c'est pour cela qu'on éprouve dans le jour la plus grande chaleur vers les deux heures après midi, que les grandes chaleurs de l'été se font sentir vers le mois de juillet & que le froid est ordinairement plus violent en hiver vers le mois de janvier.

La température modérée des parties de l'Amérique qui se trouvent sous l'équateur, provient des forêts

qui les couvrent & qui empêchent les rayons du ſoleil d'échauffer la terre. Le ſol n'étant point échauffé, ne peut pas à ſon tour échauffer l'air, & les feuilles qui interceptent les rayons du ſoleil ne ſont pas d'un volume ſuffiſant pour abſorber la quantité de chaleur néceſſaire pour opérer cet effet. On ſait d'ailleurs que la force végétative d'une plante produit dans les feuilles une perſpiration proportionnée à la chaleur à laquelle elles ſont expoſées; & par la nature de l'évaporation cette perſpiration produit dans les feuilles un degré de froid proportionnel à la perſpiration. Ainſi donc l'effet de la feuille pour échauffer l'air qui eſt en contact avec elle, eſt prodigieuſement diminué. Ces obſervations qui jettent un nouveau jour ſur ce ſujet intéreſſant, m'ont été communiquées par mon ami, M. Robiſon, profeſſeur de phyſique à l'Univerſité d'Edimbourg.

NOTE XXXI, *pag.* 141.

Deux grands naturaliſtes, Piſo & Margrave, nous ont donné la deſcrip-

tion du climat du Bréſil avec une préciſion philoſophique que nous deſirerions de retrouver dans les relations de pluſieurs autres provinces de l'Amérique. Tous deux diſent qu'il eſt doux & tempéré en comparaiſon du climat de l'Afrique, ce qu'ils attribuent principalement au vent frais de la mer qui ſouffle conſtamment. L'air y eſt non-ſeulement frais pendant la nuit, mais même aſſez froid pour obliger les habitans à faire du feu dans leurs cabanes. *Piſo, de Medicinâ Braſilienſi, lib. I, pag.* 1, *&c. Margravius, hiſt. rerum nat. Braſiliæ, lib. VIII, cap.* 3, *pag.* 264. Ce fait ſe trouve confirmé par Nieuhoff qui a long-tems réſidé dans le Bréſil. *Churchill's, collect. vol. II, pag.* 26. Gumilla, qui a paſſé pluſieurs années dans le pays qu'arroſe l'Orénoque, nous fait le même rapport de la température de ſon climat. *Hiſtoire de l'Orénoque, tom. I, pag.* 26. Le P. Anuga dit avoir beaucoup ſouffert du froid ſur les bords de la riviere des Amazones: *Relat. vol. II, pag.* 56. M. Biet, qui a vécu long-tems à Cayenne, parle de même de la température de ce climat & l'at-

tribue à la même cauſe. *Voyage de la France équinox. pag.* 330. Rien ne peut être plus différent de ces deſcriptions que celle que M. Adanſon nous a donnée de la chaleur brûlante de la côte d'Afrique. *Voyage au Sénégal, paſſim.*

La forme de l'extrêmité méridionale de l'Amérique paroît être la cauſe la plus ſenſible & la plus probable du degré exceſſif du froid qu'on reſſent dans cette partie du continent. Sa largeur diminue à meſure qu'il s'étend du cap Saint-Antoine vers le ſud, & ſes dimenſions ſont fort rétrécies depuis la baie de Saint-Julien, juſqu'au détroit de Magellan. Ses côtes orientales & occidentales ſont baignées par la mer du nord & l'océan pacifique. Il eſt probable qu'une vaſte mer s'étend depuis ſa pointe méridionale juſqu'au pole antarctique. Dans quelque direction que ſouffle le vent il ſe trouve rafraîchi avant d'arriver aux terres Magellaniques, en traverſant une immenſe étendue d'eau, & la terre y occupe un eſpace trop peu conſidérable pour pouvoir réchauffer le vent à ſon paſſage. Ce ſont ces circonſtances qui concourent à rendre la

température de l'air de cette partie de l'Amérique plus ſemblable à celle d'une iſle qu'à celle du climat d'un continent, & qui l'empêchent d'acquérir ce degré de chaleur qu'éprouvent en été les pays qui ſe trouvent en Europe & en Aſie dans la même latitude ſeptentrionale. Le vent du nord eſt le ſeul qui arrive à cette partie de l'Amérique après avoir traverſé un grand continent. Mais après un examen attentif de ſa poſition nous trouverons que cela même ſert plutôt à diminuer qu'à augmenter le degré de chaleur. C'eſt à l'extrêmité méridionale de l'Amérique que finit proprement l'immenſe chaîne des Andes qui parcourt preſque en ligne droite du nord au ſud toute l'étendue du continent. Les régions les plus brûlantes de l'Amérique méridionale, le Bréſil, le Paraguay & le Tucuman ſont à pluſieurs degrés à l'eſt des terres Magellaniques. Le pays plat du Pérou, où l'on éprouve la chaleur des tropiques, eſt ſitué fort à l'oueſt de ces terres. Le vent du nord, quoiqu'il traverſe la terre, n'apporte donc pas à l'extrêmité méridionale de l'Amérique l'aug-

mentation de chaleur qu'il a pu prendre en passant par les régions brûlantes, parce qu'avant d'y arriver il doit raser les sommets des Andes & s'imprégner du froid de ces régions glacées.

NOTE XXXII, *pag.* 143.

En 1739 on fit partir deux frégates françoises pour faire de nouvelles découvertes. Les navigateurs commencerent à sentir un froid excessif au quarante-quatrieme degré de latitude méridionale. Au quarante-huitieme degré ils trouverent des isles flottantes de glace. *Hist. de navig. aux terres australes, tom. II, pag.* 256, *&c.* Le Dr. Halley trouva de la glace au cinquante-neuvieme degré de latitude : *id. tom. I, pag.* 47. Le commodore Byron se trouvant sur la côte des Patagons, à cinquante degrés trente-trois minutes de latitude méridionale, le 15 décembre, qui est le milieu de l'été de cette partie du globe où le plus long jour tombe au 21 décembre, compare ce climat avec celui de l'Angleterre au milieu de l'hiver. *Voyages de Hawkesworth, I,* 25. M. Banks étant

descendu à la terre de Feu dans la baie de *Bon-Succès*, situé au cinquante-cinquieme degré de latitude, le 16 janvier, qui répond au mois de juillet de notre hémisphere, deux de ses gens moururent de froid pendant la nuit, & tous furent dans le plus grand danger de périr : *id. II*, *pag.* 51, 52. Le 14 mars, qui répond au mois de septembre de l'Europe, l'hiver s'étoit déjà déclaré & les montagnes se trouvoient couvertes de neige : *ib.* 72.

NOTE XXXIII, *pag.* 147.

M. de la Condamine, un des derniers & des plus exacts observateurs de l'état intérieur de l'Amérique méridionale, dit : « A cette foule d'objets » variés, qui diversifient les cam» pagnes cultivées de *Quito*, succé» doit l'aspect le plus uniforme ; de » l'eau, de la verdure, & rien de plus. » On foule la terre aux pieds sans la » voir : elle est si couverte d'herbes » touffues, de plantes & de brous» sailles, qu'il faudroit un assez long » travail pour en découvrir l'espace » d'un pied ». *Relation abrégée d'un*

voyage, *&c. pag.* 48. Une des ſingularités de ces forêts, c'eſt une eſpece d'oſier, que les Eſpagnols appellent *Bejucos*, les François *Lianes*, & auquel les Indiens donnent le nom de *Nibbees*, dont on ſe ſert ordinairement en Amérique au lieu de cordes. Cette plante monte en ſerpentant autour des arbres qu'elle rencontre, & après s'être élevée juſqu'aux plus hautes branches, elle jette des filets qui deſcendent perpendiculairement, rentrent dans la terre, y prennent racine, s'élevent de nouveau autour d'un autre arbre, montant ainſi & deſcendant alternativement. D'autres rejetons portés obliquement par le vent ou par quelque haſard, forment un aſſemblage confus de cordages qui reſſemble aux manœuvres d'un vaiſſeau. *Bancroft*, *nat. hiſt. of Guiana*, *pag.* 99. On trouve de ces filets de liane qui ſont de la groſſeur du bras d'un homme, *ibid. pag.* 75. La relation que M. Bouguer a donnée des forêts du Pérou, reſſemble parfaitement à cette deſcription. *Voyage au Pérou*, *pag.* 16. Oviedo nous a laiſſé une ſemblable deſcription des forêts

qui se trouvent en d'autres parties de l'Amérique. *Hist. lib. IX, pag.* 144, *D.* Pendant plus de quatre mois de l'année les Moxes ne peuvent avoir de communication entr'eux, parce que la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres. *Lettres édifiantes, tom. X, pag.* 187.

Garcia nous a donné une description détaillée & exacte des rivieres, des lacs, des bois & des marais des provinces de l'Amérique situées entre les tropiques. *Origen. de los Indios, lib. II, cap.* 5, §. 4, 5. Les difficultés incroyables que Gonzales Pizarre eut à surmonter en voulant pénétrer dans le pays situé à l'est des Andes, nous donne un tableau frappant de l'état où se trouvoit cette partie de l'Amérique avant d'être défrichée. *Garcil. de la Vega, comment. royal du Pérou, part. II, liv. III, chap.* 2-5.

NOTE XXXIV, *pag.* 150.

Il paroît que les animaux de l'A-

mérique n'ont pas toujours été plus petits que ceux des autres parties du globe. On a trouvé près des rives de l'Ohio, un grand nombre d'os d'une grandeur étonnante. L'endroit où l'on a fait cette découverte se trouve à cent quatre-vingt-dix milles plus bas que le confluent de la riviere Scioto avec l'Ohio, & à près de quatre milles de la rive de cette derniere, du côté d'un marais nommé *le grand marais salé*. Ces os se trouvent en grande quantité à cinq ou six pieds sous terre, & la couche en est visible sur le bord du marais salé. *Journal of colonel George Croglan: manuscrit entre les mains de l'auteur.* Cet endroit paroît marqué avec exactitude dans la carte d'Evans. Ces os doivent avoir appartenu à des animaux d'une grandeur énorme; les naturalistes qui n'ont jamais connu d'animal vivant d'une pareille stature, ont d'abord été portés à croire que c'étoient des substances minérales. Après en avoir reçu plusieurs échantillons de différentes parties de la terre, & après les avoir examinés avec plus d'attention, on est enfin convenu que c'étoient des os de quel-

ques animaux: comme l'éléphant eſt le plus grand quadrupede connu, & que les dents qu'on a trouvées reſſemblent beaucoup à celles des éléphans, tant par la qualité que par la forme, on en a conclu que les ſquelettes trouvés près de l'Ohio étoient de cette eſpece. Mais le docteur Hunter, l'un des ſavans de ce ſiecle qui eſt le plus en état de décider cette queſtion, après avoir examiné attentivement pluſieurs morceaux des défenſes, des dents mâchelieres & des mâchoires, envoyées de l'Ohio à Londres, a prétendu qu'elles n'appartenoient pas à l'éléphant, mais à quelque grand animal carnivore d'une eſpece inconnue. *Phil. tranſact. vol. LVIII, pag.* 34. On a trouvé des os de la même eſpece & d'une grandeur auſſi remarquable près des embouchures de l'Oby, de la Jeniſeia & de la Lena, trois grandes rivieres de Sibérie. *Stralhenberg, deſcrip. des parties ſeptentrionale & orientale de l'Europe & de l'Aſie, pag.* 402. L'éléphant paroît ne pas ſortir de la zone torride & ne point multiplier au-delà. Il ne pourroit vivre dans ces froides régions

qui bordent la mer glaciale. L'exiſtence de ces grands animaux en Amérique pourroit ouvrir un vaſte champ aux conjectures. Plus nous conſidérons la nature & la variété de ſes productions, plus nous devons être convaincus que ce globe terraqué a ſubi d'étranges changemens par des convulſions & des révolutions dont l'hiſtoire ne nous a conſervé aucune trace.

NOTE XXXV, *pag.* 152.

Cette dégénération des animaux domeſtiques d'Europe en Amérique, doit être attribuée en partie aux cauſes ſuivantes. Dans les établiſſemens Eſpagnols qui ſe trouvent ou ſous la zone torride, ou dans les pays qui l'avoiſinent, le plus grand degré de chaleur & le changement de nourriture empêchent les moutons & les bêtes à corne de parvenir à la même grandeur qu'en Europe. Ils deviennent rarement auſſi gras, & leur chair n'en a ni le ſuc ni la ſaveur délicate. Dans l'Amérique ſeptentrionale où le climat eſt plus tempéré & plus approchant de celui

de l'Europe, les herbes qui viennent naturellement dans les pâturages ſont d'une mauvaiſe qualité. *Mitchell, pag.* 157. L'agricultute y a fait ſi peu de progrès que la nourriture artificielle pour les troupeaux y eſt en très-petite quantité, & l'on n'y prend preſque aucun ſoin du bétail pendant l'hiver, qui eſt très-long dans pluſieurs provinces & rigoureux dans toutes. On traite fort mal les chevaux & les bêtes à cornes dans toutes les colonies Angloiſes. Toutes ces cauſes contribuent peut-être plus que la qualité du climat à faire dégénérer, dans ces provinces, la race des chevaux, des bœufs & des moutons.

NOTE XXXVI, *pag.* 153.

En 1518 l'iſle d'Hiſpaniola fut déſolée par ces inſectes deſtructeurs. Herrera qui rapporte toutes les particularités de ce fléau, nous donne un exemple ſingulier de la ſuperſtition des colons Eſpagnols. « Après avoir » eſſayé, dit-il, tous les moyens » poſſibles de détruire les fourmis, ils » réſolurent d'implorer la protection

» des saints ; mais comme c'étoit une » espece de calamité toute nouvelle, » ils furent embarrassés sur le choix » du saint qui pourroit leur être le » plus propice. Ils tirerent au sort le » patron qu'ils devoient choisir. Le » sort décida en faveur de saint Sa- » turnin. Ils célébrerent sa fête avec » une grande solemnité, & le fléau », ajoute l'historien, « commença sur le » champ à diminuer ses ravages » : *Herrera*, *Decad.* 2, *lib. III*, *cap.* 15, *pag.* 107.

NOTE XXXVII, *pag.* 157.

L'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains*, pense que cette différence de chaleur est égale à douze degrés ; c'est-à-dire, qu'il fait aussi chaud en Afrique, à trente degrés de l'équateur, qu'à dix-huit degrés seulement en Amérique, *tom. I*, *pag.* 11. Le Dr. Mitchell, après trente ans d'observations, prétend que cette différence est égale à quatorze ou quinze degrés de latitude. *Present state*, &c. *pag.* 257.

NOTE XXXVIII, *pag.* 157.

M. Bertram, qui le 3 janvier 1765, ſe trouva à la ſource de la riviere de Saint-Jean dans la Floride, y éprouva un froid ſi violent que dans une ſeule nuit la terre fut gelée de l'épaiſſeur d'un pouce ſur les bords de la riviere. Les tilleuls, les citronniers & les bananiers périrent tous à Saint-Auguſtin. *Bertram's journal*, *pag.* 10. Le Dr. Mitchell nous fournit pluſieurs exemples des effets extraordinaires du froid dans les provinces du midi de l'Amérique ſeptentrionale. *Preſent ſtate*, *pag.* 206, *&c.* Le 7 Février 1747, le froid fut ſi violent à Charleſtown, que deux bouteilles d'eau chaude qu'une perſonne avoit miſes en ſe couchant dans ſon lit, ſe trouverent fendues le lendemain au matin, & que l'eau n'étoit plus que deux morceaux ſolides de glace. Une jatte d'eau dans laquelle étoit une anguille vivante, fut gelée juſqu'au fond dans une cuiſine où il y avoit du feu. Preſque tous les orangers & les oliviers furent détruits. *Deſcript. of ſouth Carolina*, *London*, 1761.

NOTE XXXIX, *pag.* 158.

Nous trouvons un exemple remarquable de cette fertilité dans la Guiane Hollandoiſe, pays fort plat & ſi bas que pendant les ſaiſons pluvieuſes il eſt ordinairement couvert de près de deux pieds d'eau. Cela rend le ſol ſi riche, qu'il y a ſur la ſurface, à douze pouces de profondeur, une couche d'engrais excellent, qu'on tranſporte pour cet uſage à la Barbade. On a fait ſucceſſivement trente coupes de cannes à ſucre ſur les bords de l'Eſſequebo, tandis qu'on n'en fait jamais plus de deux dans les iſles des Indes occidentales. Les colons ſe ſervent de pluſieurs moyens pour diminuer cette exceſſive fertilité du ſol. *Bancroft, nat. hiſt. of Guiana, pag.* 10, *&c.*

NOTE XL, *pag.* 176.

Il paroît que c'eſt ſans la moindre preuve évidente que M. Muller a ſuppoſé que ce cap avoit été doublé : *tom. I, pag.* 2, *&c.* L'académie impériale de Saint-Pétersbourg paroît ap-

puyer ce ſentiment ſur la maniere dont *Tſchukotſnoi-noſſ* ſe trouve placé ſur ſes cartes. Mais je ſuis convaincu, d'après une autorité inconteſtable, que jamais aucun vaiſſeau Ruſſe n'a fait le tour de ce cap; & l'on n'a que des notions très-imparfaites du pays des *Tſchutki*, qui ne dépend pas de l'empire de Ruſſie.

NOTE XLI, *pag.* 180.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer dans une longue & épineuſe recherche de géographie, nous pourrions faire pluſieurs obſervations curieuſes en comparant les relations des deux voyages des Ruſſes & les cartes de leurs navigations reſpectives. Une remarque nous ſervira pour tous les deux; on ne peut regarder comme abſolument exacte la poſition qu'ils donnent aux différens lieux qu'ils ont viſités. Le tems étoit ſi nébuleux qu'ils ne virent que rarement le ſoleil ou les étoiles, & la poſition des iſles & des continens ſuppoſés fut déterminée par le ſeul calcul & non par des obſervations. Beering & Tſchirikow allerent

beaucoup plus loin vers l'eſt que Krenitzin. Le pays découvert par Beering, & qu'il regarda comme faiſant partie du continent de l'Amérique, eſt ſitué au deux cent trente-ſixieme degré de longitude, en comptant du premier méridien à l'iſle de Fer, & au cinquante-huitieme degré vingt-huit minutes de latitude. *Tſchirikow* toucha à la même côte au deux cent quarante-unieme degré de longitude & au cinquante-ſixieme de latitude. *Muller*, *I*, 248, 249. Il faut que le premier ſe ſoit avancé à ſoixante degrés de Petropawlowska, d'où il mit à la voile, & le dernier à ſoixante-cinq degrés. Mais il paroît par la carte de Krenitzin qu'il ne pouſſa ſon voyage qu'au deux cent quatre-vingtieme degré à l'eſt, & ſeulement à trente-deux degrés de Petropawlowska. En 1741, Beering & Tſchirikow, en allant & en revenant, dirigerent principalement leur route au ſud de la chaîne d'iſles qu'ils avoient découverte, & en obſervant les montagnes & le terrein inégal des caps qu'ils voyoient au nord, ils penſerent que c'étoient des promontoires de quelque partie du

continent de l'Amérique qui, à ce qu'ils s'imaginerent, s'étendoit juſqu'au cinquante-ſixieme degré de latitude au ſud. C'eſt ainſi qu'on les trouve placés dans la carte publiée par Muller, & ſur une carte deſſinée à la main par un contre-maître du navire de Beering, & qui m'a été communiqué par M. le profeſſeur Robiſon. Mais en 1769, Krenitzin, après avoir hiverné dans l'iſle d'Alaxa, s'avança ſi fort au nord en revenant, que ſa route ſe trouva couper par le milieu ce qu'ils avoient ſuppoſé devoir être un continent, & qu'il trouva n'être qu'une mer ouverte; & il vit que ce qu'on avoit pris pour des caps du continent n'étoient que des iſles de roche. Il eſt à préſumer que les pays découverts en 1741 à l'eſt, n'appartiennent pas au continent de l'Amérique, & ne ſont qu'une continuation de cette chaîne d'iſles. Le froid extrême qui pendant l'été regne dans toutes ces iſles, nous porte à conjecturer qu'elles ne ſont dans le voiſinage d'aucun continent. Le nombre des volcans qui ſe trouvent dans ces régions du globe, eſt extraordinaire. Il y en

a pluſieurs au Kamtſchatka, & il n'y a pas une des iſles grandes ou petites que les Ruſſes ont viſitées, où l'on n'en trouve. Pluſieurs de ces volcans ſont encore allumés, & toutes les montagnes conſervent des marques de leurs anciennes éruptions. Si je voulois admettre les conjectures qu'on a avancées en parlant de la population de l'Amérique, je pourrois ſuppoſer que cette partie de la terre ayant ſouffert de violentes ſecouſſes par des tremblemens de terre & des volcans, l'iſthme qui peut-être a uni autrefois l'Aſie à l'Amérique, a été briſé & transformé par le choc en un grouppe d'iſles.

Il eſt ſingulier que dans le même tems que les Ruſſes cherchoient à faire des découvertes au nord-oueſt de l'Amérique, les Eſpagnols étoient occupés du même projet dans une autre partie de ce continent. En 1769, deux petits navires partirent de Lorette en Californie pour découvrir les côtes du pays qui eſt au bord de cette péninſule. Ils ne paſſerent pas le port de Monte-Rey, ſitué au trente-ſixieme degré de latitude. Mais dans pluſieurs

autres expéditions faites du port de Saint-Blas dans la nouvelle Galice, les Eſpagnols s'avancerent juſqu'au cinquante-huitieme degré de latitude. *Gazeta de Madrid, des 19 mars & 14 mai 1776.* Mais comme les journaux de ces voyages n'ont pas encore été publiés, je ne puis comparer les progrès qu'ils ont faits avec ceux des Ruſſes, ni faire voir à quel point les navigateurs des deux nations ſe ſont approchés les uns des autres. Il faut eſpérer que le miniſtre éclairé qui eſt aujourd'hui à la tête des affaires d'Eſpagne en Amérique, ne privera pas le public de ces inſtructions.

NOTE XLII, *pag.* 205.

Peu de voyageurs ont eu autant d'occaſions que Don Antoine Ulloa d'obſerver les habitans des différentes contrées de l'Amérique. Dans un ouvrage qu'il a publié derniérement, il décrit de la maniere ſuivante les traits caractériſtiques de cette race d'hommes. « Un front très-petit, couvert » de cheveux aux extrêmités juſques » vers le milieu des ſourcils; de petits » yeux;

» yeux ; un nez mince, effilé & re-
» courbé vers la levre ſupérieure ; le
» viſage large, les oreilles grandes ;
» les cheveux très-noirs, liſſes &
» rudes ; les membres bien tournés ; le
» pied petit ; le corps d'une propor-
» tion exacte ; la peau unie & ſans
» poil, excepté dans la vieilleſſe où
» il leur vient un peu de barbe, mais
» jamais aux joues ». *Noticias Americanas, &c. pag.* 307. M. le Chevalier Pinto qui pendant pluſieurs années a réſidé dans une partie de l'Amérique où Ulloa n'a jamais été, donne l'eſquiſſe ſuivante de l'aſpect général des Indiens de ces contrées. « Ils ſont
» tous d'une couleur de cuivre, avec
» quelque différence dans les teintes,
» non pas en proportion de leur diſ-
» tance de l'équateur, mais ſelon le
» degré d'élévation du ſol qu'ils ha-
» bitent. Ceux qui vivent ſur les hau-
» teurs ſont plus blancs que ceux qui
» occupent les terreins bas & maré-
» cageux de la côte. Leur viſage eſt
» rond & plus éloigné peut-être de
» la forme ovale que celui d'aucun
» autre peuple. Leur front eſt petit,
» l'extrêmité de leurs oreilles fort

» éloignée du visage, leurs levres » épaisses, leur nez camus, les yeux » noirs ou couleur de châtaigne, pe- » tits, mais distinguant les objets à une » grande distance. Leurs cheveux sont » toujours épais, lisses & sans la » moindre apparence de frisure. Ils » n'ont de poil sur aucune partie du » corps, excepté à la tête. Au pre- » mier regard un habitant de l'Amé- » rique méridionale paroît un être » doux & tranquille; mais en l'exa- » minant de plus près on trouve dans » sa figure quelque chose de sauvage, » de méfiant & de sombre ». *Manuscrit entre les mains de l'auteur.* Ces deux portraits faits par des mains plus habiles que celles du commun des voyageurs, ont une grande ressemblance entr'eux.

NOTE XLIII, *pag.* 205.

Il y a des exemples étonnans de l'agilité soutenue des Américains à la course. Adair rapporte les aventures d'un guerrier de Chikkasah, qui en un jour & demi & deux nuits fit trois cents milles comptés, au travers des

bois & des montagnes. *Hiſt. of Amer. Indians*, 396.

NOTE XLIV, *pag.* 213.

M. Godin le jeune, qui pendant quinze ans a réſidé parmi les Indiens du Pérou & de Quito, & pendant vingt ans dans la colonie Françoiſe de Cayenne, où il y a un commerce ſuivi avec les Galibis & les autres peuplades de l'Orénoque, obſerve que la vigueur de la conſtitution des Américains eſt exactement en raiſon de leur habitude au travail. Les Indiens des climats chauds, tels que ceux des côtes de la mer du ſud, de la riviere des Amazones & de celle de l'Orénoque, ne peuvent pas être comparés pour la force à ceux des régions froides; « cependant, dit-il, il » part tous les jours des chaloupes de » Para, établiſſement Portugais ſur la » riviere des Amazones, pour remon- » ter la riviere malgré la rapidité de » ſon cours: ces chaloupes avec les » mêmes rameurs ſe rendent à San- » Pablo, qui eſt à huit cents lieues de » là. On ne trouvera aucun équipage

» de blancs ni même de negres, en » état de réſiſter à une pareille fatigue, » comme les Portugais en ont fait » l'expérience ; cependant c'eſt ce » qu'on voit faire tous les jours aux » Indiens, parce qu'ils y ſont habi- » tués depuis leur enfance ». *Manuſcrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE XLV, *pag.* 223.

Dom Antoine Ulloa qui a parcouru une grande partie du Pérou & du Chili, le royaume de la nouvelle Grenade & pluſieurs autres provinces qui bordent le golfe du Mexique, pendant les dix années qu'il a travaillé avec les mathématiciens François, & qui eut enſuite occaſion de voir les habitans de l'Amérique ſeptentrionale, dit : « quand on a vu un » ſeul Américain, on peut dire qu'on » les a tous vus, tant ils ſe reſſemblent » par le teint & par la figure ». *Notic. Americanas, pag.* 308. Un obſervateur plus ancien, Pedro de Cieca de Leon, un des conquérans du Pérou, qui a traverſé auſſi pluſieurs provinces de l'Amérique, aſſure que ces peuples,

hommes & femmes, paroiſſent être tous enfans d'un même pere & d'une même mere, malgré le nombre infini de peuplades ou de nations & la diverſité des climats qu'ils habitent. *Cronica del Peru, part. I, cap.* 19. On ne peut pas douter qu'il n'y ait une certaine combinaiſon de traits & un certain air particulier qui forment ce qu'on peut appeller une figure Européenne ou Aſiatique. Il doit donc y en avoir une auſſi qu'on peut nommer figure Américaine & qui doit être propre à la race entiere. Ce caractere général peut frapper les voyageurs au premier coup-d'œil, tandis que les nuances qui diſtinguent les peuples de différentes régions échappent à leurs obſervations. Mais lorſque des perſonnes qui ont ſi longtems réſidé parmi les Américains, atteſtent toutes cette reſſemblance de figure dans les différens climats, nous pouvons en conclure qu'elle eſt plus remarquable que celle d'aucune autre race d'hommes. Voyez auſſi *Garcia origen. de los Indios, pag.* 54, 242. *Torquemada, Monarch. Ind. II*, 571.

NOTE XLVI, *pag.* 225.

M. le Chevalier de Pinto dit qu'on lui a assuré que dans les parties intérieures du Brésil on trouve quelques individus qui ressemblent aux Blasfards du Darien, mais que la race ne s'en propage point & que leurs enfans sont semblables aux autres Américains. Cette espece d'hommes est cependant peu connue. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE XLVII, *pag.* 232.

L'auteur des *Recherches philosophiques, &c. tom. I, pag.* 281, *&c.* a rassemblé & constaté avec beaucoup d'exactitude les témoignages de plusieurs voyageurs touchant les Patagons. Depuis la publication de cet ouvrage, plusieurs navigateurs ont visité les terres Magellaniques, & different beaucoup, ainsi que leurs prédécesseurs, dans les relations qu'ils ont données des habitans de ce pays. Suivant le commodore Byron & son équipage, qui passerent le détroit en

1764, la grandeur ordinaire des Patagons eſt de huit pieds ; pluſieurs même ſont beaucoup plus grands : *Phil. tranſact. vol. LVII, pag.* 78. Les capitaines Wallis & Carteret qui les ont réellement meſurés en 1766, diſent qu'ils ont ſix pieds & juſqu'à ſix pieds cinq & ſept pouces : *Phil. tranſact. vol. LX, pag.* 22. Ces derniers paroiſſent cependant avoir été le même peuple dont on a ſi fort exagéré la grandeur en 1764, puiſque pluſieurs avoient encore des colliers & de la flanelle rouge de la même eſpece que celle qu'on avoit miſe à bord du vaiſſeau du capitaine Wallis ; d'où il conclut fort naturellement qu'ils avoient reçu ces préſens de M. Byron. *Voyages rédigés par Hawkeſworth, tom. I.* M. de Bougainville les meſura de nouveau en 1767, & ſon rapport s'approche beaucoup de celui du capitaine Wallis. *Voyages, tom. I, pag.* 242. Aux témoignages que je viens de citer, j'en ajouterai encore un autre d'un grand poids. En 1762, Dom Bernard Ibagnez d'Echavarri accompagna le marquis de Valdelirios à Buenos-Ayres, où il réſida pendant pluſieurs années.

C'eſt un auteur fort judicieux & qui parmi ſes compatriotes paſſe pour ne s'être pas écarté de la vérité. En parlant des contrées qui ſe trouvent à l'extrêmité méridionale de l'Amérique, il dit : « par quels Indiens ſont-» elles habitées? Ce n'eſt certainement » pas par les fabuleux Patagons qui, » à ce qu'on prétend, occupent ce » diſtrict. Pluſieurs témoins oculaires » qui ont vécu & commercé avec ces » Indiens, m'en ont donné une deſ-» cription exacte. Ils ſont de la même » taille que les Eſpagnols; je n'en ai » jamais vu qui eût plus de deux *vares* » & deux ou trois pouces »; c'eſt-à-dire, environ 80 ou 81, 332 pouces Anglois, ſi M. Echavarri a calculé d'après la *vare* de Madrid; ce qui s'accorde beaucoup avec la meſure donnée par le capitaine Wallis. *Reyno*, *Jeſuit. pag.* 238. M. Falkener, qui a demeuré pendant quarante ans comme miſſionnaire dans les parties méridionales de l'Amérique, dit que « les Pa-» tagons ou *Puelches* ſont un peuple » d'une grande taille; mais je n'ai ja-» mais entendu parler de cette race » de géants dont quelques voyageurs

» ont fait mention, quoique j'aie vu » les individus de différentes peuplades » des Indiens méridionaux ». *Introduct. pag.* 26.

NOTE XLVIII, *pag.* 238.

Antoine Sanchès Ribero, ſavant & ingénieux médecin, a publié en 1765 une diſſertation, par laquelle il cherche à prouver que cette maladie n'a pas été apportée de l'Amérique, mais qu'elle a pris naiſſance en Europe où elle a été la ſuite d'une maladie épidémique & maligne. Si je voulois entrer ici dans une diſcuſſion ſur ce ſujet, dont je n'aurois pas parlé s'il n'avoit pas été intimement lié avec mes recherches, il ne ſeroit pas difficile de faire voir quelques mépriſes dans les faits ſur leſquels il ſe fonde, & quelques erreurs dans les conſéquences qu'il en tire. La communication rapide de ce mal, de l'Eſpagne ſur toute l'Europe, reſſemble plus au progrès d'une épidémie qu'à une maladie tranſmiſe par contagion. On en a parlé pour la premiere fois en Europe en 1493, & avant l'année 1497

ce mal s'étoit déclaré dans preſque toutes les contrées de l'Europe avec des ſymptomes ſi alarmans qu'on jugea néceſſaire d'interpoſer l'autorité civile pour en arrêter le progrès.

NOTE XLIX, *pag.* 245.

Le peuple d'Otahiti n'a point de terme pour ſignifier un plus grand nombre que celui de deux cents, qui ſuffit pour ſes calculs. *Relation des voyages, &c. par Hawkeſworth, traduct. franç. in-4°. Paris 1774, tom. II, p. g.* 502.

NOTE L, *pag.* 255.

Comme la peinture que j'ai faite des nations ſauvages differe beaucoup de celle que nous en ont donnée des auteurs très-eſtimables, il eſt peut-être néceſſaire de produire ici quelques-unes des autorités ſur leſquelles j'ai fondé ma deſcription. Jamais les mœurs des Sauvages n'ont été décrites par des perſonnes plus en état de les obſerver avec diſcernement que les philoſophes employés en 1735 par la

France & par l'Eſpagne pour déterminer la figure de la terre. M. Bouguer, Don Antonio Ulloa & Don George Juan ont vécu long-tems parmi les nations les moins civiliſées du Pérou. M. de la Condamine a eu non-ſeulement auſſi cette occaſion de les obſerver, mais en deſcendant le Maragnon il a été à portée de voir les différentes peuplades qui habitent ſur les bords de cette riviere dans ſon long cours au travers du continent de l'Amérique méridionale.

Il y a un rapport frappant entre les deſcriptions qu'ils nous ont données du caractere des Américains. « Ils ſont » tous d'une pareſſe extrême, dit M. » Bouguer; ils paſſeront des journées » entieres dans la même place, aſſis » ſur leurs talons, ſans remuer ni rien » dire..... On ne peut aſſez dire » combien ils montrent d'indifférence » pour les richeſſes & même pour » toutes leurs commodités.... On ne » ſait ſouvent quelle eſpece de motif » leur propoſer lorſqu'on veut en » exiger quelque ſervice.... On leur » offre inutilement quelques pieces » d'argent, ils répondent qu'ils n'ont

» pas faim ». *Voyages au Pérou*, *in*-4°. *Paris* 1749, *pag.* 102.

Si on les regarde comme des hommes, les bornes de leur intelligence ſemblent incompatibles avec l'excellence de l'ame, & leur imbécillité eſt ſi viſible qu'à peine en certains cas peut-on ſe faire d'eux une autre idée que celle qu'on a des bêtes. Rien n'altere la tranquillité de leur ame, également inſenſible aux revers & aux proſpérités. Quoiqu'à demi nus, ils ſont auſſi contens que le roi le plus ſomptueux dans ſes habillemens. Les richeſſes n'ont pas le moindre attrait pour eux, & l'autorité & les dignités où ils peuvent prétendre, leur paroiſſent ſi peu des objets d'ambition, qu'un Indien recevra avec la même indifférence l'emploi d'alcade & celui de bourreau, ſi on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Rien ne peut les émouvoir ni les faire changer; l'intérêt n'a aucun pouvoir ſur eux, & ſouvent ils refuſent de rendre un petit ſervice, quoique ſûrs de recevoir une groſſe récompenſe. La crainte ne fait aucun effet ſur eux; le reſpect n'en produit pas davantage, diſpoſi-

tion d'autant plus ſinguliere qu'on ne peut la changer par aucun moyen: on ne peut ni les tirer de cette indifférence qui eſt à l'épreuve des efforts des hommes les plus habiles, ni leur faire renoncer à cette groſſiere ignorance ni à cette négligence inſouciante qui déconcertent la prudence de ceux qui s'occupent de leur bien-être. *Voyage de Ulloa, tom. I, pag.* 335, 336. Il cite des traits extraordinaires de ces qualités ſingulieres, *pag.* 336, 347. « L'inſenſibilité, dit » M. de la Condamine, fait la baſe du » caractere des Américains. Je laiſſe » à décider ſi on la doit honorer du » nom d'apathie, ou l'avilir par celui » de ſtupidité. Elle naît ſans doute du » petit nombre de leurs idées, qui » ne s'étend pas au-delà de leurs be- » ſoins. Gloutons juſqu'à la voracité » quand ils ont de quoi la ſatisfaire; » ſobres quand la néceſſité les y » oblige, juſqu'à ſe paſſer de tout ſans » paroître rien deſirer; puſillanimes & » poltrons à l'excès, ſi l'ivreſſe ne les » tranſporte pas; ennemis du travail; » indifférens à tous motifs de gloire, » d'honneur & de reconnoiſſance;

» uniquement occupés de l'objet pré-
» ſent, & toujours déterminés par lui,
» ſans inquiétude pour l'avenir; inca-
» pables de prévoyance & de ré-
» flexion; ſe livrant quand rien ne les
» gêne à une joie puérile, qu'ils ma-
» nifeſtent par des ſauts & des éclats
» de rire immodérés, ſans objet &
» ſans deſſein; ils paſſent leur vie ſans
» penſer, & ils vieilliſſent ſans ſortir
» de l'enfance dont ils conſervent tous
» les défauts. Si ces reproches ne re-
» gardoient que les Indiens de quelques
» provinces du Pérou, auxquels il ne
» manque que le nom d'eſclaves, on
» pourroit croire que cette eſpece
» d'abrutiſſement naît de la ſervile dé-
» pendance où ils vivent; l'exemple
» des Grecs modernes prouvant aſſez
» combien l'eſclavage eſt propre à dé-
» grader les hommes; mais les Indiens
» des miſſions & les Sauvages qui
» jouiſſent de leur liberté, étant pour
» le moins auſſi bornés, pour ne pas
» dire auſſi ſtupides que les autres,
» on ne peut voir ſans humiliation
» combien l'homme abandonné à la
» ſimple nature, privé d'éducation &
» de ſociété, differe peu de la bête ».

Relation abrégée d'un voyage, &c. pag. 52, 53. M. de Chanvalon, obſervateur intelligent & philoſophe, qui ſe rendit à la Martinique en 1751, & qui y réſida pendant ſix ans, a fait des Caraïbes le portrait ſuivant. « Ce n'eſt » pas la couleur rougeâtre de leur » teint, ce ne ſont pas leurs traits dif- » férens des nôtres, qui mettent une » ſi grande différence entr'eux & nous: » c'eſt leur exceſſive ſimplicité ; ce » ſont les bornes de leur conception. » Leur raiſon n'eſt pas plus éclairée ni » plus prévoyante que l'inſtinct des » bêtes. Celle des gens de la campagne » les plus groſſiers, celle même des ne- » gres élevés dans les parties de l'Afri- » que les plus éloignées du commerce, » laiſſe entrevoir quelquefois une in- » telligence encore enveloppée, mais » capable d'accroiſſement. Celle des » Caraïbes ne paroît preſque pas en » être ſuſceptible. Si la ſaine philoſo- » phie & la religion ne nous prêtoient » pas leurs lumieres ; ſi l'on ſe décidoit » par les premieres impulſions de l'eſ- » prit, on ſeroit porté d'abord à croire » que ces peuples n'appartiennent pas à » la même eſpece humaine que nous.

» Leurs yeux ſtupides ſont le vrai mi-
» roir de leur ame; elle paroît ſans fonc-
» tions, leur indolence eſt extrême.
» Jamais de ſoucis pour le moment
» qui doit ſuccéder au moment pré-
» ſent ». *Voyage à la Martinique, pag.* 44, 45, 51. MM. de la Borde, Dutertre & Rochefort confirment cette deſcription. « Les marques caractériſ-
» tiques des Californiens, dit le Pere
» Venegas, de même que de tous les
» autres Indiens, ſont la ſtupidité &
» l'inſenſibilité; le défaut de connoiſ-
» ſance & de réflexion; l'inconſtance,
» l'impétuoſité & un appétit aveugle;
» une pareſſe exceſſive qui leur fait
» abhorrer la fatigue & le travail;
» l'amour du plaiſir & des amuſemens,
» quelqu'inſipides & groſſiers qu'ils
» ſoient; la puſillanimité & le décou-
» ragement; en un mot, le défaut to-
» tal & abſolu de tout ce qui conſti-
» tue l'homme & le rend raiſonnable,
» inventif, traitable, utile à lui-même
» & à la ſociété. Il n'eſt pas aiſé aux
» Européens qui ne ſont pas ſortis de
» leurs pays, de ſe former une juſte
» idée des peuples dont je parle. On
» auroit de la peine à trouver dans le

» recoin le moins fréquenté du globe,
» une nation auſſi ſtupide, auſſi bor-
» née, auſſi foible d'eſprit & de
» corps que les malheureux Ca-
» liforniens. Leur intelligence ne va
» pas au-delà de ce qu'ils voient: les
» idées abſtraites, les raiſonnemens
» les moins compliqués ſont hors de
» leur portée, de maniere qu'ils ne
» perfectionnent preſque jamais leurs
» premieres idées; encore ſont-elles
» fauſſes & imparfaites. On a beau
» leur faire ſentir les avantages qu'ils
» peuvent ſe procurer en agiſſant de
» telle ou telle façon, ou en s'abſtenant
» de ce qui les flatte; on ne gagne rien
» ſur eux; ils ne peuvent comprendre
» le rapport qu'il y a entre les moyens
» & les fins; ils ne ſavent ce que c'eſt
» que de s'occuper à ſe procurer un
» bien ou à ſe garantir d'un mal dont
» ils ſont menacés. Leur volonté eſt
» proportionnée à leurs facultés, &
» toutes leurs paſſions n'agiſſent que
» dans une ſphere très-bornée. Ils
» n'ont abſolument point d'ambition,
» & ils ſont infiniment plus jaloux de
» paſſer pour robuſtes que pour vail-
» lans. Ils ne connoiſſent ni l'honneur,

» ni la réputation, ni les titres, ni les » poſtes, ni les diſtinctions de ſupé- » riorité ; de maniere que l'ambition, » ce puiſſant reſſort des actions hu- » maines, qui cauſe tant de biens ap- » parens & tant de maux réels dans le » monde, n'a aucun pouvoir ſur eux. » Cette diſpoſition d'eſprit les rend » non-ſeulement pareſſeux, indolens, » inactifs & ennemis du travail, mais » leur fait encore ſaiſir avec empreſ- » ſement le premier objet qui ſe pré- » ſente devant eux pour peu qu'il leur » plaiſe. Ils regardent avec indiffé- » rence les ſervices qu'on leur rend, » & n'en conſervent aucune recon- » noiſſance. En un mot, on peut les » comparer à des enfans en qui la » raiſon n'eſt pas encore développée. » C'eſt proprement une nation chez » qui aucun individu ne parvient à » l'âge viril ». *Hiſt. nat. & civile de la Californie, tom. I, pag.* 85, 90. M. Ellis parle de même de l'indolence & du caractere inconſéquent du peuple qu'on trouve près de la baie de Hudſon. *Voyage, pag.* 194, 195.

Les Américains ſont ſi ſtupides que tous les negres en général ont une ap-

titude beaucoup plus grande qu'eux à apprendre les différentes choſes qu'on veut leur enſeigner, & dont il leur eſt impoſſible de ſaiſir l'idée; c'eſt pourquoi les negres, quoiqu'eſclaves, ſe croient des êtres d'une nature ſupérieure aux Américains, qu'ils ne regardent qu'avec mépris, comme incapables de diſcernement & de raiſon. *Ulloa, notic. Americ. pag.* 322, 323.

NOTE LI, *pag.* 265.

J'ai remarqué, *pag.* 219, que c'eſt pour la même raiſon qu'ils ne cherchent jamais à élever les enfans foibles ou mal-faits. Ces deux idées ſont ſi profondément imprimées dans l'eſprit des Américains, que les Péruviens, qui ſont très-civiliſés ſi on les compare avec les peuples Sauvages dont je dépeins les mœurs, les ont retenues, malgré leur commerce journalier avec les Eſpagnols. Ce peuple regarde encore la naiſſance des jumeaux comme un événement de mauvais augure, & les parens ont recours à des actes de la plus rigoureuſe mortification pour écarter les malheurs dont ils ſont me-

nacés. Lorſqu'un enfant eſt né avec quelque difformité, ils cherchent à éviter de le faire baptiſer, & ce n'eſt pas ſans peine qu'on les engage à le nourrir. *Arriaga, extirpac. de la Idolat. del Peru, pag.* 32, 33.

NOTE LII, *pag.* 272.

La quantité de poiſſon qu'on trouve dans les rivieres de l'Amérique méridionale eſt ſi conſidérable qu'elle mérite quelque attention. Le P. Acugna dit, « qu'il y a une ſi grande quantité de poiſſon dans le Maragnon, » qu'on peut le prendre avec la main » ſans employer aucun artifice : *pag.* » 138. L'Orénoque, dit le P. Gumilla, » produit une ſi grande quantité de » tortues, que je ne ſaurois trouver » des termes pour l'exprimer. Je ne » doute même pas que ceux qui li- » ront ce que je vais dire, ne m'ac- » cuſent d'exagérer la choſe ; mais je » puis les aſſurer qu'il eſt auſſi diffi- » cile de les compter que de compter » le ſable des rivages de l'Orénoque. » On peut juger de leur quantité par » la conſommation extraordinaire

» qu'il s'en fait ; car toutes les nations » & tous les peuples voiſins de ce » fleuve, & même ceux qui en ſont » éloignés s'y rendent avec leurs fa- » milles pour en faire la récolte ; & » non-ſeulement ils s'en nourriſſent » tout le tems qu'elle dure, mais ils » en font même ſécher pour les em- » porter chez eux, y joignant une mul- » titude de corbeilles pleines d'œufs » qu'ils ont fait cuire au feu, &c. ». *Hiſt. de l'Orénoque, tom. II, chap.* 22, *pag.* 56, 60. M. de la Condamine confirme ces récits ; *pag.* 159.

NOTE LIII, *pag.* 272.

Piſo a décrit deux de ces plantes, la *cururuape* & la *guajana-timbo*. Il eſt ſingulier que quoiqu'elles operent ce fatal effet ſur les poiſſons, bien loin d'être nuiſibles à l'homme, on s'en ſert avec ſuccès dans la médecine. *Piſo, lib. IV, cap.* 88. Bancroft parle d'une autre plante, nommée *hiarrée*, dont une petite quantité ſuffit pour enivrer les poiſſons à une diſtance conſidérable ; de ſorte qu'en peu de minutes ils flottent ſans mouvement

ſur la ſurface de l'eau, où il eſt facile de les prendre. *Nat. hiſt. of Guiana, pag.* 106.

NOTE LIV, *pag.* 277.

Nous avons des exemples remarquables des malheurs auxquels des nations ſauvages ont été expoſées par la famine. Alvar Nugnès Cabeca de Vaca, l'un des plus vertueux aventuriers Eſpagnols, a demeuré pendant neuf ans parmi les Sauvages de la Floride qui ignoroient toute eſpece d'agriculture, & dont la nourriture étoit auſſi mauvaiſe que précaire. « Ils » vivent principalement, dit-il, des » racines des plantes, qu'ils ne ſe procurent qu'avec beaucoup de peine, » en errant de tous côtés pour les » chercher. Ils tuent quelquefois un » peu de gibier ou prennent du poiſ» ſon, mais en ſi petite quantité, que » la faim les oblige à manger des arai» gnées, des œufs de fourmis, des » vers, des lézards, des ſerpens & une » eſpece de terre onctueuſe; je ſuis » même perſuadé que s'il ſe trouvoit » dans ce pays quelques pierres, ils

» les avaleroient. Ils gardent les arê-
» tes de poiſſon & de ſerpent, qu'ils
» réduiſent en poudre pour les man-
» ger. La ſeule ſaiſon pendant laquelle
» ils ne ſouffrent point de la famine
» eſt celle où ſe mûrit un certain
» fruit, qu'ils nomment *tunas* ». *Nau-fragias*, *cap.* 18, *pag.* 20, 21, 22. Il remarque dans un autre endroit qu'ils ſont ſouvent réduits à paſſer deux ou trois jours ſans manger. *C.* 24, *pag.* 27.

NOTE LV, *pag.* 280.

M. Fermin a donné une deſcription exacte des deux eſpeces de manioc, avec un détail ſur la maniere de les cultiver, à quoi il a joint quelques expériences qu'il a faites pour ſe convaincre des qualités vénéneuſes du ſuc, extrait de l'eſpece qu'il appelle *caſſave amere*, connue parmi les Eſpagnols ſous le nom de *Yuca-brava*. *Deſcript. de Surinam*, *tom.* 1, *pag.* 66.

NOTE LVI, *pag.* 281.

On trouve le plantain en Aſie & en Afrique auſſi bien qu'en Amérique.

Oviedo prétend que ce n'eſt point une plante indigene du nouveau monde, mais qu'elle a été portée à Hiſpaniola en 1516, par le P. Thomas de Berlanga, qui l'avoit priſe aux iſles Canaries où les boutures originaires en avoient été apportées des Indes orientales : *Oviedo, lib. VIII, cap.* 1. Cependant l'opinion d'Acoſta & d'autres naturaliſtes qui la regardent comme une plante de l'Amérique, paroît mieux fondée, *Acoſta, hiſt. nat. lib. IV*, 21. Elle étoit cultivée par des peuples ſauvages de l'Amérique qui avoient peu de communication avec les Eſpagnols, & qui étoient privés de cette intelligence qui porte l'homme à imiter des nations étrangeres ce qui peut lui être utile. *Gumil. III, pag.* 186. *Voyage de Wafer, pag.* 87.

NOTE LVII, *pag.* 283.

Il eſt ſurprenant qu'Acoſta, l'un des écrivains les plus exacts & les plus inſtruits ſur les affaires d'Amérique, affirme que le maïs, quoique cultivé ſur le continent, n'étoit pas connu dans les iſles, où l'on ne mangeoit

geoit que du pain de caſſave : *Hiſt. nat. lib. IV, cap.* 16. Mais Martyr, dans le premier livre de ſes Décades, qu'il écrivit en 1493, après le premier retour du voyage de Colomb, cite expreſſément le maïs comme une plante cultivée par les Inſulaires, & dont ils faiſoient du pain, *pag.* 7. Gomera aſſure auſſi qu'ils connoiſſent la culture du maïs : *hiſt. gener. cap.* 28. Oviedo décrit le maïs ſans dire que ce fût une plante qui n'étoit pas naturelle à Hiſpaniola : *lib. VII, cap.* 1.

NOTE LVIII, *pag.* 294.

La nouvelle Hollande, pays qu'on ne connoiſſoit autrefois que de nom, mais qui depuis peu a été viſitée par des obſervateurs intelligens, eſt ſituée dans une région du globe où l'on doit jouir d'un climat très-heureux, puiſqu'elle s'étend depuis le dixieme juſqu'au trente-huitieme degré de latitude ſeptentrionale. Sa ſurface quarrée eſt plus grande que celle de toute l'Europe. Le peuple qui en habite les différentes parties paroît ne former qu'une ſeule race. Il eſt évidemment

moins civiliſé que la plupart des Américains & a fait moins de progrès dans les arts de la vie. On n'apperçoit pas la moindre trace de culture dans toute cette vaſte étendue de terre. Les habitans ſont en ſi petit nombre que le pays paroît preſque déſert. Leurs tribus ſont beaucoup moins conſidérables que celles de l'Amérique. Ils ne vivent pour ainſi dire que de poiſſons; ils n'ont point de demeure fixe, mais errent de côté & d'autre pour chercher leur nourriture. Les deux ſexes vont entiérement nus. Leurs habitations, leurs uſtenſiles, &c. ſont plus ſimples & plus groſſiers que ceux des Américains. *Voy. &c. publiés par Hawkeſworth, tom. III, pag.* 104, *&c. in*-4°. La nouvelle Hollande eſt peut-être le pays où l'on trouve l'homme dans l'état de la plus grande ignorance, & où il nous offre le plus triſte exemple de ſa condition & de ſes moyens dans cet état de nature brute. Si dans la ſuite de nouveaux voyageurs y font des recherches plus exactes, la comparaiſon des mœurs de ſes habitans avec celles des Américains, ne pourra manquer de

former un article intéreſſant & inſtructif pour l'hiſtoire de l'eſpece humaine.

NOTE LIX, *pag.* 294.

Le P. Gabriel Mareſt, que les affaires de ſa miſſion obligerent de ſe rendre de *Caſcaskias*, village des Illinois à *Machiltimakinac*, c'eſt-à-dire, à plus de trois cents lieues de là, nous donne de ce pays la deſcription ſuivante. « Nous avons marché pendant » douze jours ſans rencontrer une » ſeule ame. Tantôt nous nous trou» vions dans des prairies à perte de » vue, coupées de ruiſſeaux & de » rivieres, ſans trouver aucun ſen» tier qui nous guidât; tantôt il falloit » nous ouvrir un paſſage à travers des » forêts épaiſſes, au milieu de brouſ» failles remplies de ronces & d'é» pines; d'autres fois nous avions à » paſſer des marais pleins de fange, où » nous enfoncions quelquefois juſqu'à » la ceinture. Après avoir bien fatigué » pendant le jour, il nous falloit pren» dre le repos de la nuit ſur l'herbe » ou ſur quelques feuillages, expoſés

» au vent, à la pluie & aux injures » de l'air » : *Lettres édifiantes, pag.* 360, 361. Le Dr. Brickell, dans une courſe qu'il fit en 1730 de la Caroline ſeptentrionale vers les montagnes, marcha quinze jours ſans rencontrer une ſeule créature humaine : *Nat. hiſt. of North Carolina, pag.* 389. Diego de Ordas qui voulut former un établiſſement dans l'Amérique méridionale en 1532, parcourut de même ce pays pendant quinze jours ſans y trouver un ſeul habitant. *Herrera, Decad.* 5, *lib. I, cap.* 11.

NOTE LX, *pag.* 295.

Je ſuis fort porté à croire que la communauté de biens & la jouiſſance commune des vivres ne ſont connues que des peuples chaſſeurs les plus ſauvages, & que l'idée du droit excluſif de propriété ſur les fruits de la terre naît chez une nation au moment qu'elle connoît quelqu'eſpece d'agriculture ou d'induſtrie réglée. Les détails que j'ai reçus ſur l'état de la propriété chez les Indiens de différentes parties de l'Amérique me confirment

dans cette opinion. « L'idée des natu-
» rels du Bréſil touchant la propriété, eſt que ſi quelqu'un a cultivé un
» champ, lui ſeul doit jouir de ſon
» produit, ſans qu'un autre y puiſſe
» prétendre. Tout ce qu'un individu
» ou une famille prend à la chaſſe ou
» à la pêche appartient de droit à cet
» individu ou à cette famille, ſans
» qu'on ſoit obligé d'en faire part à
» qui que ce ſoit, excepté aux caciques
» ou à quelque parent malade. Si
» quelqu'un du village entre dans leurs
» cabanes, il peut s'y aſſeoir & man-
» ger ſans en demander la permiſſion;
» mais ce n'eſt qu'une conſéquence de
» leur principe général d'hoſpitalité;
» car je ne me ſuis jamais apperçu
» qu'ils partageaſſent la récolte de
» leurs champs ou le produit de leur
» chaſſe, ce qu'on auroit pu regarder
» comme le réſultat de quelque idée
» de communauté de biens. Ils ſont
» au contraire ſi attachés à ce qu'ils
» regardent comme leur bien propre,
» qu'il ſeroit très-dangereux de vou-
» loir les en priver. Je n'ai jamais vu
» ni entendu parler d'aucune nation
» Indienne de l'Amérique méridio-

» naſe parmi laquelle cette commu-
» nauté de biens qu'on vante tant ſoit
» connue. Ce qui coûta le plus aux
» Jéſuites à faire goûter aux Indiens
» du Paraguay, fut la jouiſſance com-
» mune des biens, qu'ils introduiſi-
» rent dans leurs miſſions, & qui étoit
» contraire aux idées antérieures des
» Indiens. Ils connoiſſoient les droits
» d'une propriété privée & excluſive,
» & ne ſe ſoumirent qu'avec répu-
» gnance à des loix qui y étoient op-
» poſées ». *Manuſcrit de M. le chevalier de Pinto, entre les mains de l'auteur.*
« La poſſeſſion actuelle, dit un miſ-
» ſionnaire qui pendant pluſieurs an-
» nées a réſidé parmi les Indiens des
» cinq nations, donne un droit ſur un
» terrein; mais lorſque le poſſeſſeur
» le quitte, un autre a le même droit
» de s'en rendre maître qu'avoit eu
» celui qui vient de le quitter ». Cette loi ou cette coutume ne regarde pas ſeulement le terrein ſur lequel eſt bâtie une maiſon, mais encore un champ cultivé. « Si quelqu'un a préparé une
» piece de terre pour y bâtir ou plan-
» ter, perſonne n'a le droit de l'en
» priver, & moins encore de lui en-

» lever le fruit de ſes travaux, à moins » qu'il ne renonce lui-même à ſa » poſſeſſion; mais je n'ai jamais en- » tendu parler d'un acte formel de » ceſſion d'un Indien à un autre dans » leur état naturel. Les limites de » chaque canton ſont marquées; c'eſt- » à-dire, qu'il leur eſt permis de chaſ- » ſer juſqu'à telle riviere d'un côté & » telle montagne de l'autre. Cet eſpace » eſt occupé & cultivé par un cer- » tain nombre de familles qui jouiſ- » ſent en particulier du fruit de leur » travail & du produit de leur chaſſe, » ſans qu'il ſoit permis à la commu- » nauté d'y prétendre ». *Manuſcrit de M. Gideon Hawley, entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXI, *pag.* 298.

Cette différence entre le caractere des Américains & celui des negres eſt ſi frappante, qu'il eſt paſſé en proverbe dans les iſles Françoiſes, « que regar- » der un Sauvage de travers, c'eſt le » battre; le battre, c'eſt le tuer; battre » un negre, c'eſt le nourrir ». *Dutertre, tom. II, pag.* 490.

NOTE LXII, *pag.* 300.

La description de l'état politique du peuple de Cinaloa ressemble parfaitement à celui des habitans de l'Amérique septentrionale. « Ils n'ont ni » loix ni souverains pour punir leurs » crimes, dit un missionnaire qui a » vécu long-tems parmi eux : ils n'ont » aussi aucune espece d'autorité ou de » gouvernement politique, qui les » contienne dans de certaines bornes. » Ils ont à la vérité des caciques qui » sont les chefs des familles ou des » villages, mais leur autorité se borne » à les commander pendant la guerre » ou lorsqu'iis font quelques expédi- » tions contre leurs ennemis. Cette » autorité des caciques n'est pas hé- » réditaire, & ils ne la doivent qu'à » leur valeur pendant la guerre, ou » au pouvoir & au nombre de leurs » parens & de leurs amis. Quelque- » fois même ils obtiennent cette pré- » éminence par leur éloquence à faire » valoir leurs propres exploits ». *Ribas, hist. de los triunf. &c. pag.* 11. L'état des Chiquitos dans l'Amérique

méridionale eſt à peu près le même. « Ils n'ont aucune forme réguliere » de gouvernement ou de ſociété ci- » vile; mais ſur les objets d'intérêt » public ils écoutent les conſeils de » leurs vieillards, qu'ils ſuivent or- » dinairement. La dignité de cacique » n'eſt pas héréditaire, & n'eſt accor- » dée qu'au mérite ou à la valeur. Il ne » regne parmi eux qu'une eſpece d'u- » nion imparfaite. Leur ſociété reſ- » ſemble à une république ſans chef, » où chacun eſt le maître de ſa per- » ſonne, & peut, ſur le moindre dé- » goût, ſe ſéparer de ceux avec qui » il paroiſſoit le plus lié ». *Relac. hiſtorical de los Chiquitos, por P. Juan Patr. Fernandez, pag.* 32, 33. Ainſi il paroît que les nations qui ſont dans un même état de ſociété, quoiqu'habitant des climats fort différens, ont les mêmes inſtitutions civiles & la même forme de gouvernement.

NOTE LXIII, *pag.* 322.

« J'ai connu des Indiens », dit un auteur fort inſtruit de leurs mœurs, « qui pour ſe venger ont fait mille

» lieues à travers des forêts, des mon-
» tagnes & des marais de roſeaux,
» expoſés à toutes les intempéries de
» l'air, à la faim & à la ſoif. Leur
» deſir de vengeance eſt ſi violent
» qu'il fait mépriſer tous ces dangers,
» pourvu qu'ils aient le bonheur d'en-
» lever la chevelure du meurtrier ou
» d'un ennemi, afin d'appaiſer les
» ombres irritées de leurs parens maſ-
» ſacrés ». *Adair, hiſt. of Amer. Indians, pag.* 150.

NOTE LXIV, *pag.* 322.

Les exploits que Piskaret, chef des Algonquins, a exécutés pour la plupart ſeul ou avec un ou deux de ſes compagnons, tiennent une place diſtinguée dans l'hiſtoire de la fameuſe guerre entre les Algonquins & les Iroquois. *De la Potherie, tom. I, pag.* 297, *&c. Colden's, hiſt. of five nations, pag.* 125.

NOTE LXV, *pag.* 327.

La vie d'un chef qui échoue dans une expédition eſt ſouvent en danger, & il eſt toujours dégradé du rang

qu'il avoit obtenu par ſes exploits antérieurs. *Adair*, *pag.* 388.

NOTE LXVI, *pag.* 327.

Comme la maniere de faire la guerre chez les peuples de l'Amérique ſeptentrionale, eſt généralement connue, j'ai fondé principalement mes obſervations ſur les témoignages des auteurs qui en ont parlé. Mais on retrouve les mêmes maximes chez d'autres nations. Un miſſionnaire judicieux nous a donné une deſcription des opérations guerrieres du peuple du grand Chaco dans l'Amérique méridionale, & ces opérations reſſemblent parfaitement à celles des Iroquois. « Preſque tous ces Indiens ſont » anthropophages, & n'ont d'autre » occupation que la guerre & le pil- » lage. Ils ſe ſont rendus formidables » aux Eſpagnols par leur acharnement » dans le combat, & plus encore par » les ſtratagêmes qu'ils emploient » pour les ſurprendre. S'ils ont entre- » pris de piller une habitation, il n'y » a rien qu'ils ne tentent pour tenir » dans une fauſſe ſécurité ou pour

» écarter ceux qui peuvent la défen-
» dre. Ils cherchent pendant une année
» entiere le moment de fondre ſur eux
» ſans s'expoſer ; ils ont ſans ceſſe des
» eſpions en campagne, qui ne mar-
» chent que la nuit, ſe traînant, s'il
» le faut, ſur les coudes, qu'ils ont
» toujours couverts de calus. C'eſt
» ce qui a fait croire à quelques Eſpa-
» gnols, que par des ſecrets magiques
» ils prenoient la forme de quelque
» animal, pour obſerver ce qui ſe
» paſſoit chez leurs ennemis. Lorſ-
» qu'eux-mêmes ils ſont ſurpris, le
» déſeſpoir les rend ſi furieux qu'il
» n'y a point d'Eſpagnol qui voulût
» les combattre avec égalité d'armes.
» On a vu des femmes vendre leur
» vie bien cher aux ſoldats les mieux
» armés ». *Relacion Chorographica del gran Chaco de P. Lozano, pag.* 78. *Hiſt. génér. des voyages, tom. XIV, pag.* 75.

NOTE LXVII, *pag.* 329.

Lery, qui a été témoin oculaire d'une bataille entre les Topinambous & une autre nation puiſſante du Bréſil,

nous a donné un tableau frappant du courage & de la férocité de ces peuples: « Ego cum gallo altero, *dit-il*, » paulò curioſius, magno noſtro peri- » culo (ſi enim ab hoſtibus capti aut » leſi fuiſſemus, devorationi fuiſſe- » mus devoti), barbaros noſtros in » militiam cuntes comitari volui. Hi, » numero 4000 capita cum hoſtibus » ad littus decertârunt, tantâ ferocci- » tate, ut vel rabidos & furioſos » quoſque ſuperarent. Cùm primùm » hoſtes conſpexere, in magnos atque » editos ululatus perruperunt. Hæc » gens adeò fera eſt & truculenta, ut » tantiſper dum virium vel tantillùm » reſtat, continuò dimicent, fugam- » que nunquam capeſſant. Quod à na- » turâ illis inditum eſſe reor. Teſtor » interea me, qui non ſemel, tum pe- » ditum tum equitum copias ingentes » in aciem inſtructas hic conſpexi, » tantâ nunquam voluptate videndis » peditum legionibus armis fulgenti- » bus, quantâ tum pugnantibus iſtis, » perfuſſum fuiſſe ». *Lery, hiſt. navigat. in Braſil. ap. de Bry, tom. III. pag.* 207, 208, 209.

NOTE LXVIII, *pag.* 331.

Les Américains, ainſi que les autres peuples ſauvages, coupoient autrefois la tête aux ennemis qu'ils tuoient à la guerre, pour la rapporter en trophée; mais comme ces têtes les incommodoient beaucoup dans leur retraite, qu'ils font toujours avec précipitation, & quelquefois juſqu'à une grande diſtance, ils ſe ſont contentés enſuite d'enlever la chevelure avec la peau du crâne. Quoique cette coutume ſoit plus en uſage dans l'Amérique ſeptentrionale, elle ne laiſſe pas d'être connue des peuples méridionaux. *P. Lozano, pag.* 79.

NOTE LXIX, *pag.* 338.

Les paroles de la *chanſon de guerre* ſemblent dictées par ce même eſprit féroce de vengeance. « Je vais en » guerre venger la mort de mes freres: » je tuerai, j'exterminerai, je ſacca- » gerai, je brûlerai mes ennemis; j'a- » menerai des eſclaves, je mangerai » leur cœur, je ferai ſécher leur chair,

» je boirai leur ſang, j'apporterai leur » chevelure, & je me ſervirai de leurs » crânes pour en faire des taſſes ». *Nouv. voyage aux Indes occidentales, par M. Boſſu, in* 12, *tom. I, pag.* 115. *note.*

Des perſonnes inſtruites m'ont aſſuré que depuis que le nombre des Indiens a conſidérablement diminué, ils ne mettent preſque plus aucun de leurs priſonniers à mort, parce qu'ils regardent comme une politique plus ſage de leur accorder la vie & de les adopter. Ces ſcenes terribles dont j'ai parlé, arrivent aujourd'hui ſi rarement que des miſſionnaires & des négocians qui ont demeuré long-tems parmi les Indiens n'en ont jamais vu.

NOTE LXX, *pag.* 339.

Tous les voyageurs qui ont viſité les peuples les moins civiliſés de l'Amérique, s'accordent ſur ce fait, qui ſe trouve confirmé par deux exemples remarquables. Lors de l'expédition de Narvaès dans la Floride, en 1528, les Eſpagnols furent réduits, pour conſerver leur propre vie, à manger

ceux de leurs compagnons qui mouroient ; ce qui parut si révoltant aux Indiens accoutumés à manger leurs prisonniers, qu'ils ne regarderent plus les Espagnols qu'avec horreur & indignation. *Torquemada, monarch. Ind. tom. II, pag.* 584. *Naufragios de Alv. Nugnès Cabeca de Vaca, cap.* 14, *pag.* 15. Quoique les Mexicains dévorassent avec avidité pendant le siege de Mexico, les Espagnols & les Tlascalans qu'ils faisoient prisonniers, la famine la plus cruelle ne put les engager à manger les corps morts de leurs compatriotes. *Bern. Diaz del Castillo, conquist. de la nuev. Espagna, pag.* 156.

NOTE LXXI, *pag.* 342.

On trouve plusieurs exemples singuliers de la maniere dont les peuples du Brésil traitent les prisonniers, dans une relation de Stadius, officier Allemand au service des Portugais, publiée en 1556. Il fut fait prisonnier par les Topinambous qui le tinrent pendant neuf ans en captivité. Il fut souvent le témoin de ces fêtes horribles qu'il décrit, & il étoit lui-même

deſtiné à ſubir le ſort cruel des autres priſonniers; mais il ſauva ſa vie par des efforts extraordinaires de courage & d'adreſſe. *De Bry, tom. III, pag.* 34, *&c.* De Lery, qui accompagna M. de Villegagnon dans ſon expédition au Bréſil en 1556, & qui demeura long-tems dans ce pays, ſe trouve d'accord avec Stadius dans toutes les circonſtances. Il fut ſouvent le témoin oculaire de la maniere dont les peuples du Bréſil traitent leurs priſonniers: *de Bry, tom. III, pag.* 210. Un auteur Portugais en rapporte pluſieurs particularités remarquables, que Stadius & Lery ont paſſées ſous ſilence. *Purch. Pilgr. tom. IV, pag.* 1294, *&c.*

NOTE LXXII, *pag.* 347.

Quoique j'aie ſuivi, touchant cette apathie des Américains, l'opinion qui paroît être la plus raiſonnable & qui ſe trouve appuyée par l'autorité des auteurs les plus reſpectables, il y a cependant des écrivans d'un mérite reconnu qui ont donné des théories fort différentes ſur ce ſujet. Dom An-

tonio Ulloa, dans un voyage qui a paru depuis peu, prétend que la contexture de la peau & la conſtitution phyſique des Américains les rend moins ſenſibles à la douleur que le reſte des hommes. Il s'en trouve pluſieurs preuves dans la tranquillité avec laquelle ils ſouffrent les plus cruelles opérations de chirurgie, &c. *Noticias Americanas*, *pag.* 313, 314. Des chirurgiens ont fait les mêmes obſervations dans le Bréſil. « Un Indien, » diſent-ils, ne ſe plaint jamais de la » douleur, & ſouffre l'amputation d'un » bras ou d'une jambe ſans pouſſer le » moindre ſoupir ». *Manuſcrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXXIII, *pag.* 351.

Cette idée eſt naturelle à tout peuple groſſier. Dans les premiers tems de la république, c'étoit une maxime parmi les Romains qu'un priſonnier, « tum deceſſiſſe videtur cùm captus » eſt ». *Digeſt. lib. XLIX, tit.* 15, *cap.* 18. Dans la ſuite, lorſque le progrès du luxe les eut rendus plus indulgens ſur cet article, ils furent obligés d'em-

ployer deux fictions de jurisprudence pour assurer la propriété, & pour permettre à un prisonnier de retourner chez lui, l'une par la loi *Cornelia*, & l'autre par le *Jus postliminii*. *Heineccii, juris civ. sec. ord. Pand. tom. II, pag.* 294. Les mêmes idées se trouvent chez les negres. Jamais on n'y a reçu la rançon d'un prisonnier. Dès qu'on en prend un à la guerre, il est regardé comme un homme mort, & on peut en effet le regarder comme perdu pour sa patrie & pour sa famille. *Voyage du chevalier de Marchais, tom. I, pag.* 369.

NOTE LXXIV, *pag.* 352.

Les naturels du Chili, les plus braves & les plus fiers de tous les peuples Américains, sont les seuls exceptés de cette observation. Ils combattent leurs ennemis en pleine campagne; leurs troupes s'avancent & attaquent non-seulement avec courage, mais avec ordre. Quoique les peuples de l'Amérique septentrionale puissent pour la plupart changer leurs arcs & leurs fleches pour des armes à feu d'Europe, ils suivent toujours leur

ancienne maniere de faire la guerre & ne s'écartent point de leur syſtême particulier; mais les opérations militaires des peuples du Chili reſſemblent beaucoup à celles des nations de l'Europe & de l'Aſie. *Ovallès, relacion of Chili. Churchill's, coll. tom. III, pag.* 71. *Lozano, hiſt. del Parag. tom. I, pag.* 144, 145.

NOTE LXXV, *pag.* 358.

Herrera nous en a donné un exemple ſingulier. A Yucatan les hommes ſont ſi ſoigneux de leur parure, qu'ils portent par-tout des miroirs, qui ſans doute ſont faits de pierre, comme ceux des Mexicains, (*Decad.* 4, *lib. III, cap.* 8.), & dans leſquels ils aiment beaucoup à ſe regarder; mais les femmes n'en ſont jamais uſage: *Decad.* 4, *lib. X, cap.* 3. Il remarque que parmi les *Panches*, peuple féroce de la nouvelle Grenade, il n'y a que les guerriers diſtingués à qui il ſoit permis de percer leurs levres & d'y porter des pierres ou d'orner leurs têtes de plumes: *Decad.* 7, *lib. IX, cap.* 4. Quoique le royaume du Pérou fût

très-civilisé, il y avoit des provinces où la condition des femmes étoit déplorable. Elles étoient chargées du soin de la culture & des travaux domestiques. Il ne leur étoit pas permis de porter des bracelets ou d'autres ornemens, dont les hommes se paroient avec complaisance. *Zarate, hist. de Peru, tom. I, pag.* 15, 16.

NOTE LXXVI, *pag.* 358.

J'ai hazardé d'appeller cette méthode d'oindre & de peindre leurs corps, l'*habillement* des Américains; ce qui s'accorde même avec leur propre idiôme. Ils ne sortent jamais de leurs maisons s'ils ne sont oints depuis les pieds jusqu'à la tête, & ils s'excusent de sortir en disant qu'ils ne peuvent point paroître parce qu'ils sont nus. *Gumilla, hist. de l'Orénoque, tom. I, pag.* 191.

NOTE LXXVII, *pag.* 360.

On trouve dans la province de Cinaloa, dans le golfe de Californie, des peuples qui paroissent vivre dans un

état de société, quoiqu'on puiſſe les compter parmi les nations les plus groſſieres de l'Amérique. Ils ne cultivent ni ne ſement jamais; ils n'ont même aucune habitation. Ceux de l'intérieur du pays ne vivent que de la chaſſe, & ceux des côtes que de la pêche; les uns & les autres ſuppléent au reſte par les différentes productions ſpontanées de la terre. Comme ils n'ont aucun abri pendant les tems pluvieux, ils raſſemblent des roſeaux ou des herbes fortes, qu'ils lient par un bout & qu'ils ouvrent de l'autre pour leur ſervir d'eſpece de capuchon, qui ſemblable à un auvent reçoit la pluie & les en garantit pendant pluſieurs heures. Dans les tems chauds, ils ſe forment avec des branches d'arbres un abri contre les rayons brûlans du ſoleil. Pour ſe préſerver du froid, ils font de grands feux autour deſquels ils dorment en plein air. *Hiſtoria de los triumphos de Nueſtra Santa-Fé, entre gentes las mas barbaras, &c. por P. And. Perez de Kibas, pag. 7, &c.*

NOTE LXXVIII, *pag.* 362.

Ces maiſons reſſemblent à des

granges. Nous en avons mesuré qui avoient cent cinquante pas de long sur vingt pas de large. Il y en a où plus de cent personnes habitent ensemble. *Wilson's account of Guiana. Purch. Pilgr. vol. IV, pag.* 1263, *ibid.* 1291. « Les maisons des Indiens », dit M. Barrere, « ont l'air d'une extrême » pauvreté, & sont une image parfaite des premiers tems. . . . Toutes » ces cases ou huttes, qui sont ordinairement bâties sur une hauteur » ou au bord de quelque riviere, pêle-mêle & sans aucun ordre, forment » un aspect des plus tristes & des plus » désagréables. On n'y voit rien que » de hideux & de sauvage. Le paysage » n'a rien de riant. Le silence même » qui regne dans tous ces endroits, & » qui n'est interrompu quelquefois » que par le bruit désagréable des oiseaux ou des bêtes fauves, n'est capable d'inspirer que de la frayeur ». *Nouvelle relat. de la France équin. pag.* 146, 147.

NOTE LXXIX, *pag.* 365.

On trouve dans l'Amérique méri-

dionale des peuples qui ont l'art de lancer des fleches à une grande distance & avec une force extraordinaire, ſans ſe ſervir d'arcs. « Ils font » uſage d'une *ſarbacane* par le moyen » de laquelle ils ſoufflent une fleche à » plus de cent vingt pas. Cet inſtru- » ment eſt fait d'un roſeau naturel & » creux, long de neuf à dix pieds, de » groſſeur d'un bon pouce; & pour » que la fleche puiſſe atteindre à un » ſi grand éloignement, à cauſe de ſa » grande légéreté, ils en enveloppent » le gros bout de coton non filé, qui » la fait entrer avec un peu de diffi- » culté dans la *ſarbacane*, ce qui com- » primant l'air la fait ſortir avec une » rapidité ſurprenante, ſans quoi il ne » ſeroit pas poſſible de la faire traver- » ſer un ſi grand eſpace. Ces petites » fleches ſont toujours empoiſonnées». *Fermin, deſcript. de Surinam, tom. I, pag.* 55. *Bancroft's. Nat. hiſt. of Guiana, pag.* 281, *&c.* Les peuples des Indes orientales font un grand uſage de cette ſarbacane.

NOTE LXXX, *pag.* 366.

Je pourrois en produire pluſieurs exemples,

exemples, mais je me bornerai à en citer un ſeul pris chez les Eſquimaux. « Leurs arcs ſont d'une conſtruction » fort ingénieuſe, dit M. Ellis. Ils ſont » ordinairement compoſés de trois » morceaux de bois, qu'ils ſavent » joindre très-proprement & avec un » art admirable. C'eſt du ſapin ou du » meleſe, que les Anglois nomment » en ce pays genevrier, qu'ils em- » ploient communément pour cet uſa- » ge; & comme ces bois ne ſont ni » forts ni élaſtiques, ils ſuppléent à » l'un & à l'autre en renforçant leur » arc par derriere, avec une eſpece » de bande faite de nerfs ou tendons » de leurs bêtes fauves. Ils ont ſoin de » mettre ſouvent leurs arcs dans l'eau, » ce qui faiſant retrécir les cordes » leur donne par-là plus d'élaſticité » & les fait porter plus loin qu'ils ne » feroient autrement. Ils ſont habitués » à cet exercice depuis leur jeuneſſe, » & ils tirent avec une dextérité in- » concevable ». *Voyage de la baie d'Hudſon, tom. II, pag.* 27, 28.

NOTE LXXXI, *pag.* 367.

Le beſoin eſt le grand mobile qui

excite & guide l'homme dans les inventions nouvelles. Il y a cependant une inégalité si grande dans les progrès des découvertes, & quelques nations ont si fort devancé les autres, quoique dans des circonstances presque semblables, qu'il faut attribuer cette différence à quelqu'événement de leur histoire ou à quelque cause particuliere de leur situation physique que nous ignorons. Les habitans de l'isle d'Otahiti, découverte depuis peu dans la mer du sud, surpassent de beaucoup la plupart des Américains dans la connoissance des arts d'industrie; cependant ils ignoroient la méthode de faire bouillir l'eau, & n'avoient aucun vase dans lequel ils pussent la contenir & la soumettre à l'action du feu: ils ne concevoient pas plus qu'on pût l'échauffer que la rendre solide. *Voyages autour du monde, rédigés par Hawkesworth, tom. II, pag.* 132, 155, *in*-4°.

NOTE LXXXII, *pag.* 368.

Une de ces chaloupes, qui pouvoit contenir neuf hommes, ne pesoit que soixante livres. *Gosnol, relat. des voya-*

ges de la Virginie, rec. de voy. au nord, tom. V, pag. 403.

NOTE LXXXIII, *pag.* 371.

Ulloa nous en donne une preuve remarquable. « Dans leurs fabriques » de tapis, de rideaux & de couver- » tures de lit, & autres ſemblables » étoffes, toute leur induſtrie conſiſte à » prendre chaque fil l'un après l'autre, » à les compter chaque fois, & à y » faire enſuite paſſer la trame; de ſorte » que pour fabriquer une piece de » quelqu'une de ces étoffes, ils em- » ploient juſqu'à deux ans ou même » davantage ». *Voyage au Pérou, tom. I, pag.* 336. Bancroft donne la même deſcription des naturels de la Guiane: *pag.* 225. Suivant Adair, les Indiens de l'Amérique ſeptentrionale n'ont pas plus d'eſprit ni de dextérité: *pag.* 422. Les planches qu'on trouve dans *Purchas, tom. III, pag.* 1106, des peintures des Mexicains, me fait croire que ce peuple ne poſſédoit pas une méthode plus parfaite ni plus prompte de tiſſer. L'invention d'un métier étoit au-deſſus de la portée de l'eſprit des Américains les plus ci-

vilisés. Ils sont si lents dans tous leurs ouvrages, qu'un de leurs ouvriers demeure plus de deux mois à faire avec son couteau une pipe à fumer. *Ibid. pag.* 423.

NOTE LXXXIV, *pag.* 374.

Le P. Lafitau dans ses *Mœurs des Sauvages*, emploie 347 pages fastidieuses *in*-4°. pour le seul article de la religion.

NOTE LXXXV, *pag.* 378.

J'ai renvoyé le lecteur aux différens auteurs qui ont parlé des peuples les moins civilisés de l'Amérique. Leur témoignage est uniforme. Celui du P. Ribas touchant le peuple de Cinaloa, s'accorde avec tous les autres. « Pendant plusieurs années, dit-il, que je » résidai parmi ces peuples, je fus » très-attentif à observer si l'on devoit les regarder comme idolâtres, » & je puis assurer avec vérité, que » quoiqu'on trouve chez quelques-» uns des traces d'idolâtrie, les autres » n'ont pas la moindre connoissance » de Dieu, ni même de quelque fausse

» divinité, & qu'il ne rendent aucun » hommage formel à l'Etre ſuprême » qui gouverne le monde. Ils ne peu- » vent ſe former aucune idée de la » providence d'un créateur de qui ils » doivent attendre dans la vie future » la récompenſe de leurs vertus & la » punition de leurs crimes. Ils ne » s'aſſemblent jamais en public pour » exercer aucun acte de religion ». *Ribas, triunfos, &c. pag.* 16.

NOTE LXXXVI, *pag.* 379.

Le peuple du Bréſil étoit ſi effrayé du tonnerre, qui eſt fréquent & terrible dans ce pays, ainſi que dans d'autres parties de la zone torride, que c'étoit non-ſeulement pour eux un objet de culte religieux, mais que le mot le plus expreſſif de leur langue pour déſigner la divinité, étoit celui de *toupan*, dont ils ſe ſervent auſſi pour déſigner le tonnerre. *Piſo de Medec. Braſil. pag.* 8. *Nieuhoff. Church. collect. tom. II, pag.* 132.

NOTE LXXXVII, *pag.* 391.

Suivant le rapport de M. Dumont,

témoin oculaire des funéraillee du grand chef des Natchez, il paroît que les ſentimens de ceux qui ſe ſacrifioient à cette occaſion étoient fort différens. Il y en avoit qui briguoient cet honneur avec ardeur ; d'autres cherchoient à éviter leur ſort & pluſieurs même conſerverent la vie en ſe ſauvant dans les bois. Les Bramines donnent aux femmes qu'on doit brûler avec les corps de leurs maris une liqueur enivrante, qui les rend inſenſibles à leur malheureux ſort ; les Natchez obligent de même leurs victimes d'avaler pluſieurs morceaux de tabac, ce qui produit un ſemblable effet. *Mém. de la Louiſiane, tom. I, pag.* 227.

NOTE LXXXVIII, *pag.* 403.

Ils ſont très-licencieux en pluſieurs occaſions, ſur-tout dans les danſes inſtituées pour le rétabliſſement de la ſanté de quelque perſonne malade. *De la Potherie, hiſt. &c. tom. II, pag.* 42. *Charlevoix, hiſt. de la nouvelle France, tom. III, pag.* 319. Mais leurs danſes ſont ordinairement telles que je les ai décrites.

NOTE LXXXIX, *pag.* 406.

Les *Othomaques* qui habitent les bords de l'Orénoque, emploient pour ce même effet une poudre faite de grains d'*Yuapa* & de coquilles de certains gros colimaçons calcinés au feu, & pulvérisés. Les effets en sont si violens, quand on la prend par le nez, qu'elle inspire plutôt la fureur que l'ivresse. *Hist. de l'Orénoque par Gumilla, tom. I, pag.* 286.

NOTE XC, *pag.* 411.

Quoique cette observation soit vraie à l'égard de la plupart des nations méridionales, il y en a cependant quelques-unes où l'intempérance des femmes n'est pas moins excessive que celle des hommes. *Bancroft's nat. hist. of Guiana, pag.* 275.

NOTE XCI, *pag.* 418.

On trouve des circonstances contradictoires & inexplicables dans les auteurs les plus judicieux qui ont parlé des mœurs des Américains. Le P. Charlevoix que la dispute de son ordre avec celui des Franciscains sur

l'eſprit & les connoiſſances des peuples de l'Amérique ſeptentrionale, intéreſſoit à expoſer leurs qualités morales & intellectuelles dans le jour le plus favorable, aſſure qu'ils ſont continuellement occupés à négocier avec leurs voiſins, & qu'ils font paroître dans leurs négociations autant d'habileté que de nobleſſe de ſentimens. Il ajoute cependant « qu'il y va de » tout pour un plénipotentiaire d'employer tout ce qu'il a d'eſprit & » d'éloquence; car ſi les propoſitions » ne ſont pas agréées, il faut qu'il ſe » tienne bien ſur ſes gardes. Il n'eſt pas » rare qu'un coup de hache ſoit l'unique réponſe qu'on lui faſſe. Il n'eſt » pas même hors de danger quand il » a évité la premiere ſurpriſe; il doit » s'attendre à être pourſuivi & à être » brûlé s'il eſt pris ». *Hiſt. de la nouv. France, tom. III, pag.* 257. Des hommes capables de ſupporter de pareils actes de violence, paroiſſent ignorer les premiers principes ſur leſquels eſt fondé le commerce réciproque entre les nations, & au lieu des négociations perpétuelles dont parle Charlevoix, il paroît impoſſible qu'il y ait

même la moindre communication entre ces peuples.

NOTE XCII, *pag.* 422.

Tacite dit des Germains : « *gaudens* » *muneribus, ſed nec data imputant ;* » *nec acceptis obligantur* ». *De mor. Germ. cap.* 21. Un auteur qui s'eſt trouvé à portée d'obſerver le principe qui porte les Sauvages à ne montrer aucune reconnoiſſance des dons qu'ils ont reçus, & à n'attendre aucun retour de ceux qu'ils ont faits, explique ainſi leur idée à ce ſujet. « Si vous m'avez donné ceci, diſent-» ils, c'eſt que vous n'en aviez pas » beſoin vous-même ; quant à moi, » je ne donne jamais ce que je crois » pouvoir m'être néceſſaire ». *Mémoire ſur les Galibis. Hiſt. des plantes de la Guiane Françoiſe, par M. Aublet, tom. II, pag.* 110.

NOTE XCIII, *pag.* 443.

And. Bernaldès, contemporain & ami de Colomb, a cité quelques exemples du courage des Caraïbes, dont Ferdinand Colomb & les autres hiſtoriens de ce tems n'ont pas parlé,

« Un canot Caraïbe où il y avoit » quatre hommes, deux femmes & » un enfant, ſe trouva un jour, ſans » le ſavoir, au milieu de la flotte de » Colomb, lorſqu'à ſon ſecond voyage » il paſſoit entre leurs iſles. Ils reſterent » d'abord dans un étonnement ſtupide » à la vue d'un pareil ſpectacle, & ne » ſortirent preſque pas de la même » place pendant plus d'une heure. Une » barque Eſpagnole, armée de vingt- » cinq hommes, s'avança vers eux & » la flotte même les entoura peu à peu » juſqu'à leur couper toute commu- » nication avec la côte. Lorſqu'ils » s'apperçurent, dit l'hiſtorien, qu'il » leur étoit impoſſible de s'échapper, » ils ſaiſirent leurs armes avec un cou- » rage intrépide, & commencerent » l'attaque. Je dis *avec un courage in-* » *trépide*, parce qu'ils n'étoient qu'en » petit nombre, & qu'ils voyoient » une grande multitude prête à les aſ- » ſaillir. Ils bleſſerent pluſieurs Eſpa- » gnols, quoique ceux-ci euſſent des » boucliers & d'autres armes défen- » ſives. Lors même que le canot eût » chaviré, ce ne fut qu'avec beaucoup » de peine & de danger qu'on en prit

» quelques-uns, parce qu'ils ne ceſ-
» ſoient de ſe défendre & de faire uſage
» de leurs arcs avec beaucoup d'a-
» dreſſe, quoique nageant en pleine
» mer ». *Hiſt. de D. Fern. y D. Yſab. manuſc. cap.* 119.

NOTE XCIV, *pag.* 444.

On peut former une conjecture fort probable ſur la cauſe qui diſtingue le caractere des Caraïbes d'avec celui des habitans des plus grandes iſles. Il paroît clairement que les premiers ſont d'une race particuliere. Leur langue eſt totalement différente de celle de leurs voiſins, habitans des grandes iſles. Il y a même parmi eux une tradition qui porte que leurs ancêtres ſont originairement venus de quelque partie du grand continent, & qu'après avoir conquis & exterminé les anciens habitans des iſles, ils ont pris poſſeſſion de leurs terres & de leurs femmes. *Rochefort*, *pag.* 384. *Dutertre*, *pag.* 360. C'eſt pour cela qu'ils ont pris le nom de *Banarée*, qui ſignifie un homme venu d'au-delà de la mer: *Labat*, *tom. IV*, *pag.* 131. Les Caraïbes ont même encore deux langues diffé-

rentes, dont l'une eſt particuliere aux hommes & l'autre aux femmes: *Du-tertre, pag.* 361. La langue des hommes n'a rien de commun avec celle qu'on parle dans les grandes iſles; mais l'idiôme des femmes y reſſemble beaucoup: *Labat, pag.* 129; ce qui confirme la tradition dont j'ai parlé. Les Caraïbes eux-mêmes penſent qu'ils ſont une colonie de *Galibis*, nation puiſſante de la Guiane dans l'Amérique méridionale: *Dutertre, pag.* 361. *Rochefort, pag.* 348. Mais comme leurs mœurs féroces ont plus de rapport avec celles des nations qui habitent le nord du continent qu'avec celles des peuples de l'Amérique méridionale, que d'ailleurs leur langue a quelque analogie avec celle qu'on parle dans la Floride, il eſt à croire qu'ils deſcendent plutôt des premiers que des autres. *Labat, pag.* 128, *&c. Herrera, Decad.* 1, *lib. IX, cap.* 4. Dans leurs guerres ils conſervent encore l'ancien uſage de détruire tous les mâles & de ne laiſſer la vie qu'aux perſonnes de l'autre ſexe pour leur ſervir d'eſclaves ou de femmes.

Fin des Notes du ſecond volume.

TABLE
DES
MATIERES
CONTENUES dans le premier & le ſecond volume de l'Hiſtoire de l'Amérique.

A.

ABYSSINIE, ambaſſade envoyée dans ce pays par Jean II, Roi de Portugal; T. I, p. 130.

Açores, découverte de ces iſles par les Portugais; T. I, p. 123.

Acoſta, ſa méthode de calculer les différens degrés de chaleur dans l'ancien & dans le nouveau continent; T. II, p. 456.

Adair, peinture qu'il fait du caractere vindicatif des naturels de l'Amérique; T. II, p. 513.

Adanſon confirme le récit d'Hannon ſur les mers d'Afrique; T. I, p. 337.

Afrique (côtes occidentales de l'), découvertes pour la premiere fois par ordre

de Jean I, roi de Portugal; T. I, p. 105. Découvertes depuis le cap Non jusqu'à Bojador, p. 108. On double le cap Bojador, p. 115. Découverte des contrées situées au sud de la riviere du Sénégal, p. 126. Le cap de Bonne-Espérance découvert par Barthelemi Diaz, p. 132. Cause de l'extrême chaleur de ce climat; T. II, p. 140. Ignorance des anciens astronomes sur cette partie du monde; T. I, p. 338.

Agriculture (état de l') parmi les naturels de l'Amérique; T. II, p. 278. Les deux causes principales de son imperfection, p. 284.

Aguado est envoyé à Hispaniola en qualité de commissaire pour examiner la conduite de Colomb; T. I, p. 257.

Aiman. Les anciens ont connu sa propriété d'attirer le fer, mais non pas sa direction vers les poles; T. I, p. 39. Avantages considérables qui ont résulté de cette découverte, p. 95.

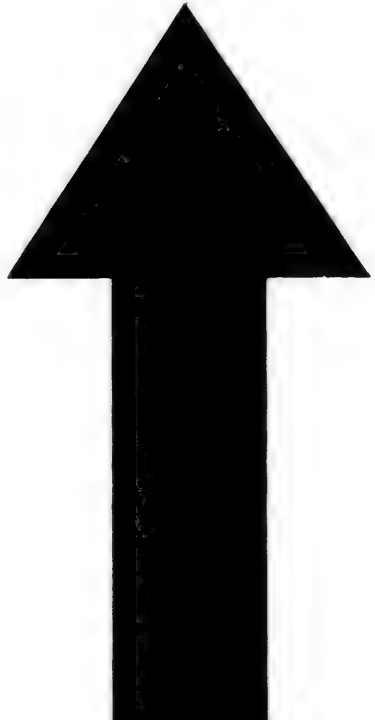
Albuquerque (Rodrigue), maniere barbare dont il traite les Indiens d'Hispaniola; T. II, p. 72.

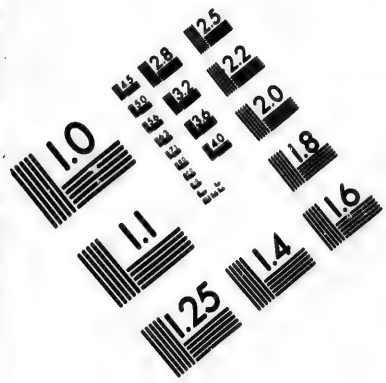
Alexandre le Grand, caractere de ce prince; T. I, p. 56. Pourquoi il a fondé la ville d'Alexandrie, p. 57. Ses découvertes dans l'Inde, p. 58, &c.

Alexandre VI, (le pape) accorde à Ferdinand & Isabelle de Castille la possession des pays découverts à l'oueſt des isles Açores; T. I, p. 228. Fait partir des Missionnaires avec Colomb à son second voyage, p. 229.

Ame, idées des Américains touchant ſon immortalité; T. II, p. 387.

Américains de l'Amérique *Eſpagnole*, leur conſtitutio phyſique; T. II, p. 203. Leur te leur figure, p. 204. Leur force & eſſe, p. 205. Leur inſenſibili les femmes, p. 208. Ils n'ont aucune difformité du corps, p. 217. Réflexions ſur ce ſujet, p. 218. Uniformité de leur couleur, p. 223. Deſcription d'une race particuliere, p. 226. Les Eſquimaux, p. 229. Doutes qui ſubſiſtent encore ſur les géans Patagons, p. 230. Leurs maladies, p. 233. La maladie vénérienne leur eſt particuliere, p. 237. Leurs qualités morales, p. 238. Ne penſent qu'au beſoin préſent, p. 241. L'art de compter à peine connu chez ce peuple, p. 243. Ils n'ont aucune idée abſtraite, p. 245. Les habitans du nord de l'Amérique ſont beaucoup plus intelligens que ceux du midi, p. 248. Leur répugnance pour le travail, p. 251. Leur état ſocial, p. 255. Leur union domeſtique, *ibid.* Leurs femmes, p. 258. Elles ſont peu fécondes, p. 263. De l'affection paternelle & du devoir filial, p. 266 Maniere de pourvoir à la ſubſiſtance, p. 270. Leur pêche, 271. Leur chaſſe, p. 273. Leur agriculture, p. 277. Fruits divers de leur culture, p. 278. Les deux principales cauſes de l'imperfection de leur agriculture, p. 283. Ils manquent d'animaux domeſtiques, p. 284, & de métaux utiles, p. 288. Leurs inſtitutions politiques, p.





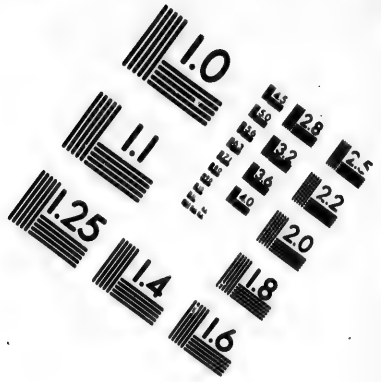
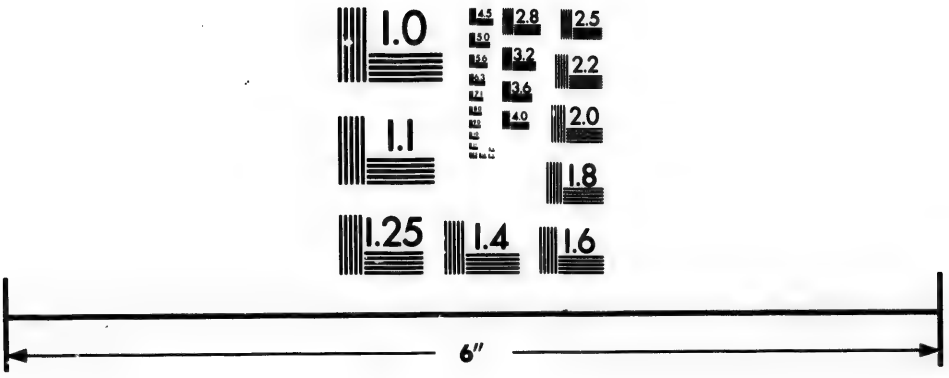
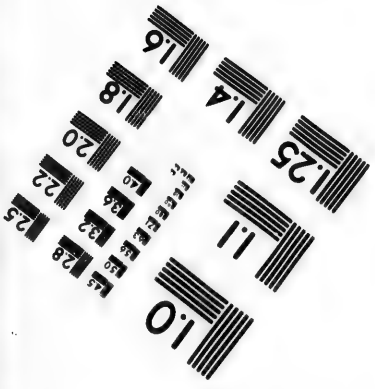
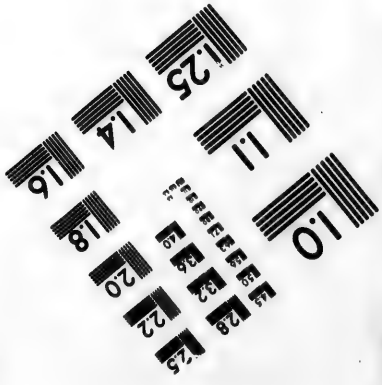


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

291. Ils étoient diviſés en petites communautés indépendantes, *ibid.* Ils n'ont aucune idée de propriété, p. 294. Leur amour pour l'égalité & l'indépendance, p. 296. Ils n'ont qu'une idée imparfaite de la ſubordination, p. 299. A quels peuples conviennent ces deſcriptions, p. 302. Quelques exceptions, p. 304. La Floride, p. 305. Les Natchès, p. 306. Les iſles, p. 308. A Bogota, *ibid.* Recherches ſur les cauſes de ces variétés; p. 311. Leur art de la guerre, p. 315. Leurs motifs pour faire la guerre, p. 317. Cauſes de leur férocité, p. 319. Perpétuité des guerres, p. 322. Leur maniere de faire la guerre, p. 324. Ils ne manquent ni de courage ni de fermeté, p. 327. Incapables de diſcipline militaire, p. 330. Maniere dont ils traitent leurs priſonniers, p. 332. Leur fermeté dans les tourmens, p. 335. Ils ne mangent de la chair humaine que par eſprit de vengeance, p. 338. Maniere dont les peuples de l'Amérique méridionale traitent leurs priſonniers, p. 340. Leur éducation militaire, p. 342. Méthode ſinguliere de choiſir un capitaine parmi les Indiens ſur les bords de l'Orénoque, p. 343. Leur nombre diminué par les guerres continuelles, p. 348. Ils adoptent leurs priſonniers pour repeupler leur pays, p. 349. Sont inférieurs dans la guerre aux nations policées, p. 352. Leurs arts, habiliemens & parures, p. 353. Leurs habitations, p. 359. Leurs armes, p. 364.

Leurs uſtenſiles domeſtiques, p. 366. Conſtruction des canots, p. 367. Leur indolence pour le travail, p. 369. Leur religion, 372. Pluſieurs de ces peuples n'en ont aucune, p. 376. Diverſité remarquable dans leurs opinions religieuſes, p. 383. Leurs idées ſur l'immortalité de l'ame, p. 387. Leurs enterremens, p. 390. Pourquoi leurs médecins prétendent être ſorciers, p. 393. Leur amour de la danſe, p. 398. Leur paſſion extraordinaire pour le jeu, p. 403. Sont fort enclins à l'ivrognerie, p. 405. Tuent les vieillards & les malades incurables, p. 412. Idée générale de leur caractere, p. 414. Leurs qualités intellectuelles, p. 415. Leurs talens politiques, p. 416. Incapables d'amitié, p. 419. Dureté de leur cœur, 420. Leur inſenſibilité, p. 422. Leur taciturnité, p. 426. Leurs ruſes, p. 427. Leurs vertus, p. 430. Leur eſprit d'indépendance, *ibid.* Leur fermeté dans le danger, p. 431. Leur attachement à leur communauté, *ibid.* Satisfaits de leur état, p. 433. Avis général ſur ces recherches, p. 437. Deux claſſes diſtinctes de ce peuple, p. 440. Exceptions quant à leur caractere, p. 442. Deſcription de leurs traits caractériſtiques, p. 480. Exemples de leur agilité ſoutenue à la courſe, p. 482.

Amérique [le continent de l'], découvert par Colomb; T. I, p. 269. Origine de ce nom, p. 289. Ferdinand de Caſtille y établit deux gouvernemens; T. II, p. 31.

Propoſitions faites aux naturels du pays, p. 32. Ojeda & Nicueſſa ſont mal reçus par ce peuple, p. 34. Découverte de la mer du ſud par Balboa, p. 55. La riviere de la Plata découverte, p. 70. Les habitans en ſont fort maltraités par les Eſpagnols, p. 106. Vaſte étendue du nouveau monde, p. 129. Grandeur des objets qu'il préſente à la vue, p. 130. Sa forme favorable au commerce, p. 132. Température du climat, p. 135. Différentes cauſes du climat qui y regne, p. 138. Son état inculte & ſauvage lorſqu'on le découvrit, p. 145. Animaux qu'on y trouve, p. 149. Inſectes & reptiles, p. 152. Oiſeaux, p. 153. Sol, p. 155. Recherches ſur ſa premiere population, p. 159. N'a pas été peuplé pat une nation civiliſée, p. 169. Son extrêmité ſeptentrionale touche à l'Aſie, p. 172. Peuplé pre[illegible]lement par les Aſiatiques, p. 186. Et[illegible] & caractere des Américains, p. 189. Ils étoient plus ſauvages qu'aucun autre peuple connu de la terre; p. 191. Excepté les Péruviens & les Mexicains, p. 192. Incapacité des premiers voyageurs, p. 195. Différens ſyſtêmes des philoſophes concernant ces peuples, p. 198. Méthode obſervée dans cette recherche de leur conſtitution phyſique, &c. p. 202. La maladie vénérienne vient de cette partie du monde, p. 237. Qualité morale des Américains, p. 238. Pourquoi l'Amérique eſt ſi peu peuplée, p. 292. Dépeuplée par des guerres conti-

nuelles, p. 348. Cause du froid extrême vers la partie méridionale de l'Amérique, p. 463. Description de l'état inculte & naturel du pays, p. 466. Os de grands animaux dont la race ne subsiste plus, trouvés sous terre près des rives de l'Ohio, p. 469. Pourquoi les animaux d'Europe y dégénerent, p 471. Supposé avoir été séparée de l'Asie par quelque violente secousse, p. 479.

Américe Vespuce publie son premier récit du nouveau monde & lui donne son nom; T. I, p. 289. Sa prétention d'avoir le premier découvert l'Amérique examinée, p. 376.

Anacoana, Cacique, indignement & cruellement traité par les Espagnols; T. II, p. 11.

Anciens, cause de leur ignorance dans l'art de la navigation; T. I, p. 39. Imperfection de leurs connoissances géographiques, p. 70.

Andes, étendue & hauteur surprenantes de cette chaîne de montagnes; T. II, p. 130. Leur hauteur comparée avec celle d'autres montagnes, p. 453.

Animaux (grands), on en trouva fort peu en Amérique lors de la premiere découverte; T. II, p. 149.

Arabes, se sont particuliérement appliqués à l'étude de la géographie; T. I, p. 80.

Argonautes [l'expédition des], pourquoi si fameuse parmi les Grecs; T. I, p. 52.

Arithmétique ou l'art de compter à peine connu par les Américains; T. II, p. 242.

Aſcolin [le pere], ſa miſſion extraordinaire auprès du Kan des Tartares ; T. I, p. 89.

Aſie, découvertes tant dans cette partie du monde par les Ruſſes ; T. II, p. 174, &c.

B.

Balboa (Vaſquès Nugnès de), établit une colonie à Sainte-Marie dans le golfe de Darien ; T. II, p. 36. Reçoit avis de l'exiſtence & des richeſſes du Pérou, p. 47. Son caractere, p. 51. Il traverſe l'Iſthme, p. 53. Découvre la mer du ſud, p. 54. Revient à Sainte-Marie, p. 56. Eſt remplacé dans ſon gouvernement par Pedrarias Davila, p. 59. Condamné à l'amende par Pedrarias pour ſes actions paſſées, p. 61. Eſt nommé vice-gouverneur des pays découverts dans la mer du ſud, & épouſe la fille de Pedrarias, p. 65. Eſt arrêté & mis à mort par l'ordre de Pedrarias, p. 67.

Barrere, ſa deſcription de la conſtruction des maiſons des Indiens ; T. II, p. 526.

Behring & Tſchirikow, navigateurs Ruſſes, croient avoir découvert l'extrémité nord-oueſt de l'Amérique du côté de l'eſt ; T. II, p. 178. Incertitude de leurs récits, p. 476.

Benjamin, juif de Tudela, ſes voyages extraordinaires ; T. I, p. 88.

Bernaldes, exemple qu'il donne de la bravoure des Caraïbes ; T. II, p. 537.

Bethencourt [Jean de], Baron Normand, prend poſſeſſion des iſles Canaries, T. I, p. 100.

Bogota en Amérique, deſcription de ſes habitans; T. II, p. 308. Cauſe de leur ſoumiſſion aux Eſpagnols, p. 315. Leur doctrine & leurs cérémonies religieuſes, p. 387.

Bojador (le cap), quand découvert; T. I, p. 108. Eſt doublé par les Portugais, p. 115.

Bonne-Eſpérance (le cap de), découvert par B. Diaz; T. I, p. 132.

Boſſu, ſon récit de la chanſon de guerre des Américains; T. II, p. 518.

Bovadilla (François de), envoyé à Hiſpaniola pour examiner la conduite de Colomb; T. I, p. 297. Envoie Colomb les fers aux mains en Eſpagne, p. 299. Eſt diſgracié & rappellé, p. 303, 308.

Bougainville, ſa défenſe du Periple d'Hannon; T. I, p. 335.

Bouguer, parle du caractere des Péruviens; T. II, p. 491.

Bouſſole [invention de la]; T. I, p. 95. Par qui, p. 97.

Bréſil (la côte du), découverte par Alvarès Cabral; T. I, p. 292. Remarque ſur le climat de ce pays; T. II, p. 461.

C.

Cabral (Alvarès), capitaine Eſpagnol, découvre la côte du Bréſil; T. I, p. 292.

Caliſorniens, leur caractere ſuivant le

P. Venegas ; T. II, p. 496.
Campêche, découverte par Cordova, qui eſt repouſſé par les Naturels du pays ; T. II, p. 115.
Canaries (les iſles) érigées en royaume par le pape Clément VI ; T. I, p. 99. Soumiſes par Jean de Bethencourt, p. 100.
Cannibales, on n'a trouvé aucun peuple qui mangeât la chair humaine pour nourriture ordinaire, quoique ſouvent par eſprit de vengeance ; T. II, p. 338, 519.
Canots Américains, leur conſtruction ; T. II, 367.
Caraïbes (les iſles) découvertes par Colomb dans ſon ſecond voyage ; T. I, p. 231.
Caraïbes, leur caractere féroce ; T. II, p. 443. Décrit par M. de Chanvalon, p. 495. Conjecture probable ſur la différence du caractere de ce peuple avec celui des habitans des grandes iſles, p. p. 539.
Carpini, ſa miſſion extraordinaire auprès du Kan des Tartares ; T. I, p. 89.
Carthaginois, état du commerce & de la navigation de ce peuple ; T. I, p. 45. Les fameux voyages d'Hannon & d'Himilco, p. 47.
Chaleur, cauſes des différens degrés de chaleur dans l'ancien & le nouveau continens ; T. II. p. 456. Calculée, 473. Chanſon de guerre des Américains ; T. II, p. 518.
Chanvalon [M. de], portrait qu'il fait du

caractere des Caraïbes ; T. II, p. 495.
Charles-Quint [l'Empereur], envoie Rodrigue de Figueroa à Hiſpaniola, en qualité de juge ſuprême, pour régler la maniere de traiter les Indiens ; T. II, p. 91. Fait délibérer en ſa préſence ſur ce ſujet, p. 99.
Chiquitos, état politique de ce peuple ſuivant Fernandès ; T. II, p. 512.
Ciceron, preuve de ſon ignorance dans la géographie ; T. I, p. 345.
Cinaloa [Etat politique du peuple de] ; T. II, p. 512. Sa maniere de vivre, p. 525. Ne profeſſe aucun culte religieux, p. 532.
Clément VI [Le pape], érige les iſles Canaries en royaume ; T. I, p. 99.
Climats, cauſes de leur variété ; T. II, p. 135. Leurs effets ſur le corps humain, p. 438. Recherches ſur les différens degrès de chaleur des climats, p. 456.
Colomb [Chriſtophe], ſa naiſſance & ſon éducation ; T. I, p. 137. Ses premiers voyages, p. 138. Il ſe marie & s'établit à Lisbonne, p. 140. Ses réflexions géographiques, p. 142. Il forme le projet d'ouvrir une nouvelle route aux Indes, p. 143. Il propoſe ſon projet au Sénat de Gênes, p. 151. Pourquoi ſes propoſitions ſont rejettées en Portugal, p. 152. Il s'adreſſe à la cour d'Eſpagne & à celle d'Angleterre, p. 154. Son projet examiné par des juges ignorans, p. 157. Eſt protégé par Juan Perès, p. 162. Il eſt de nouveau découragé, p. 164. Il eſt rappellé

par Iſabelle & engagé au ſervice de l'Eſpagne, p. 168. Préparatifs pour ſon voyage, p. 171. En quoi conſiſtoit ſa flotte, p. 173. Son départ d'Eſpagne, p. 175. Sa vigilance & ſon attention pendant ſon voyage, p. 178. Craintes & alarmes de ſon équipage, p. 179. Son adreſſe à les calmer, p. 184. Apparences flatteuſes de ſuccès, p. 187. On découvre la terre, p. 189. Premiere entrevue avec les naturels du pays, p. 190. Prend les titres d'amiral & de vice-roi, p. 194. Donne à l'iſle le nom de San-Salvador, *ibid.* S'avance vers le ſud, p. 195. Découvre Cuba, p. 196. Découvre l'iſle d'Hiſpaniola, p. 200. Perd un de ſes vaiſſeaux, p. 204. Bâtit un fort, p. 209. Retourne en Europe, p. 213. Expédient dont il ſe ſert pendant une tempête pour ſauver la mémoire de ſes découvertes, p. 216. Il relâche aux Açores, *ibid.* Arrive à Liſbonne, p. 217. Sa réception en Eſpagne, 220. Son audience de Ferdinand & Iſabelle, p. 221. Préparatifs pour un ſecond voyage, p. 226. Découvre les iſles Caraïbes, p. 231. Trouve la colonie d'Hiſpaniola détruite, p. 232. Bâtit une ville qu'il nomme Iſabelle, p. 235. Examine l'état du pays, p. 238. Situation fâcheuſe & mécontentement de la colonie, p. 241. Il découvre l'iſle de la Jamaïque, p. 243. A ſon retour à Iſabelle il y trouve ſon frere Barthelemi, p. 245. Les Indiens prennent les armes contre les Eſpagnols, p. 246.

Guerre avec les Indiens, p. 249. Taxe imposée sur les Indiens, p. 252. Il retourne en Espagne pour justifier sa conduite, p. 258. On fait un plan régulier pour l'établissement d'une colonie, p. 261. Son troisieme voyage, p. 267. Découvre l'isle de la Trinité, p. 269. Découvre le continent de l'Amérique, p. 270. Etat d'Hispaniola à son arrivée, p. 272. Il appaise la révolte causée par Roldan, p. 277. Intrigues contre Colomb, p. 293. Succès de ses ennemis auprès de Ferdinand & d'Isabelle, p. 296. Il est envoyé en Espagne les fers aux pieds, p. 299. Mis en liberté, mais dépouillé de toute autorité, p. 301. Dégoûts qu'il éprouve, p. 309. Il forme de nouveaux projets de découvertes, p. 310. Entreprend un quatrieme voyage, p. 313. Traitement qu'il essuie à Hispaniola, p. 314. Cherche un passage à l'océan Indien, p. 318. Fait naufrage sur la côte de la Jamaïque, p. 319. Recherche l'amitié des Indiens, p. 321. Sa détresse & ses souffrances, p. 322. Il quitte l'isle & arrive à Hispaniola, p. 330. Sa mort, p. 332. Ses droits à la premiere découverte de l'Amérique défendus, p. 362.

Colomb (Don Diegue, réclame les droits accordés à son pere.; T. II, p. 25. Se marie & passe à Hispaniola, p. 26. Etablit une pêcherie de perles à Cubagna, p. 29. Il forme le projet de conquérir Cuba, p. 39. Ses mesures traversées par Ferdinand, p. 71. Il retourne en Espagne, p. 72.

Commerce, à quelle époque il faut rapporter son origine ; T. I, p. 35. Sert à faciliter la communication entre les peuples, p. 38. Fleurit dans l'Empire d'orient après la ruine de l'Empire d'occident, p. 78. Renait dans l'Europe, p. 81.

Condamine (M. de la), son récit du pays qui se trouve au pied des Andes dans l'Amérique méridionale ; T. II, p. 466. Ses remarques sur le caractere des Américains, p. 493.

Congo (le royaume de), découvert par les Portugais ; T. I, p. 127.

Conſtantinople, ſuites fâcheuſes de l'établiſſement du ſiege de l'Empire dans cette ville ; T. I, p. 75. Continue à être une ville commerçante après la chûte de l'Empire d'occident, p. 78. Devient le principal marché d'Italie, p. 82.

Cordova (François Hernandès), découvre le Yucatan ; T. II, p. 114. Eſt repouſſé à Campêche, retourne à Cuba, p. 116.

Croglan [le colonel George], parle des os de grands animaux, d'une race éteinte depuis long-tems, trouvés dans l'Amérique ſeptentrionale ; T. II, p. 469.

Croiſade (Les), favoriſent les progrès du commerce & de la navigation ; T. I, p. 85.

Cuba [L'iſle], découverte par Ch. Colomb ; T. I, p. 196. Ocampo en fait le tour ; T. II, p. 25. Diego Velaſquès en entreprend la conquête p. 40. Traitement cruel fait au Cacique Hatuey, & ſa ré-

ponſe à un moine, p. 41. Deſcription magnifique que fait Colomb d'un port de cette iſle; T. I, p. 355.

Cubagua, établiſſement d'une pêcherie de perles; T. II, p. 29.

Cumana (Les habitans de), ſe vengent du mauvais traitement qu'ils ont reçu des Eſpagnols; T. II, p. 105. Le pays eſt dévaſté par Diego Ocampo, p. 109.

D.

Danſe. Paſſion violente des Américains pour ce plaiſir; T. II, p. 398.

Darien [Deſcription de l'Iſthme de]; T. II, p. 49.

Diaz [Barthelemi], découvre le cap de Bonne-Eſpérance; T. I, p. 131.

Découvertes, différence entre les découvertes faites par terre & celles faites par mer; T. I, p. 342.

Dodwell, ſes objections contre le Périple d'Hannon, réfutées; T. I, p. 335.

Domingue [Saint], dans l'iſle d'Hiſpaniola, fondée par Barthelemi Colomb; T. I, p. 272.

Dominicains. Ceux d'Hiſpaniola s'oppoſent publiquement au traitement cruel qu'on fait eſſuyer aux Indiens; T. II, p. 74. *Voyez Las Caſas.*

E.

Egyptiens, ancien état du commerce & de la navigation de ce peuple; T. I, p. 40.

Elephant, animal particulier à la zone-torride; T. II, p. 470.

Enterrement des Américains; T. II, p. 390.

Eſpagnols, maniere ſinguliere dont ils prennent poſſeſſion des pays nouvellement découverts; T. II, p. 446.

Eſprit humain, ſes efforts proportionnés aux beſoins phyſiques de l'homme; T. II, p. 252.

Eſquimaux [Indiens], reſſemblance entre ce peuple & les Groënlandois leurs voiſins; T. II, p. 184. Deſcription de ce peuple, p. 529.

Eugene IV [le pape], accorde aux Portugais un droit excluſif ſur tous les pays qu'ils découvriroient depuis le cap Non juſqu'au continent de l'Inde; T. I, p. 120.

Europe, ce qu'elle a ſoufferte par le démembrement de l'Empire Romain par les peuples barbares; T. I, p. 76. Renaiſſance du commerce & de la navigation en Europe, p. 81. Avantage qu'elle retire des Croiſades, p. 85.

F.

Femmes, leur condition parmi les Américains; T. II, p. 258. Ne ſont pas fécondes, p. 263. Il ne leur eſt pas permis d'aſſiſter aux fêtes, p. 411, & de porter des ornemens, p. 525.

Fer, pourquoi les nations ſauvages n'avoient aucune connoiſſance de ce métal; T. II, p. 288.

Ferdinand de Castille, donne enfin son attention au réglement des affaires de l'Amérique ; T. II, p. 17. Don Diegue Colomb lui demande les prérogatives accordées à son pere, p. 25. Etablit deux gouvernemens dans le continent de l'Amérique, p 31. Envoie une flotte au Darien & rappelle Balboa, p. 59. Nomme Balboa vice-gouverneur des pays découverts dans la mer du sud, p. 65. Fait partir Diaz de Solis pour découvrir un passage à l'ouest des Moluques, p. 69. Traverse les mesures de Diego Colomb, p. 71. Son ordonnance sur la maniere de traiter les Indiens, p. 76. Voyez *Colomb & Isabelle*.

Fernandès [le pere], sa description de l'état politique des Chiquitos ; T. II, p. 513.

Figueroa [Rodrigue de], est nommé juge suprême d'Hispaniola, avec ordre d'examiner le traitement fait aux Indiens ; T. II, p. 91. Fait une expérience pour juger de l'intelligence & de la docilité des Indiens, p. 107.

Floride, découverte par Jean Ponce de Leon ; T. II, p. 42. Les chefs y sont héréditaires, p. 307. Récit de la Floride par Alvard Nugnès Cabeca de Vaca, p. 502.

Fonseca, évêque de Badajos, ministre pour les affaires de l'Inde, traverse Colomb dans les plans qu'il forme pour faire des découvertes, & établir des colonies ; T. I, p. 253, 366. Protege l'expédition d'Alonzo de Ojeda, p. 287.

G.

Gama [Vasquès de], son voyage pour faire des découvertes ; T. I, p. 280. Double le cap de Bonne-Espérance, p. 282. Mouille devant la ville de Mélinde, p. 283. Arrive à Calicut au Malabar, *ibid.*

Gange [le], idées erronées des anciens sur la position de cette riviere ; T. I, p. 341.

Géans, ce qu'en disent les premiers voyageurs n'est pas confirmé par les dernieres découvertes ; T. I, p. 94. T. II, p. 487.

Geminus, preuve de son ignorance en géographie ; T. I, p. 345.

Géographie, étoit fort bornée chez les anciens ; T. I, p. 70. Devient l'étude favorite des Arabes, p. 80.

Gioia [Flavio], inventeur de la bousſole ; T. I, p. 97.

Globe, sa division en zones par les anciens ; T. I, p. 72.

Gouvernement, on n'en a trouvé aucune forme visible parmi les Américains ; T. II, p. 298. Exceptions à cet égard, p. 306.

Grand Chaco, récit de Lozano sur la maniere de faire la guerre par le peuple de ce pays ; T. II, p. 515.

Grecs [anciens], leurs progrès dans la navigation & les découvertes ; T. I, p. 5. Leur commerce avec les autres nations étoit fort borné, p. 55.

Grijalva [Juan de], part de Cuba pour aller faire des découvertes; T. II, p. 117. Découvre & donne le nom à la nouvelle Eſpagne, p. 119. Ses raiſons pour ne pas établir une colonie dans les terres qu'il venoit de découvrir, p. 123.

Groenland, ſa proximité avec l'Amérique ſeptentrionale; T. II, p. 183.

Guiane Hollandoiſe, cauſe de l'extrême fertilité de ſon ſol; T. II, p. 475.

H.

Hannon, apologie de ſon périple, avec un récit de ſon voyage; T. I, p. 335.

Hatuey, Cacique de Cuba, traitement cruel qu'on lui fait ſubir & ſa réponſe remarquable à un moine Franciſcain; T. II, p. 41.

Henri [le prince] de Portugal, ſon caractere & ſes études; T. I, p. 109. Expéditions faites par ſon ordre, p. 113. Demande au pape la poſſeſſion de ſes nouvelles découvertes, p. 119. Sa mort, p. 123.

Hiſpaniola [l'iſle d'] découverte par Chriſtophe Colomb; T. I, p. 200. Maniere dont il ſe comporte avec les Naturels du pays, *ibid.* Colomb y laiſſe une colonie, p. 211. La colonie eſt détruite, p. 232. Colomb bâtit une ville nommée Iſabelle, p. 235. Les Indiens maltraités prennent les armes contre les Eſpagnols, p. 246. Ils ſont défaits, p. 252. On leur impoſe une taxe, *ibid.* Leur deſſein d'af-

famer les Eſpagnols, p. 255. Saint-Domingue fondée par Barthelemi Colomb, p. 272. Colomb envoyé en Eſpagne les fers aux pieds par Bovadilla, p. 299. Nicolas de Ovando eſt nommé gouverneur, p. 304. Conduite des Eſpagnols avec les Naturels de l'iſle; T. I, p. 7. Etat malheureux d'Anacoana, p. 11. Produit conſidérable des mines de l'iſle, p. 15. Diminution rapide du nombre des Indiens; p. 19 Les Eſpagnols y ſuppléent en trompant les habitans des iſles Lucayes, p. 22. Arrivée de Diegue Colomb, p. 27. L'eſclavage y fait périr preſque tous les habitans, p. 39, 73. Diſpute ſur la maniere de traiter les eſclaves, *ibid.* Récit de Colomb de la maniere humaine dont il en eſt reçu; T. I, p. 357. Exemple curieux de la ſuperſtition des planteurs Eſpagnols de l'iſle; T. II, p. 472.

Homere, ſon récit de la navigation des anciens Grecs; T. I, p. 52.

Homme, la diſpoſition de ſon corps & ſes mœurs dépendent de ſa ſituation; T. II, p. 163. Reſſemblance qui réſulte delà entre les peuples éloignés les uns des autres & qui n'ont aucune communication entr'eux, p. 164. L'homme a généralement atteint le plus haut degré de perfection dans les régions tempérées, p. 439.

I.

Jamaïque, découverte par Chr. Colomb; T. I, p. 243.

Jérôme [trois moines de l'ordre de Saint], envoyés par le cardinal Ximenès à Hispaniola pour y régler la maniere de traiter les Indiens ; T. II, p. 83. Conduite qu'ils ont tenue, p. 84. Sont rappellés, p. 90.

Jeu, amour des Américains pour le jeu ; T. II, p. 403.

Jean I, roi de Portugal, eſt le premier qui envoie deux vaiſſeaux pour découvrir les côtes occidentales de l'Afrique ; T. I, p. 105. Le prince Henri, ſon fils, prend part à ſes entrepriſes, p. 108.

Jean II, roi de Portugal, protege les entrepriſes pour des découvertes ; T. I, p. 125. Envoie une ambaſſade en Abyſſinie, p. 130. Maniere peu généreuſe dont il traite Colomb, p. 154.

Inde [l'], motif des expéditions qu'Alexandre le Grand y a faites ; T. I, p. 56. Comment les anciens y faiſoient le commerce, p. 65, & lorſque les arts commencerent à refleurir en Europe, p. 81. Premier voyage au tour du cap de Bonne-Eſpérance, p. 282.

Indiens de l'Amérique Eſpagnole, *voyez* Américains.

Innocent IV (le pape), envoie une miſſion extraordinaire au Kan des Tartares ; T. I, p. 89.

Inquiſition, quand & par qui introduite en Portugal ; T. I, p. 351.

Iſabelle, reine de Caſtille, ſollicitée par Juan Perès en faveur de Chr. Colomb ; T. I, p. 362. Eſt de nouveau ſollicitée

par Quintanilla & Santagel, p. 163. Elle se laisse gagner & permet d'équiper une flotte, p. 168. Elle meurt, p. 331.

Isabelle [la ville d'), à Hispaniola, bâtie par Chr. Colomb; T. I, 235.

Italie, est le premier pays en Europe où les arts & la civilisation reparoissent après l'invasion des barbares; T. I, p. 82. L'esprit de commerce y est actif & entreprenant, *ibid.*

Juifs, ancien état du commerce & de la navigation de ce peuple; T. I, p. 44.

L.

Lacs, d'une étendue extraordinaire dans l'Amérique septentrionale; T. II, p. 131.

Las-Casas (Barthelemi), retourne d'Hispaniola en Espagne pour plaider la cause des Indiens; T. II, p. 79. Est renvoyé avec des instructions par le cardinal Ximenès, p. 82. Son mécontentement, p. 87. Il obtient l'envoi d'une nouvelle commission, p. 91. Propose le projet de fournir les colonies de Noirs, *ibid.* Forme le projet d'une nouvelle colonie, p. 95. Son entretien avec l'évêque de Darien en présence de Charles-Quint, p. 101. Part pour l'Amérique pour y mettre ses projets en exécution, p. 104. Obstacles qu'il rencontre, *ibid.* Son projet échoue entiérement, p. 108.

Lery (Pierre Cieza de), son récit du courage & de la férocité des Toupinambous; T. II, p. 516.

Louis (Saint), roi de France, envoie une ambaſſade au Kan des Tartares ; T. I. p. 91.

Lozano, ſon récit ſur la maniere de faire la guerre parmi les habitans du Grand Chaco ; T. II, 515.

M.

Madere (l'iſle de), découverte ; T. I, p. 113.

Madoc, prince du pays de Galles, hiſtoire de ſon voyage & de ſa découverte de l'Amérique ſeptentrionale examinée ; T. I, p. 366.

Magellan (Ferdinand), ſon récit de la taille giganteſque des Patagons, T II, p. 230. L'exiſtence de cette race de géans n'eſt pas encore prouvée, p. 233, 486.

Mandeville (Jean), ſes voyages en orient, & maniere dont il a écrit ; T. I, p. 94.

Marc-Paul, Vénitien, ſes voyages extraordinaires dans l'occident ; T. I, p. 92.

Mareſt (Gabriel) ſon récit du pays qui ſe trouve entre les Illinois & les Machillimakinacs ; T. II, 507.

Marinus de Tyr, fauſſe poſition qu'il a donnée à la Chine ; T. I, p. 352.

Martyr [P.], ſon ſentiment ſur la premiere découverte de l'Amérique ; T. I, p. 372.

Médecine, pourquoi jointe en Amérique a la ſorcellerie ; T. II, 393.

Métauxutiles, étoient inconnus aux peuples de l'Amérique ; T. II, p. 288.

Mexicains, récit qu'ils font de leur origine comparé avec les découvertes postérieures ; T. II, p. 187.
Michel (le golfe de Saint), dans la mer du sud, découvert par Balboa ; T. II, 55.
Montesino, Dominicain à Saint Domingue, fait des remontrances publiques contre la maniere cruelle dont on y traitoit les Indiens ; T. II, p. 74.
Montézume, premiere nouvelle que les Espagnols reçoivent de ce prince ; T. II, p. 121.
Moussons, leur cours périodique, quand découverts par les navigateurs ; T. I, p. 65.

N.

Natchez, peuple de l'Amérique, leurs institutions politiques ; T. II, p. 306. Cause de leur obéissance passive pour les Espagnols, p. 313. Leur culte religieux, p. 384.
Navigation, les progrès qu'on a faits dans cet art ont été fort lents ; T. I, p. 34. A été connue avant la communication entre les peuples, p. 35. Imperfection de la navigation chez les anciens, p. 39. La connoissance de la bousole a plus servi à la perfectionner que tous les efforts des siecles précédens, p. 95. Le premier plan régulier de découverte conçu par les Portugais, p. 101.
Nouvelle Espagne découverte & nommée ainsi par Grijalva ; T. II, p. 120.
Nouvelle Hollande, récit succint de ce pays

& de ſes habitans ; *T.* II, p. 505.
Nigna (Alonſo), ſon voyage en Amérique ; T. I, p. 290.
Norvégiens. Il ſe peut que ce peuple ait paſſé anciennement en Amérique & qu'il y ait établi des colonies ; T. II, p. 370, 185.

O.

Ocampo (Diegue), expédié avec une eſcadre d'Hiſpaniola pour ravager la province de Cumana ; T. II, p. 106, 109.
Ocampo (Sebaſtien de), fait le premier le tour de Cuba & découvre que c'eſt une iſle ; T. II, p. 25.
Océan (l'), quoique deſtiné à faciliter la communication entre les pays éloignés a paru long-tems une barriere immenſe ; T. I, p. 34. Voyez *bouſſole* & *navigation.*
Ojeda (Alonſe de), ſon expédition particuliere aux Indes orientales ; T. I, p. 287. Son ſecond voyage, p. 305. Obtient un gouvernement ſur le continent ; T. II, p. 32.
Oiſeaux, récit de ceux qui ſont naturels à l'Amérique ; T. II, p. 153. Ils s'éloignent ſouvent à une grande diſtance de la terre ; T. I, p. 355.
Orenoque (la grande riviere de l'), découverte par Chriſt. Colomb ; T. I, p. 369. Quantité ſurprenante de poiſſon qui s'y trouve ; T. II, p. 500. Méthode extraordinaire de choiſir un chef parmi les peu-

ples qui habitent les bords de cette riviere, p. 343.

Otahiti, les habitans de cette isle ignorent l'art de faire bouillir de l'eau; T. II, p. 530.

Ovando (Nicolas de), est fait gouverneur d'Hispaniola; T. I, p. 306. Mesures prudentes qu'il prend, p. 308. Refuse de recevoir Colomb lors de son quatrieme voyage, p. 315. Conduite peu généreuse qu'il tient avec Colomb lorsqu'il fit naufrage, p. 321. Le reçoit enfin & le renvoie en Espagne, p. 320. Fait la guerre aux Indiens; T. II, p. 7. Maniere cruelle dont il les traite, p. 10. Encourage la culture & les Manufactures, p. 16. Ruse dont il se sert pour attirer les habitans des isles Lucayes, p. 21. Est rappellé, p. 27.

P.

Panama, Pedrarias Davila y établit une colonie; T. II, p. 68.

Parmanide est le premier qui ait divisé la terre par zones; T. I, p. 348.

Patagons (description des); T. II, p. 200. L'existence de leur taille giganteſque n'est pas encore constatée, p. 232, 486.

Pedrarias Davila est envoyé avec une flotte pour succéder à Balboa dans son gouvernement de Sainte-Marie sur l'Isthme du Darien; T. II, p. 58. Ses divisions avec Balboa, p. 61. Conduite avide de ses troupes, p. 63. Se réconcilie avec Balboa & lui donne sa fille, p. 65. Condamne

& fait exécuter Balboa, p. 68. Transporte sa colonie de Sainte-Marie à Panama, *ibid.*

Penguln, le nom de cet oiseau ne dérive point du Gallois; T. I, 368.

Perès (Juan), protege Colomb à la cour de Castille; T. I, p. 162. Il invoque publiquement le ciel pour le succès du voyage de Colomb, p 175.

Périple d'Hannon, authenticité de cet ouvrage justifiée; T. I, p. 335.

Pérou, Vasquès Nugnès de Balboa reçoit le premier avis sur ce royaume; T. II, p. 48, 50.

Pierre le Grand, vastes plans de ce prince pour continuer les découvertes en Asie; T. II, p. 174.

Phéniciens (anciens), état du commerce & de la navigation parmi ce peuple; T. I, p. 42. Route qu'ils prenoient pour faire leur commerce, 334.

Pinto (le chevalier), sa description des traits caractéristiques des Américains; T. II, 481.

Pinson (Vincent Yanès), commande un vaisseau sous Colomb à son premier voyage; T. I, p. 173. Découvre Yucatan; T. II, p. 24.

Pizarre (François), accompagne Balboa dans son établissement de l'Isthme du Darien; T. II, p. 37. Le suit au travers de l'Isthme où ils trouvent la mer du sud, p. 51.

Plata (la riviere de la), découverte par Diaz de Solis; T. II, p. 70. Sa largeur extraordinaire, p. 45.

Pline (le naturaliſte), preuve de ſon ignorance dans la géographie; T. I, p. 346.
Ponce de Leon (Juan), découvre la Floride; T. II, p. 42. Motif romaneſque de ſon voyage, p. 43.
Population de la terre s'eſt faite lentement; T. I, p. 1.
Porto-Bello découvert & nommé ainſi par Chriſtophe Colomb; T. I, p. 318.
Porto-Rico (iſle de), ſoumiſe par Juan Ponce de Leon, qui y forme un établiſſement; T. II, p. 23.
Porto-Santo, premiere découverte de cette iſle; T. I, p. 3.
Portugal, quand & par qui l'inquiſition fut introduite dans ce royaume; T. I, p. 350.
Portugais, motifs qui les ont engagés à tenter la découverte des pays inconnus; T. I, p. 103. Leurs premieres découvertes en Afrique, p. 108. Découverte de Madere, p. 113. Ils doublent le cap Boyador, p. 115. Obtiennent une conceſſion du pape pour tous les pays qu'ils pourroient découvrir, p. 119. Découverte des iſles du Cap-verd & des Açores, p. 123. Voyage de Vaſco de Gama aux Indes orientales, p. 280.
Priſonniers de guerre, comment traités par les Américains; T. II, 333.
Propriété, les Americains n'en ont aucune idée; T. II, p 94. Notions qu'en ont les les Bréſiliens, p. 508.
Ptolomée (le philoſophe), ſes deſcriptions géographiques ſont plus circonſtanciées & plus exactes que celles de ſes prédé-

ceſſeurs ; T. I, p. 75. Sa géographie traduite par les Arabes, p. 81. Fauſſe poſition qu'il donne au Gange, p. 341.

Q.

Quevedo, évêque du Darien, ſa conférence avec Las-Caſas en préſence de l'Empereur Charles-Quint, ſur la maniere de traiter les Indiens ; T. II, p. 99.

R.

Ramuſio, ſa défenſe du récit qu'Hannon fait de la côte d'Afrique ; T. I, p. 335.
Religion, recherches ſur celle des Américains ; T. II, p. 372.
Ribas, ſon récit de l'état politique du peuple de Cinaloa ; T. II, p. 512. De leur manque de religion ; T. II, p. 532.
Rivieres, grandeur extraordinaire de celles d'Amérique ; T. II, p. 131.
Robiſon (le profeſſeur), ſes remarques ſur la température de différens climats ; T. II, p. 457.
Roldan (François), eſt nommé juge ſuprême d'Hiſpaniola par Chriſt. Colomb ; T. I, p. 258. Se fait chef d'une révolte, p. 273. Se ſoumet, p. 278.
Romains, leurs progrès dans la navigation & les découvertes ; T. I, p. 62. Leur eſprit militaire s'oppoſe aux progrès des arts méchaniques & du commerce, p. 63. Ils protegent le commerce & la navigation dans les provinces, p. 64. Leurs

grandes découvertes par terre ; p. 68. Leur empire & les sciences périssent en même tems, p. 75.

Rubruquis (le pere), son ambassade de France auprès du Kan des Tartares ; T. I, p. 91.

Russes, leurs découvertes en Asie ; T. II, p. 174. Incertitude à cet égard, p. 475.

S.

San-Salvador, découverte & ainsi nommée par Chr. Colomb ; T. I, p. 194.

Sauvages, idée générale de leur caractere ; T. II, p. 414.

Strabon, citation de cet Auteur qui prouve la grande ignorance des anciens dans la géographie ; T. I, p. 340. Il étoit lui-même peu versé dans cette science, p. 347.

Sud (la mer du), découverte par Vasquès Nugnès de Balboa ; T. II, p. 54.

Superstition, portée à percer dans les secrets de l'avenir ; T. II, p. 391.

T.

Tartares, possibilité de leur émigration en Amérique ; T. II, p. 181.

Terre-neuve, description de sa situation ; T. II, p. 456.

Toupinanbous, récit de leur courage féroce par Lery, T. II, p. 516.

Trinité (isle de la), découverte par Christ. Colomb à son troisieme voyage ; T. I, p. 269.

Tyr, commerce de cette ville, comment conduit; T. I, p. 334.

V.

Wafer (Lionel), ſon récit d'une race particuliere d'Américains; T. II, p. 226. Comparée avec une ſemblable race de l'Afrique, p. 227.

Végétaux, fertiliſent naturellement le ſol où ils croiſſent; T. II, p. 157.

Vélaſquès (Diegue de), ſoumet l'iſle de Cuba; T. II, p. 40, 112.

Venegas (P), ſon récit du caractere des Californiens; T. II, p. 496.

Vénérienne (maladie), originairement de l'Amérique; T. II, p. 237. Paroît diminuer, p. 238. Ses premiers progrès rapides, p. 489.

Veniſe, ſon origine comme état maritime; T. I, p. 36. Voyages de Marc-Paul, p. 92.

Vents aliſés, leurs cours périodiques: quand découverts par les navigateurs; T. I, p 65.

Verd (les iſles du cap), découvertes par les Portugais; T. II, 123.

Ulloa (Don Antoine de), ſa deſcription des traits caractériſtiques des Américains; T. II, p. 480. Raiſons qu'il donne pourquoi les Américains ne ſont pas ſi ſenſibles à la douleur que les autres hommes; T. II, p. 521.

Volcans, grand nombre que les Ruſſes en ont découvert dans la partie ſeptentrio-

nale du globe ; T. II , p. 478.
Voyageurs (anciens), leur maniere d'écrire; T. I, p. 94.

X.

Ximenès (le cardinal), ſes réglemens ſur la maniere de traiter les Indiens dans les colonies Eſpagnoles ; T. II, p. 82.

Y.

Yucatan (la province de), découverte par Pinſon & Diaz de Solis; T. II, p. 24. Deſcription de ce pays, p. 518.
Yvreſſe, les Américains y ſont fort enclins; T. II, p. 405.

Z.

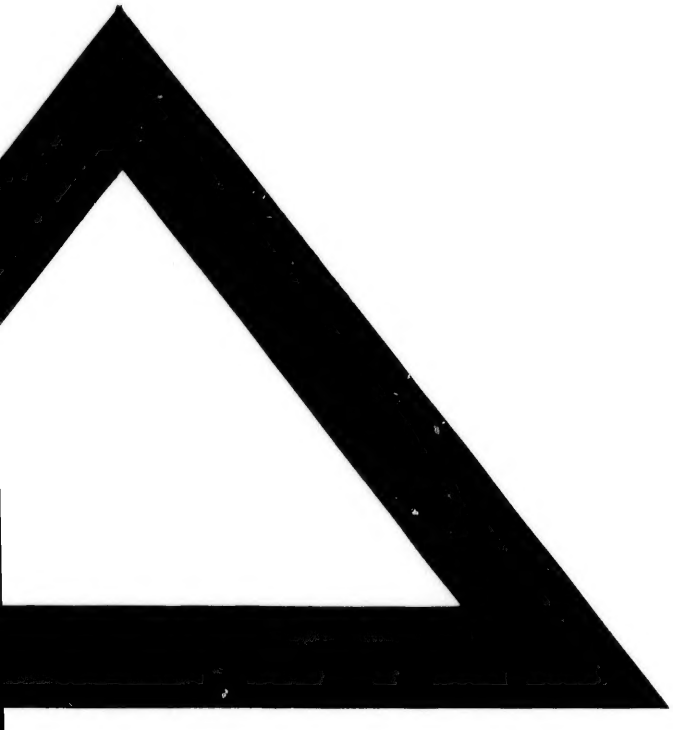
Zones (la terre diviſée en), par les anciens géographes ; T. I, p. 72. Par qui en premier lieu, p. 344 *& ſuiv.*

Fin de la Table des Matieres du premier & du ſecond Volume.

S.
3.
d'écrire;

mens sur
ens dans
p. 82.

couverte
T. II, p.
518.
enclins;

s anciens
en pre-

nier & du